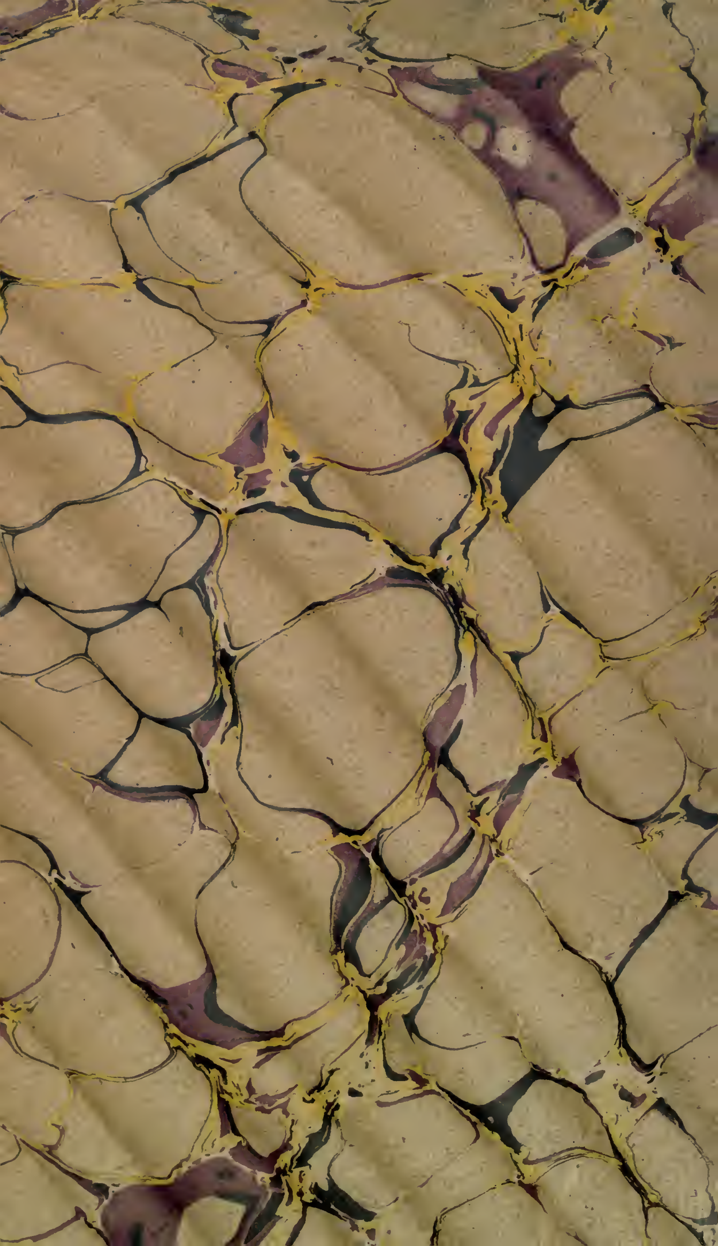
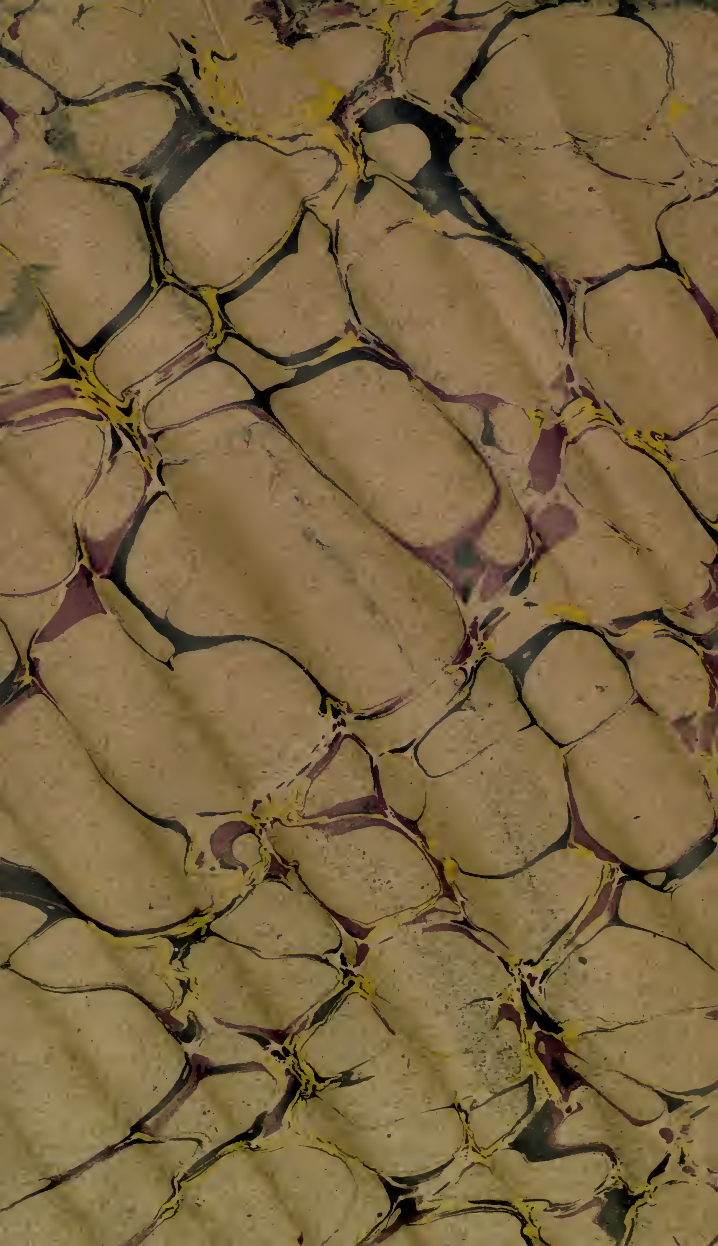






CORRESPONDANCE

ENTRE

VICTOR HUGO

ET

PAUL MEURICE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

25 exemplaires numérotés sur papier de Hollande;
10 exemplaires numérotés sur papier du Japon.

CORRESPONDANCE

ENTRE

VICTOR HUGO

ET

PAUL MEURICE

Préface de JULES CLARETIE, *de l'Académie française*

DEUXIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1909

PRÉFACE

Le temps où nous vivons a le goût, je dirais volontiers l'appétit des Correspondances, des Mémoires et des Souvenirs. Il veut connaître dans l'intimité de leurs confidences les hommes qu'il a admirés. Il pousse jusqu'à l'indiscrétion parfois le culte de la curiosité. Les morts, semble-t-il, n'ont plus le droit de garder leurs secrets. Jamais on n'aura sorti autant de papiers des tiroirs du passé. De ces papiers, beaucoup sont révélateurs. De ces lettres exhumées, quelques-unes sont inutiles et même nuisibles à la renommée des disparus qui les ont écrites. D'autres, au contraire, servent leur mémoire et ajoutent bien des traits au caractère, bien des pages à l'œuvre de ceux que nous avons connus.

Je ne crains pas de dire que la Correspondance échangée durant tant d'années entre Victor Hugo

et Paul Meurice est de celles qui honorent singulièrement les deux hommes. Il y a là quelque chose d'unique et de vraiment admirable. D'une part, le disciple dévoué qui se fait le serviteur quotidien de la gloire du maître; de l'autre, le poëte exilé qui traite en frère plus jeune et profondément cher le littérateur applaudi, le dramaturge et le romancier oubliant sa propre renommée pour servir, pour défendre la gloire et les intérêts de celui qui n'est plus en France.

L'histoire des Lettres compte peu d'exemples de cette subordination volontaire de maîtres écrivains tels qu'Auguste Vacquerie et Paul Meurice à un homme de génie. Dès leurs premiers pas ils sont à lui.

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom !

Jusqu'à leur dernier soupir ils lui seront fidèles. Le culte qu'ils ont professé pour le poëte, leurs héritiers le pratiqueront avec la même ferveur, et de ce qui fut la libre conversation de deux esprits, le dialogue d'un littérateur demeuré parisien avec un proscrit, les filles de Paul Meurice ont, en réunissant les lettres qu'on va lire, fait un livre, qui prendra place comme un des plus précieux des documents littéraires dans la bibliothèque du dix-neuvième siècle.

En réalité, j'ai lu peu de « Correspondances » moins faites pour la galerie que ces lettres de Victor Hugo

à Paul Meurice et de Paul Meurice à Victor Hugo. Je sais bien que le grand poëte établissait en principe que tout ce qu'il écrivait pouvait être publié, — *tout*, disait-il hardiment ; — mais il n'en est pas moins vrai qu'en écrivant à Meurice, il ne se préoccupait guère ni du public ni de la postérité. Il se laissait aller à l'impression du moment, à son impulsion faite de conviction, et ce qui donne tant de prix à cette Correspondance, c'est qu'elle n'a rien d'apprêté chez les deux correspondants ni de maquillé par les éditeurs.

Sans doute, ce sont là bien souvent des lettres d'affaires. Meurice représente à Paris, auprès des éditeurs ou des directeurs de théâtre, les intérêts matériels de Victor Hugo. Il faut donc et nécessairement que les chiffres se mêlent parfois aux réflexions littéraires. En affaires, Victor Hugo était le plus droit des hommes. Il pouvait discuter les traités, il savait ponctuellement les exécuter. C'était la conscience même. Et Paul Meurice le représente avec une conscience pareille et un zèle étonnant.

Le public s'intéressera à cet échange de vues, à ce dialogue, je répète le mot, qui va de 1851, date du coup d'État, à 1878, jusqu'à l'heure où Victor Hugo s'établit dans l'avenue qui porte son nom. Le petit hôtel où tant de glorieux souvenirs restaient comme blottis, où tant d'hommes illustres avaient passé, où le poëte était mort, est

aujourd'hui démoli, remplacé par une maison de rapport, superbe à la vérité, où la mémoire de Hugo est seulement rappelée par le masque du poëte sculpté au fronton de la porte d'entrée. Les livres du moins ont cela de supérieur qu'ils ne sont ni expropriés ni démolis.

Dès le 16 décembre 1851, Paul Meurice, encore détenu à la Conciergerie pour délit de presse avec d'autres rédacteurs de *L'Évènement*, Vacquerie, les deux fils du poëte, Charles et Francois-Victor, écrit à Victor Hugo pour le féliciter d'être en sûreté. Victor Hugo avait pu quitter Paris après le coup d'État, le 11 décembre, sous le nom et avec le passeport d'un ouvrier typographe nommé Lanvin. Le poëte avait autrefois rendu service à Lanvin. Et Lanvin, accourant, s'était souvenu. Il dut rester fier d'avoir été, ne fût-ce qu'un moment, le pseudonyme de Victor Hugo.

La Correspondance aurait pu commencer par une lettre de quatre ans plus vieille que celle de 1851. Déjà l'hôte glorieux de la Place Royale traitait en ami le jeune admirateur qui était venu le saluer, tout ému, en son logis. On a retrouvé une lettre de l'auteur de *Ruy Blas* écrite au traducteur d'*Hamlet* et qui date de 1847. Le ton de la Correspondance est dès lors celui qu'on retrouvera dans les moindres billets futurs.

Paul Meurice vient de donner au Théâtre Historique l'adaptation du drame de Shakespeare

faite en collaboration avec Alexandre Dumas père, et Victor Hugo n'a pu assister à la représentation. Il s'en excuse et avec quelle grâce charmante il en exprime ses regrets à son jeune confrère!

La lettre est comme la préface de ce dialogue de l'exil.

Jeudi, 30 décembre 1847.

On me dit, cher et charmant poëte, que je vous ai attristé et du contre-coup, je suis tout triste. Et puis je me félicite aussi, car ce qu'on me dit même me prouve que vous m'aimez un peu. Hélas ! Je n'étais pas à *Hamlet* parce que cela m'eût troublé, parce que de pareilles œuvres passent sur l'esprit comme des ouragans et y dérangent nécessairement quelque chose, et j'ai dans ce moment tout un échafaudage dans la pensée pour lequel je craignais cette secousse. Voilà ma raison. Vous devez la comprendre. Je suis d'une nature vibrante et émue et je n'aurais pu revoir, sans en rêver longtemps, au préjudice du travail que je fais, ce grand et sombre poëme, ce chef-d'œuvre où vous avez taillé un chef-d'œuvre. Vous êtes le seul traducteur, le seul, dont je dirais cela. Quels admirables vers vous avez arrachés tout vivants des flancs de ce vieux Shakespeare ! Ne m'accusez pas, plaignez-moi et laissez-moi vous envier. Et puis, aimez-moi toujours.

Tuus.

VICTOR HUGO.

Tuus! C'est déjà la formule finale des lettres de l'avenir. Le latin permet le tutoiement qui n'est point sur les lèvres mais dans le cœur.

Mais c'est le coup d'État qui change en missives les propos presque quotidiens du jeune poëte et du maître. Victor Hugo n'est plus là. Que va-t-il devenir loin de ce Paris où l'on vend à l'encan les meubles de sa demeure? Paul Meurice adjure dès cette première heure douloureuse le proscrit de se consoler en écrivant, en achevant *Les Misères*, ce roman déjà commencé et qui deviendra *Les Misérables*. Avec l'illusion des exilés, Victor Hugo répond : « J'espère que ceci sera court. » Il habite, à Bruxelles, place de l'Hôtel-de-Ville, une petite maison où l'on a posé depuis quelques années une plaque avec une inscription rappelant le séjour de l'exilé et le logis est aujourd'hui le magasin d'un marchand fleuriste. On vend des fleurs où le poëte faisait chanter ses rimes, des oignons de tulipe où germaient les pièces de vers.

Et, tandis que Victor Hugo reprend, au loin, son œuvre interrompue, que vont faire maintenant ses collaborateurs à *L'Évènement?* Le journal des amis et des fils de Victor Hugo, étant supprimé, les jeunes gens transportent leurs polémiques dans le roman, dans le drame, dans leurs poëmes. Vacquerie songe déjà à la Comédie-Française, à *Jean Baudry*, à *Souvent homme varie.* Meurice fait applaudir à la Porte-Saint-Martin ou à l'Ambigu les

beaux drames que jouent Mélingue, Bocage, Frédérick-Lemaître, *Benvenuto Cellini*, *Fanfan la Tulipe*, *Paris*, *Les sept Châteaux du Roi de Bohême* (une délicieuse fantaisie, soit dit entre parenthèse). Et l'on peut voir par cette Correspondance de quel œil attentif Victor Hugo suivait de loin le labeur de ses fidèles. Il semble que, là-bas, son cœur batte lorsque Paul Meurice donne ici un drame nouveau.

Est-ce *Schamyl*, ce drame où nous verrons surgir le héros du Caucase?

« D'abord *Schamyl*, écrit Hugo. *Ubi*, *Schamyl?* On m'écrit que vous avez lu les deux premiers actes. Vous allez le faire vaincre à la Porte-Saint-Martin; — mais hélas! nous ne pourrons applaudir qu'à travers l'Océan! »

Et Meurice, modeste, répond :

« J'ai encore deux actes de *Schamyl* à faire pendant qu'on répète les quatre premiers. Bons dégénérés que nous sommes, nous avons bien de la peine à remplir de bruit ce grand théâtre que vous remplissiez si aisément de gloire. »

Toute cette Correspondance est empreinte d'un double sentiment touchant : le respect attendri chez Meurice, la tendresse caressante chez Victor Hugo.

C'est un échange de madrigaux où le cœur a autant de place que l'esprit.

Victor Hugo apprend le grand succès du drame

Paris à la Porte-Saint-Martin (1855). Il écrit de Marine-Terrace :

« Je suis heureux de tout cela. Savez-vous que c'était le jour de ma fête? On m'a fait toutes sortes de choses charmantes et aimables ici, *mais mon bouquet était à Paris.* »

Le terrible poëte des *Châtiments* avait de ces grâces souriantes pour ceux qu'il aimait. Il trouvait le mot qui flatte et touche aussi facilement que l'épithète qui brûle. Et de toutes ces lettres si pleines de faits, de traits, de révélations, de colères qui marquent bien l'état d'esprit des exilés (l'exil a ses mirages comme le désert), on lira, je pense, avec le plus de plaisir celles qui touchent au théâtre — ce théâtre qui préoccupe si fort d'ailleurs et Meurice et Hugo et qui emplit les pages les plus curieuses peut-être de cette Correspondance.

Victor Hugo prononce-t-il une parole éloquente dans une lettre au peuple italien? Meurice en insère aussitôt une phrase textuelle dans son drame *L'Avocat des pauvres.* Ce que Hugo écrit à Guernesey, Mélingue le dit tout haut à Paris. « Cela me réjouit, écrit Paul Meurice, de faire applaudir en plein théâtre votre pensée proscrite. »

Plus tard, Meurice dirigera, en auteur dramatique expérimenté et applaudi, les répétitions des drames de Victor Hugo lorsque la Comédie-Française ou l'Odéon les reprendra. Et là encore le dévouement de l'auteur de *Paris* est incompa-

rable. Je puis rendre à Paul Meurice ce témoignage qu'avant de me parler de ses propres œuvres, dans les rapports cordiaux et confiants que j'ai eu l'honneur et le plaisir d'avoir avec lui comme administrateur, c'est toujours et avant tout du théâtre de Victor Hugo qu'il m'entretenait, et il oubliait volontiers *Struensée* pour *Les Burgraves.*

On trouvera, dans ces pages qui demain appartiendront à l'histoire théâtrale de ce temps, de très curieuses révélations anecdotiques qui nous conduisent dans ces coulisses dont le public, friand de révélations, aime tant à connaître les secrets. Et il croit les savoir, ces secrets; il ne se doute point de ce qu'il y a d'arrangé, de déformé, de faux dans les indiscrétions. L'envers des décors n'est pas élégant, mais on se plaît à nous en faire respirer la poussière. Les lettres de Meurice à Hugo nous permettent d'assister aux répétitions mêmes des pièces que Victor Hugo en vacances ou plutôt « en travail » à Hauteville-House (1873) ne peut diriger.

C'est *Marion de Lorme.* Meurice discute avec Mounet-Sully la façon dont il faut dire tel ou tel mot, tel ou tel vers ou fragment de vers : « *Marie ou Marion?... Viens, pauvre femme... Je te pardonne...* » Le metteur en scène et l'interprète ne sont pas toujours d'accord. Ils s'adorent, mais ils plaident. Victor Hugo prononce.

« Vous avez raison », écrit-il à Meurice. Et le juge suprême n'est pas toujours écouté. Avec

quelle grâce pourtant il donne ses ordres, ses conseils! « Le beau talent de Mounet-Sully est fait pour tout comprendre et pour tout rendre... Dites à la belle et superbe Mme Favart que *Booz aime Ruth — d'amour...* » Les « billets du matin » de Victor Hugo sont semés de ces *fioretti.*

Mais cette Correspondance, qui intéresse si fort l'histoire théâtrale — et aussi, on le devine bien, la politique, est tout à fait précieuse encore pour l'histoire du journalisme. Il y avait chez Paul Meurice un inventeur toujours en éveil de généreux projets. Ne me parlait-il point dans les derniers temps de sa vie d'une sorte de foire à la Nijni-Nowgorod qui se fût tenue au bois de Boulogne et qui, attirant les étrangers par des surprises, par les splendeurs de ses théâtres, de ses expositions, se fût appelée la *Foire de Paris?*

— Le monde moderne veut du plein air, me disait-il, Paris a tout ce qu'il faut pour lui donner de l'art libre.

Et il développait ce projet avec une éloquence entraînante. Il avait la foi. Il y avait en lui le tempérament d'un auteur dramatique à la Beaumarchais — d'un Beaumarchais qui eût publié l'édition de Kehel mais n'eût point spéculé sur les fusils des *insurgeants.*

Paul Meurice ne voulut-il point publier une *Encyclopédie* dont Victor Hugo avait trouvé le titre et qui semble avoir deviné les recueils popu-

laires d'aujourd'hui : *Je sais tout*, *Les Lectures pour tous?* Le titre qu'avait dicté Victor Hugo était celui-ci : *Tout pour tous*. On ne reprochera point à un tel programme de ne pas être assez vaste.

Une autre fois, Meurice avait l'idée d'un livre sur Paris écrit par les plus illustres, illustré par les plus célèbres. L'éditeur Lacroix le réalisa, cet ouvrage, mais avec Louis Ulbach, Meurice n'ayant pas voulu collaborer avec certains écrivains. Ce « doux ami », comme l'appelait Hugo, avait ses scrupules et ses intransigeances. Et quelle que fût sa bonté, l'humeur loyale et la franchise sévère d'Alceste ne lui déplaisaient pas.

Mais ce qui tentait Meurice, ce qui séduisait aussi Hugo, avec le théâtre, c'était le journal. Ils savaient l'un et l'autre quelle est la puissance de cette tribune quotidienne. Le théâtre et le journal parlent également à la foule. Depuis la disparition de *L'Évènement* le poëte rêvait de retrouver une feuille libre et militante où jeter ses idées. Et aux heures douloureuses, c'était sur de minces et petites folioles de papier pelure qu'il faisait, sous enveloppe, pénétrer en France les discours qu'il prononçait sur les tombes des proscrits ou les protestations contre les exécutions et les supplices, que le condamné s'appelât John Brown ou Maximilien.

Un moment (on le verra dans cette Correspondance), Charles Hugo (qui pendant le siège de

Paris eut l'idée de publier avec nous un bulletin quotidien portant ce titre-programme : *Saragosse*), Charles Hugo, épris aussi du roman et du théâtre, avait voulu fonder un journal qui se fût appelé *L'Inconnu*. Personne ne signerait. « *L'Évènement* reparaîtrait comme le chevalier masqué à la fin du tournoi. » Et sans doute le public se dirait : « *L'Inconnu*, c'est Victor Hugo ! » Mais la loi Tinguy exigeait alors la signature. Alors, au lieu de *L'Inconnu*, pourquoi pas un autre journal « donnant chaque jour une scène dialoguée, prose ou vers, parodie, charge, drame, fable, satire, ïambes, les *cent actes divers*, et nous nous appellerions *La Comédie?...* Nous avons tous fait du théâtre et le public aime cette forme amusante et vive du dialogue comique. Mais *La Comédie* ne vaut pas *L'Inconnu !* »

Entre temps, Meurice songeait à une grande publication sur *L'Amour*, *Les Amants célèbres*. Il demandait la collaboration de Renan, de Hugo. « L'idée est charmante, populaire et *à succès*, répondait le poëte, succès tel qu'il n'a pas besoin de moi. Moi j'aurai peur. A mon âge il y a des mots qu'il faut se résigner à ne plus prononcer, du moins tout haut. Surtout l'amour au pluriel. »

On renonce à *L'Amour*, aux *Amants célèbres* et l'on songe de nouveau à un *Inconnu* quelconque, au journal.

Or, *L'Évènement* venait de reparaître. Ville-

messant, qui devant le succès du *Petit Journal* sentait la puissance de la presse à bon marché, voulait à son *Figaro* bihebdomadaire ajouter un journal quotidien, une force nouvelle. Et Meurice et Hugo protestaient, fulminaient contre ce qu'ils regardaient comme une expropriation. Un moment, Paul Meurice eut même l'idée de publier en hâte un numéro de *L'Évènement*, — de *L'Évènement* de 1851, — pour devancer Villemessant, lui dire : « Il est trop tard ! Voici *L'Évènement* revenu au monde ! »

Mais comment lutter de rapidité avec un homme tel que Villemessant ? Il fallait se résigner, attendre, faire un autre journal. L'heure viendrait. Et elle vint. Le nouveau journal, le journal de Hugo, à la fois littéraire et politique, rêvé, souhaité par le poëte et ses fidèles, ce fut *Le Rappel*. Et c'est dans le livre fraternel de Hugo et de Meurice qu'on trouvera l'histoire bien curieuse de la création de ce journal, où Édouard Lockroy, Camille Pelletan, d'Hervilly, tant d'autres, allaient combattre à côté de Vacquerie, de Meurice et de Charles et de François-Victor Hugo.

La grosse question, c'est le titre. On cherche. « Trouvez-en donc un, vous, le grand baptiseur » écrit Meurice à Victor Hugo.

On propose *Le Grelot*, *Le Journal qui rit* (car en France il faut craindre l'ennui comme la peste), *Le Volontaire*, *L'Éclair*, *L'Avant-Garde*, *La Charge*, *Le Bruit de Paris*...

Quelqu'un dit : Pourquoi pas *Debout!* Un autre : *En avant!* Un autre encore : *Demain!*

— Et que diriez-vous de *Gavroche?*

Enfin Victor Hugo propose deux titres : l'un est *L'Appel au peuple*, l'autre *Le Rappel*. C'est *Le Rappel* qui réunit tous les suffrages et le journal est lancé. Il bat la charge, et un tapin de la République le représente marchant de l'avant, sur les affiches des murailles de Paris.

Ce chapitre de l'histoire du journalisme est, comme la Correspondance tout entière, vivant et captivant, et encore une fois, ressemble à un alerte dialogue entre deux penseurs qui sont aussi des hommes d'action. Leur affection mutuelle trouve, à chaque page, des façons nouvelles de rajeunir l'éternel « Je vous aime » de l'amitié vraie. « Vous comprenez tout et vous réalisez tout, écrit Meurice. Vous faites la grande cathédrale et vous faites le petit nid. » Hugo répond : « Laissez-moi rabâcher ma tendre et vieille amitié pour vous. » Et comme il s'agit cette fois d'un drame, *Cadio*, que Meurice vient de tirer d'un roman de George Sand, il ajoute : « Virgile disait : Portez quelque chose de mes paroles à l'oreille des dieux; moi, je dis : *de la déesse*. Mettez-moi aux pieds de Mme Sand. »

Car — et ce fut l'honneur de ce bon, charmant, vaillant, solide et profond Paul Meurice — il n'admirait pas seulement le grand poëte à qui il avait voué sa vie, il aima, admira, servit d'autres « che-

valiers de l'esprit ». La piété filiale qui publie aujourd'hui ces lettres à Victor Hugo, ces lettres de Victor Hugo pourrait nous donner encore bien des correspondances d'un intérêt capital et qui attesteraient le talent, la fidélité aux amitiés, le cœur ardent de Paul Meurice.

Il avait le projet d'écrire, sous le titre : *Dossiers*, l'histoire, avec documents à l'appui, de ses relations avec Alexandre Dumas père, George Sand, Michelet, d'autres encore, ses collaborateurs ou ses amis. C'eût été un livre précieux. La mort est venue qui a arrêté ce projet de *Mémoires*, ouvert les dossiers, mis le point final à cette belle existence. Mais les feuillets du livre rêvé ne seront pas dispersés, et il faut remercier de nous donner ces pages celles qui gardent si bien le souvenir attendri de Paul Meurice.

C'est mieux qu'une correspondance, c'est de l'histoire.

Et il m'est doux de saluer encore une fois la mémoire de celui qui me fut indulgent et bon, à mes débuts comme à tant d'autres plus jeunes que lui et disparus comme lui...

JULES CLARETIE.

1851-1855

Le Coup d'État. — Victor Hugo en Belgique. — Expulsion de Bruxelles. — Victor Hugo à Jersey. — Représentations de *Lucrezia Borgia* et d'*Ernani;* premier procès de Victor Hugo contre le Théâtre Italien. — Représentations de *Paris*. — Expulsion de Jersey. — Arrivée à Guernesey.

1851-1855

Paul Meurice à Victor Hugo.

Conciergerie[1], 16 décembre 1851.

Monsieur et illustre maître,

Permettez-moi de vous écrire aussi un mot pour vous remercier de vous être un peu souvenu de moi et de ma femme dans les belles et bonnes lettres que vous écriviez au milieu de ces jours douloureux et terribles. Il faut que je vous dise aussi comme nous avons été heureux de vous savoir enfin en sûreté[2]! Après la bataille perdue, votre salut était notre

1. En 1848 Paul Meurice, Auguste Vacquerie, Charles et François-Victor Hugo avaient fondé *L'Évènement*. En 1851 la lutte du journal contre la politique de plus en plus autoritaire du Président était devenue chaque jour plus intense et de juin à septembre quatre procès suivis de condamnations avaient successivement atteint les quatre rédacteurs; tous se trouvaient emprisonnés à la Conciergerie au moment du coup d'État.

2. Victor Hugo avait pu quitter Paris le 11 décembre sous le nom et avec le passeport d'un brave ouvrier typographe nommé Lanvin, auquel il avait jadis rendu service.

unique angoisse; car avec vous le lendemain était sauvé. Un jour, Suchet nous a dit, à Auguste et à moi, que le bruit courait que vous aviez été arrêté et exécuté; la seule supposition d'un si monstrueux forfait m'a serré la poitrine, mais mon cœur, mon esprit, mon âme n'a pas cru une seconde à un tel malheur (Dieu vous protège puisqu'il protège la France).

Notre pauvre France, notre cher peuple, vous n'en désespérez pas, n'est-il pas vrai? Vous nous disiez, je m'en souviens, que l'ère climatérique des révolutions populaires est de quinze à vingt ans; peut-être, en effet, n'est-il pas plus possible de faire produire à notre peuple une révolution au bout de quatre ans que de faire produire à notre terre une moisson en avril. Cela prouverait que l'œuvre des semeurs n'est pas achevée, et de tous les semeurs, vous êtes le plus grand.

Mais est-ce que nous en aurions vraiment pour dix ans? Est-ce qu'il faudrait encore dix ans pour finir d'user les princes, la présidence, l'armée, les jésuites? Est-ce qu'on supporterait dix ans ce jeûne de la pensée, ce carême de la liberté? Quel régime! quelle nourriture! La France réduite pendant dix ans à se gaver de Veuillot, à s'engluer de Montalembert, à s'empâter de Véron, à s'enfilandrer de la Guéronnière.

Il faut, dans cet abaissement, que les individus relèvent la patrie, que nos grands hommes maintiennent notre grandeur devant l'Europe et devant l'Histoire. Le monde apprendra avec une joie aussi vive que la nôtre même que vous allez écrire le récit de ces journées. Nous savons que vous avez été aussi fort, aussi vaillant dans l'action que dans la pensée; nous vous en aimons, nous vous en admirons davantage si faire se peut; il devait nous paraître impossible que vous puis-

siez dépasser la lettre de change de foi et d'enthousiasme que nous tirions sur vous; mais vous, vous l'avez doublée. Nous savons cela, mais nous ignorons les détails. Vous nous les devez, vous les devez à ce pays humilié auquel un cri d'indignation, une protestation de liberté fera tant de bien. Le procès, s'ils osent le faire, sera peut-être une excellente occasion. Vous aussi, vous feriez votre acte d'accusation. Songez à ceci, que tout vit en ce moment par le mensonge et dans la nuit, et que votre livre sera la lumière et la vérité!

Votre témoignage rendu, vous terminerez *Les Misères*[1]. C'est encore là une de nos consolations. Après tout, Monsieur Bonaparte passera plus ou moins vite, et une œuvre nouvelle de vous sera éternelle. Dix ans de pain sec ne la paieraient pas trop cher pour la France. Il faut ajouter que l'exil même, votre inique et barbare exil, y ajoutera ce je ne sais quoi de sacré que la proscription a donné à *L'Enfer* de Dante et à tant d'autres grandes œuvres : c'est triste, mais le sel du pain de l'exil semble un bon levain pour le génie.

Pardonnez-moi, je voulais ne vous écrire qu'un mot, et il y a si longtemps que je n'ai causé avec vous que je me laisse aller à cette joie. Je ne veux plus vous dire qu'une chose, c'est que, si, dans les projets, les entreprises et les actions que vous rêvez, vous avez besoin de soldats, vous me fassiez l'honneur et le bonheur de me mettre parmi ceux sur qui vous comptez. Il est probable, — et c'est presque souhaitable, hélas! — que notre pauvre *Évènement* ne doit pas se relever. Que je serais content si je pouvais me retrouver ailleurs sous

1. Premier titre des *Misérables*.

votre drapeau : nous avons pensé, par exemple, qu'il y aurait peut-être à créer ici, ou à Londres, ou à Bruxelles, une grande revue de littérature, de philosophie et d'histoire d'art qui, avec vous, ferait mille fois plus de bruit et jetterait mille fois plus d'éclat que la *Revue des Deux Mondes* ou l'*Edinburgh Review*. Enfin, monsieur et bien cher maître, quoiqu'il arrive et quelles que soient vos idées, aujourd'hui et demain comme hier, croyez-moi, je vous en prie, toujours et partout

Votre

PAUL M.

Ma femme vous envoie toutes ses admirations. Mme Hugo vous dira qu'elle a partagé toutes nos angoisses. Ma femme vous dit combien Mme Hugo a été excellente pour elle, admirable pour tous, courageuse et belle en présence de tout.

Victor Hugo à Paul Meurice.

23 décembre, Bruxelles.

Merci. Vos généreuses et douces paroles me vont au cœur. J'ai relu trois fois votre tendre et admirable lettre. Quel contraste! une âme comme la vôtre à la Conciergerie et cette brute à l'Élysée!

Cher ami, j'espère que ceci sera court. Si c'est long, nous en sourirons plus longtemps. Quelle honte! Heureusement la gauche a vaillamment tenu le drapeau. Ces misérables ont accumulé crimes sur crimes, férocité sur trahison, lâcheté sur atrocité. Si je ne suis pas fusillé, ce n'est pas leur faute, ni la mienne.

Je vais travailler ici. Il y a des obstacles à la publication. Ma femme vous les contera. J'écrirai toujours en attendant.

Si nous pouvions coloniser ce petit coin d'un pays libre! L'exil ne serait plus l'exil. Je fais ce rêve.

Mettez-moi aux pieds de Mme Paul Meurice. Je suis à vous profondément.

Paul Meurice à Victor Hugo.

4 janvier 1852.

Monsieur et illustre maître,

Vous êtes bien bon et je vous remercie de tout mon cœur de ne pas m'oublier là-bas dans votre glorieux exil, de m'avoir écrit cette belle et excellente lettre et de citer toujours mon nom parmi les noms de ceux que vous aimez. Nous avons grand besoin de votre souvenir et de votre pensée. La Conciergerie, depuis que vous n'y êtes plus, est cent fois plus triste, plus froide et plus noire. Nous tournons les yeux de votre côté comme vers la lumière et la liberté. Notre foi dans le peuple et dans la France nous reste, cependant elle nous a menti; mais notre foi en vous a centuplé, car elle a dépassé ses promesses et ses espérances. C'est pourquoi nous nous réfugions en vous comme dans les déluges on court vers les plus hauts sommets.

Le dehors est plus morne encore. Je suis sorti avant-hier[1] et j'ai trouvé l'air de Paris plus lourd que l'air de la prison. Il y a certainement une épidémie d'indif-

1. Paul Meurice obtenait parfois du directeur de la Conciergerie l'autorisation de quitter la prison pour quelques heures.

férence, de poltronnerie et de dégoût, — un choléra morbus des âmes. Plusieurs de nos amis, vous le savez trop, en sont encore malades ou déjà muets.

Je vous dis mon impression. Quant aux nouvelles, vous les connaissez. Ce sera un risible et lugubre morceau de notre histoire.

Vous travaillez, vous écrivez, quel dédommagement et quel bonheur! Vous nous parlez d'un projet de grande librairie franco-belge. Hetzel vous a-t-il vu à ce sujet? Il pourrait être utile par sa boutique de la rue Richelieu. Mme Hugo me dit que vous ne le connaissez pas personnellement, mais il vous est très sympathique et très dévoué. Voulez-vous que je lui écrive — dans son intérêt à lui?

Adieu, cher et illustre maître. Soyez fort et grand pour nous tous. Vous n'avez plus seulement charge d'âmes, vous avez charge de peuple.

Votre

PAUL M.

Je joins à ce mot quelques notes que Mme Hugo me dit de vous envoyer, et que vous avez peut-être déjà.

Victor Hugo à Paul Meurice.

28 janvier, mercredi.

Cher Meurice, vous avez dit l'autre jour à ma femme un mot charmant pour moi qu'elle m'a envoyé. Oui, encore six mois et demi, et vous m'arriverez. J'ai besoin de cette joie dans l'avenir pour supporter les heures sombres d'aujourd'hui. Nous reformerons quelque part, je ne sais où, le groupe heureux et vail-

lant. Qu'importe le lieu, pourvu que nous ayons la liberté! la liberté, c'est la patrie. Nous nous embosserons dans quelque île comme Jersey et de là nous bombarderons le Bonaparte avec les idées. Quelle belle guerre! et comme il me tarde d'y être! N'en parlez pas d'avance, car je tremble toujours à vous sentir tous là-bas. O chers otages.

Écrivez-moi, cher ami. Remarquez que c'est maintenant vous qui m'êtes redevable d'une lettre. Remarquez en outre que mes lettres vous sont communes à tous, et que ce que j'écris à Auguste, je l'écris à vous. Lisez-moi en commun comme je vous aime en groupe. A bientôt, à toujours.

Baisez pour moi les belles mains de Mme Paul.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Vous êtes bien bon, monsieur et illustre maître, de penser quelquefois à moi, de m'écrire et de me mêler à vos beaux et nobles projets, cela me touche plus que je ne puis vous le dire. J'en suis fier et j'en suis heureux. Soyez bien sûr aussi que je vous appartiens comme à l'idée, comme au peuple, comme à la France. Vous les représentez pour moi et plus vous me ferez l'honneur de compter sur moi, plus je serai content.

Je me mets entièrement à la disposition de Charles pour une histoire de ces quatre années. Il serait utile, certes, de résumer et d'éclairer notre travail de *L'Évènement*. Cela serait bon pour vos idées, c'est-à-dire bon pour le peuple. J'ai déjà très souvent pensé à cette histoire. Je la vois divisée en deux époques très distinctes : Histoire du Mouvement et de ses fautes, jus-

qu'au 13 Juin 49 — Histoire de la Réaction et de ses fautes, jusqu'au 2 Décembre. En somme, la politique de l'*Évènement* a toujours eu raison. Si Ledru-Rollin nous avait écoutés, il n'aurait pas été battu le 13 Juin par Changarnier. Si Changarnier nous avait crus, il n'aurait pas été battu le 2 Décembre par le crétin. Il y a de bonnes vérités à dire à la liberté et à l'autorité, au peuple et aux partis. En gardant l'impartialité la plus bienveillante pour le Gouvernement provisoire et Cavaignac, on pourrait leur reprocher leurs fautes. Ils ont bien fait d'épargner les personnes, mais ils auraient dû frapper les choses. La monarchie détruite, ils en ont laissé debout ces trois colonnes : le clergé, l'armée, la magistrature. Il y aurait à indiquer ce que vous eussiez fait, vous, ce que vous feriez encore. Le tout animé par toutes ces scènes et toutes ces journées si dramatiques, si émouvantes. Je crois à un succès.

Maintenant, devons-nous entreprendre ce grand travail, et nous embarquer dans deux ou trois volumes sans avoir au bout une certitude de publication, je ne dis pas une avance, mais un traité quelconque? Notez que la publication du livre est impossible en France. Il faut donc être sûr d'un éditeur de Bruxelles ou de Londres. Mais ce que vous ferez et déciderez, vous et Charles, sera bien décidé et j'approuve d'avance l'écriture.

J'ai prié Charles de vous dire de ma part tout ce que le papier dit si mal. Il est bien heureux, il va vous revoir[1]. Pour moi, une de mes plus graves peines de ces deux mois, la plus douloureuse peut-être, ç'a été ce triste jeûne de votre parole et de votre pensée.

Nous avons, en outre, chargé Charles d'une très sé-

1. Charles Hugo était sorti de la Conciergerie le 28 janvier.

rieuse et très importante ambassade. En échange de nos quelques mois de prison, il doit solliciter de vous, pour nous, l'immortalité, rien que cela! Mais cela vous coûte si peu!

Adieu, monsieur, au revoir dans deux cents jours. Que Charles vous porte avec cette lettre tout ce que peuvent vous envoyer de respectueux et de tendre, à vous qui êtes exilé de la patrie, tous ceux qui sont exilés de vous.

Ma femme me charge de vous remercier de tout son cœur de vos beaux et précieux souvenirs.

Paul Meurice à Victor Hugo.

21 janvier 1852.

Monsieur et illustre maître,

Nos esprits et nos cœurs n'ont jamais été davantage avec vous. Mais même de loin, vous nous comblez encore. Ma femme et moi nous vous remercions profondément d'avoir pensé à nous pour ces beaux et grands dessins à la plume. Faute de vous voir, nous regarderons ce que vous avez vu.

Et puis, vous voulez bien, comme vous l'avez écrit, jeter quelques-unes de vos strophes à travers nos barreaux [1]. Quelle joie et quelle gloire! Six ou neuf mois de notre vie pour un tel prix, savez-vous que nous aurons fait un marché superbe. Vous allez faire de Juin notre bienfaiteur. Mais, je vous prie, pour nous rendre tout à fait fiers et heureux, n'oubliez pas de rappeler

1. A quatre prisonniers (*Les Châtiments*).

que c'est sous votre glorieux drapeau que nous avons reçu ces blessures.

Ici, toujours le même marasme et la même irritation sourde. La France s'ennuyait peut-être sous Louis-Philippe, mais aujourd'hui à coup sûr elle s'embête dans toute l'acception du terme. La bourgeoisie est encore sous le coup du décret de confiscation des biens des Orléans. Le peuple n'a pas du tout goûté « le socialisme à l'américaine » du président. Tout le monde est sûr que cela finira, mais comment cela finira-t-il, voilà la question.

Vous avez lu l'ukase sur la presse. C'est la censure la plus cruelle, la censure exercée sur soi-même, par soi-même, avec la confiscation pour perspective si l'on a la moindre pitié de sa conscience et la moindre faiblesse pour sa liberté. Un journal est-il possible dans de telles conditions? Nous avons dit non à Bernard qui est venu nous voir hier avec l'intention de faire reparaître *L'Évènement*. Il assure qu'il trouverait le complément du cautionnement. La seule affaire vraisemblable serait celle-ci : une feuille de l'ancien petit format de *L'Évènement* à *deux sous le numéro* qui donnerait tous les jours un feuilleton, ne ferait jamais d'articles de discussion et se bornerait, dans le haut, à une pure et simple chronique, réimpression du *Moniteur*, procès-verbaux officiels des Chambres, faits du dehors et du dedans. Ce serait comme une muette protestation quotidienne. Mais cela même est-il faisable, vous absent, et vos fils allant vous rejoindre? Auguste voudrait pourtant avoir votre avis là-dessus?

Et votre livre, où en est-il? [1] Voilà où est notre pensée. Vous travaillez pour nous tous. Et combien

1. *L'Histoire d'un Crime.* Commencée le 14 décembre 1851, terminée le 5 mai 1852.

attendent impatiemment avec nous cette bouffée d'air libre et pur. Ce sera la revanche de la France.

Adieu, monsieur, Mme Victor Hugo (toujours si vaillante, si fière et si belle) doit vous dire comme nous pensons à vous, comme nous parlons de vous toujours, et tous les projets que nous rêvons. Votre exil est l'horizon de notre prison.

Adieu, je vous admire de tout mon cœur et je vous aime de toute mon intelligence.

J'envoie à Charles mes plus fraternelles amitiés. Mais qu'il nous écrive donc, le paresseux!

Victor Hugo à Paul Meurice.

14 avril 1852, Bruxelles.

Cher Meurice, je suis tenté de me pendre; vous avez triomphé à Arques[1] et je n'y étais pas. Le bruit de la victoire est arrivé jusqu'ici, nous avons été à une table six ou sept proscrits qui avons choqué à votre santé nos verres pleins de bière. Vous avez fait un bel ouvrage et vous avez un grand succès, double bonheur que je sens avec l'esprit et avec le cœur. Maintenant sortez de prison et arrivez ici, et ma foi, le diable et le Bonaparte ne seront pas mes cousins!

Je vous serre fraternellement la main.

1. Paul Meurice venait de faire représenter *Benvenuto Cellini.*

Victor Hugo à Paul Meurice.

24 mai 1852.

Cher poëte, je deviens sauvage, la proscription abrutit, l'exil rend féroce et bête, j'ai lu votre *Benvenuto* et je ne vous en ai pas encore écrit. J'ai gardé stupidement pour moi toute ma joie d'avoir lu ce beau drame, ce beau poëme, ce beau livre, et je ne vous ai rien envoyé. Plaignez-moi et pardonnez-moi.

C'est un grand bonheur pour nous d'avoir un moment ma femme ici. Elle nous a apporté elle d'abord, et puis quelque chose de vous tous. Je l'ai embrassée pour mon compte, et puis je me suis figuré qu'elle était Mme Paul et je lui ai baisé la main.

Que de belles choses dans votre *Benvenuto*, et que je voudrais en causer avec vous ! Il y a des moments où je me souhaite la Conciergerie pour ne pas vous souhaiter Bruxelles. Que ces gens sont odieux de vous garder en prison !

Embrassez Victor à mon intention quand vous le verrez, et je prie votre charmante femme d'embrasser de son côté pour moi ma bonne petite Adèle à laquelle je répondrai par le retour de sa mère.

Tuus.

Victor Hugo à Paul Meurice.

14 octobre 1852

Cher poëte, votre lettre nous a ravis. Nous l'avons lue en famille, autour de cette table où vous manquez,

dans cette salle à manger, où nous avons encore la mer, mais où nous n'avons plus la poésie, car votre femme et vous êtes partis[1]. (Ma fille m'interrompt et me prie de prier Mme Meurice de lui envoyer son chapeau de velours et les *manchons.*) Je ne comprends absolument rien à l'interruption, comme jadis à l'Assemblée, mais je vous la transmets telle quelle. — Je ne puis plus maintenant que vous envoyer à tort et à travers toutes nos plus tendres effusions, j'ai été ramené brusquement à terre par ce joli petit fil que nos femmes tiennent et que nous avons tous à la patte; Mme Meurice comprendra, et vous, vous me pardonnerez. Faites-nous là-bas les plus belles choses du monde, tandis que Bonaparte fait les plus laides. Je vous embrasse tendrement, et ma foi, vous aussi, Madame.

Ma fille embrasse Mme Meurice et la remercie.

Avez-vous eu la bonté de remettre le petit livre à *Robert?*

Détails sur ce point dans votre prochaine lettre.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon cher et glorieux maître, Victor ne nous a apporté votre lettre que samedi. Je vous remercie du fond du cœur de votre bon souvenir. Vous avez raison de penser à nous quelquefois, car nous pensons à vous toujours. Personne n'est plus présent que vous dans notre maison.

Le volume envoyé à Robert a été remis, non pas tout

1. Victor Hugo après avoir été expulsé de Belgique s'était réfugié à Jersey. Paul Meurice, sorti enfin de prison, était venu passer en septembre quelques semaines près du maître.

de suite, car on était alors à la campagne et je n'ai pas osé laisser chez le portier le livre qui avait perdu dans les traversées un coin de son enveloppe extérieure. Mais j'ai écrit à Montmorency, et il y a bien trois semaines que j'ai eu le plaisir de remettre moi-même le précieux envoi.

J'ai vu Hetzel. Il part pour Bruxelles aujourd'hui ou demain et me charge de vous dire que, dès son arrivée, il vous fera parvenir des traites qu'il a pour vous.

On commencera jeudi prochain la publication populaire de vos œuvres[1], vous savez que si vous avez besoin de faire revoir les dernières épreuves je me mets entièrement à votre disposition. J'ai oublié de dire à Hetzel qu'il ferait peut-être bien de faire adresser les livraisons à plusieurs de vos amis de la presse; par exemple à Gautier, Janin, Thierry, Mme de Girardin, Lucas, Jourdan. Moi je les verrais et je leur ferais annoncer la publication dans leur feuilleton. Il serait bon que la vente fût immense. Ne serait-ce pas comme une protestation. Du reste Simon, qui imprime, croit à un succès énorme. Bourdilliat, que j'ai rencontré, m'a dit que si l'on pouvait presser les premières livraisons de manière à ce que *Notre-Dame* eût paru avant janvier et si l'on faisait des couvertures et des rêliures spéciales qui permissent de donner le livre en étrennes au prix de 4 ou 5 francs, il s'en vendrait un nombre incalculable. Si vous avez occasion d'écrire à Pelvey ou à Hetzel, dites-leur donc cela.

J'ai dîné jeudi dernier chez Girardin et Mme de Girardin a proposé votre santé à tous, que nous avons bue avec enthousiasme. Mme de Girardin était attristée de n'avoir pas reçu un mot de vous à propos de son

1. Édition illustrée Hetzel et Marescq.

roman[1], mais j'ai su de Victor qu'il lui portait une lettre de votre part.

J'ai dit le Philoxène, il ne faut pas que je taise le Janin. Je vous envoie ce passage de son feuilleton de lundi. C'est à propos d'un Richelieu joué à l'Odéon[2].

Savez-vous quels titres il va prendre? — Empereur des Français, roi d'Algérie, Protecteur des lieux saints. Le peuple, plus laconique, a résumé ses titres en un seul et l'appelle maintenant Boustrapa (Boulogne-Strasbourg-Paris)[3].

Adieu, je vous embrasse tous bien tendrement. Travaillez beaucoup et aimez-moi un peu.

Ma femme remercie et embrasse Mme Hugo et Mlle Adèle et leur écrira prochainement.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 14 novembre 1852.

Merci, cher poëte, de vos charmantes quatre petites pages. Nous lisons vos lettres en famille autour de la

1. *Marguerite ou les deux Amours.*

2. « Vous le savez à l'avance, ce drame où l'on voit le Richelieu « de M. Victor Hugo, le Louis XIII de M. Victor Hugo, l'âme en « peine et l'âme vaillante, le roi qui se montre et sa volonté cachée, « la bouche et la voix, le commandement et la volonté, l'œil et le « regard, la main et la hache! Une fois qu'un grand poëte de cette « taille et de ce génie a passé par un des sentiers de l'histoire, il « laisse à glaner peu de chose à ceux qui marchent à sa suite, et « tout au plus des ronces, des épines, des lambeaux, des frag- « ments, un soupir, une plainte, une lamentation : Toutefois, il « faut rendre justice au zèle, au talent, à l'instinct de M. Pellion! « l'auteur du nouveau Richelieu! Certes il ne pouvait pas être « nouveau, il ne pouvait rien inventer dans un pareil sujet. Tout « était dit, tout était fini, indiqué, tenté, accompli. »

3. Ours que Boustrapa montre et qu'il tient par la sangle.
Valsez... (*Les Châtiments.*)

table à laquelle vous manquez et où nous vous cherchons toujours. Vous avez raison d'envoyer un peu de votre cœur aux proscrits.

Tout ce que vous me dites au sujet de la nouvelle édition Marescq est complètement juste et utile. Vous seriez bien aimable de voir de ma part M. Pelvey (5, rue du Pont-de-Lodi), et de le prier en mon nom de faire les envois à nos amis des journaux. Je lui ai déjà écrit la semaine passée pour hâter la publication. Dites-lui vous-même tout ce que vous me mandez; il en sera frappé comme moi. Je n'ose accepter votre proposition de relire les dernières épreuves. Pourtant si vous avez ce courage et si vous poussez l'héroïsme jusqu'à surmonter l'ennui des *deleatur*, je n'aurais pas de mots pour vous remercier. Il me semblerait que vous servez de père à mes pauvres livres orphelins. *Ite libelli*.

J'ai été charmé de lire les dix lignes de Janin. Si vous avez occasion de le voir, serrez-lui la main pour moi. Depuis le 2 Décembre, Janin a été vaillant à mon égard, admirable de cœur comme d'esprit. Hélas! ne plus voir des hommes comme lui, comme Michelet, comme vous, voilà l'exil.

Merci encore pour l'exemplaire remis par vous-même à Robert.

J'aime Boustrapa. Ce peuple a toujours de l'esprit. Quand retrouvera-t-il de l'âme? Quand donnera-t-il où il faut le donner le coup de pied voulu à l'empereur roi de Galérie et protecteur des lieux!

Je suis triste que Victor ait tant tardé à vous remettre nos lettres. Je sais que le pauvre enfant est livré à bien des soucis par une de ces fatalités qui prennent les hommes par le cœur. Sa situation me préoccupe et aggrave mon exil. Quand vous verrez ce cher enfant, soyez-lui ami, frère et père. Remplacez-

moi encore là. Quand vous verrez Gautier, félicitez-le de son admirable article sur Corneille. J'ai été bien touché d'y lire mon nom. Je m'épanouissais à son *Voyage en Orient;* pourquoi nous le coupe-t-on? J'ai été indigné du coup infâme qui frappe notre excellent et cher Jourdan, dites-le-lui.

Pensez à moi, je fais des vers, je travaille, et je vous aime. Je baise humblement les pieds de votre bonne et charmante femme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

27 décembre 1852.

Cher ami, je pense qu'au moment où vous recevrez cette lettre ma femme vous aura quitté et sera peut-être même arrivée ici, avec mon fils, j'espère. Jusqu'à ce moment je ne sais rien de ce qui se passe à Paris et j'attends avec anxiété. Je ne veux pourtant pas, quels que soient mes soucis, que la fin de l'année se passe sans que je vous aie serré la main et que j'aie déposé mon humble carte aux pieds de Mme Meurice. Offrez-lui de ma part ce barbouillage, et si elle trouve le ciel laid, dites-lui que c'est comme cela qu'il est dans l'exil. Et puis laissez-moi vous remercier de tout ce que vous faites pour moi et pour nous à Paris; je suis honteux par moments de toutes les peines, et de tout genre, que nous vous donnons là-bas; je n'ai à vous donner en échange que le triste *merci* du proscrit.

Je me rappelle, c'est une de mes joies dans toute cette ombre, les trop courtes journées que vous nous avez données cet été, nos promenades, nos repas en

famille, nos rires, nos affections, toute cette poésie et toute cette gaieté que nous mêlions.

Je pardonne d'avance à l'an prochain de l'hégire impériale s'il doit nous donner encore quelques-unes de ces bonnes semaines-là.

Faites de beaux livres, cher poëte, faites de beaux drames, et pensez un peu à moi. Vous savez que vous avez toujours une partie de mon âme avec vous. Charles vous embrasse et ma fille embrasse Mme Meurice.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Je vous remercie du fond du cœur pour ma part, mon cher et illustre maître, de ces vers splendides dont vous avez récompensé notre condamnation. Voilà une prison immortelle! Ici vous avez bien le droit de prédire, car vous accomplissez vous-même votre prédiction, et cette constatation que vous dites, vous la faites. Encore une fois merci.

Hippolyte Lucas me charge de vous dire qu'*Arthur*[1] passera vers le mois de mai. Vous savez que Pécopin s'appellera Arthur, comme Mlle Rachel voulait que Mme de Girardin appelât Antoine Anatole[2].

Tous nos amis me parlent sans cesse de vous et vous envoient leurs respects et leurs admirations; Jourdan, Pelletan, Peyrat, Lacretelle, etc. Girardin ayant appris qu'un portrait dessiné de vous par Boulanger était à vendre rue Tronchet a immédiatement envoyé son domestique pour l'acheter au prix qu'on demanderait. —

1. Féerie inspirée par la légende du *Beau Pécopin* et représentée sous le titre *Le Ciel et l'Enfer*.
2. Dans la tragédie *Cléopâtre*.

Le volume de vers est attendu et appelé à grands cris. Il paraît de plus en plus certain que le pape viendra au mois de mai. Autre prédiction :

A cheval, l'Empire arriva;
En bidet, l'Empire s'en va.

Ma femme remercie Mme Hugo de sa charmante lettre et je la remercie de son bon souvenir. — Nous sommes bien à elle et à vous.

Victor Hugo à Paul Meurice.

20 Mars.

Je vous envoie ci-inclus un bon de 730 francs sur Marescq. En touchant le bon, je vous serais obligé d'écrire au bas : *reçu pour compte de M. Victor Hugo*, et de signer. Cette précaution est nécessaire pour empêcher les gens de police de M. Bonaparte de toucher le bon, au cas où ils intercepteraient la lettre. Je donne avis à M. Marescq de payer entre vos mains à présentation. Donnez-leur aussi, je vous prie, quelques bons conseils sur l'envoi des exemplaires des quatre sous à des amis des journaux. J'ai écrit ces jours passés à Janin.

Ces quelques vers disent à peine ce que j'ai dans le cœur pour vous, et contre ces infâmes qui vous ont jugé. Vous me remerciez, cher ami, mais c'est moi qui, *à tous les points de vue*, demeure votre obligé. Quand vous verrez Gautier, Jourdan, Pelletan, Peyrat, Limayrac, serrez toutes ces mains cordiales.

Mettez-moi aux pieds de votre douce et chère femme. Cher Meurice, le fond de mon cœur est à vous.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 2 juin 1853.

Cher poëte, je ne vous donne que des peines. Ah! voilà ce que c'est que d'aimer les éprouvés. Mais cela va à votre âme.

Donc, après la petite flouerie intime de l'autre jour, arrive la calomnie publique[1]. Lisez ce que je vous envoie sous ce gros pli, et vous serez au fait. Maintenant voici le service que je vous demande et l'ennui que je vous apporte.

Ces deux lettres, identiques, sont destinées, l'une à *La Presse*, l'autre au *Siècle*. Seriez-vous assez bon pour vous charger de les leur remettre? Elles sont, comme vous le verrez, écrites de façon à pouvoir, sans nul inconvénient ni péril, être publiées à Paris. Les mots compromettants dans les citations ont été raturés. Dites, je vous prie, à tous les amis chers et regrettés que j'ai dans les deux journaux combien je suis à eux du fond du cœur. Je me rappelle nos bonnes causeries de la Conciergerie avec Jourdan, le soir, dans la petite chambre de Suchet, tout en regardant par la grille les fleurs du préau un peu mêlées de voleurs. Aujourd'hui c'est la France que nous regardons; elle aussi est en assez mauvaise compagnie, — pour le moment.

1. Le journal *La Patrie* avait prétendu que Victor Hugo, parlant sur la tombe d'un proscrit, avait représenté la France comme étant couverte d'échafauds politiques et que « ce mensonge grossier avait produit une si grande indignation à Jersey qu'une pétition avait été rédigée et couverte de signatures pour demander qu'on interdise les manifestations de ce genre ». La lettre dont parle Victor Hugo avait été écrite par son fils Charles et réduisait à néant cette calomnie.

Si vous voyez Girardin, dites-lui que le pavillon Marbeuf recevra bientôt une lettre de moi. Toto m'a dit qu'Émile de Girardin désirait un dessin de moi. J'en ferai un exprès pour lui que je lui enverrai.

Serrez là-bas toutes les mains que j'aime, celles de Pelletan, celles de Michelet, celles de Limayrac (je ne le connais que par ses excellents articles, mais je me regarde comme son ami), — dites-leur à tous que leurs voix toujours généreuses et fidèles font du bien à l'exil.

Et vous, que vous dire? Si vous saviez comme nous raisonnons et déraisonnons de vous par moments! Ce printemps est sombre et froid, nous le dorons et le réchauffons avec votre souvenir, poëte, avec le vôtre aussi, Madame. Souvent je parle au vent de mer et je le charge de toutes sortes de choses pour vous. *Pauca meo Gallo.*

Rémy[1] est poursuivi avant sa naissance par les mauvaises fées, mais il naîtra, et je crois qu'il aura des dents en naissant.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi.

Vos lettres, cher et glorieux maître, causent ici des enthousiasmes et des joies immenses. Limayrac est ravi. Jourdan montre la sienne à tout le monde; il en circule des copies. Le fait est qu'elle est magnifique; d'une sérénité et d'une puissance!... Avez-vous reçu l'article de Caraguel? Il a bien regretté de ne pouvoir le faire plus long vu le format du *Charivari*. Delord en

1. Nom par lequel Victor Hugo déguisait celui des *Châtiments*.

fera un quand les dernières livraisons auront paru. Ils vous sont tout dévoués là, et ils font vraiment preuve chaque jour de bien du courage et de bien de l'esprit. Si vous pouviez écrire dix lignes à Caraguel, il serait bien fier et bien content.

Je mets à la poste aujourd'hui un numéro de *Paris*, avec un article de M. de Villedeuil. J'avais dit à Erdan, qui écrit dans *Paris*, de faire l'article, mais M. de Villedeuil a voulu le faire lui-même. Ce n'est pas fort, mais l'intention est bonne. Auguste vous dira ce que c'est que M. de Villedeuil : un Mécène à la fois intelligent et absurde qui consacre très noblement sa grande fortune à la littérature, mais qui subventionne niaisement le Théâtre Lyrique et entretient bêtement à grands frais ce journal, *Paris*, et une revue, *L'Éclair*, sans portée et sans avenir.

J'ai reçu avant-hier de l'imprimerie votre nouvelle préface des *Odes et Ballades*, c'est bien beau ! et ce sera d'un effet saisissant. Si vous croyez que ce soit bon et convenable, voulez-vous m'autoriser à la faire mettre dans *Le Siècle* et dans *La Presse?* Songez que votre Marescq ne fait aucune annonce. Cependant, tous ces articles ont, me dit-on, influé sur la vente. — On joue toujours *Le Ciel et l'Enfer*, mais avec deux autres pièces. Les droits du mois dernier sont de mille et quelques trente francs. Je n'écris pas à Mme Hugo pour ne pas charger encore cette énorme lettre ; je lui envoie ce portrait de ma femme et la remercie de son bon et précieux souvenir.

Cher maître, c'était mercredi votre fête. Michelet, Dumas et Limayrac ont dîné chez moi. Nous avons porté votre santé et nous vous avons envoyé nos cœurs.

Victor Hugo à Paul Meurice.

4 août 1853.

Quel ravissant premier chapitre[1]; le paysage faisant la figure! la nature esquissant l'âme! Et puis tout est charmant, le style, l'observation, la poésie, le détail, l'ensemble, l'ombre et la lumière. Toutes les figures sont dans un clair-obscur exquis. Prenez-en votre parti, cher poëte, nous radotons de votre roman. — Nous avons retrouvé aussi Mme Paul bien belle et bien charmante, pas du tout calomniée par le collodion, gaie et noble avec le plus doux regard du monde. Merci pour ce beau portrait.

Je suis charmé que la préface des *Odes royalistes* vous plaise. Il me semble en effet que c'est là ce qu'il y avait à dire. Je trouverais excellent que vous la fissiez reproduire par *La Presse* ou *Le Siècle*, et je vous en remercie d'avance.

Nous vous avons envoyé mon speach du 26 juillet[2]. Vous l'avez probablement reçu. Les journaux d'Angleterre, de Belgique et de Suisse l'ont reproduit. L'effet me paraît bon.

Rémy avance, mais lentement, *inter pericula.* C'est toute une épopée.

L'été vient de commencer ici. Voilà enfin un peu de soleil. Le soir après dîner nous allons sur la terrasse où est le coq-à-l'âne *Hot sea baths*, nous regardons la mer, nous regardons le ciel, et nous parlons de vous, trois pensées qui se touchent. Quand le ciel et la mer sont doux, ils ressemblent à votre douceur.

1. *Les Tyrans de Village*, roman qui paraissait dans *Le Siècle.*
2. Sur la tombe de Louise Julien.

Remerciez Limayrac de la façon dont il a cité quatre mots de mon billet. Hélas! vous ne viendrez donc pas.

Je vous embrasse.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 28 août

Savez-vous que vous avez fait simplement un prodige? C'est de me faire lire un roman dans un feuilleton. Je n'aime les livres qu'en livre. Je comprends l'utilité du feuilleton comme je comprends l'utilité du wagon. Mais pour ma consommation personnelle, j'aime mieux le volume et j'aime mieux la chaise de poste. En somme, mes yeux ont eu beau maugréer, mon esprit leur a fait faire sa volonté, et je vous ai lu, mon doux et cher poëte. Je vous ai lu avec ravissement. Tout est dans ce charmant livre, la grâce, l'observation, l'idylle, la comédie, le sentiment de la nature et le souffle humain.

Les bons académiciens de province! Comme ils ressemblent aux vrais! Et ce candidat qui écrit *Cézard!* Et que de types! et que de mots! Nous avons ri aux larmes des retranchements qu'on vous a faits. Tout est dans tout. Le règne de Napoléon le Petit est tout entier dans ces coupures-là. Vous parlez de succès, cher ami. Je le crois pardieu bien. La France n'a plus de cœur, mais elle a encore de l'esprit. Comment diable voulez-vous qu'elle ne s'enchante pas d'un livre qui mêle la poésie à la réalité, qui est plein de grimaces et de sourires, qui fait rire et qui fait rêver. Étendez, cher poëte, tous ces dons-là à de plus grandes dimensions, faites avec toutes vos qualités de grands

livres, et la vogue deviendra de l'emportement, je vous le prédis. Hélas! ce que je voudrais bien prédire, c'est que nous nous reverrons bientôt. Je pense avec tristesse que je vous écris ce dimanche 28 août, et que l'an dernier à pareil jour, je vous serrais la main.

Comment va *Le Ciel et l'Enfer?* Chevalier est-il venu faire acquitter la facture?

Baisez pour moi les pieds de votre charmante femme.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi.

Je ne sais pas, cher et illustre maître, si Mme de Girardin ne vous écrit pas aujourd'hui. Mais en tout cas je vous avertis qu'elle sera la semaine prochaine à Jersey. Elle m'a dit hier qu'elle partirait demain dimanche par Le Hâvre et Caen. Elle compte arriver mercredi par St-Malo, si elle n'arrive pas à temps à Granville mardi. Si quelque chose retardait son départ, vous pouvez toujours, sauf avis contraire, l'attendre samedi. Elle n'est accompagnée que de sa femme de chambre. Auguste et Charles feront bien de se tenir à l'arrivée du bateau. Mme de Girardin est ravie de cette visite à l'exil, et je pense que vous en serez aussi bien contents. Je ne lui ai pas caché que je l'enviais, et beaucoup. Elle va vous voir tous, vous allez lui lire vos vers, elle va se consoler l'esprit et l'âme et faire sa bonne provision de chaleur auprès de vous. Elle est bien heureuse! —Vous avez bien voulu vous rappeler que l'an dernier, à pareille date, j'étais auprès de vous. Au moment où je lisais votre lettre, j'avais précisément sous les yeux

un galet que vous m'avez donné et où vous avez écrit votre nom et la date 31 *août* 1852–*Hâvre du Pas.* Ce cher caillou ne quitte pas ma table et je serre dessous les feuillets que j'écris, cela leur doit porter bonheur.

Comment! cher maître, vous avez lu ma petite nouvelle! Quand, par cette méprise de Mme Bouclier, j'ai vu qu'au lieu de vous adresser les numéros jour par jour, il fallait vous les envoyer en paquet, j'ai désespéré d'être lu de vous. Vous pouviez bien perdre un quart d'heure chaque matin, mais deux heures à la fois, c'était trop. Combien je vous remercie de m'avoir fait ce sacrifice! Cela m'a fait grand plaisir. Et si ce conte vous a réellement plu un peu, c'est là mon vrai, mon grand succès. Je me remets avec plus de courage au roman que je termine pour *La Presse* et qui me donne un fier mal. L'idée est bonne et même grande et peut être utile. Mais ce n'est rien cela; pour la faire avaler aux gens, il faut l'amusement, il faut que l'action recouvre l'abstraction, et mes personnages qui consentent bien à être des symboles ont une peine infinie à être des hommes. Il faudra bien qu'ils s'y décident pourtant. La chose paraîtra, j'espère, après le volume commencé de Dumas.

Le Ciel et l'Enfer a, ma foi! atteint sa 100e représentation, renforcé d'un drame en trois actes et d'un vaudeville. Malgré ces adjonctions, vous aurez bien, au bas mot, 5 ou 600 francs de droit pour chacun des deux derniers mois. J'irai chez Guyot ces jours-ci et je vous enverrai le chiffre exact. Mais vous voyez que vous pourrez tirer sur moi pour toutes sortes de billets et factures.

Eugène de Mirecourt, amené par Boulanger, est venu me voir cette semaine. Il va publier votre biographie très étendue, en un volume avec portrait. Ce

sera, par force majeure, exclusivement littéraire, mais, à ce qu'il m'a paru, très enthousiaste. C'est Gastorius, l'ancien directeur de *L'Artiste*, qui éditera le livre, avec un certain luxe, m'a-t-il dit. Il compte sur un succès et je crois qu'il a raison. — On pense bien à vous ici, allez! Après votre volume de vers, préparez-nous donc pour l'hiver prochain quelque publication possible en France. Je vous promets qu'elle fera du bruit...

Adieu, cher maître, et merci encore. — Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Il est peut-être bon que vous sachiez que Mme de Girardin a lu jeudi dernier aux Français une comédie en un acte qui a été reçue[1]. Je l'ai fort engagée à vous la porter pour vous la lire.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 4 octobre 1853.

Coup sur coup, lettre sur lettre. Hier Auguste, aujourd'hui moi. Cher poëte, vous trouverez sous ce pli deux choses :

1° Une lettre au libraire Gosselin.

Je ne sais pas l'adresse actuelle du libraire Gosselin. Lisez la lettre et vous verrez de quoi il s'agit[2]. Entre nous, je ne crois pas que ma proposition soit acceptée; un roman se prête beaucoup plus que des vers à un

1. *La Joie fait peur.*
2. Victor Hugo avait signé avec Gosselin et Renduel un traité (octobre 1831) par lequel il vendait aux deux éditeurs un roman en deux volumes in-8°. Ce traité n'avait pas encore été exécuté et Victor Hugo voulait se libérer en offrant deux volumes de vers en échange des deux volumes de prose.

certain agiotage de librairie auquel certains éditeurs doivent de grosses fortunes. Je crois donc que les deux libraires contractants *se déroberont*. S'il en était autrement, je serais charmé de leur faire amende honorable dans un *a parte* attendri.

Voici maintenant ce que je voudrais de votre admirable bonté : Savoir l'adresse de Gosselin; si faire se peut, le voir vous-même, lui remettre la lettre en mains propres; s'il vous parle de l'affaire, l'engager à la terminer dans le sens que je propose; le prier de s'entendre le plus tôt possible avec Renduel, et de vous envoyer, également le plus tôt possible, leur réponse commune que vous me transmettriez. — Si vous ne pouvez le voir, lui envoyer ma lettre avec un mot par lequel vous le prieriez de vous adresser le plus tôt possible la réponse.

2° Un bon de 360 francs.

Ce bon, si vous me permettez de vous donner cet embarras, sera touché chez vous par le brave homme qui m'a rendu, en décembre 1851, un si essentiel service, Firmin Lanvin. Il viendra chez vous chercher l'argent.

Je continue avec une autre plume. J'ai remarqué que, pour moi du moins, le style épistolaire faisait meilleur ménage avec l'oie qu'avec le fer. Soyez donc assez bon, quand vous verrez mon vieux et cher ami Louis Boulanger, pour lui dire que je l'aime toujours. Je suis incurable à l'endroit des vieilles affections. Remerciez pour moi M. de Mirecourt de sa bonne pensée. Je me rappelle M. de Mirecourt comme un aimable et vif esprit, et je serai charmé d'être entre ses mains.

Oh! comme nous vous avons regretté et comme nous avons pensé à vous tout le temps que nous avons eu Mme de Girardin. Elle a été charmante et très brave.

Elle a grimpé, elle a dégringolé, elle s'est plongée au fond de Plémont, héroïquement, comme Mme Paul. Nous avons reparlé de vous à ces beaux vieux rochers. La mer a effacé vos traces de ce sable, mais non de notre souvenir. Elle a pourtant bien fait rage depuis ce temps-là. Et l'autre jour, n'a-t-elle pas failli m'entraîner comme je me baignais à la marée descendante. C'eût été bête, j'ai encore tant de choses à faire. J'ai nagé comme un homme qui n'est pas bonapartiste et je me suis tiré de là.

Rémy va paraître enfin. — Encore trois semaines.

Je suis charmé que ma pierre soit sur vos feuillets. Elle me fait l'effet du cachet de Salomon pesant sur les génies.

Donnez-leur la volée.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Une petite Californie, cher et illustre maître, s'est révélée chez Porcher que j'ai rencontré récemment et qui vous envoie ses salutations et ses respects. Je ne croyais pas le tiers du droit de billet très fort, mais par l'accumulation des représentations, 5 fr. 15 cent. ont produit 560 francs.—De plus, j'ai touché 166 francs de l'Institut, — ce qui, réuni aux 100 francs que j'avais à vous, fait un total de plus de 800 francs qui sont à votre disposition. Je suis tellement pris par le laborieux enfantement de mon feuilleton que je ne vous envoie pas encore le compte précis.

J'ai eu de la peine à trouver Gosselin qui n'habite plus Paris... mais j'ai fini par mettre la main dessus. Il m'a dit que, pour sa part, il ferait tout ce qui pourrait

vous être agréable, mais il a besoin de consulter Renduel qui est intervenu au traité et Pagnerre qui a pris la suite de ses affaires de librairie. Voulez-vous que je voie Pagnerre. Je n'ai pas voulu le faire sans votre autorisation.— Gosselin dit aussi qu'après février, vous aviez conclu un nouvel arrangement dont il vous avait envoyé les deux copies. Vous les auriez gardées et elles seraient encore dans vos mains.

J'ai lu une grande et sublime chose (dont il circule peut-être à l'heure qu'il est mille copies) : *Ultima verba.* Quels vers! quel souffle! quelle saine et vivace bouffée d'air moral! On n'a jamais rien dit de plus viril, de plus puissant, de plus terrible. Les quatre derniers vers seront comme l'*Impavidum* d'Horace et *Le Chemin de l'Honneur* de Dante. Avec quelle soif on attend le reste.

Victor Hugo à Paul Meurice.

22 novembre, Marine-Terrace.

Commençons par le ventre et la bête. Vous avez à moi 800 francs. M. Chevalier vous présentera un compte montant à 183 francs. Soyez assez bon pour le lui payer sur facture détaillée et acquittée. En outre je tire sur vous, par l'entremise de Godfrey, la somme de 500 fr. La traite vous sera présentée le 30 novembre. Il vous restera un peu plus de 100 francs.

Maintenant à nous deux.

Cher poëte, vous faites un livre ravissant[1], me voici de nouveau lisant des feuilletons, cherchant des dates, colligeant des journaux, réclamant à grands

1. *La Famille Aubry*, qui paraissait dans *La Presse.*

cris *ma suite*. Je crois que je préfère encore ce roman-ci à l'autre. Il y a un charme profond dans toutes ces figures : le père, si fièrement indiqué, la mère, si délicatement peinte, Marie, Pierre, Marthe, Natalis, c'est tantôt comme Greuze, tantôt comme Géricault. Que de belles scènes! et quand vous le voulez, quelle comédie! J'entrevois que cela va devenir poignant. Il y a des moments où j'ai peur, moi tout saignant, de souffrir en vous lisant. J'ai aussi mes déchirements d'absent, d'exilé, de proscrit, mes révoltes de cœur. Que diable voulez-vous? les fils de la vie ne se cassent pas comme cela au gré d'un coup de Jarnac ou de Bonaparte, et quoique les plaies de Natalis soient tout autres que les miennes, elles sont si admirablement vivantes sous le bec de votre plume qu'elles me font mal à mes blessures. L'idée de votre livre est grande. Vous traversez d'un rayon du siècle ces vieilles et grandes passions de tous les temps. Ce Léonard est un profil superbe.

Qui donc vous a communiqué *Ultima verba?* Je suis charmé que ces vers aient passé par vos mains. C'est en quelque sorte une lettre aux êtres chers en même temps qu'un testament à mon pays. Avant peu vous aurez le reste.

Quand vous verrez notre ami M. Laurent Pichat, remerciez-le d'une excellente et charmante lettre qu'il m'a écrite. Dites à notre cher Louis Jourdan que les journaux d'ici ont reproduit son bel article sur *Les Conversions politiques*. Je compte lui écrire bientôt.

Voyez Pagnerre, pressez Gosselin. Je voudrais bien avoir une solution pour savoir à quoi me mettre, et puis pardonnez-moi mon sans-gêne. Savez-vous, pour user de vous comme j'en use, il faut vous aimer comme je vous aime.

Ex imo.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Cher maître, je ne vais pas vous en écrire long aujourd'hui, pour la meilleure des raisons, c'est que je vous lis, et il faut malheureusement que je vous lise vite. Quel livre! quelle merveille! quelle puissance! quelle variété! Je suis tout ébloui, tout étourdi de tant d'éclairs et de foudres. Cependant, au bout d'une seconde lecture, j'ai su par cœur *L'Orientale.* Est-ce fin et superbe! Et puis *A un martyr* — *Nox* — *A l'enfant tué* — *Le Bord de la mer* — *L'Obéissance passive* — et *Dupin*, et *Pauline Roland*, et *L'Expiation!* Tout enfin, car à chaque page, je m'écrie, et je n'ai qu'un regret, c'est d'être obligé de gloutonner tout cela et de me donner une indigestion de chef-d'œuvre. J'ai encore les deux derniers livres à lire. — J'ai vu avec une mélancolie amère que l'imprimeur de Jersey m'avait appelé Maurice. Je vais lui demander un milliard de dommages-intérêts et je serai encore volé.

Et en vous lisant, quand je pense que vous m'avez lu, je suis tout honteux et tout fier. Vous me dites de bonnes et belles et encourageantes choses! Si vous êtes un peu content, je suis bien heureux. Je donne tout ce que je puis de mes forces à nos chères idées. Tout ce que vous avez dit et fait m'aide et travaille avec moi. Mais, je vous en prie, faites-moi donc aussi vos critiques, dites-moi où j'ai failli.

Je n'ai pu revoir Gosselin qui ne revient à Paris que mardi, mais j'ai vu Pagnerre. Il est beaucoup plus empressé et plus chaud que Gosselin. Renduel a écrit, mais seulement pour dire qu'il serait à Paris dans les premiers jours de décembre. Pagnerre doit m'informer de son arrivée et de la décision prise. Il plaidera ardem-

ment pour vous, puisqu'il plaidera pour lui-même. Il voudrait seulement que les volumes fussent prêts le plus tôt possible avant l'été.

Le petit livre de Mirecourt sur vous a paru après mille obstacles. Le portrait n'est pas beau, le livre est plein d'enthousiasme littéraire.

Victor Hugo à Paul Meurice.

4 décembre 1853.

Savez-vous cela? Le bruit de votre succès arrive jusqu'à Marine-Terrace. Le vacarme de la mer qui cogne notre jardin ne nous empêche pas d'entendre les salons de Paris qui applaudissent votre beau et charmant livre. Nous continuons à le lire en nous disputant à qui aura le premier journal. Hier la poste nous a joué un tour, elle nous a apporté deux fois le même numéro. *Un* au lieu de *deux*, jugez l'étendue de ce désappointement pour des gens qu'émeut jusqu'au fond de l'âme cette adorable Marthe!

Je profite de ce que vous tournez la page pour vous parler un peu de mes affaires. Un excellent et cordial feuilleton de Gautier m'apprend (voulez-vous l'en remercier de ma part?) qu'on joue *Lucrèce Borgia* aux Italiens. Or, de quelle façon joue-t-on cela? Est-ce d'accord avec Guyot, et en payant 10 pour cent sur la recette aux termes de mon traité avec Vatel, avec Lumley[1], etc...? ou est-ce d'autorité, de haute lutte

1. En 1841 Victor Hugo avait intenté un procès au Théâtre Italien pour protester contre les représentations de *Lucrèce Borgia*. Le Tribunal et la Cour ayant décidé que la traduction de *Lucrèce Borgia* était une contrefaçon, les directeurs du Théâtre Italien avaient été obligés de signer un traité avec Victor Hugo, traité qui lui attribuait 10 p. 100 sur la recette.

et sans payer de droit? Soyez assez bon, cher curateur du proscrit, pour voir Guyot et savoir cela. Le plus tôt possible serait le mieux. Je pense que, dans le dernier cas, Guyot aura de lui-même fait les actes comminatoires, sommation d'huissier, etc... Voudrez-vous bien vous en informer? Si le Théâtre Italien ne donne pas les 10 pour cent, et je ne veux d'aucun autre arrangement, il faut que Guyot le poursuive sur-le-champ. Il y a arrêt, devenu définitif et souverain. Je ne pense pas que la Cour impériale donne un soufflet à la Cour royale, qui *est elle-même*. Dans tous les cas, ce serait curieux. Ayez donc, mon poëte, entre deux chapitres, la bonté de courir un peu chez Guyot et de mettre les fers au feu, si le Théâtre Italien ne s'exécute pas. S'il accepte et exécute le traité Lumley, c'est bien; qu'il joue *Lucrèce*, *Angelo*, *Hernani*, tout ce qu'il voudra. Hélas! l'exil a peu le sou, et puisque ce régime ne veut pas qu'on me paie des droits d'auteur en français, je serai charmé d'en toucher en italien.

Avez-vous revu Gosselin? a-t-il une réponse de Renduel et de Pagnerre? Rappelez-lui que je l'ai prié de m'envoyer une copie du traité de 1831 relatif justement à cette affaire.

Prenez tout mon cœur pour vous et donnez-en un peu à votre charmante femme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

8 janvier 1854.

Puisque la lettre du 5 décembre a, comme je m'en doutais, été interceptée, il faut aviser. Mme Vin..., ni M. Asp... ne sont plus possibles. Ce sont des sapes

effondrées. Nous changeons l'adresse ici, changez l'adresse là-bas. Puis nous repartirons sur nouveaux frais. Soyez donc assez bon désormais pour envoyer vos lettres à M. Georges Picot, ironmonger, 34, Beresford Street, Saint-Hélier, Jersey, et donnez-nous, dans votre prochaine lettre, s'il est possible, une adresse nouvelle où nous puissions envoyer les nôtres. — Vous seriez bien aimable aussi de faire tenir *sûrement* la lettre que voici à son adresse, c'est dans votre voisinage, et de faire dire à Mme d'A... que si elle désire *Les Châtiments*, elle n'a qu'à donner *huit* adresses auxquelles le volume sera envoyé sous enveloppe par la poste en huit morceaux. Après quoi, rien de plus aisé que de recoudre. J'ai tâché, jusqu'à présent, sans y réussir, de lui faire parvenir l'ouvrage entier. Les contrebandiers ne veulent l'introduire que pour le vendre. Je me demande comment vous avez pu faire pour l'avoir. Ici on me demande 50 francs pour remettre un volume à Paris, en me disant qu'on y perd, vu qu'on l'y vendrait 60 francs. Ceux de nos amis chers, Jourdan, Nefftzer, Taxile Delord, Caraguel, Gautier, Limayrac, Laurent Pichat, Lucas, etc... qui désireraient l'avoir et que vous rencontreriez, n'ont qu'à donner huit adresses, je leur enverrai le livre *disjecti membra*. Ils raccommoderont les morceaux cassés du poëte.

Les dix lignes Veuillot nous ont énormément réjouis. L'éclat de rire homérique fait parfois de Marine-Terrace un Olympe. Nous luttons comme des diables et nous rions comme des dieux. Ceci vous résume à peu près le proscrit.

On vient de jouer *Hernani* aux Italiens. Ravitaillement. Quarante mille exemplaires des *Châtiments* sont vendus et circulent ; mais l'exemplaire qu'on vend 60 francs en France ne me rapporte que cinq sous. Et

les faillites de libraires! Londres surtout est le pays de la banqueroute.

Remerciez Mme Paul de sa charmante lettre, et vous, cher poëte, laissez-moi vous dire que je vous aime comme le plus doux des consolateurs et comme le plus ferme des appuis. Il y a en Espagne une famille mélangée des descendants de Christophe Colomb et de ceux du connétable de Colonna, laquelle a pour cri d'armes : *Colonna-Columbia.* Je vous donne cette devise.

Je vous souhaite tout, afin de n'oublier rien. Cher ami, vous avez déjà un peu tout, charme, douceur, pathétique, éclat, style, prose, poésie, et le succès par-dessus le marché. L'Empire de moins, la République de plus, voilà ce qui vous manque. Puisse 1854 vous le donner!

On réimprime à force *Les Châtiments.* J'y ai fait corriger la faute, cruelle pour moi, faite à votre nom, qu'on avait traité comme le nom de Shakespeare qui est estropié deux fois.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 21 février.

Cher poëte, voilà l'insuffisance des lettres. Ce que dit M. Rend... est pure assertion, même avec tout le groupage de chiffres imaginable, même en soufflant dans les remises, treizièmes, rabais, annonces, etc... frais gros et menus, il m'est difficile de comprendre comment deux mille exemplaires à 12 francs, donnant 24.000 fr. de produit brut, ne permettent d'offrir à l'auteur que 6.000 francs (M. R... dit 5.000). Vous savez tout ce

qui pèse sur mon exil; outre les petits fardeaux de famille, la suppression du secours Goudchaux nous met sur les bras plus de détresses que nous n'en pouvons porter. Le peu même que nous donnons nous épuise. Il faut donc redoubler de travail, et il faut que le travail produise. Or, les offres de ces messieurs deviennent de plus en plus étroites; il y a évidemment (chez l'un d'entre eux) exploitation de la situation. Le rapprochement de chiffres que je viens de faire suffit à le prouver. Tout ceci considéré, je suis perplexe. Je n'ai pas encore pris de résolution. Gardez donc cette lettre pour vous. Je crois que le moment serait bon pour publier un volume de vers calmes. — *Les Contemplations* après *Les Châtiments.* Après l'effet rouge, l'effet bleu. J'espère bien d'ailleurs que tous ces feux de Bengale aboutiront à la grande éruption. *Fata sint.* Donc d'un côté bon moment pour de la poésie sereine; mais il est dur d'en passer par toute cette enchère au rabais, visiblement produite par la situation. Je n'accuse personne, mais j'aurais attendu autre chose. J'incline donc, si bonne que soit l'heure pour *Les Contemplations*, à écrire ici les deux volumes de roman qui me libèreront du traité de 1831 et à exécuter cette convention-là purement et simplement. Qu'en pensez-vous? Je n'ai pas encore pris de parti. Du reste, ces messieurs ne réfléchissent pas que, pour publier ces volumes de vers, aucun traité de 1831 ne me gêne, et que je n'ai pas besoin d'eux. Dites-moi votre avis. J'avoue que j'aurais été charmé d'avoir des rapports avec Pagnerre et que c'eût été peut-être un commencement entre lui et moi, profitable à tous deux. Cette lettre est pour vous seul. Je tourne et retourne la chose dans mon esprit. Nous sommes très fort empêchés de conclure et assez embarrassés dans notre petit divan de famille.

Vous qui avez le nez sur Paris, vous pouvez mieux que personne prendre la parole dans ce conseil privé.

Ama nos.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 16 avril 1854.

Je griffonne ceci à la suite d'Auguste. D'abord *Schamyl. Ubi Schamyl?* On m'écrit que vous avez lu les deux premiers actes. Vous allez le faire vaincre à la Porte-Saint-Martin comme au Caucase, mais hélas! nous autres, Charles, Auguste, moi, Toto (*divisos orbe*) nous ne pourrons applaudir qu'à travers l'Océan.

Savez-vous que vous m'écrivez de mon livre les plus charmantes choses du monde? Si tous les curés améliorent l'encens comme vous le faites, le bon Dieu doit être catholique et tenir aux prêtres plus qu'à Veuillot. Cher poëte, puisque vous aimez un peu ce livre, en voici des nouvelles : A l'heure qu'il est, contrefaçons et traductions comprises, il circule à 60.000 exemplaires. Après quatre mois de publication, ce n'est pas mal. — —Quant au produit, zéro. Tout s'en va en primes à la propagande. Et à ce propos où en est mon or à Paris? Il me semble qu'on n'a pas mal joué *Lucrèce* masquée en *Lucrezia*. Un vieux journal sur lequel je tombe dit que M. Kisselef y était le 1er février, veille de son départ. Donc, quelques droits; seriez-vous assez bon pour me dire où j'en suis?

Que signifie dans les annonces : ancienne Maison Marescq? Voilà trois mois que je n'avais de comptes de ce côté. Est-ce qu'ils ont vendu? M. Bellini peut prendre dans mes recueils celle de mes pièces qu'il voudra.

La Châtre vous a-t-il fait remettre le volume du *Dictionnaire universel* à moi destiné? Vous me l'enverriez avec *La Joie fait peur*. Vous y joindriez les pantoufles d'or massif. — Envoyez le buste chez David, avec la lettre que vous trouverez sous ce pli.

Si vous saviez comme nous vous aimons.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi, 14 mai.

J'ai été bien longtemps sans vous écrire, cher et illustre maître, et encore aujourd'hui je vous écris à la hâte. J'ai encore deux actes de *Schamyl* à faire pendant qu'on répète les quatre premiers. Bons dégénérés que nous sommes, nous avons bien de la peine à remplir de bruit ce grand théâtre que vous remplissiez si aisément de gloire.

Vous m'annonciez dans votre dernière lettre que vous alliez m'envoyer un bon de 300 francs. Je l'attendais et je l'attends encore. On ne me l'a pas présenté. Ce bon, ceux que vous m'avez envoyés précédemment et le terme d'avril payé, il restera près de 200 francs dans le tiroir qui vous est spécialement affecté. Je vous enverrai le compte par doit et avoir dès que je respirerai un peu. Je ne suis pas allé d'ailleurs chez Guyot ce mois dernier. Je ne crois pas qu'on ait joué *Lucrezia* ou *Ernani* depuis le mois de février. Mais non! je ne trouve pas qu'ils vous aient joué beaucoup, les lâches! Cette d'Hospodar qui devait jouer Lucrèce a fait fiasco aux répétitions, et depuis que l'Alboni ne chante plus dans la pièce, les recettes sont tombées de 3.000 à 800.

M. Marescq est resté propriétaire des clichés et, je

crois, des livres, mais il a chargé de l'édition et de la vente MM. Malmenayde, etc... Je connais M. Malmenayde pour un très honnête et très galant homme. Il était marchand de papiers de *L'Évènement* avant M. Garnier de processive mémoire. Vous recevrez ces jours-ci le *Dictionnaire La Châtre*, *La Joie fait peur* et les pantoufles. David a reçu le buste avec enthousiasme et vous envoie toute sa tendresse.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 8 juillet.

Je n'ai que le temps de crier bravo à votre succès et merci à votre amitié. Vous avez titanisé Schamyl et il vous remercie par un succès géant. Voilà le drame cyclique debout, et debout par vous, cher poëte. J'en suis tout fier pour *nous* dans mon trou de taupe, et je prends pour mon propre triomphe l'ombre de vos ailes qui passe sur mon rocher. Vous me dites que ce succès a été mien. Je crois bien, tout mon cœur y était.

Quand vous verrez Janin, remerciez-le. Ma femme lui a écrit. Je lui écrirais si je n'avais peur de compromettre ceux que j'aime. Chaque fois que je vous mets une lettre à la poste, je tremble pour vous. Il n'est rien dont cet honnête régime ne soit capable. Pourtant je me risque à vous envoyer sous ce pli un petit elzévir démoc-soc qui est tout bonnement un volume ordinaire condensé en cinquante pages. Lisez, si vous avez des yeux microscopes. Voilà où en sont les choses, Napo-

léon le Petit couvre l'Europe et la liberté se ratatine dans la non-pareille.

Toutes les mains de Marine-Terrace battent à *Schamyl* et nous vous embrassons tendrement.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 25 juin 1855.

Vous avez Auguste en ce moment, cher poëte, et je pense qu'il vous dira tout ce que je ne puis vous écrire. Nous espérons, d'après les dernières nouvelles, qu'il aura trouvé sa mère hors de danger immédiat et que ce n'est pas le deuil qu'il a été chercher à Paris.

Si ses inquiétudes, comme nous le croyons, sont dissipées, nous lui envions vos bonnes causeries, vos charmantes intimités de toutes les heures, et ces épanchements de grâce et de cordialité dont vous avez laissé le souvenir à Marine-Terrace. Vous êtes, vous, cher ami, à la veille d'un immense succès [1], vous allez jeter sur l'immonde Paris d'à présent le manteau de pourpre du Paris passé et du Paris avenir. Les journaux nous arrivent déjà tout pleins de votre rumeur. Je tâcherai de deviner le soir de la première représentation et je vous enverrai à travers l'ouragan l'applaudissement de mon rocher... Je dis l'ouragan, car Auguste vous dira que nous n'avons pas d'été; le soleil commence à avoir un visage d'exilé et me fait l'effet d'avoir été jeté un peu hors du ciel. Au fait, il était coupable de lumière, ce serait juste.

En attendant, nous avons les fleurs de tolérance,

1. Paul Meurice allait faire représenter un drame intitulé : *Paris*.

comme la France a les idées, et guère plus de papillons que vous de journaux. La vie passe tout de même. Quant à moi, je me plonge dans *Les Contemplations*, qui m'aime m'y suive. J'ai envoyé la première partie du manuscrit mais je n'ai pas encore d'épreuves. Cela viendra pourtant, mais c'est une rude chose de donner des *bon à tirer* à travers l'Océan. Dites à Auguste qu'hier, en me promenant au Rocher des Proscrits, j'ai reçu tout à coup une grosse pierre sur la tête; je me suis relevé le visage en sang. J'ai plongé la blessure dans l'eau de mer, j'ai fait deux lieues à pied, et je suis bien ce matin. Le docteur Cornet qui se baignait avec moi a vu la pierre et est resté stupéfait que je ne sois pas tombé sous le coup. En réalité, il n'y a eu que le cuir, dit chevelu, de coupé; le crâne de la bête a vaillamment résisté. Je crois que c'était tout bonnement des enfants qui jouaient, mais on n'ôtera pas de la tête des proscrits que c'était un guet-apens. J'ai montré la pierre aux gamins du Dick, et je leur ai dit : « Une autre fois, prenez-en de moins grosses. » Le soir, les proscrits sont venus en masse savoir de mes nouvelles et Saint-Hélier était en rumeur.

26 juin. — J'ajoute un mot. La lettre d'Auguste nous arrive, dites-le-lui, je vous prie. Nous l'avons lue tout haut autour de la table où il était encore il y a huit jours, et qui, nous l'espérons bien, le reverra bientôt. Nous croyons que les symptômes aigus, déjà domptés, céderont tout à fait; il ne restera que la maladie chronique qui peut durer des années. Notre cher Auguste conservera sa mère. Hélas! moi, mon frère; votre charmante femme, sa mère; vous, votre frère et votre mère; Auguste, sa mère; c'eût été trop.

Je serre toutes les mains aimées.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 25 juillet 1855.

Vous avez un grand succès et moi une grande joie. De plus, cher poëte, vous avez couronné votre noble ouvrage par une noble conduite. Votre anonyme rayonne [1]. Vous faites de l'incognito une auréole. On dit : pourquoi donc? et l'on se conte la chose, et l'on applaudit l'auteur autant que la pièce. Je suis heureux de tout cela. Savez-vous que c'était le jour de ma fête? On m'a fait toutes sortes de choses charmantes et aimables ici, mais mon bouquet était à Paris. Il était fait de rayons et s'appelait succès, et il est tombé à vos pieds, juste comme s'il s'était échappé de mes mains. Vous voilà riche, il faut que vous veniez à Marine-Terrace avec votre ravissante et chère femme, et que vous veniez avant la fin de la saison. Les bains de mer font du bien après les averses de bravos.

Vous avez vu Auguste et nous allons le revoir. C'est une joie qui vous quitte et qui nous revient. — Tout ce que je lis sur votre pièce, tout ce que j'en entends dire, me charme. C'est beau, c'est grand. Vous avez déjà

1. Le drame *Paris*, que Paul Meurice venait d'écrire pour la Porte-Saint-Martin, était un résumé de l'histoire de Paris. La censure, après avoir demandé la suppression de deux tableaux, avait exigé qu'un tableau montrant Napoléon Ier victorieux terminât l'œuvre. Paul Meurice avait refusé d'ajouter cette scène finale; mais le directeur de la Porte-Saint-Martin, ne voulant pas renoncer à jouer le drame, avait écrit lui-même le scénario du tableau commandé. Paul Meurice avait exigé tout au moins que son nom ne fût pas prononcé et ne parût pas sur l'affiche. Ces conventions, respectées d'abord, furent bientôt violées. Paul Meurice, indigné, intenta un procès qu'il perdit.

des couronnes dans ce haut drame cyclique qui touche à l'épopée où vous êtes maître. Si quelque chose me console de mon silence, cher ami, c'est d'entendre votre voix.

Hélas! rien n'est complet. Le cheval blanc ne va pas sans le cheval noir dans le triste attelage de la vie. A côté de votre triomphe, j'apprends le deuil de Michelet [1]. La plaie qui s'ouvre à son cœur rouvre la plaie du mien. Je lui écris. Voici ma lettre; seriez-vous assez bon pour la lui remettre?

A bientôt, n'est-ce pas? Je corrige les épreuves des *Contemplations*. Je crois que vous serez content. Où en suis-je de mes finances? Nous vous aimons.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Que je vous remercie, mon grand et cher maître, de votre bonne et charmante lettre! Elle m'a causé mille fois plus de joie que ce que vous appelez mon succès. Succès triste, succès traversé de tant de cruels soucis. Qu'est-ce qu'un succès dont vous étiez encore absents, mes chers exilés, et ma mère, et mon frère, et Mme de Girardin? Il ne me manquait plus que d'en être absent moi-même! Qu'est-ce qu'un succès mêlé de procès? Mon *affaire*, comme on dit, arrive jeudi. C'est Crémieux qui me défend. Il a été excellent en tout ceci. Je ne saurais protester assez hautement contre ce fait inouï d'avoir ajouté à mon œuvre libérale une queue impériale! La censure n'avait jamais été jusque-là. Elle s'en était tenue aux ciseaux, mais voilà qu'il lui pousse des plumes.

1. Michelet venait de perdre sa fille.

Je vous envoie mon livre à peu près tel que je l'avais, je ne dis pas rêvé, mais écrit. Il a encore bien des lacunes, nécessaires en ces tristes temps. Cependant peut-être y reconnaîtrez-vous quelque souffle de ce grand esprit que vous communiquez à tout ce qui vous approche.—Me pardonnerez-vous d'avoir écrit votre nom en tête de ce drame? J'ai fait cela pour moi; je l'ai fait surtout contre eux. Je vous prie de ne pas m'en vouloir. J'avais fait quelques vers d'envoi. Michel Lévy n'a pas voulu les laisser imprimer, même adoucis. Il a craint qu'on ne prît ce prétexte pour supprimer toute l'édition. Et comme c'était encore un de mes moyens de protestation, j'ai dû céder. Je vous dis que je suis bien plus à plaindre qu'à féliciter! — Voici ces vers :

Maître! génie absent de la grande cité!
Lutteur qu'aime et que craint l'archange-Adversité!
Voudrez-vous de ce drame où l'Histoire et la France
Ont eu le poing coupé pour crime d'espérance?
Qu'à votre ardent Pathmos inondé de rayons
Il porte au moins les vœux que nous vous envoyons
Au nom de la patrie expirante et fidèle,
Nous exilés de vous, à vous exilé d'elle.

J'espère que l'édition est prochaine où je pourrai les rétablir intégralement.

Ci-joint la réponse de Michelet qui a été bien touché de votre lettre et du souvenir de Mme Hugo. Vous avez reçu le volume de M. Marchesseau. Vous lui ferez une vive joie si vous lui écrivez un mot.

Je vous envoie votre compte. Je vous redois 259 fr. 95. J'ai de plus à votre disposition 95 francs pour la caisse des proscrits, que vous ne m'avez pas encore envoyé prendre. Enfin les comptes de l'homme d'affaires et de l'avocat de *L'Évènement* terminés récemment, j'ai à

vous la part de ce reliquat de dette. Je vous en enverrai le chiffre exact dans ma prochaine lettre.

On n'est pas venu de l'Institut depuis le mois d'août. Je crois que tout le personnel est changé. J'y passerai pour savoir ce que cela veut dire.

Michel Lévy part aujourd'hui pour Bruxelles afin de s'entendre avec Hetzel sur la publication à Paris des *Contemplations*. Il me dit que nous ne vous lirons pas avant le mois d'octobre. Que c'est long encore !

Adieu et merci, cher maître. Quand donc serai-je quitte de mes ennuis et pourrai-je aller vous voir? Je vous embrasse tous de tout cœur, comme je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Marine-Terrace, 19 août 1855.

Comment vous remercier? Quelle noble lutte! Quels beaux vers! Si j'ai jamais dans l'avenir, comme vous le dites, quelque lueur qui ressemble à une auréole, votre amitié, mon doux et vaillant poëte, en sera le plus charmant rayon. Vous êtes le héros de la brèche à Paris, comme nous sommes les soldats de la brèche de l'exil.—Je ne vous écris aujourd'hui que quatre lignes, mais je me dédommagerai bientôt. Remerciez Crémieux de ma part, c'est un des hommes selon mon cœur et selon mon esprit. Il le sait bien, mais dites-le-lui tout de même. Depuis les quasi quatre ans d'absence, j'ai songé à lui bien des fois, et il est un des amis chers dont la prison et la proscription causent ici le soir devant les vagues et sous les étoiles.

Croiriez-vous que je n'ai pas pu encore lire *Paris?*

On me l'arrache des mains. Les femmes veulent passer avant les hommes. Elles sont dans l'enchantement. Nous réclamons des lectures à haute voix. Hier, Toto a lu, au milieu des acclamations, la scène si belle et si profonde de Théroigne de Méricourt, et cela s'est terminé par un toast à vous et à votre succès sous toutes les formes. Mais venez-nous! venez-nous!

Je ferme ici ce mot. Je vous récrirai quand j'aurai lu *Paris*. Je veux me recueillir pour me donner cette grande représentation.

Tuus.

L'Institut a-t-il payé ?

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 18 septembre.

Mon grand et cher maître, que je vous remercie de vos bonnes et charmantes lettres! Quelle joie profonde vous me faites de ce qui ne m'était que simple devoir! Votre nom, votre fête, tout ce qui est vous m'a porté bonheur : le succès matériel se soutient comme aux premières représentations, et l'effet moral du procès a été excellent. Crémieux n'est plus à Paris. Je lui écris pour qu'il ne soit pas privé jusqu'à son retour des bonnes paroles que vous m'envoyez pour lui.

Cher maître, ma femme et moi nous partons vendredi soir pour Granville, et nous serons dimanche matin auprès de vous. Quel bonheur de pouvoir enfin vous voir, vous embrasser, vous entendre. Je retiens la promesse que vous me faites de nous lire par anticipation les épreuves des *Contemplations*. Janin est dans

le ravissement du premier volume. Comme j'ai besoin de me réchauffer, de me ranimer à votre poésie, à votre amitié à tous.

Je suis allé à l'Institut. On ne m'avait rien envoyé depuis plusieurs mois, parce que le pouvoir que vous m'aviez donné était expiré. Mais il suffira que vous me remettiez là-bas une lettre pour M. Pingard, et je pourrai toucher votre indemnité comme par le passé.

Adieu, — non, — à dimanche. Je vous envoie, et à Mme Hugo, et à Auguste, et à tous, toute ma tendresse.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Guernesey, Hauteville-Terrace, 11 novembre.

L'une des premières lettres datées de mon troisième exil doit être pour vous. Vous devez savoir maintenant à Paris quelque chose de cet incident. Pyat a fait une lettre fort maladroite, vraie au fond, charivaresque dans la forme, à la *queen.* Ribeyrolles à regret et mis en demeure, a publié cette gaminerie dans *L'Homme.* De là, vacarme de police à Jersey, *expulsion* des hommes de *L'Homme.* Ceci était grave. Il n'y avait plus d'Angleterre. J'interviens, j'écris et je signe la *Déclaration* que vous avez sans doute reçue. Nos amis adhèrent. J'avais détruit le quiproquo, rétabli le vrai terrain, rendu le soufflet. J'attendais de pied ferme. La *Déclaration* est publiée dans les journaux et affichée sur les murs le 17; le 22 conseil de la queen à Windsor; le 26 on nous signifie l'*expioulcheune.* Me voilà à Guernesey.

Je demeure à Saint-Pierre, capitale de l'île, Hauteville Street 20, dans une sorte de nid de goëlands que

j'ai nommé Hauteville-Terrace. Écrivez-moi là, ou simplement à Guernesey, en attendant l'adresse secrète que je vous enverrai prochainement.

Auguste a oublié le chiffre de l'argent que vous avez à moi; mais il me dit que je peux tirer hardiment sur vous pour 700 francs; je le ferai bientôt. Les liards commencent à me manquer, les *expioulcheunes* sont hors de prix.

A bientôt donc une lettre. Je serre votre main tendrement. Mettez-moi aux pieds de Mme Paul.

J'oubliais de vous dire que j'ai été admirablement reçu ici. Toute la ville était sur le quai. Toutes les têtes se sont découvertes quand j'ai traversé la foule. Meeting sur meeting en Angleterre pour protester contre l'expulsion.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Hauteville-House, samedi 24 novembre.

Vous avez dû, depuis un mois, recevoir quatre lettres de moi. Celle-ci est la *cinquième*.

Mme A... vous communiquera les diverses choses que je vous envoie, entre autres mon entrevue avec le connétable de Saint-Clément [1], laquelle fait en ce moment le tour des journaux d'Europe. Si ma lettre quatrième vous est parvenue, vous savez ce que c'est que cette entrevue. L'agitation anglaise contre l'expul-

1. C'est le connétable de Saint-Clément qui avait été chargé par le gouvernement de Jersey de notifier à Victor Hugo la décision de la couronne qui l'expulsait de Jersey.

sion est loin de baisser. Les murs sont toujours placardés d'affiches portant : *Victor Hugo for ever !* etc..., etc... Le meeting de Glascow sera, dit-on, formidable. En somme, le Bonaparte a fait là une triste campagne. Je serais ravi pour ma part que l'alien-bill [1] fût voté. Peu m'importe d'être en Amérique ou ici, et le contre-coup de l'alien-bill en renversant Palmerston, ébranlerait Bonaparte.

Si mes lettres vous sont parvenues, vous avez reçu tous les détails que vous demandiez pour donner suite aux propositions Michel Lévy. J'ai quelque besoin d'or et je serais charmé de tirer patte ou aile de la mauvaise destinée qui fait un bruit de pie-grièche sur ma tête en ce moment.

Je suis inexprimablement à vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Lundi, 1er décembre.

Mon grand et cher maître, de vos cinq lettres, j'en ai reçu seulement trois. La première dimanche dernier, la troisième aujourd'hui. J'avais déjà payé, sur le vu de votre signature, le billet de 800 francs. Les 500 francs seront remis demain. Excusez-moi d'avoir tardé depuis dimanche à vous écrire, j'ai été cette semaine tout occupé à avoir raison d'un article de M. Gustave Planche, injurieux et faux, sur une ques-

1. Loi exceptionnelle et temporaire permettant au gouvernement d'expulser les étrangers si leur présence en Angleterre paraît dangereuse.

tion de fait, pour la mémoire de mon frère[1]. J'ai forcé M. Buloz à insérer une rectification avec la preuve à l'appui; ma lettre, où j'appelle M. Planche menteur et calomniateur en propres termes, a paru aujourd'hui, et me voilà satisfait. — Vous avez, vous, mon cher maître, des luttes bien autrement grandes et belles. Les tourments, les persécutions, les exils dans l'exil ne font que constater deux fois votre force, et par les violences de vos ennemis et par la façon supérieure dont vous leur répondez. Quelle belle page historique que votre entrevue avec ce connétable de Saint-Clément! — A quand donc *Les Contemplations?* Ce sera le dernier coup. Je sais qu'Hetzel doit être à Paris la semaine prochaine. Sans doute il apporte les volumes complets. Il est temps qu'ils paraissent pour toutes les raisons à la fois. Janin, avec les meilleures intentions du monde, en a communiqué trois ou quatre pièces qui se répandent un peu trop.

M. Laurent, dont vous trouverez la lettre sous ce pli, m'a remis pour vous un petit paquet de gravures et de musique. Dites-moi comment et par où vous l'adresser. Permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez dit de promettre un mot de réponse à M. Guillaume Guizot. Ce jeune doctrinaire sait *Les Châtiments* par cœur et recevrait quatre lignes de vous comme la manne du ciel.

Votre

PAUL M.

Les rédacteurs de la revue *L'Avenir* (Vacherot,

1. Gustave Planche, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, avait prétendu que Froment-Meurice avait signé des bijoux et des pièces d'orfèvrerie qui n'avaient été ni conçues ni exécutées par lui. Pour répondre à cette calomnie, une protestation avait été rédigée par Auguste Préault et signée par tous les collaborateurs de l'illustre orfèvre.

Despois, etc.), m'ont envoyé pour vous la collection de leur revue. Il y est très souvent question de vous. Pour cela aussi, indiquez-moi les voies et les moyens.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Hauteville-House, 25 décembre 1855.

Cher poëte, une occasion spéciale vous portera mon souvenir du 1er janvier. Ceci n'est qu'un bonjour à vous et à votre charmante femme. Hauteville-House vous remercie au nom de Marine-Terrace. Nous espérons bien que vous ne rendrez pas Guernesey jaloux de Jersey et 1856 envieux de 1855. Pour cela il faudra venir voir notre nouveau nid de cormorans.

Tout continue d'aller bien ici. On donne à Londres le 31 un grand banquet *in honour of the exiles;* on m'y a invité ainsi que Charles et Victor, mais je n'irai pas. Je persiste à laisser l'agitation anglaise faire toute seule la besogne anglaise. L'alien-bill nous frappe mais les déshonore, c'est à eux, Anglais, d'aviser.

La lettre où je vous donnais tous les détails relatifs à l'affaire possible avec Michel Lévy vous est-elle parvenue? Répondez-moi spécialement sur ce point, car autrement il faudrait vous récrire tous les détails assommants et explications.

Je vous embrasse tendrement.

1856-1861

Installation à Hauteville-House. — *Les Contemplations.* — Représentations de *Rigoletto;* second procès de Victor Hugo contre le Théâtre Italien. — *Fanfan la Tulipe.* — *La Légende des Siècles.* — Rentrée triomphale à Jersey. — Projet de réapparition de *L'Évènement.* — *Les Jumeaux* de Victor Hugo et *Le Prisonnier de la Bastille* d'Alexandre Dumas.

1856-1861

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi, 5 janvier 56.

Que tous vos bons souhaits pour nous se réalisent pour vous, mon grand et cher maître. Est-ce parce que l'année qui finit m'a été si amère et si cruelle?[1] J'ai bon espoir dans l'année qui commence. Il me semble que tant d'absences à la fois ne peuvent durer pour moi. En tout cas, si vous ne venez à moi, vous savez que j'irai à vous partout où vous serez. Mais je ne me figure pas que l'alien-bill puisse passer. Les Anglais, quel que soit leur aplatissement, reculeront devant le « *Turpius ejicitur quam non admittitur hospes* ». Et même nos gens d'ici n'ont pas intérêt à vous envoyer proscrit aux Américains qui pourraient bien vous renvoyer inviolable aux proscripteurs. Et vous seriez un consul à Paris autrement redoutable que M. Goulé à Madrid.

J'attends avec bien de l'impatience et de la joie le

1. Paul Meurice avait perdu en 1855 son frère et sa mère.

souvenir que vous m'annoncez. Que je sois pour une miette dans votre mémoire parmi tous vos grands regrets, c'est là mon vrai bonheur et ma seule fierté.

Mais non, mon cher maître, je n'ai rien reçu de tout ce dont vous me parlez, — Michel Lévy me demande sans cesse si j'ai une réponse de vous. — Mme Louise Collet n'a pas reçu davantage vos deux lettres. — Mme David d'Angers s'inquiète aussi de n'avoir pas de réponse de vous. David d'Angers est dans un état à peu près désespéré, et je sais qu'un mot de vous lui ferait grand bien. La Poste est une Némésis deux fois méchante, elle est bête.

A vous, à toujours et tout entier.

La lettre à M. G. Guizot lui sera remise ce soir.

Victor Hugo à Paul Meurice.

15 janvier.

Hauteville-House vous a dépêché un ambassadeur que vous devez, cher poëte, avoir reçu en ce moment. M. Terrell est parti emportant un bonhomme pour vous, et quelques autres sous enveloppes que je vous prie de transmettre à leurs adresses. Voici ce que je vous écrivais pour M. Michel Lévy dans la lettre interceptée : Si M. Michel Lévy était le représentant ou le remplaçant de MM. Gosselin et Renduel dans mon vieux traité d'octobre 1831, je lui donnerais, pour solde de ce traité et au lieu du roman qui y est stipulé, deux poëmes, d'un volume chaque, le premier intitulé : *Ascension dans les Ténèbres*, — le deuxième intitulé : *La Fin de Satan.* Dans le traité d'octobre 1831 les deux volumes roman étaient vendus 12.000 francs (6.000

comptant, 6.000 à six mois); l'éditeur avait droit de tirer 3.200 exemplaires et d'exploiter pendant quinze mois. Je vendrais les deux volumes poëme au même prix, seulement j'augmenterais, dans une proportion à débattre, le nombre d'exemplaires vendus et le temps assigné pour la vente. Moyennant quoi, le traité d'octobre 1831 serait considéré comme exécuté et aboli. — D'après ce que vous m'écrivez, M. Michel Lévy accepterait; mais est-il le concessionnaire des dits MM. Gosselin et Renduel? Oui, dites-vous pour Gosselin, pour Pagnerre. —Renduel seul ferait obstacle. Il s'agirait de lever l'obstacle Renduel en l'introduisant dans l'affaire. Il me semble que l'augmentation du nombre d'exemplaires et la durée en donne la facilité à M. Michel Lévy. — Parlez-lui-en, si vous voulez.

Les vers *Vieille chanson du jeune temps* font beaucoup de bruit jusqu'ici. L'effet n'est donc pas mauvais, mais il ne faut plus de ces déflorations et il faut que le livre paraisse. Où en est cette question? S'il paraît à Paris, voulez-vous toujours bien vous charger de revoir les épreuves? Je n'ose vous dire à quel point je le désire. Votre œil est un œil de maître. — Si vous dites oui, prévenez M. Michel Lévy pour que les épreuves vous soient exactement envoyées.

Doux poëte, j'attends l'été, parce qu'il ramènera d'abord le soleil, puis vous

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 26 janvier.

Mon grand et cher maître, j'ai reçu hier, par M. Terrell, votre beau et bon souvenir de Guernesey, ce magnifique effet de crépuscule, et de crépuscule du matin,

j'espère! — Je vous remercie du fond du cœur. — J'étais absent quand M. Terrell est venu, et j'ai bien vivement regretté de n'avoir pu le recevoir et le remercier aussi.

J'ai vu Michel Lévy. Il se dit tout prêt à traiter avec vous des deux volumes de poésie, en prenant pour base les conditions que vous posez. Mais il ne voudrait pas s'engager à obtenir la radiation du traité Gosselin par l'accession d'Eugène Renduel et de Pagnerre fils dans l'affaire. Ce qui se passe en ce moment au sujet des *Contemplations* l'a un peu découragé, dit-il, des associations. La chose ne va pas, — précisément parce qu'ils sont trois pour la mener[1]. Il y a presque toujours trois avis différents sur les démarches à tenter et le parti à prendre. Dans les pourparlers et les atermoiements, le temps passe, rien ne se fait, et le livre ne paraît pas, ce dont j'enrage, ce dont nous enrageons, nous tous qui attendons cette manne dans le désert. — Cette ravissante *Vieille chanson* si jeune a mis tout le monde en goût et en émoi. On ne parle que de ces volumes qu'on ne voit toujours pas arriver. Michel Lévy met naturellement la responsabilité du retard sur le dos de Lecou et de Pagnerre fils. Et voilà pourquoi il ne veut pas faire participer Renduel et le même Pagnerre fils à l'autre affaire. Il tentera, dit-il, la conciliation si vous le désirez, mais à la condition que vous lui donnerez la préférence, si Renduel et Pagnerre font trop de difficultés. — Quant aux épreuves des *Contemplations*, cher maître, pensez avec quel zèle et quelle joie je les lirai et je les relirai! Quand je songe qu'il y a là deux volumes de vers tout imprimés et que je n'en connais qu'une partie! Quel supplice de Tantale!

1. Hetzel à Bruxelles, Michel Lévy et Pagnerre à Paris.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Hauteville-House, 5 février.

Que vous êtes bon d'accepter les *épreuves*, cher ami, et que je vous remercie. Je pense qu'il va être prochainement fait appel à votre bonne grâce, et que la difficulté touche à sa solution. En attendant voici encore un tas de services que je vais vous demander.

Voulez-vous demander de ma part à M. Pelvey, sur les exemplaires auxquels j'ai droit, quatre exemplaires complets de mes œuvres, et vous les feriez emballer et porter à l'adresse que voici : Gellé aîné, 35 rue des Vieux-Augustins. Je vous serais obligé de mettre dans la caisse les diverses choses que vous pouvez avoir pour moi. Je dois avoir à l'Institut un assez gros paquet de livres à moi destinés comme membre de la chose; je vous serais obligé de les fourrer dans la caisse et de me les envoyer. Voudriez-vous ensuite passer chez Susse et y acheter pour moi une douzaine de pains de sépia anglaise (qui, étant anglaise, ne se trouve pas en Angleterre), une douzaine de gros crayons noirs, dits *crayons sauce*, et enfin quatre flacons de collodion à un ou deux francs. Vous fourrerez encore cela dans la caisse.

Maintenant je mets le comble à tous les ennuis que je vous cause, en vous priant de faire tout cela immédiatement et sitôt cette lettre reçue. Si la caisse est envoyée tout de suite, elle partira par une occasion et m'arrivera sans frais, détail charmant et doux. Il faudrait écrire sur la caisse : *à M. Albigès, à Guernesey, pour remettre à M. Victor Hugo.*

Et voilà près de trois pages et je ne vous ai pas encore parlé de vous. Que faites-vous? où en êtes-vous de vos travaux? Je suis charmé que cette petite Rose des *Contemplations* vous ait fait plaisir. Il y a aussi quelques idylles au commencement pour faire contrepoids aux apocalypses de la fin. — Dites à Mme Meurice qu'elle nous a écrit une lettre du plus grand intérêt; nous en voulons encore; nous voulons la suite; nous voulons surtout que vous nous aimiez un peu.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 17 février.

Mon grand et cher maître, — Hetzel arrive à Paris ces jours-ci. Donnez-moi, je vous prie, pouvoir auprès de lui pour le harceler et même pour le contenir. Il me revient de tous côtés qu'on ne pense pas à empêcher la publication. Mais il ne faut pas tarder, hésiter, demander à M. Collet-Meygret[1] des rendez-vous où il ne se trouve pas. Il ne faut pas que la mise en vente dépasse le premier avril. Le bruit qui précède le livre est maintenant énorme. Dix journaux l'ont annoncé. Je vous envoie quelques lignes du *Figaro*. Vous voyez comme les indiscrétions percent déjà à jour ce mystère qui est un des charmes de toute grande publication nouvelle. Saint-Victor a entre les mains un cahier de cinq ou six pièces, et, comme il est un de vos enthousiastes, rien ne peut l'empêcher de savoir vos vers par cœur et de les dire.

1. Directeur de la sûreté générale de qui relevait la censure.

La caisse Albigès doit partir demain. Voici ce qu'elle contient :

1° Quatre exemplaires de vos œuvres. Il manque un des quatre volumes de poésie. Ce volume est épuisé. On est en train de le tirer, et je n'ai pu me procurer ces trois volumes que chez les dépositaires.

2° Un volume de vers de Laurent Pichat.

3° La collection de *L'Avenir*.

4° Les brochures de l'Institut.

5° Le petit paquet de chez Susse.

6° Un porte-cigares brodé par cette dame de Gisors.

7° Une blague à tabac brodée par Mlle Julie pour Charles.

8° Deux bouteilles de prunelle que vous envoie Mme Monnier.

9° Le *Shakespeare* de Victor.

10° La nouvelle édition de *La Famille Aubry*.

11° Les gravures de M. Laurens.

12° Le portrait de Mme de Girardin.

13° Le velours de Mme Hugo.

14° Une épingle envoyée par Mlle Julie à Mme Hugo.

Adieu, cher maître, je vous embrasse comme je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 15 mars.

Mon grand et cher maître,

Je vous lis et je vous relis maintenant tous les jours. C'est-à-dire que je n'entends pas les coups de canon,

que je ne vois pas les illuminations forcées[1] — et que je vis dans un monde splendide et charmant : le vôtre. Que c'est beau! que c'est beau! Je n'ai encore entre les mains que le premier livre, mais quelle grandeur, quelle force et quelle grâce! J'en arrive à pardonner au jour, et même à le plaindre, quand je touche un tel lendemain. Vraiment, je ne vous dis pas : je vous admire, je vous dis : je suis heureux.

Hetzel a remis à l'imprimerie un exemplaire de l'édition belge, corrigé, dit-il, sur vos dernières indications. Je n'ai donc plus qu'à veiller à ce qu'elles soient exécutées, et j'y mets mon soin le plus religieux. A partir de jeudi, je vous enverrai au fur et à mesure les bonnes feuilles. S'il y avait de trop grosses fautes, on ferait à la rigueur des cartons. Mais il a fallu tirer. Hetzel a conclu un traité avec l'imprimeur d'après lequel les volumes doivent paraître, *au plus tard*, le 10 avril, — mais plus probablement le 5, — et on a mis tremper pour 3.000 francs de papier qui ne peuvent pas attendre.

Si vous avez des instructions à me donner pour le moment de la publication, pour les journaux qui reproduiront, pour les exemplaires à distribuer, je vous prie de me les envoyer le plus tôt possible.

Adieu. Merci. Je vous aime.

1. A propos du Congrès de Paris réuni après la guerre de Crimée et qui aboutit au traité de Paris.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 30 mars.

Le paquet de bonnes feuilles m'arrive; je le décachète, et la première chose que j'y vois, c'est une assez grave lacune; non, certes, de votre faute, cher et admirable ami, mais de la faute de notre excellent Hetzel qui est toujours un peu étourdi, entre nous. Voici la chose : Après la préface et avant la pièce : *Un jour je vis*... etc... il devait y avoir une page blanche portant en faux titre : *Les Contemplations;* séparation nécessaire entre la préface et le livre même. Cette page blanche n'y est pas. Elle est cependant dans l'édition belge (et du reste, il m'a fallu batailler beaucoup pour l'y faire mettre, pourtant ce n'est pas du crime de pages blanches qu'on puisse accuser ce livre). M. Claye n'a pas eu cette page, de même qu'il n'a pas eu l'épreuve du titre ni de la couverture, comme je les ai fait faire en Belgique. Or ici, encore une lacune. Outre le titre général *Les Contemplations*, chacun des deux volumes (marquant une phase de la vie de l'auteur) porte un titre spécial; le premier est intitulé *Autrefois* avec l'indication : 1830-1843; le second est intitulé *Aujourd'hui* avec l'indication : 1843-1856. Je rétablis cela sur l'épreuve du titre que je vous renvoie. Vous en comprenez l'importance, mon poëte. Aussi dans la préface, avant ces deux mots : *Autrefois*, *Aujourd'hui*, fallait-il deux points. On a mis un point. Cela fait une petite énigme. Le rétablissement des deux mots sur les titres la dissipera à peu près. — Avec le titre refait, j'envoie ce qu'il faudra mettre derrière la couverture, un petit

catalogue et deux annonces dont vous comprendrez également l'importance. Serez-vous assez bon pour me faire envoyer *épreuve* de ces titres et de ces couvertures. Cela ne retardera rien et peut même m'être envoyé dans une lettre, en priant M. Claye d'avoir la bonté de faire tirer l'épreuve sur papier fin. Pour la couverture, j'aimerais mieux le titre ainsi :

VICTOR HUGO

LES CONTEMPLATIONS

Tome I. — *Autrefois.* 1830-1843.	Tome II. — *Aujourd'hui.* 1843-1856.

Paris, etc...

Je vous embrasse comme je vous aime, inexprimablement.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche.

Mon bien cher maître, envoyez-nous tout de suite, tout de suite, je vous en prie, l'erratum du second volume. Au moins pour les premières feuilles, si vous n'avez pas le temps de le revoir complètement. Vous enverriez la fin au courrier suivant. Mais, dès mardi, on se met à composer ce deuxième volume, et on compose et on tire quatre feuilles par jour! c'est effrayant! On n'a pas voulu prendre le temps de m'envoyer chez moi les épreuves. Je vais tous les jours les revoir moi-même à l'imprimerie. Vous promettre que, dans cette rapidité. il ne m'échappera pas d'erreur, je ne l'oserais. D'ail-

leurs, je revois la seconde épreuve, mais comme on n'en tire pas de troisième, je ne puis vérifier si les indications sont suivies. Ce qui doit vous rassurer, c'est que les compositeurs et correcteurs sont très habiles, trop habiles. Ce sont des gaillards ferrés sur le dictionnaire de l'Académie et qui aimeraient mieux se couper le poing que d'imprimer *lys*, par exemple, dans la jolie orthographe que vous adoptez, où l'*y* ressemble à la fleur. Après une vaine lutte de ma part, ils l'ont emporté.

Autre consolation : les caractères sont tout neufs, et du plus beau type. Si vous avez des instructions à nous donner pour les titres et couvertures, elles pourront être suivies en tout, l'imprimerie Claye est vraiment admirable, et Claye vous est tout dévoué. Il a été votre condisciple à l'école ou en pension, je crois, rue Sainte-Marguerite, et il est tout fier et tout heureux de vous imprimer.

Et moi, je ne dégrise pas. *Le Revenant*, *Le Maître d'études*, *Mélancholia*, *Insomnie*, et tout,— car je ne veux pas vous recopier votre table, — quelle merveille! Que de grâce et de profondeur, et de bonté surtout! Je ne crois pas qu'il existe un livre qui contienne une plus grande somme d'humanité.

Victor Hugo à Paul Meurice.

25 mars.

Voici l'erratum des cent premières pages du tome II; vous aurez le reste par le prochain courrier. Je me recommande à vous et à M. Claye. J'ai peur qu'on ne rattrape maintenant à mes dépens tout le temps qu'on

a si... (mettez l'adverbe qualificatif) perdu. — Les fautes d'impression sont mes spectres. Veillez-y, cher et charmant poëte. Comme je suis heureux que ce livre vous plaise! Vous y êtes, et votre frère y est[1], c'est-à-dire que vous y êtes deux fois, et puisque vous habitez cette maison, je suis content qu'elle vous agrée. Si j'étais à Paris, je ne concéderais pas le moins du monde mon orthographe qui est la vraie. J'ai quelque dédain pour le dictionnaire de l'Académie. Dites-le, je vous prie, à mon honorable ancien condisciple M. Claye. Je suis augure ce qui fait que je me fiche d'Isis. Le dictionnaire de l'Académie est une des plus tristes pauvretés qu'on puisse faire à quarante.

J'attends les bonnes feuilles que vous m'avez promises.

A vous et à vous

Ex intimo corde.

Nous causerons dans ma prochaine lettre de ce qu'il y aura à faire pour la publication.

Victor Hugo à Paul Meurice,

Dimanche, 6 avril.

Un esprit comme le vôtre est tout un public, vous avez à la fois la pénétration de l'élite et l'intuition de la foule, étant artiste comme le ciseau qui sculpte et poëte comme le vent qui souffle. Aussi vos lettres me charment; elles me font l'effet de commencer pour ce livre que vous voulez bien aimer un succès de multi-

1. Tome I : *A M. Froment-Meurice;* — Tome II : *A Paul Meurice.*

tude et de solitude. Continuez de me dire vos impressions à travers ce hallier de vers et de strophes où vous êtes si courageusement entré pour arracher les épines et combler les pièges à loups ou à lecteurs que les imprimeurs multiplient volontiers sous les pas des poëtes et du public. — A ce propos, je constate vos soins admirables. A cela près de deux feuilles (les feuilles 15 et 16 qui me manquent, oubliées sans doute. Envoyez-les moi, le plus tôt possible, je vous prie); j'ai lu tout le tome Ier, puis les quatre premières feuilles du tome II; or, je n'ai trouvé qu'une seule faute sérieuse, *ombrelle* pour *ombelle* (p. 18, v. 11), et cette faute vient évidemment d'un correcteur excessif et puriste qui, au dernier moment, a aperçu *ombelle* et y a fourré soigneusement un *r*. Or *ombelle* importe, *ombelle* est le mot propre (voyez Boiste qui est un tout aussi mauvais dictionnaire que le dictionnaire de l'Académie), et, à moins que vous n'y voyiez de grands inconvénients d'exécution matérielle, il faudrait un carton pour rétablir *ombelle*. Parlez-en, je vous prie, à M. Claye. Il y a en outre des coquilles, p. 121, v. 2 et p. 338, v. 1. Cela vaut-il la peine d'un carton? décidez-le. Le reste n'est que virgules — et je m'en fiche.

Envoyez-moi, le plus tôt que vous pourrez, la suite des bonnes feuilles. Le titre et la couverture sont très bien. Ajouter au bas du titre la ligne que j'indique; refaire, avec les mêmes caractères (lettres augustales), la couverture sur le modèle que j'envoie ci-inclus. M'envoyer épreuve, si on a le temps. Je choisis *bleu* et *glacé*. — Mettre, comme vous l'indiquez, Tome I — Tome II — et non Ier et IIe. Dans la couverture refaite, mettre Victor Hugo dans les grandes augustales que voici et laisser *Les Contemplations* comme elles sont. Pas d'ornements. Encadrer d'un simple filet.

Dans les annonces du revers mettre *Dieu* très gros et : *par Victor Hugo*, très petit ; car on ne saurait atténuer ce que ce titre, le seul possible d'ailleurs pour ce poëme, présente d'étrange à cause du *par*. Du reste conserver la proportion typographique et l'équilibre avec l'annonce qui suit. — Outre les oublis que vous m'indiquez, j'avais oublié mon excellent ami et avocat Paillard de Villeneuve. Je vous le recommande. Faudra-t-il envoyer les exemplaires pour tous la veille ? je ne crois pas. Pour les journalistes seulement. Les autres recevraient le leur le lendemain que ce serait mieux, je crois. Ce sera probablement le sentiment du libraire.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon grand et cher maître, — je viens de revoir les épreuves des dernières feuilles, j'ai relu *Les Mages* et *Ce que dit la bouche d'ombre*, j'ai lu la *dernière page*, j'ai maintenant devant les yeux de ma pensée tout l'ensemble du livre, et je n'ai pas de mots pour vous exprimer combien je les trouve beaux et bons ces deux étonnants volumes qui parlent si doucement des petits enfants et si grandement de l'éternité. Tout ce que je puis vous dire c'est que je viens de passer avec vous, à vous lire, à vous relire, à vous admirer, à vous aimer, mes trois meilleures semaines depuis que vous n'êtes plus en France. Quel malheur que ce soit fini, et comme je vais me retrouver seul et vide et triste, maintenant que cette consolante et radieuse compagnie va me manquer.

Vous ne recevrez avec cette lettre que deux bonnes feuilles, mais vous aurez la fin jeudi. — Voici comme

la publication a été arrangée : Mardi 15 la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* doivent donner les premiers fragments, mercredi 16 les *Débats*, *La Presse*, *Le Siècle* et *L'Estafette* publieront d'autres extraits, et les deux volumes seront mis en vente le jeudi 17. Mais je parle au futur, je ferais peut-être mieux de parler au conditionnel. Nous sommes obligés d'attendre de Bruxelles le signal d'Hetzel pour qu'aux termes de son traité les volumes paraissent le même jour à Bruxelles et à Paris. Hetzel sera-t-il prêt? Il a cependant fallu donner d'avance leurs extraits aux revues, qui paraissent à jour fixe. Mais l'édition belge nous retarde, je n'enverrai les autres fragments aux journaux que la veille de la publication, n'est-ce pas?

J'ai vu M. Êdouard Bertin qui fera le meilleur accueil à vos vers. J'ai vu M. Havin. Louis Jourdan et Delord se disputent à qui fera l'article au *Siècle*. Ils feront probablement chacun le leur. De plus, Edmond Texier parlera longuement du livre dans la revue du dimanche du journal. Il est convenu avec M. de Girardin que Pelletan fera l'article à *La Presse*. Le commencement du dernier chapitre d'Auguste[1] paraîtra mardi dans *La Presse* et annoncera dignement *Les Contemplations*, mais Saint-Victor demande en outre à faire un article pour accompagner les fragments que publiera le journal. Vous voyez qu'il n'y a pas besoin de stimuler les admirations. Moi aussi, hélas! je voudrais bien parler quelque part de ce beau cher livre, ce n'est pas le bon vouloir qui me manque, allez, c'est le journal. Dans tous les journaux amis il y a des droits qu'il faut bien respecter. On a dit à Thierry qu'il pourrait faire l'article au *Moniteur*, et dans le sens qu'il voudrait. Mais de

1. Du livre *Profils et Grimaces*.

dire à faire!... Buloz m'a parlé de vous avec les tendresses les plus bonasses et m'a juré que sa revue vous était dorénavant toute dévouée; mais de faire à tenir!... C'est égal, d'après ce que vous m'aviez dit, et vu qu'il a fait demander par Julien Lemer les fragments, je n'ai pas cru devoir refuser pour vous une publicité aussi étendue que celle de la Revue. Et puis quand on aura lu vos vers, Planche pourra les mordre s'il veut. — Pichat fait l'article à la *Revue de Paris*. Envoyez-moi un entête pour lui, je vous prie. Croyez-vous pouvoir en envoyer un aussi pour Taxile Delord? Et un pour Villemain?

Ombelle et les deux coquilles du tirage seront corrigées, soyez tranquille. Mais je frémis pour la fin du deuxième volume que vous n'aurez pu revoir. Heureusement, on fera si vite la seconde édition. La couverture sera bleue (bleu pâle, n'est-ce pas? le bleu foncé éteint les lettres), mais elle ne sera pas glacée, cela eut retardé de deux jours et eut coûté fort cher. Hetzel s'y est opposé. Il n'y aura pas non plus de filet sur la couverture; il aurait fallu trop serrer les lettres du mot *Contemplations* qui tient toute la longueur de la page. Mais je trouve que moins une couverture est chargée d'encre mieux cela vaut.

Est-ce tout? Écrivez-moi vite si vous avez quelque dernière instruction à me donner. Il y a peut-être d'ailleurs une lettre de vous pour moi à l'imprimerie. Ma femme vous remercie de votre bon souvenir.

Je vous embrasse comme je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Mardi, 8 avril.

Donc d'aujourd'hui en huit, grâce à Dieu et à vous, mon noble et doux coadjuteur, la chose paraît. Quand vous recevrez ce mot, l'heure approchera.

Remerciez, je vous prie, Mme d'A., je reconnais là sa sollicitude charmante, et dites-lui que je doute, *entre elle et nous*, que Villemain veuille et puisse faire cet article, et même qu'il comprenne grand'chose à ce livre. Villemain est parmi les hommes du passé, un des esprits que j'aime et que j'estime; mais il y a des abîmes entre nous; il est resté dans le couvent social, dans le couvent politique et dans le couvent littéraire, et il y a longtemps que j'ai jeté bas toutes ces cloisons entre la Vérité et moi. L'an passé, nous avons pas mal ri à Marine-Terrace de je ne sais plus quel article ou discours de Villemain sur moi, où il me traitait comme le meilleur élève de la classe. — Il me semble qu'en ce moment-ci c'est Lamartine qu'on est en train de traiter de cette façon-là.

Quelques mots encore, cher ami, vous me demandez conseil pour la mise en vente. Je vous dirais volontiers : faites pour le mieux. Qu'est-ce que peut conseiller une amitié comme la vôtre? Ma paternité pour ce livre ne vaut pas votre fraternité. Voici pourtant, en subordonnant tout à votre avis, bien entendu, comment je comprendrais la chose : — Ne rien communiquer à aucun journal avant le jour de la mise en vente. En pareil cas, une faveur ou une préférence faite à l'un

fâche les autres. Choisir pour la mise en vente un jour coïncidant, s'il est possible, avec le jour d'apparition des revues amies, *Revue de Paris*, etc... (y en a-t-il d'autres?). Ce jour-là, paraître à la fois chez tous les libraires et, par citations et extraits, dans tous les journaux (les amis, ceux qui voudraient, bien entendu). Envoyer la veille leur exemplaire à : Jules Janin, Eugène Pelletan, Théophile Gautier, Matharel, Jourdan, Nefftzer, Girardin, Sacy, Édouard Bertin (et Mlle Louise Bertin), Laurent Pichat, Maxime Ducamp, Louis Ulbach, Mme Louise Collet, Mme d'Aunet, Lamartine, Michelet, Banville, Paul de Saint-Victor, Paulin Limayrac, Paul Foucher, Béranger, Alexandre Dumas, que j'eusse dû nommer en tête, si je n'écrivais pas ceci au bruit des roues du paquebot qui va partir. Et Louis Boulanger, Jules Laurens, et d'autres dont les noms m'échappent en ce moment, et que vous me rappellerez; car, *j'en passe*, évidemment, *et des meilleurs*. — Voici pour quelques-uns, vous en tête, des premières pages (*six*) que vous seriez assez bon pour mettre dans leur exemplaire. Je vous en enverrai encore quelques autres. — Vous enverriez les exemplaires de ma part, et, pour ceux où vous le jugeriez convenable, vous joindriez, vous personnellement, un mot d'envoi; vous verriez aussi ceux que vous jugeriez utile de voir. Je me remets de tout cela sur vous, sachant bien que vous ferez mieux que pour vous-même. Quant aux citations, il va sans dire que vous les choisirez comme vous l'entendrez, et selon le journal auquel chacune pourra être destinée. — Et maintenant en quelle langue vous dire : MERCI!

Victor Hugo à Paul Meurice.

Vendredi, 11 avril.

Hier je vous écrivais, je vous écris aujourd'hui, si paresseux que je sois aux lettres, je ne sens pas avec vous le poids effroyable de la plume ; tout au contraire, vous écrire tous les jours m'est doux ; c'est une tout agréable habitude de causerie, je vous évoque, c'est vous-même, vous me parlez, je vous réponds, cela fait une lettre, et il me semble que ce n'est pas du tout de la copie que je vous envoie, mais des serrements de main en quatre ou cinq pages.

J'ai lu les feuilles 15 et 16 du Tome Ier, plus les dix premières du IIe et je continue mon hosanna à vous. Il n'y a vraiment presque pas de fautes, vous avez eu pour ces vers l'œil paternel, et j'aurais certainement laissé échapper plus de points et de virgules que vous. Cependant il faudra encore un carton, page 111 (livre V) ; au lieu de : *sa* limite (vers 14), il faut

la limite.

Dites à M. Claye qu'une mère n'a pas de limite, et qu'un carton est absolument nécessaire. Remerciez-le du reste bien, en mon nom, de toutes les peines qu'il se donne ; le caractère est fort beau, et il faut être dans le tourbillon où je suis pour ne pas lui en avoir fait encore compliment, ainsi que du papier. (Mais pourquoi boit-il ? c'est qu'il n'est pas collé. Mais pourquoi n'est-il pas collé ?) Somme toute, typographiquement, le livre sera très beau, dites-le, je vous prie, de ma part à M. Claye.

Sur les quarante exemplaires que Hetzel met à ma

disposition, vous prendrez, bien entendu, tous ceux que je vous ai indiqués. On me parle de Méry. Il va sans dire que vous avez carte blanche. Tout ce que vous ferez sera bien fait. J'aime toujours Méry, et il le sait bien. Mais quelle tristesse et quel dommage... je ne veux pas développer. J'ai eu plus de bonheur que les autres, ce n'est pas une raison pour être impitoyable.

Un proscrit me recommande l'envoi à *L'Estafette*. Je crois en effet que nous avons là des amis. Avez-vous pu, comme je l'aurais vivement désiré, faire coïncider la publication des *Contemplations* avec le jour d'apparition de la *Revue de Paris* pour que nos amis aient de la primeur? Je suis bien sûr que si cela a été possible vous l'avez fait. Paraissons le plus tôt possible; on me dit que c'est le 20. Je vous remets la chose aveuglément.

Auguste me parle de ce dîner que vous donnez à mon sujet. Que vous êtes donc un bon et vrai frère!

12 *avril*. — Le courrier arrive. Je lis dans *La Presse* cette douloureuse préface de Lamartine[1]. Cher ami, soyez assez bon pour mettre sous enveloppe et porter chez lui le mot que vous trouverez sous ce pli. En même temps, faites inscrire mon nom sur la liste de souscription des *Entretiens littéraires*, en payant immédiatement le montant (pour une année). Que d'excuses et de pardons pour tant de peines que je vous donne!

1. La préface des *Entretiens familiers de littérature* qui se terminait par ces mots : « La modicité du prix le rend accessible à toutes les classes. C'est le fruit d'une vie d'étude qui se délasse en travaillant.

Je le recommande à l'attention des amis de l'intelligence, de la morale et des lettres.

« LAMARTINE. »

Vous me défendez la reconnaissance, et je suis malade de remerciements rentrés.

Je reçois une lettre d'Hetzel qui me prie de presser l'apparition du livre. Je ne puis que vous prier de reporter sa prière à M. Claye. Je n'ai plus de place pour écrire, mais je vous aime bien.

Qui fera l'article dans *La Presse* et dans *Le Siècle?* Il faudrait des esprits ouverts au souffle nouveau.

Auguste dit que *L'Assemblée Nationale* et *Le Pays* ne seraient peut-être pas hostiles, et conclut à leur envoyer le livre. Décidez.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche 20.

Mon grand et cher maître, je mets enfin à la poste aujourd'hui le premier exemplaire broché des *Contemplations*. Vous l'aurez, j'espère, mardi. De cette façon, même à Guernesey, vous serez servi, comme de droit, avant tout le monde. Pourvu que vous soyez content! pourvu qu'il n'y ait pas de trop grosses fautes dans la fin du second volume. Enfin, pour ceci et pour le reste, excusez, je vous en prie, les fautes du correcteur. J'ai fait de mon mieux. Mais jamais plus je ne corrigerai d'épreuves sans avoir la copie sous les yeux. Or, la copie restait à l'imprimerie, j'étais obligé de *deviner* les fautes, de les marquer au crayon, et d'aller les vérifier ensuite rue Saint-Benoît. Et je pouvais vérifier les fautes, mais je ne pouvais vérifier les corrections. C'est ce qui a causé la faute *la* limite : l'*s* corrigée par moi à *sur* a été flanquée à *la*. Mais cette faute doit être aujourd'hui corrigée. Quant aux coquilles, aux lettres

sautées résultant du tirage, elles ne sont en rien de ma faute. Dans un tirage si rapide, quand on tire jusqu'à 12.000 feuilles par jour, ces accidents-là sont fréquents. Et par malheur, nous sommes trop pressés encore pour y remédier. Il faut paraître. Et comme je vous le disais dans ma lettre de jeudi (dont je vous prie de me pardonner le griffonnage) le livre paraît définitivement mercredi 23 avril. Le dépôt a été fait, dès *hier matin* au Ministère de l'Intérieur. *Tous* les volumes seront brochés et livrés mardi. Ce même mardi paraîtront les extraits dans les *Débats*, *La Presse*, *Le Siècle* et *L'Estafette.* Il a été unanimement décidé que la veille de la mise en vente valait mieux pour cette publication que le jour : il faut bien qu'un tel flot s'annonce un peu d'avance. Je porterai les volumes aux journalistes aussi la veille de la mise en vente. Les volumes aux amis, le jour. J'ai reçu toutes vos premières pages. Voulez-vous en envoyer une à M. Guizot? Il fait l'article dans la *Revue des Deux Mondes.* Je le connais cependant fort peu. Mais son enthousiasme paraît de bon aloi. Louis Desnoyers réclame le droit d'Hippolyte Lucas au feuilleton du *Siècle.* C'est lui qui fera l'article, et il serait bon de m'envoyer pour lui une première page. Mais je me suis arrangé pour que Jourdan parle du livre dans l'intérieur du journal avant le bon Hippolyte Lucas.

Vous avez tout à fait raison pour Villemain. Mais, mon grand et cher maître, votre livre est si vaste dans tous les sens, qui le saisira tout entier? Je parle des plus forts. Saint-Victor, qui sera fou de *La Fête chez Thérèse*, comprendra-t-il bien *Les Malheureux?* et Pelletan qui s'enthousiasmera pour *Les Malheureux*, comprendra-t-il *La Fête chez Thérèse?* Villemain sera surpris et peut-être choqué parfois en lisant *Les Contemplations.* Mais il sera en somme plein d'admiration

ou tout au moins de déférence. Il a beaucoup d'autorité dans un certain milieu, et, même avec des réserves, son article (s'il le fait) peut avoir une influence locale. Je croyais qu'il vous envoyait ses livres, et je ne lui donnerai le vôtre qu'à bon escient. — J'ai pris l'abonnement et remis votre lettre chez Lamartine. — Je n'ai pas vu M. Pelvey, mais je lui écris pour lui transmettre votre demande.

Je relis les listes que vous m'avez envoyées ; les voici : Janin, Pelletan, Gautier, Matharel, Jourdan, Nefftzer, Girardin, Sacy, E. Bertin, Pichat, Ducamp, Ulbach, Banville, Saint-Victor, Limayrac, P. Foucher, Dumas, — Michelet, Lamartine, Mme d'Aunet, Mme Collet, Mlle Bertin, Mme Bertaut, Boulanger, Laurens, Paillard, Paul Meurice, — Carini, Thierry, Villemain, M. Montrosier, M. Luthereau, *Le Pays*, *L'Assemblée Nationale*, *L'Estafette*, Béranger, M. Guillaume Guizot, Lucas. — Cela fait déjà trente-huit exemplaires. Plus huit, que j'ai encore à vous envoyer. Je ne sais si des exemplaires à Peyrat, Havin, Louis Desnoyers, A. Denis, Dumont, Edmond Texier, ne seront pas nécessaires. Il y a aussi Méry. Je crois qu'il faut compter sur 60 exemplaires. Mais pour tous ces derniers, je n'agirai sans votre autorisation qu'en cas d'utilité urgente démontrée.

Adieu, mon cher maître. Je ne vous quitte que pour aller chez Jourdan, Janin et Desnoyers. — Je vais aussi porter à Dumas un fragment pour *Le Mousquetaire*, n'est-ce pas ? Je crois que cela rentre dans vos intentions.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, midi.

Mon grand et cher maître, — vous avez reçu en ce moment ma lettre télégraphique, n'est-ce pas? — Voilà un succès foudroyant, j'espère! Hier matin, Pagnerre recevait les 1000 exemplaires qui lui revenaient. Hier à 5 heures, il n'en avait plus un seul. Michel Lévy qui a, lui, 1700 exemplaires et qui a plutôt affaire aux libraires en détail, peut encore avoir, à l'heure qu'il est, 4 ou 500 exemplaires, mais il ne lui en restera plus demain. Et les départements sont à peine servis. Des villes comme Lyon et Bordeaux en auront si peu reçu que le livre y pourra passer pour inédit. — Lévy et Pagnerre sont venus hier soir chez moi, et c'est alors que nous sommes allés au télégraphe du ministère de l'Intérieur pour vous adresser la dépêche. Il était 10 heures. J'espère que la dépêche sera largement arrivée avant le départ du packet de Southampton qui ne part, je crois, qu'à 11 heures 1/2. En tout cas, je complète ma rédaction forcément laconique. Lévy et Pagnerre vous proposent d'acheter la deuxième édition, tirée à 3.000 exemplaires, dans le même format et dans la même impression. Ils acceptent, sans les connaître, les conditions du traité que vous avez signé avec Hetzel. Vous n'avez qu'à leur envoyer la copie de ce traité. Ils vous le renverront signé. Ils vous demandent en outre, dès à présent, d'acheter la troisième édition, cette fois dans le format Charpentier, à 3.000 exemplaires d'abord, avec faculté de faire un second tirage de 3.000 autres. Ils acceptent également, pour cette seconde édition à

3 francs le volume, les conditions du traité Hetzel pour l'édition in-18 de Bruxelles. — Maintenant, quelle sera la part d'Hetzel? Voulez-vous ou devez-vous la lui faire? Préférez-vous traiter directement avec les éditeurs de Paris? Je n'ai pu répondre à toutes ces questions, je les ai laissées intactes, c'est à vous de les résoudre. Moi, je ne devais voir que vous.

Il y a plus : la dépêche une fois partie, et quand Lévy et Pagnerre m'ont eu quitté, j'ai réfléchi. On va certainement manquer d'exemplaires à Paris, même chez les dépositaires, dès lundi, dès samedi peut-être. Si cet état de choses se prolongeait, le succès, si bien lancé, pourrait se ralentir. Il ne faut pas que l'entr'acte soit trop long. Quelques jours d'attente ne feront pas de mal, mais ce temps froid ne peut pas durer. — Et ma foi! ce matin, je suis allé chez Claye, et, en tout état de cause, je lui ai dit de commencer dès aujourd'hui la composition de la seconde édition in-8°. Ni pour Hetzel, ni pour Lévy-Pagnerre, — pour vous, — provisoirement. — Cela vous laisse maître absolu de la situation, et nous n'aurons pas perdu une minute. Votre réponse m'arrivera demain si vous avez pu m'écrire par le télégraphe, et après-demain si vous n'avez employé que la voie ordinaire. Il y aura toujours 4 ou 8 feuilles composées. Et l'on pourra commencer le tirage tout aussitôt, au nombre que vous aurez fixé. Il n'y a pas de risque, puisque dès à présent la parole de Lévy et de Pagnerre est engagée pour 3.000 exemplaires. Et, si vous voulez faire des conditions nouvelles qu'ils n'acceptent pas, d'autres les accepteront. L'essentiel était de ne pas manquer la vente et de ne pas laisser chômer le public. — Je viens d'aller avertir Lévy du parti que je prenais. Et il a été obligé de convenir que j'avais raison, toute hésitation, toute lenteur,

tout obstacle ne pouvant que compromettre ou diminuer le bénéfice moral et le bénéfice matériel du succès. Hetzel, s'il est intéressé dans l'affaire, ne peut me savoir mauvais gré de cette résolution. Enfin j'espère que vous me pardonnerez, vous aussi, d'avoir agi pour vous comme j'aurais agi pour moi-même. — Je sens bien le terrain ici, et je le sens solide. Dès que cette seconde édition in-8° sera mise en vente, croyez-moi, faites commencer l'impression de l'édition in-18. Celle-là, faites-la clicher. Et quand Lévy-Pagnerre auront épuisé leurs 6.000 Charpentier à 3 francs le volume, ce qui ne sera pas long, faites une édition avec les clichés à 1 franc le volume. Par tirage de 10.000, je vous garantis 60.000 exemplaires d'ici à un an. Et ce sera chose populaire et démocratique. Les étudiants, les ouvriers vous achèteront comme du pain, c'est le cas de le dire. Beaucoup d'entre eux achetaient même hier l'édition à 12 francs. Il y a un bohème qui a dit qu'il allait se réduire au pain sec pour quatre jours, afin de vous pouvoir lire. J'ai vu chez Lévy deux jeunes professeurs demandant humblement la remise, parce qu'ils ne pouvaient à eux deux mettre que 10 francs à l'exemplaire. — Enfin, cher maître, l'effet est immense et il est unanime. Les citations des journaux avaient déjà produit une émotion énorme. Je vous envoie l'article de Jourdan qui est bien chaleureux, on n'a pas trouvé qu'il en disait assez. Avant-hier, il était question de retarder la mise en vente à cause de la ligne qu'Hetzel avait fait mettre sur la couverture : *Édition interdite à l'étranger*. Mme Pagnerre disait qu'en ce cas elle fermerait son magasin; car les étudiants étaient montés à ce point de faire une espèce d'émeute à sa porte. — Enfin la victoire est éclatante et je ne peux pas vous dire à quel point j'en suis heureux.

Je ne comprends rien au malentendu de cette date 1856 changée[1]. Cela m'a désolé, mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'il était trop tard quand j'ai reçu votre lettre pour faire un carton. Mais demain je vais faire annoncer que la première édition est épuisée, et en même temps que de nouveaux titres seront distribués aux souscripteurs qui le souhaiteront, et cela fera réclame : qu'est-ce qu'on utiliserait donc, si on n'utilisait pas les bévues ! — Émile Allix qui part ce soir et qui arrivera lundi à Guernesey, vous porte quatre exemplaires en feuilles, plus un exemplaire broché. Vous avez dû déjà en recevoir un mardi par la poste. J'ai complété aussi votre exemplaire de bonnes feuilles. Le septième exemplaire que vous me demandez, a été tiré sur papier de Hollande et n'est pas sec. Et, sauf urgence, je vous prierai d'attendre maintenant la seconde édition. Je manque aussi d'exemplaires pour les journaux, et c'est cependant chose bien importante, car je vais de nouveau avoir besoin d'eux. Mais soyez tranquille, tout ce qu'il faut faire sera fait. — Vos exemplaires aux amis ont été distribués dès mardi.— Envoyez-moi, je vous prie, une première page pour Béranger, et une pour Peyrat.— Vous avez dû recevoir aujourd'hui les lignes de Janin. C'est lui qui a voulu à toute force mettre dans les *Débats* la seconde pièce *Oui, je suis le rêveur*, qui lui avait laissé une très vive impression. Son grand article paraîtra ces jours-ci. De même, celui de Pelletan, celui de Delord et le second de Jourdan. Je vous enverrai tout cela au fur et à mesure. — Écrivez-moi vite. — Si vous avez des corrections à faire envoyez-les-moi le plus tôt possible. Ce sera même peut-être trop tard pour les premières feuilles.

1. L'imprimeur au lieu de mettre au tome II la date 1843-1856 avait fait imprimer 1843-1855.

J'avais raison de vous dire dans une de mes dernières lettres : *Pensez à la seconde édition!* C'est égal! je suis bien content!

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 27 avril.

Vous vous appelez vraiment providence, tout ce que vous avez fait est admirable. Maintenant, voici. Votre dépêche télégraphique (vu l'intermittence des paquebots, mardi, jeudi, samedi) n'est arrivée qu'en même temps que votre lettre hier samedi. C'est aujourd'hui dimanche, le packet ne repart que demain, et la dépêche télégraphique, renseignements pris, ne vous arriverait pas plus vite que cette lettre. En même temps que vos envois, je recevais une dépêche télégraphique, plus une lettre d'Hetzel. Comme vous vous en rendez compte, j'ai dû lui donner la préférence, mais en lui écrivant, je le prie de maintenir, s'ils le désirent, MM. Lévy et Pagnerre dans l'affaire. J'ai en outre plusieurs autres affaires pour lesquelles je suis entièrement libre, *Dieu*, *La Fin de Satan*, etc... Il y a eu déjà quelques pourparlers à ce sujet entre vous et M. Lévy, vous vous en souvenez. Je désire vivement que les bons rapports se maintiennent entre tous les rouages et toutes les pièces de cette grande machine publicité; les libraires sont les fils conducteurs de la vente; je ne veux pas du tout les casser, au contraire. En outre, d'après ce que je crois savoir, MM. Lévy et Pagnerre sont des intelligences fort distinguées; pour toutes les raisons du monde, je souhaite la suite des relations. Je vous écris tout ceci vite et pêle-mêle, mais je sais à

quelle intelligence je me confie. Faites donc entendre tout ceci à ces messieurs, je vous prie, et suppléez à tout ce qui manque dans une lettre écrite au vol.

Je vous envoie la *première page* pour Béranger, un mot pour Lamartine, un mot pour Jourdan. J'écrirai à Janin dès que son article aura paru. Et de même aux autres frères d'armes; car c'est le combat de l'Idée, et nous sommes tous *commilitones*. — J'ai bien remarqué le petit entrefilet de trois lignes de *La Presse*, ce doit être Nefftzer. Remerciez-le, je vous prie. Nefftzer est une des figures courageuses et loyales que je ne perds pas de vue. L'écho de Belgique est énorme, et le livre y roule comme en France; il n'y a pas jusqu'au *Nord* qui est brûlant, cela n'est point mal de la part du czar.

Et que vous avez été charmant pour les sonnets Shakespeare-Toto[1]! je suis bien content de cet arrangement qui va l'encourager. Hier, nous avons bu à votre santé. J'ai dit : Meurice est admirable. Vacquerie a repris : Meurice est unique. — Vous voyez qu'on vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 2 heures.

J'ai attendu jusqu'à cette heure une lettre de vous aujourd'hui, mon bien cher maître. Je ne vois rien venir. Vous n'aurez pas reçu jeudi ma dépêche télégraphique. Elle n'aura pu vous parvenir qu'hier avec ma lettre

1. Paul Meurice s'était chargé de trouver un éditeur pour la traduction des Sonnets de Shakespeare que François-Victor Hugo venait d'achever.

de jeudi et nous n'aurons votre épreuve que mercredi. Mais la composition de la seconde édition est en train et on commencera demain le tirage à 3.000 exemplaires. Le retard de votre réponse ne vous portera donc pas préjudice, et vous aurez même le temps de débattre vos conditions, s'il y a lieu. Il ne faut guère moins de quinze jours pour composer et tirer à grande vitesse ces deux forts volumes, et nous ne serons pas prêts avant mercredi de l'autre semaine. Il y aura donc bien huit jours où les exemplaires manqueront tout à fait. Et les départements et l'étranger ne sont pas servis ! Le succès ne se ralentit pas. On ne parle que des *Contemplations*. Mercredi dernier, chez M. de Girardin, Capo de Feuillade et Régnier ont lu à voix haute nombre de pièces, au milieu des applaudissements et des enthousiasmes. Hier, Victor Massé, le compositeur, mon voisin, m'a montré une lettre d'invitation à une soirée d'artistes; la lettre disait : nous lirons *Les Contemplations*. C'est un immense, un universel effet. Je mets à la poste pour vous six journaux : *Le Siècle* (article Texier), *L'Indépendance belge* (article J. Lecomte), *Le Charivari* (article Delord) et la *Revue italienne*, *La Gazette de Paris* et *Le Messager* qui annoncent des articles et constatent l'éclatante victoire. — Sur l'avis de Mme d'A... je lui ai remis un exemplaire pour Villemain. — Je revois Janin demain. Jourdan prépare un second article. — Je ne presse pas Pelletan, parce qu'il faut embrasser le plus de temps possible pour attendre la seconde édition. — Mais tout va aussi bien que possible, et le vent pousse si bien la barque que les rames ne servent pas à grand'chose.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Jeudi, 1er mai.

Je reçois votre mot d'avant-hier. Vous avez en ce moment ma lettre de dimanche. Comment avez-vous pu croire un instant que je n'approuvais pas tout ce que vous avez fait? Quel ami est plus frère que vous? Est-ce que vous n'êtes pas admirable en toute chose? Quant à moi, je vous gronde d'avoir douté de moi une minute. Tout ce que vous faites est bien, sachez cela, et en cette occasion-ci, vous avez tout prévu et pourvu à tout mieux que je n'aurais fait moi-même. Je fais plus que vous remercier, je vous glorifie.

Hetzel vient d'arriver avec Noël Parfait. Je désire vivement en effet, vous l'avez vu par ma lettre, que MM. Lévy et Pagnerre restent dans la chose, et il ne tiendra pas à moi que tout ne marche entre eux et Hetzel comme ces messieurs le désireront. Dites-le-leur bien de ma part.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon bien cher maître,

Michelet, pris d'un scrupule de délicatesse et d'amitié, m'avait écrit pour me prier de ne pas vous envoyer sa première lettre, en disant qu'il en ferait une autre en répondant à Auguste. Il était trop tard, sa lettre était partie. Hier, comme je venais de lui adresser votre réponse, sa seconde lettre m'arrive, et je vous la mets sous

ce pli, quoique faisant double emploi. Étant ce que vous êtes, vous ne pouvez qu'être touché de la sollicitude de cette âme inquiète.

Michel Lévy est arrivé hier soir de Bruxelles; vous savez par Hetzel ce qu'ils ont conclu. Malheureusement, on ne pouvait tirer les titres et couvertures qu'après cette conclusion, et tous ces retards ont fait que la deuxième édition paraîtra au plus tôt samedi. Elle est bien impatiemment attendue; je ne crois pas qu'il y ait six exemplaires de la première chez les libraires, et depuis plus d'une semaine, on vend ces derniers exemplaires plus de 15 francs. Passez à l'édition in-18! Il n'y a pas besoin que l'édition in-8° soit épuisée pour s'en occuper, ce me semble. C'est l'avis de Pagnerre fils que je voyais ce matin. Toutes ces intermittences et toutes ces écluses des éditeurs ont été autant d'entraves pour ce splendide succès qui ne demandait qu'à s'épanouir en pleine et libre abondance. On est en retard tout juste de cette édition à 3.300. Si on eût fixé d'abord à 6.000, on en serait aujourd'hui à l'in-18 à 3 fr. 50, tiré à 10.000 exemplaires. Joignez à cela les diverses *cascades* de bénéfice des divers vendeurs, qui diminuent, en le divisant, leur intérêt au succès. C'est égal! malgré toutes ces lenteurs et tous ces obstacles, vous verrez que dans un mois cette seconde édition sera bien avancée. Je vous envoie l'article de Pichat et aussi, comme symptôme de succès, l'article de Planche. Cela vous amusera de le voir s'excuser et demander pardon de sa critique. Vous verrez là plus clairement que partout ailleurs la force de la pression de l'esprit public et que je vous ai amoindri, plutôt qu'exagéré, l'effet de ce splendide livre.

Victor Hugo à Paul Meurice.

28 septembre.

Qu'il y a longtemps que je n'ai causé avec vous! Je sais que vous travaillez et je ne veux pas troubler votre pensée en mal de poésie et de lumière. Vous allez nous donner quelque nouvelle œuvre puissante et douce que j'applaudirai de loin, hélas! Moi, je suis dans la maçonnerie, dans la charpente, dans la bâtisse, comme un roi constitutionnel, ayant pour Versailles une masure qui me plaît pourtant, parce que d'avance je vois votre alvéole dans ma pauvre ruche.

Ex imo.

Toutes nos tendresses et tous nos hommages à votre charmante femme.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi matin, 16 octobre 1856.

Mon grand et cher maître, — j'ai eu hier soir un très chaud et très franc succès[1]. C'est à vous qu'il revient comme tout ce qui est en moi, âme et pensée, et c'est à vous que je l'envoie. Je vous aime.

Je vous enverrai mon drame dès qu'il paraîtra, et je serai bien heureux si vous trouvez une heure pour le parcourir. J'ai encore pris avec simplicité toute une phrase de votre lettre aux Italiens[2]. Cela me réjouit de faire

1. *L'Avocat des Pauvres.*
2. Lettre écrite en réponse à cet appel de Mazzini : « Je vous demande un mot pour l'Italie. Elle penche en ce moment du côté des rois. Redressez-la. »

applaudir en plein théâtre votre pensée proscrite. Quand vous reviendrez, je vous rendrai publiquement tout ce qui est à vous, et ce sera une bien autre joie.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 23 novembre.

Je connais peu de créations aussi émouvantes et aussi hautes que ce cinquième acte. La scène où Trévor étreint Saffrey, où ce bec d'aigle tord ce serpent, où l'accusé formidable retourne la peau de l'accusateur toute saignante et toute chaude, et fait crier ce damné écorché vif et fumant, cette scène qui se termine dans une sorte de sérénité sublime et sinistre, cela est grand, très grand, et j'en ai pleuré en lisant, d'émotion pour moi, de joie pour vous. A travers mon inextricable emménagement (depuis six mois maçons, plâtreurs, charpentiers, menuisiers, peintres, plombiers [qu'ils appellent pioneurs], vitriers, serruriers, couturiers, couturières, etc..., etc...), à travers ce hourvari inouï qui amuse dix minutes et fait endiabler le reste du temps, je me suis donné une représentation de *L'Avocat des Pauvres*, et, je vous le dis dans l'effusion de mon cœur, c'est une belle œuvre, héroïque, dramatique, populaire, vraie par l'humanité, vivante par le style, sainte par le but. Cela a soulevé beaucoup d'envie et de haine. Rien de plus simple, et de plus juste même ; l'outrage devant toujours se mesurer à l'auréole. Votre Trévor est une superbe et pathétique figure, et tout le grand groupe du drame s'étage admirablement autour de lui. Mais

écrire n'est rien, je voudrais vous parler. Si je vous tenais, je vous dirais le crescendo de mon bravo scène à scène, et tous les mots que j'avais notés! profonds, tristes, gais, douloureux, grands! Je voulais vous les souligner, mais il faudrait transcrire le volume, et j'aime mieux vous crier de toute ma force que je vous applaudis plus que jamais et que plus que jamais je vous aime.

Que c'est triste de ne pas vous avoir vu, c'est-à-dire, *vus*, cette année, car dans notre cœur votre charmante femme est inséparable de vous. — Au moins, dédommagez-nous amplement l'an prochain. Il y a dans votre beau drame un mot sur *la grève déserte*, sur *l'abandon* et sur *l'ami qui vient;* vous avez songé à moi en l'écrivant, j'ai songé *à vous* en le lisant.

Votre lettre n'est pas retrouvée.

Paul Meurice à Victor Hugo.

4 décembre 1856.

Mon grand et cher maître, je vous avais écrit tout de suite pour vous remercier de votre bonne lettre et de votre louange si belle et si douce. Il paraît que la poste a confisqué ce remerciement, mais elle ne peut pas confisquer la reconnaissance, et votre cœur sait qu'elle est dans le mien, n'est-ce pas? Merci! merci! merci!

Je vous écrivais que j'avais vu Fournier[1]. Il donne

1. A propos d'un ballet que Paul Foucher tirait de *La Esmeralda*.

10 pour 100 pour les droits d'auteur de la soirée. L'agent fait la répartition. Fournier fera en sorte que le musicien soit désintéressé, en dehors des droits, pour vous attribuer la moitié des droits du ballet, soit 2 pour 100. Il a conclu avec Paul Foucher pour la reprise de *Notre-Dame* dans l'hivèr de 1857. Paul Foucher vous demande d'approuver par un mot ce qui a été fait et pour *La Esmeralda* et pour *Notre-Dame.*

On parle de jouer *Rigoletto* aux Italiens. *Rigoletto* c'est *Le Roi s'amuse.* Mais le livret n'a pas encore été traduit ni publié en France. L'incroyable motif du jugement de *Lucrèce Borgia* disparaît ici. Que faut-il faire?

Je vous parlais aussi dans ma lettre de cette combinaison de librairie dont Hetzel a dû vous écrire. L'affaire est sûre et mettrait au bas mot 10.000 francs dans votre poche, sans préjudice pour l'avenir et sans vous donner la moindre peine[1]. C'est absolument différent de l'absurde combinaison des *Œuvres choisies* qui font tort aux œuvres complètes. Ici, au contraire, l'effet moral est excellent, et le succès charmant aide au succès du tout. D'ailleurs vous avez eu vous-même un précédent dans la publication de votre petit volume sur Napoléon. Si la chose est faite avec soin (et Hetzel s'entend aux éditions de luxe) vous pouvez gagner tous deux pas mal d'argent.

Adieu et merci encore.

Je vous envoie le prospectus des œuvres de Quinet. J'ai pensé que vous voudriez souscrire. Et si vous trouviez quelques souscripteurs parmi les Guernesiais? Les Asplet?...

1. Publication du *Livre des Mères*, par Hetzel.

Victor Hugo à Paul Meurice.

16 décembre 1856.

Comme Charles vous le dit, notre pauvre chère enfant va un peu mieux, ce qui me donne la force d'écrire[1]. Cher et doux ami, vous comprenez mes anxiétés. Cependant il faut que je vous parle affaires. — Non, votre lettre en réponse à la mienne ne nous est pas parvenue, la suivante seule a passé. — Décidez pour le mieux avec M. Marc Fournier. Je sais que vous prendrez mes intérêts comme les vôtres, ce que vous ferez sera donc bien fait, et à coup sûr je le ratifierai. Que Paul aussi fasse pour le mieux. *Le Victor Hugo des Enfants* est une excellente idée, vous avez raison. Hetzel me fait des offres. Je ferai certainement la chose. — Le Théâtre Italien me vole mes droits pour *Hernani* et *Lucrèce*. Je n'ai donc pas à transiger avec des voleurs. Donc, s'opposer purement et simplement à la représentation de *Rigoletto*, copie du *Roi s'amuse.*

Je vous embrasse tendrement.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 21 décembre 1856.

Nous n'avons su vos anxiétés que lorsqu'elles étaient déjà passées. C'est là l'amertume de cette lointaine séparation. Comme nous nous sommes associés de cœur à votre peine! Pauvre chère Mme Hugo, qu'elle a dû

1. Adèle Hugo venait d'être gravement malade.

souffrir! Mais un coup si affreux était impossible, vous ne redevez rien à un tel malheur.

On joue *La Esmeralda* (ballet) mardi; mais avec *Le Fils de la Nuit*, et seulement en deux actes. La chose a donc, comme droits d'auteur, fort peu d'importance. Ce qui en a, c'est le traité que Paul Foucher a obtenu, à cette occasion, de Marc Fournier, et d'après lequel *Notre-Dame de Paris* sera joué l'hiver prochain avec un grand luxe de décors et de costumes.

Est-ce qu'Hetzel vous demande comme titre *Le Victor Hugo des Enfants?* Il me semble que ce serait rétrécir le cercle. Ce livre va aussi bien, en charmant présent, aux jeunes femmes, aux jeunes mères, aux jeunes filles. Je lui avais proposé : *Les Enfants*, par Victor Hugo. Il y a là, je crois, un immense succès et une affaire superbe si l'édition est belle et dignement illustrée.

Il est probable que le Théâtre Italien passera outre à l'opposition et jouera *Rigoletto*. De là, procès pour vous. Paillard de Villeneuve a été l'avocat de Calzado, le directeur, contre Verdi. Si vous lui écriviez? Ne pourrait-il pas faire reconnaître vos droits à l'amiable?

A vous, à vous, à vous.

Victor Hugo à Paul Meurice.

25 décembre.

J'achève cette lettre omnibus. C'est un embrassement du jour de l'an que je vous envoie à tous les deux.

Mon doux poëte, mon noble ami, continuez de faire de grandes et tendres choses. J'ai parlé de vous toute cette semaine avec une femme d'esprit qui vient de Paris, qui a vu et admiré *L'Avocat des Pauvres* et qui

vous aime. Si je vous envoyais nos rabachages sur vous, j'en emplirais dix pages, et je n'ai que dix lignes.

Vous avez cent fois raison — *Les Enfants*, par Victor Hugo, voilà le vrai titre. J'enverrai à Hetzel l'extrait de votre lettre. — Et puis, laissez-moi, vu le premier de l'an, vous donner cette carte, ou pour mieux dire, ce petit bout de carton.

C'est égal, ma fille est hors de danger. J'ai le cœur bien content.

Tuus — vester.

Je vois *Esmeralda* pièce. — J'en suis ravi. — J'ai bien besoin de quelques liards. — Quant à *Rigoletto*, tout pourrait s'arranger si le théâtre reconnaissait mon droit sur *Hernani* et *Lucrèce*, c'est-à-dire renonçait à me voler. Qu'en dit Paillard de Villeneuve?

Paul Meurice à Victor Hngo.

1er janvier 1857.

Bonjour et bon an, mon cher et grand maître. Vous savez tout ce que je vous souhaite, mais je ne vous l'écris pas de peur que mes vœux ne soient interceptés... par le brouillard.

Les journaux annoncent les répétitions de *Rigoletto*. J'ai vu les Escudier, mandataires de Verdi. Ils font cause commune avec vous pour empêcher les représentations du Théâtre Italien. Ils vous conseillent de ne pas attendre l'annonce de *Rigoletto* sur l'affiche, et d'envoyer un huissier pour empêcher l'annonce même; sinon, on va en référé au dernier moment, et le référé autorise la représentation, sauf jugement, puis il faut

faire un procès au fait accompli. Mauvaise situation.

Autre chose : Paillard de Villeneuve est l'avocat, l'ami, le bras droit judiciaire de Calzado. Il a plaidé pour lui contre Verdi. Ne feriez-vous pas mieux de prendre pour avocat Crémieux? Envoyez-moi vos instructions le plus tôt possible. Il y a urgence.

Je vous embrasse et je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Hauteville-House, 4 janvier.

Il y a urgence, en effet, et je vous réponds courrier par courrier. Avez-vous le temps de voir cinq minutes mon excellent ami Paillard de Villeneuve? Il me semble qu'avant d'en venir à des actes judiciaires, puisque lui, mon avocat et mon ami, est dans l'affaire, l'affaire peut très simplement s'arranger par lui. Il a plaidé excellemment pour moi dans le procès contre Ragani pour *Lucrèce* et *Hernani;* personne n'est plus que lui pénétré de mon droit. Puisqu'il est l'ami et le conseil de M. Calzado, il lui sera aisé de faire comprendre à ce directeur nouveau (et évidemment honnête homme puisque Paillard de Villeneuve l'appuie), que le Théâtre Italien me vole depuis deux ans à la faveur d'un arrêt qui n'est autre chose qu'un coup de haine contre un proscrit. Je suis décidé, quant à moi, à toute revendication ultérieure, à moins que le Théâtre Italien, mieux inspiré et mieux conseillé, ne reconnaisse son exaction et mon droit. Paillard de Villeneuve peut être et sera évidemment volontiers cette inspiration et ce conseil. M. Calzado comprendra, et en me restituant mon droit sur *Lucrèce* et *Hernani*, méritera que je lui concède

Rigoletto, ce que je ferai dans ce cas-là de grand cœur. L'affaire, grâce à Paillard de Villeneuve, est donc évidemment très arrangeable. Voulez-vous lui en parler? Au cas improbable où la conciliation qui me semble si facile échouerait, alors l'huissier marcherait et, en quittant bien à regret Paillard de Villeneuve, j'aurais recours à mon autre éloquent ami Crémieux. Tout cela ne vous paraît-il pas sage? Je le remets à votre diligente amitié.

Mes plus tendres respects à Mme Paul Meurice.

A vous tout mon cœur.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi.

Il s'est passé lundi un fait tout à fait inouï que personne n'eût pu prévoir!!! Mais pour que ma lettre vous parvienne, je supprime les commentaires et les épithètes. Je vous écrivais dimanche que Calzado n'oserait, avant le jugement, afficher et représenter *Rigoletto*. Dimanche, en effet, pas d'affiche du Théâtre Italien, quoiqu'il soit d'usage d'afficher dès le dimanche le spectacle du mardi. Lundi, je sors à midi. Je vais aux affiches, et qu'est-ce que je vois?

THÉATRE ITALIEN

—

PAR ORDRE

—

Première représentation de *Rigoletto*.
Opéra en 3 actes, Paroles de M. Piave.
Musique de Verdi.

Je me suis arrangé de façon à me procurer une de ces affiches. C'est un monument ça, c'est de l'histoire. Auguste vous portera cette affiche. Elle vous coûte assez cher pour qu'au moins vous la possédiez. Par ordre! et, le soir, la représentation a eu lieu, mais On n'est pas venu[1]. Avant-hier mardi, deuxième représentation. L'affaire est venue hier mercredi au tribunal. Crémieux a été admirable. Il est allé aussi loin que possible. Il a noblement et vaillamment parlé de vous. Il a su, par un artifice oratoire qui n'est pas dans Quintilien, rapporter et flétrir l'affiche de lundi. L'attestation si formelle du comité de l'Association a produit un tel effet que l'avocat du Théâtre Italien n'a pas osé soutenir que *Rigoletto* n'était pas la contrefaçon du *Roi s'amuse*. Mais savez-vous sur quoi il s'est appuyé? Encore sur la prescription. Le livret italien de *Rigoletto* n'a pas été pourtant publié et traduit en France comme le livret d'*Ernani* et celui de *Lucrezia Borgia*. Mais la partition a été gravée depuis plus de trois ans! Il était tard. L'avocat du Théâtre Italien n'a pu finir et l'affaire a été renvoyée à huitaine, pour l'achèvement du plaidoyer, la réplique de Crémieux et le jugement. Crémieux a fait d'ailleurs ses réserves. Si vous gagnez, la recette *intégrale* de toutes les représentations vous appartiendra. Et comment ne gagneriez-vous pas? Les frères Escudier, propriétaires des œuvres de Verdi, viendront attester mercredi que s'ils ont gravé, il y a quatre ans, la partition de *Rigoletto*, c'était après en avoir obtenu de vous l'autorisation. Votre droit est donc intact, et il serait monstrueux qu'il fût méconnu. A mercredi. Je vous enverrai le compte-rendu du *Droit* et de *La Gazette des Tribunaux* aussitôt qu'il paraîtra. Je vous en-

1. Les mots *Par ordre* imprimés sur l'affiche indiquaient que l'empereur ou l'impératrice devait assister à la représentation.

verrai aussi tous les feuilletons sur *Rigoletto*. On donne aujourd'hui la troisième représentation. *Rigoletto* a un très grand succès. On me dit que, même en dehors de la musique qui est belle, l'impression du drame a été saisissante. On vend chez tous les libraires l'édition Marescq du *Roi s'amuse*, dont le prix est porté à un franc par une collate sur la brochure. Il n'est bruit que de cette affaire. Vous faites même tort à Verdi. A mercredi. J'ai reçu hier votre lettre et je vais faire dès aujourd'hui vos commissions. J'ai aussi reçu la *Conclusion*[1] de Victor. Je verrai Pagnerre le plus tôt possible.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

29 janvier.

Encore des ennuis que je vous envoie, comme manière de vous prouver ma reconnaissance pour toutes les peines que je vous donne. Votre lettre sur l'affaire *Rigoletto* nous a fait le plus grand plaisir. Maintenant, voulez-vous vous charger de remettre celle-ci à notre excellent et éloquent ami Crémieux, et l'autre (double) à la Commission des auteurs dramatiques. — Je ne sais comment faire pour vous répéter que je suis à vous du fond du cœur. Je voudrais pouvoir vous dire d'une façon nouvelle que je vous aime à la vieille manière. Quelles bonnes causeries vous devez faire avec Auguste. Je suis jaloux de lui et envieux de vous

1. Pour le livre *La Normandie inconnue*.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche.

L'arriéré de l'Institut est-il payé? L'appât des 15 fr. d'étrennes a-t-il fait venir le sous-Pingard? Excellent et cher ami, sauf meilleur avis et à moins que Crémieux, dont la généreuse amitié mérite toute obéissance de ma part, ne le veuille absolument, je ne crois pas utile d'appeler du jugement *par ordre*. Aucun espoir, bien entendu, en leur *Impériale*. Oui, dites-vous, mais la Cour de Cassation! — Quelle différence voyez-vous entre le Delangle de l'appel et le Troplong de la Cassation? Troplong est pire. Vous savez que mon nom fait écumer cette fange — fait de cette face blême une face verte. Demandez à Crémieux combien cela coûterait d'aller en cassation. Fort cher, je crois, et ce serait de l'or perdu dans cette boue. Tirez donc de la farine d'un sac de suie et de la justice de ces juges-là! Causez-en avec Crémieux, et mandez-moi vos avis.

Nous écrirons à Auguste mardi. En attendant dites-lui que le billard est arrivé, qu'on va le monter. Je voudrais aussi qu'il voulût bien prendre la peine de passer chez le fameux grainetier Vilmorin et de m'acheter : deux cents *griffes* de deux ans, d'asperges grosses violettes, dites, de Hollande. Cela coûte environ 3 francs le cent et fait peu de volume. M. Vilmorin les ferait emballer lui-même (ou empaqueter, il faut craindre l'écrasement), et Auguste pourrait faire mettre le paquet dans la caisse aux tapisseries, si tapisseries il y a. Autrement dans une caisse à part, et au roulage. Le velours et le bénitier sont-ils en route? Nous les atten-

dons avec impatience. Je bâtis toujours; je suis en proie au flegme déguisé en maçon, et à la lymphe masquée en charpentier. Aussi ma maison avance-t-elle comme celle d'un escargot. Cette sage lenteur me ruine par-dessus le marché.

Je serre vos quatre mains qui n'en sont qu'une pour moi.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Jeudi 9.

Si le succès a la verve de la pièce, je ne sais où il s'arrêtera. Quelle œuvre charmante et touchante. Vous n'avez fait qu'un clavier de la gaîté et de la douleur, et sur ce clavier humain vous chantez un chant divin. C'est une comédie profondément murée dans un drame, qui fait presque à la même minute jaillir du cœur le meilleur rire et les meilleures larmes. Votre Fanfan la Tulipe est une trouvaille; mais pour trouver ces trouvailles-là, il faut être vous, c'est-à-dire le poëte doublé d'un philosophe, le philosophe centuplé d'un poëte. Bravo! bravo! bravo! je m'époumonne à vous applaudir dans mon ouragan qui fait rage. O mon doux et charmant et généreux poëte, venez donc que nous causions de toutes ces scènes exquises, vives, vraies, éclatantes de rire et poignantes. Vous aussi vous êtes un peu amoureux de Mme de Pompadour! mais on le devient comme vous dans l'entraînement de cet amusant et pathétique drame. Je vous écris, le livre refermé, ayant encore une petite larme au coin de l'œil.

Je suis assez contrarié : ma maison va être finie, et au moment de m'y asseoir, voici que les médecins veulent

que je voyage. Comprenez-vous ce guignon? Ce serait une absence de six semaines ou deux mois. Mais où aller? qui est banni de France trouve le monde fermé. Peu importe après tout — *alors j'aurai la tombe.* Me serais-je prédit mon avenir dans cette scène-là? Mais ne parlons plus de ce détail. Avez-vous vu Bixio? Je vous embrasse tendrement — *ex imo* et encore bravo, mon poëte.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi.

Mon bien cher maître, que je vous remercie de votre bonne lettre! elle m'a fait tout fier et tout heureux. C'est là mon grand, mon vrai succès que vous ayez bien voulu me lire, et que vous m'ayez lu sans trop d'ennui. Vous me dites des choses si tendres et si charmantes! Je ne les mérite qu'à un point, c'est que je vous aime et que mon cœur et ma pensée et ma vie sont bien réellement à vous.

J'ai vu enfin M. Bixio et je lui ai remis moi-même votre lettre. Mais j'ai bien peur que la générosité de M. Bixio ne se borne aux 300 francs qu'il a remis à Mme Hugo[1]. Il y avait là M. Carnot et un étranger quand il a lu votre lettre. Il l'a lue d'un bout à l'autre, et il s'est contenté de me dire qu'il n'y avait rien qui me concernât, mais seulement de précieux et affectueux remerciements, et qu'il vous répondrait. J'avais cacheté la lettre, selon votre recommandation, et, devant des personnes tierces, il était bien impossible de parler des 200 francs. Hetzel ne va-t-il pas arriver bien-

1. Pour la Caisse des Proscrits.

tôt à Paris? Il est de l'intimité de M. Bixio, et si je ne reçois pas la somme, ne pourrait-il pas en parler?

En attendant, voulez-vous avoir la bonté de remettre pour moi cent francs à la Caisse pour mon envoi de fin d'année. Je les porterai à votre avoir dans le compte que je vous enverrai au commencement de janvier. J'ai montré à Mélingue les lignes qui le concernent dans votre avant-dernière lettre. Il en a été profondément touché, et vous en remercie du fond du cœur.

A quand *Les Petites Épopées*[1]? Est-ce que votre voyage les retardera? Est-ce que vous serez absent de Guernesey ce printemps? Quelle hâte j'ai de vous embrasser.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Mardi, 6 février.

Auguste nous a envoyé de vous et de lui toutes sortes de bonnes nouvelles qui nous charment. Il va être joué[2], triomphalement je l'espère, et certes, il le mérite. Et vous, mon cher et généreux poëte, vous faites succéder Frédérick à Mélingue et vous allez être toute l'année le victorieux du drame sur mon vieux boulevard où je suis heureux de voir votre affiche remplacer la mienne et *Fanfan la Tulipe* sourire radieusement après Saverny. Ayez toutes les gloires et tous les bonheurs et il me semble que ma créance sur le destin me sera payée.

1. Premier titre de *La Légende des Siècles*.
2. On répétait *Souvent Homme varie* au Théâtre-Français.

Avez-vous eu la bonté de payer pour moi les 618 francs de l'assurance sur la vie et de retirer la quittance? cela pressait vu le délai de rigueur. Puis-je encore tirer 50 francs sur vous? répondez-moi un mot à ce sujet, et puis causez un peu de moi avec Auguste, pensez un peu à Guernesey qui vous aime et vous désire. Je suis toujours plongé à mille brasses au-dessous des vivants dans le gouffre des *Petites Épopées*. J'en suis content, je lèche mon petit ours avec bonheur. Dites donc à Mme Paul Meurice qu'elle est une bien belle dame et bien charmante et que nous l'aimons bien. — Les livres sont arrivés. — J'écrirai à Janin et aux autres... Envoyez-moi le velours vert dès que vous pourrez.

Paul Meurice à Victor Hugo.

13 mars.

Mon grand et cher maître,

Les tout-puissants souhaits que vous avez envoyés vers moi, jeudi, de Guernesey, m'ont porté bonheur. *Le Maître d'École* a pleinement réussi. J'ai eu, de par le génie de Frédérick, ma petite part d'une soirée splendide. C'est ma grande joie et mon vrai succès de vous le dire, parce que je vous aime, parce que j'espère que vous m'aimez un peu, et enfin parce que tout le bien qu'il peut y avoir dans ma pensée vient, je le crois et je le sens, de la vôtre.

Et maintenant après avoir eu, par une chance invraisemblable, deux pièces[1] jouées de suite cet hiver, je

1. *Fanfan la Tulipe* et *Le Maître d'École*.

vous dirai que pour le moment, j'en ai assez de moi. Je vais avoir tout à l'heure la pièce d'Auguste, mais je voudrais bien avoir encore et bien vite *Les Petites Épopées.* Quand nous les donnez-vous? Auguste me dit que vous n'êtes pas encore fixé sur le titre. *La Légende humaine* serait un titre superbe. Mais Balzac, qui est peut-être un peu surfait aujourd'hui après avoir été si discuté de son vivant, a appelé son œuvre *La Comédie humaine.* Ça a été la première exclamation de Janin à qui j'ai porté votre lettre hier; la chose est insignifiante pour l'avenir, mais vous tiendrez sans doute compte de l'impression du présent. *La Légende de l'Homme* n'est pas le titre exact, ce me semble, il faudrait *La Légende de l'Humanité.* Et puis les deux syllabes sourdes-muettes *de de* ne font pas bien en titre. Il faudrait une épithète. *La Légende épique* à l'air d'un pléonasme. *La Légende héroïque?* Mais vous ne parlez pas que des héros, je crois. *La Légende terrestre?* ça ressemble à une opposition à *La Légende céleste*, *ou Vie des Saints.* Vous trouverez. Le mot légende est excellent. Mais trouvez bien vite et envoyez-nous vite cette réparation et cette foi de nos âmes.

J'ai payé le bon de Mme Legros. Hetzel en partant m'a chargé de vous avertir que Bixio lui avait remis les 200 francs et que vous pouviez les tirer sur lui à Bruxelles. Il m'a également remis, en son nom à lui Hetzel, 40 francs pour Kessler. Ceci est à tirer sur moi. Plus, 100 francs que je vous prie de verser à nouveau pour moi dans la Caisse; c'est la dîme du *Maître d'École.*

Je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur.

Victor Hugo à Paul Meurice.

15 avril 1859.

Je suis affreusement impopulaire dans mon goum en ce moment, je me suis rué sur *Le Maître d'École* et je l'ai gardé *pour moi tout seul* pour le lire, ce qui m'a amené à le relire; de là un cri public contre moi. C'est égal, je suis ravi. Mon égoïsme doit être une bonne action, car j'en suis récompensé. Vous venez encore de faire là une œuvre forte et douce; cher poëte, il y a de la bénédiction dans votre beau et généreux esprit; vous créez tout un théâtre humain par la réalité, angélique par l'idée. Et quelle merveilleuse et inépuisable variété d'émotion, de style, de vérité! Vous faites rire, sourire, rêver, penser, pleurer, saigner. Il y a là toutes les cordes, même la corde de l'arc; car souvent l'idée s'enfonce comme la flèche, et, longtemps même après avoir fermé le livre, on la sent en soi qui tremble. J'ai tout applaudi dans votre drame; quel Everard! Quel Bux! La scène finale du premier acte est un chef-d'œuvre. Votre Everard est le saint Michel de la douceur. *Vous me regardez.* Quel mot! et la scène de la fable! comme c'est grand! Cher ami, avez-vous senti que je vous ai embrassé à cet endroit-là? L'action poignante, réelle, intime, se tord de scène en scène avec une angoisse qui ne nous quitte que dans la sérénité douloureuse du dénouement. Il n'a pu dire *ma fille*, mais il a pu entendre *mon père.* On ferme le livre sur cette larme profonde et l'on rêve. Vous avez bien fait de dédier cette œuvre émue, et presque sainte à force de sentiment humain, à George Sand. Elle y a droit, c'est comme vous le grand cœur dans le grand esprit.

Il faut maintenant que je vous parle affaires, est-ce assez hideux? Voici : Pouvez-vous me permettre de tirer *cent* francs sur vous? Si vous ne me donnez contre-ordre, dans une dizaine de jours, Mme Legros vous présentera le bon. — Est-ce que vous voudriez faire remettre cette lettre à M. Charles Baudelaire.

Hetzel m'a tellement tiré par le pan de mon vieux paletot que, pour qu'il ne le déchire pas, je me décide à lui donner *La Légende des Siècles.* (Vous savez que c'est là mon titre. Auguste m'a écrit que vous en étiez content, et lui aussi.) Hetzel aime grandement ce titre, mais comme il tient aussi, et très fort, au titre *Petites Épopées* — nous arrangerons la première page ainsi :

VICTOR HUGO

—

LA LÉGENDE DES SIÈCLES

Première Série. — Les Petites Épopées.

T. I. — T. II.

La chose devant avoir un certain développement, un sous-titre spécial à chaque série est plutôt bon que mauvais. Qu'en pensez-vous?

Et puis, il y a une chose sûre, c'est que je voudrais bien aller ce soir au *Maître d'École !* C'est de cela que je suis proscrit.

Mettez-moi aux pieds de votre charmante femme.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 21 avril.

Quel bien me font les lettres de vous pareilles à celle que je viens de recevoir! En vérité, vous êtes aussi bon

que vous êtes grand. C'est bien à vous que je pourrais dire, quand je fais quelque chose de passable : *Vous me regardez.* Je vous remercie de m'avoir lu, je vous remercie de m'avoir envoyé ces douces et indulgentes paroles. Je vous aime de tout mon cœur comme de tout mon esprit.

Oui, *La Légende des Siècles* est un titre superbe. C'est plein de grandeur. Cela va bien avec votre signature. Cela fait rêver ce que ce sera. C'est mille fois plus beau que le titre : *Les Petites Épopées;* il fallait réserver ce mot *petit* à un autre de vos *sujets.* J'ai causé avec Auguste du conseil qu'Hetzel vous donne de garder les deux titres à la fois; notre impression à tous deux a été la même : nous trouvons que *Les Petites Épopées* valent moins comme sous-titre que comme titre. Vous voulez un titre de série, un titre *spécial*, et c'est un second titre général, une redite (amoindrie) de *La Légende des Siècles*, et qui, tout en n'ajoutant rien, ne définit rien. Vous n'intitulerez pas votre second cycle *Les Grandes Épopées.* Avec deux titres de genre semblable, il est à craindre qu'il ne se fasse une confusion dans le public, — et, comme les deux titres viendraient également *en avant*, pour parler comme les peintres, les uns pourraient adopter le premier, les autres le second, en parlant du livre. Il me semble qu'il vaut mieux garder à l'effet de cette grande publication son unité, et, s'il y a lieu de donner un titre à chaque série, mettre ce sous-titre au second plan, comme *Autrefois* et *Aujourd'hui* dans *Les Contemplations.* Vous seul qui connaissez l'ensemble de votre œuvre, pouvez déterminer ce que chaque série aura de spécial.

Cependant Auguste me dit que vous avez l'intention, très habile et très profonde, de donner, dans votre première série, des poëmes modernes en même temps

que des poëmes antiques. Il est probable aussi que, pour les mêmes raisons, vous y mêlerez les guerriers et les penseurs, les héros et les martyrs, les faits et gestes et les idées. Il n'y aurait donc pas à marquer dans le sous-titre l'ordre logique ou l'ordre chronologique. A la rigueur, ne pourriez-vous, cette fois, vous contenter du premier titre *La Légende des Siècles*, bien l'établir dans les esprits, y bien habituer les bouches, et puis ajourner la difficulté à la seconde publication, à la seconde série. Alors *La Légende des Siècles* pourrait devenir l'avant-titre, le titre générique, et on donnerait l'importance nominale et typographique au titre nouveau. Votre idée serait ainsi à la fois continuée et renouvelée. Ce serait le même livre et ce serait une nouvelle publication. Je vous soumets très humblement sur tous ces points nos impressions qui sont presque des conjectures; vous seul savez et vous seul pouvez juger.

J'ai touché les trois premiers mois de l'Institut, et je vous dois 100 francs pour la Caisse des proscrits. J'ai donc quelque 300 francs à vous, et vous pouvez tirer sur moi pour la somme qui vous plaira, et quand il vous plaira.

Votre

Paul M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

21 juillet.

Après *Les Contemplations*, voici *La Légende des Siècles* qui frappe à votre porte. Cher et admirable ami, est-ce que vous allez consentir encore cette fois à la

hideuse corvée des épreuves à corriger? Je ne sais en quels termes vous demander cela. Je pense que M. Hetzel vous a vu, et vous a présenté sa requête et la mienne. J'avais songé à prier Auguste de vous aider dans ce labeur; mais j'apprends qu'il est à Villequier. La chose, hélas! retombe donc tout entière sur vous. Voici ce dont il s'agirait : Claye imprime sur l'édition de Bruxelles et la calque *page à page.* Vous reverriez chaque feuille avec ce merveilleux soin que vous avez, vous donneriez le bon à tirer, et vous auriez la bonté de veiller à ce que toutes les bonnes feuilles me soient envoyées *en temps utile* (en cas de *cartons* pour fautes échappées) comme vous avez fait pour *Les Contemplations.* Puis, cet ennui terminé, et le livre jeté aux vents, vous viendriez nous voir, n'est-ce pas? et nous nous dédommagerions ensemble de toutes les peines que je vous donne. Ma femme et ma fille reviennent le 30.

Mettez-moi aux pieds de Mme Paul Meurice.

Je vous serre dans mes bras.

Amitiés à ceux qui m'aiment.

Croyez-vous qu'il serait utile de commencer à annoncer le livre?

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 24 juillet.

C'est encore moi, voici la chose : ce que je vais vous demander est excessif, mais, cher doux ami, refusez-moi tout net si le temps vous manque. — Pouvez-vous

aller passer deux heures pour moi dans les bibliothèques, lire dans quelque *dictionnaire de conversation* ou encyclopédie les articles biographiques sur *Torquemada*, faire copier (à mes frais bien entendu) le mieux fait, le plus détaillé, et me l'envoyer? Lire aussi les articles d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand? En outre, vous informer s'il y a quelque monographie, histoire spéciale, du dit Torquemada, et en ce cas, me l'acheter et me l'envoyer. En outre, voir si l'*Histoire de l'Inquisition* de Llorente contient sur cet être quelque chose de détaillé et de curieux, et m'envoyer ce quelque chose; enfin, faire comme pour vous, cher poëte, si vous aviez un drame en tête sur Torquemada? Vous pourriez confier l'ensemble de l'envoi à Mme Chenay ou à son mari. Ils vont nous arriver vers le 4 août.

Autre chose : Vous connaissez, le jeune homme fort distingué, je le sais par une lettre d'Auguste, qui m'a fait parvenir le très intéressant manuscrit du lieutenant Vuillemot; il y a dans ce manuscrit des lettres d'un ami du lieutenant qui signe H. B. Pourriez-vous savoir et me dire le nom qui est sous ces initiales, car c'est le nom d'un homme de cœur, de talent, d'âme, à qui il convient que j'écrive.

Que vous êtes secourable et bon! — Hetzel, après sa mère morte, a son fils malade, il doit être à Spa maintenant. L'avez-vous vu à Paris? — Avez-vous pu lui faire tenir ma lettre?

L'impression de *La Légende des Siècles* est-elle commencée chez Claye? Je ne sais rien, les va-et-vient d'Hetzel cassent continuellement le fil entre lui et moi. A bientôt. Que vous dire? Je vous aime bien.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 14.

Je vous écris un peu à la hâte, la poste partant aujourd'hui de bonne heure.

Le tirage du premier volume est presque achevé. Vous avez dû recevoir les bonnes feuilles, ou vous les recevrez en même temps que ce mot.

Nous attendons vos corrections pour la feuille 17 (Table).

J'ai reçu hier soir les premières épreuves des feuilles 1 et 2 du second volume.

Une grave omission se trouve sur la bonne feuille belge, que je ne peux réparer sans vous. Page 9, il y a tout un vers omis, le vers 16. — Le vers :

On voit devant Ratbert trois haches destinées

n'a pas de rime. — Je vous prie instamment de m'envoyer ce vers courrier par courrier; car je ne pourrai donner le bon à tirer que je ne l'aie. Revoyez aussi, je vous prie, les bonnes feuilles de Bruxelles, et indiquez-moi les autres fautes qui peuvent s'y trouver, surtout dans la ponctuation. Je crains qu'il n'y en ait. Je vous signale *Pysché*.

Et la préface!

Votre

PAUL M.

Je mets à la poste aujourd'hui *La Bohême dorée*[1].

1. Roman de Charles Hugo.

Victor Hugo à Paul Meurice.

16 août 1859.

Comme c'est vrai que vous êtes Providence! J'avais relu deux fois cette feuille sans m'apercevoir du vers oublié. Le voici : il termine le paragraphe où est le speech des huissiers et vient immédiatement après le vers : *Parler insolemment sans être interrompu.* Le voici donc :

Et puisse l'Empereur vivre longues années,
On voit devant Ratbert trois haches destinées
Etc.......

Mais je vous signale deux choses graves :

1° On vous envoie de Bruxelles comme définitives, pour que vous donniez, vous à Paris, le bon à tirer, des épreuves qui n'ont pas reçu mon bon à tirer à moi. J'ai envoyé hier seulement (15 août) le bon à tirer de la première feuille du tome II avec indications de fautes assez nombreuses à corriger. Veuillez donc, je vous prie, vous plaindre de ma part, *ne tenir aucun compte de l'envoi belge*, et ne donner aucun bon à tirer qu'on ne vous ait envoyé *les bonnes feuilles corrigées d'après mes corrections du* 15 *août.* J'ai donné le bon à tirer (hier) des trois premières feuilles seulement, je compte en envoyer deux ou trois autres aujourd'hui ou demain. Mais, je vous en supplie, mon admirable et cher alter ego, enjoignez de ma part à l'imprimeur belge de ne vous envoyer que les bonnes feuilles ayant passé par mon bon à tirer. Autrement il arriverait ceci (qui a failli arriver) que vous donneriez un bon à tirer pendant que je corrigerais encore.

2° Je n'ai rien reçu de Paris, ni feuille 17, ni bonnes feuilles, — rien. Je me suis informé à la poste ici. Rien n'est venu. L'envoi a-t-il été fait à votre connaissance? Qu'est-ce que cela voudrait dire? qu'y aurait-il là-dessous? Est-ce une puce — ou une mouche — que nous avons à l'oreille? Ne serait-il pas prudent de faire passer les envois de bonnes feuilles par Bruxelles (Parfait), qui me les renverrait en écrivant sur l'adresse : M. A. Vacquerie, à Guernesey. J'avais dit à Hetzel de vous le dire, il l'a oublié. Cela retarderait d'un jour ou deux, mais serait plus sûr. Qu'en pensez-vous?

J'écris de mon côté à Bruxelles pour qu'on ne vous envoie plus d'ébauches comme bonnes feuilles. Cela est fort, je l'avoue.

Charles a reçu *La Bohême dorée.*

A vous — à vous — à vous.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Jersey[1], 16 juin 1860.

Cette date ne vous surprend pas, je pense, cher Meurice, et Auguste vous a probablement raconté tout ce charmant incident de Jersey sollicitant de moi son amnistie, et l'ovation succédant à l'expulsion. Je vous envoie, sous ce pli, mon speech et le récit du meeting dans le principal journal français de Jersey, et aussi un article du journal anglais qui vous mettra au fait

1. Les Jersiais venaient d'ouvrir une souscription pour venir en aide aux Siciliens révoltés. Ils avaient envoyé à Victor Hugo une adresse signée par cinq cents notables habitants de Jersey lui demandant de rentrer dans l'île et de prendre la parole en faveur de Garibaldi et de sa glorieuse entreprise.

de l'enthousiasme. Tout cela est significatif et touchant. Voulez-vous vous entendre avec Auguste pour ce discours? J'en crois la publication très possible en France. Voulez-vous remettre ceci de ma part à M. Havin; Garibaldi étant permis, il n'y aura pas, je crois, de difficultés à la publication dans *Le Siècle.* S'il fallait couper quelque chose, j'autorise les ciseaux. L'important c'est que la France ait un peu l'écho de ce que j'ai dit là. Je crois ce discours utile.

Me revoilà donc dans cette île où votre douce visite de 1855 a précédé de si près notre expulsion. Charles et Victor sont avec moi; nous revoyons ensemble tous ces lieux que vous connaissez et où il y a de votre ombre, et de votre lumière aussi. Nous les aimons à cause de cela. Répondez-moi à Guernesey, je serai à Hauteville-House dans trois jours — et je vous y verrai cet été. Quel bonheur!

Tuus.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon grand et cher maître, un mot seulement : je ne veux pas vous importuner longtemps dans le grand travail qui vous tient en ce moment[1]. Mais j'apprends par Hetzel qu'il vous a écrit pour savoir au juste de vous quel était votre traité avec M. Lacroix. Tenez bon. Voici ce que j'ai dit partout, ou laissé entendre : 400.000 francs, — 150.000 francs à la livraison du

1. Victor Hugo songeait à achever *Les Misérables*. On lit, en effet, dans l'un de ses *carnets :* « Aujourd'hui 30 décembre 1860, je me suis remis à écrire *Les Misérables*. Du 26 avril au 12 mai j'ai relu le manuscrit. Du 12 mai au 30 décembre j'ai passé sept mois à pénétrer de méditation et de lumière l'œuvre entière. »

manuscrit, 150.000 quatre mois après, les cent derniers mille à des époques que j'ignorais. J'ajoute que je ne sais rien quant au temps de l'exploitation, mais que je crois qu'il a dû être un peu étendu. Ceci pour n'être pas contredit par Hetzel qui allait d'abord doutant et niant. Mais personne ne doute plus aujourd'hui, pas même Hetzel, qui s'est rendu devant ces modifications nouvelles et à demi inconnues au traité qui lui avait été proposé. L'essentiel est que le chiffre total soit nettement accepté, et il l'est sans l'ombre d'une hésitation maintenant. Inutile que vous me répondiez, mais si vous répondiez à Hetzel plus ou moins brièvement, il importait que nous fussions à peu près d'accord, vous, M. Lacroix et moi.

Je vous écrirai plus longuement quand vous appartiendrez un peu moins au temps et un peu plus à la minute.

A vous de tout mon cœur et de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 24 juin 1860.

Tout m'est arrivé, et je réponds d'un coup à vos deux lettres. Ce que vous me dites dans la première au sujet des *Misérables* est absolument évident, et je sens, dans ces excellents conseils, l'intuition tendre et infaillible de votre amitié. J'ai dit à Hetzel que je ne voulais rien conclure avant d'avoir fini, et que, quant aux 150.000 francs de Hachette dont il m'apportait l'offre, cette offre, admissible pour quatre ou cinq ans d'exploitation, n'était pas sérieuse pour *dix ans*. La

chose en est là. Gardez-moi le secret de tout ceci. Bien entendu, vous pouvez tout dire à Auguste.

Quant au speech de Jersey, que n'étiez-vous là! ce bon petit peuple a été admirable dans la cordialité de sa réparation. Je suis ravi de l'*avertissement* tout en le regrettant fort pour les deux journaux. A l'exception du *Times*, toute la presse anglaise est unanime pour reproduire et glorifier le discours orné de l'avertissement. Despotisme est décidément synonyme de bêtise. Vous trouverez sous ce pli les deux lettres pour MM. Guéroult et Duvernois.

Vous ne viendrez donc qu'à l'automne! c'est bien long à attendre, mais je serai en effet plus libre. — Je vais me remettre d'arrache-pied aux *Misérables* (Jersey m'a distrait et un peu dérangé) afin d'être bien vite tout à vous. Quelle joie d'avoir fini et de serrer votre douce et chère main.

Victor Hugo à Paul Meurice.

19 juillet 1860.

Je suis en plein dans *Les Misérables*, mais l'œuvre est à perte de vue, et me mènera plus loin que je ne croyais. Je ne pense pas avoir fini avant décembre. Ceci veut dire qu'il faut que vous veniez sans vous préoccuper de cet achèvement. Cela ne m'empêchera pas de vous en lire des bribes, si vous désirez toujours voir çà et là un ongle ou un orteil du monstre. Je me figure, si cette lettre surnageait, les Planche et les Sainte-Beuve et les cuistres futurs devisant sur ce mot : *monstre*. Il en convient donc! s'écrieraient-ils? *Habemus confitentem.*

Voyez-vous quelquefois notre cher Parfait? Je vou-

drais bien que vous vissiez Deschanel, qui est un gracieux et ferme esprit. Il est venu ici, et je lui ai déraisonné de vous. Quelle œuvre préparez-vous en ce moment? faites-m'en confidence. J'aime voir votre couvée, mon noble et doux cygne. Décidément nous n'aurons pas d'été, juillet n'est qu'un avril médiocre. Dans deux mois, l'automne. Qu'elle soit la bienvenue puisqu'elle doit vous amener. — Parlez un peu de moi à ceux qui m'aiment. Mon speech fait rage en ce moment en Italie.

A vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mercredi, 15 août.

Je suis à Paris pour quelques jours; mais je vais retourner samedi au bord de la mer où ma femme est restée. Vous ai-je dit que j'allais être votre voisin? Nous ne serons séparés que par le mur mitoyen de l'Océan; je me fais bâtir à Veules, près de Saint-Valery-en-Caux, une petite bicoque sur le galet. Je regarde le couchant, vous le levant. Il n'y a absolument que le bout de la Manche qui m'empêchera de voir votre fenêtre de la mienne. Et même ce n'est pas un méchant bout de Manche qui est fait pour arrêter mes yeux quand ils vont à vous.

Vous êtes donc en plein dans *Les Misérables :* grande nouvelle! L'attente de ce livre, c'est une des rares raisons qu'on a de vivre dans ce temps-ci! — Que j'aille m'épater au milieu de votre travail et de votre inspiration, est-ce que ça ne sera pas bien imprudent et bien impie? Mais aussi il y a bien longtemps que je

ne vous ai vu et embrassé. Prenez-y garde! si vous me tentez encore, je suis capable de tomber, un de ces matins de septembre, comme un aérolithe dans votre étoile. Mais ce ne serait que pour trois ou quatre jours.

Vous voulez bien me demander ce que je fais de mon côté. J'écris un drame et j'en rumine un autre. Je fais aussi, — et dans mes dimensions, — des misérables : le cabotin et le paysan, sous le nom de François-les-Bas-Bleus.

Certainement je verrai Deschanel avec joie cet hiver. J'aime tout ce que vous aimez.

Votre

PAUL M.

Écrivez-moi toujours à Paris. Mes lettres me suivront si je n'y suis pas.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 19 août.

Oh! venez! et restez-nous le plus possible. Ne nous inquiétons pas des *Misérables*. Ils finiront quand ils voudront. C'est un horizon immense, et j'en ai peut-être encore pour tout l'hiver. Venez donc sans les attendre. Il n'y a que ce méchant fossé, l'Océan, entre nous, et c'est précisément pour franchir ces obstacles-là que vous avez des ailes. Me voilà jaloux de Veules maintenant! Venez donc ici finir votre nouvelle œuvre. Nous travaillerons côte à côte, et je réchaufferai mon tourbillon lugubre à votre rayonnement.

Vous avez reçu dans ma dernière lettre la quittance de 1469 francs de la *Nationale* signée de moi. Je vous envoie sous ce pli un bon de 187 fr. 85 sur Pelvey (payable le 15 septembre). Avec ce que vous pouvez avoir à moi, ces deux sommes vous aideront à parfaire les 2072 francs que ma femme vous prie d'employer pour son œuvre de charité, 1° en un achat d'une obligation de chemin de fer, — 2° en achat de 3 % pour le reliquat. — Le double achat serait fait au nom de ma femme.

Je vous écris toujours à Paris. Où êtes-vous en ce moment? je sais bien où je voudrais que vous fussiez. Vous êtes une partie du soleil de l'exil. Nous vous désirons, nous vous espérons, nous vous aimons.

Ex imo.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi, 8 septembre 1860.

Je vous envoie votre compte arrêté à ce jour. — Dans les 319 fr. 75 de droits d'auteurs récemment touchés, doivent figurer les droits du *Rigoletto* traduit, que M. Escudier veut ingénument vous réduire des deux tiers. Je vous envoie sa lettre. Faites-y vous même la réponse qu'il vous plaira. Je vous rappelle seulement que le tribunal ne vous a pas donné tort dans cette affaire de *Rigoletto*, parce que la ressemblance avec *Le Roi s'amuse* n'était pas flagrante (elle l'est de tout point); mais parce qu'il y avait prescription pour le vol italien. Reste à savoir s'il y a la même prescription pour le vol français, et je ne le crois pas.

— Vous pourriez même, je pense, poursuivre et interdire cette contrefaçon de librairie. — Je serai à Paris du 15 au 20 septembre. Envoyez-moi d'ici là vos ordres.

Ceci est une lettre d'affaires pas mal lugubre et sèche! Mais bah! je la termine tout de même en vous disant que je suis de tout cœur et de toute âme

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

7 octobre 1860.

Les jours passent sans que je sache comment. Nous voici au 7 octobre déjà! J'ai quitté Veules où je ne travaillais que comme manœuvre, mais ma femme a dû y rester pour surveiller les derniers travaux, et elle y est encore! Je vois bien que nous ne pourrons pas encore aller vous voir dans cette saison qui s'avance tant. Je crains les traversées pour la santé de ma femme, et puis j'ai un drame commencé que je dois presser bien vite si je veux arriver encore en temps utile. Je ne peux pas vous dire combien je suis navré de tous ces retards et de tous ces obstacles. J'ai si grand besoin de vous voir et de vous entendre! Mais je me suis donné ma parole, et je vous la donne, qu'au premier rayon du printemps vous me verrez arriver à Hauteville-House. Il n'y a que cette idée qui me donne un peu de courage après ces deux hivers consécutifs et à l'entrée du troisième. Plaignez-moi et aimez-moi un peu.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

10 octobre 1860.

Hélas, j'en avais le pressentiment. Cette sombre année devait se passer sans soleil et sans vous. Je comprends toutes vos raisons, mais je retiens toutes vos promesses. Ainsi, à la première hirondelle! D'ici là vous nous ferez quelque œuvre belle et charmante, et je me console un peu en songeant que, roman ou drame, j'aurai l'éblouissante vision de votre esprit.

A propos d'esprit éblouissant, quand vous verrez Auguste, grondez-le donc un peu de ma part. Il écrit à tout le monde excepté à moi. Il doit pourtant bien savoir comme je suis de cœur avec lui.

Je reviens sur l'affaire de la lettre Escudier. J'ai étudié un peu la question depuis. Il s'agit de laisser jouer mes pièces en opéras *français*. Je n'autorise nullement cela. On le fait; c'est malgré moi. Dans tous les cas, je ne concède rien sur mon droit d'auteur. J'apprends qu'on me joue sans autorisation sous cette forme opéra à Bordeaux. Paie-t-on du moins mes droits d'auteur? Soyez assez bon pour vous informer près de Guyot et pour me répondre un mot à ce sujet.

Allons, résignons-nous. Remise de la joie au printemps prochain.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mme Chenay vous porte les annuaires de l'Institut et du Bureau des longitudes depuis 1852 — plus un

choix des cahiers des séances et des discours. Je vous ai envoyé déjà la liste des 60 ou 90 volumes in-quarto que M. Pingard a encore à vous. Mais cette bibliothèque ferait un colis impossible. L'employé de l'Institut qui vient de m'apporter les annuaires me dit que, si vous le désirez, il se chargerait de vendre pour vous tout ou partie de ces volumes et qu'ils valent bien de 3 à 400 francs. Il me semble que la chose en vaut la peine. — J'ai touché 100 francs de l'éditeur de M. Kalkbrenner pour les *paroles* de quatre Ballades.

Cher maître, vous travaillez, chut! je vous laisse. Je veux seulement vous dire que je vous attends et que je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 18 novembre 1860.

Vous désirez ce profil; je choisis ma plus belle épreuve, et je vous l'envoie. A qui donnera-t-on le mieux, si ce n'est au meilleur? Tous vos envois par Julie me sont bien arrivés, et je vous remercie. Certes, je vendrais bien les livres fatras en question, mais je voudrais d'abord savoir *si c'est l'usage*. Avez-vous quelque moyen de vous renseigner sûrement là-dessus? Je ne voudrais faire en ce genre que ce que tout le monde fait. Du reste les 400 francs arriveraient admirablement à propos. Quand vous verrez Auguste, soyez assez bon pour lui répéter combien je suis touché de toute la peine qu'il se donne pour la reprise de mes pièces prohibées. Je doute qu'il y parvienne, tout magicien qu'il est.

Je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 27 décembre.

Voici ma carte de visite. Je la dépose entre vos chères mains et aux pieds de Mme Paul Meurice. Je suis un peu souffrant à cette fin d'année, je n'en pense à vous qu'avec plus de tendresse. Il y a dans la souffrance quelque chose qui fait aimer mieux.

J'ai écrit le mois dernier à Noël Parfait une lettre qui a couru, je ne sais comment, et que les journaux anglais défigurent. Priez Parfait de ma part de vous donner copie de ma lettre pour que je la publie *exacte* si cela devient nécessaire. Il s'agit de Garibaldi.

Que l'année qui s'ouvre vous soit gloire et bonheur, mon doux et profond et généreux poëte!

Paul Meurice à Victor Hugo.

Que je vous remercie d'avoir pensé à moi, et de m'avoir fait ce magnifique dessin. Je n'ai pas encore donné à relier mon exemplaire de *La Légende des Siècles*, je vais mettre à la dernière page ce beau mirage de ville et votre nom au bas; ce sera comme la signature flamboyante du livre flamboyant.

Cependant soit salué et béni l'an 1861 qui va nous donner *Les Misérables!*

Parfait m'a envoyé la copie ci-jointe de votre lettre. Il est au désespoir, ce brave Parfait! Dumas n'étant plus à Paris, il a dû lui faire savoir par lettre

pourquoi vous ne lui écriviez pas, — en citant textuellement les raisons que vous lui donniez de votre silence. Dumas a supprimé les raisons et le silence, a fait un en-tête et un en-queue et a recomposé à sa façon la lettre comme lui étant adressée. Par la même occasion, Lamartine lui ayant écrit pour lui demander des nouvelles d'un ami qui réside à Naples, et ayant eu le malheur de regretter, dans une phrase incidente, la forme fédérative pour la constitution de l'Italie, Dumas a fait de cette phrase une lettre. Et voilà comment vous et Lamartine, vous n'êtes pas pour le moment en très bonne odeur sur la terre où l'oranger fleurit. Mais comme il est heureux, ce Dumas! les années l'allégissent.

Quant aux in-folios des diverses Académies, il paraît que cela se fait volontiers pour les volumes des Académies dont on n'est pas. Songez qu'il y a des tomes entiers en caractères arabes! On voit bien par *Les Orientales* et par *L'Islam* que vous savez l'arabe, mais peut-être que vous ne le lisez pas.

Adieu, je vous aime bien.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 13 janvier.

Pierre Bernard nous a demandé un rendez-vous à Auguste et à moi. Nous l'avons vu hier soir. Il nous propose de refaire *L'Évènement*. Il prétend qu'il a de fortes raisons de croire que l'autorisation lui serait donnée, et il assure qu'il a par devers lui 200.000 francs pour garantir matériellement la durée de l'affaire.

Quant à l'autorisation, il ferait seul, et en son nom personnel, la demande, s'engageant à la présenter en toute dignité et indépendance, et nous autorisant d'avance à le désavouer au besoin. Quant à la garantie d'argent, il en justifierait en temps et lieu. — Auguste et moi nous n'avons voulu donner aucune réponse avant d'en avoir référé à vous. Nous ne pouvions seulement penser à faire revivre *L'Évènement* avant de savoir votre sentiment à vous qui en êtes l'âme. Donc, qu'en pensez-vous? Croyez-vous que le moment soit venu? Et si oui, Charles donnera-t-il ses romans et ses nouvelles à *L'Évènement?* Victor y donnera-t-il des variétés? Naturellement une réponse négative ou dubitative coupera court à tout pourparler.

Dans tous les cas, — si vous me permettez de dire ma pensée, — je ne verrais dans *L'Évènement* actuel qu'un journal littéraire, ayant le droit de faire un bulletin politique et un bulletin de Bourse, avec des correspondances d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre. Si de loin en loin il y en avait une de Guernesey, ce serait trop beau, et je demanderais à la contresigner. Mais enfin on pourrait donner un rare article de fond sur les rares questions de politique générale, rien de plus. Auguste ferait les théâtres, je ferais les livres (avec Victor s'il le désirait), Bernard ferait le Bulletin.

Si vous nous répondez : non, — tout est dit. Si vous croyez la chose possible et utile, nous vous demandons, Auguste et moi, en vue de Bernard, de bien exprimer votre pensée sur deux points : la solidité morale et la solidité matérielle du journal, — l'attitude à prendre avant et après son apparition, et la nécessité absolue d'un capital qui assure à l'œuvre l'honneur et la durée.

Je vous embrasse de tout mon cœur, comme je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 18 janvier 1861.

J'ai voulu y penser et y répondre et ma dernière réflexion est d'accord avec ma première impression. Voici le dilemme : — Le régime des avertissements doit, ou durer, ou cesser. S'il doit durer, il exclut *L'Évènement*. Revivre avec permission de Persigny pour disparaître demain au souffle de Billault, mieux vaut la mort; surtout la mort actuelle, qui est grosse de résurrection. Si le régime doit cesser, alors, sous des lois de septembre quelconques, à la seule condition de sonder et de côtoyer ces lois, sans permission à demander, sans suppression ministérielle à craindre, *L'Évènement* pourra (et peut-être devra) reparaître, franchement et fièrement. La réapparition de *L'Évènement* doit porter coup. — Voilà mon sentiment. Pesez-le, Auguste et vous, dans vos deux grands esprits. — Victor pense comme moi; Charles pense autrement; il vous l'a écrit. Je songeais d'abord à *L'Évènement littéraire;* mais non, *L'Évènement* doit être *L'Évènement*. Il ne faut ni lui couper un ongle ni lui arracher une dent. Vous étiez quatre dans cette fosse aux lions, et le jour où vous pourrez élever la voix, il faut que le public vous crie encore : Bien rugi!

Ne montrez pas cette lettre, tout intime, à M. Pierre Bernard, ou ne lui en montrez que la première page. C'est égal, que de pareilles idées viennent, et que de pareils réveils se discutent, c'est bon signe.

A vous. — *De profondo animo.*

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 12 février 1861.

Ecce iterum. Me revoici. Auguste vous remettra 5 francs et Hetzel 100 francs, à ajouter au remboursement des 618 francs de la Compagnie d'assurances dont je suis débiteur envers vous. Avez-vous eu la bonté de retirer la quittance au bureau de la *Nationale*, rue Ménars? Vous savez qu'il y a délai de rigueur, et déchéance passé ce délai. Pardon de vous presser de la sorte, mais prenez-vous-en à la police (ici des points suspensifs) d'assurance.

Je suis un peu malade, et les médecins veulent que je voyage. Je serai donc quelques semaines dehors ce printemps. Ce qui m'en déplaît, c'est que la joie de vous voir sera peut-être un peu retardée. Ma femme est bien heureuse d'être aussi un peu malade, elle va aller à Paris, et pourra serrer toutes vos chères mains.

Écrivez-moi ce que vous faites, où vous en êtes de votre nouveau drame. Vous savez que j'ai écrit, en même temps que Michelet, presque un volume sur la mer; mais cela, à propos de philosophie et l'œil plutôt fixé sur Dieu que sur l'homme.

J'avance dans *Les Misérables.* Je suis tout bêtement très content de moi. Je ne partirai toujours pas d'ici sans avoir fini.

Je vous embrasse en vieux frère.

Paul Meurice à Victor Hugo.

24 février 1861.

Voici le reçu de la *Nationale.* Toujours on me l'envoie chez moi à l'échéance, le 22 janvier, comme un bon à

toucher, et je paie; ainsi vous n'avez pas à vous en inquiéter jamais. D'ailleurs, c'est moi, maintenant, qui ai de l'argent à vous. J'ai pris sur moi décidément de vendre ces impossibles in-folios de l'Institut. Je me suis assuré que ça se faisait généralement pour les volumes des académies dont on n'est pas. On m'en a donné 320 francs. Notez que le transport vous aurait coûté au moins 100 francs. Pingard me les avait envoyés sans crier gare; ma foi, je nous en ai débarrassés, vous et moi, le plus tôt et le mieux possible. Maudissez-moi, mais je vous dois 320 francs.

Mme Hugo va donc nous arriver d'ici à quinze jours. Quel bonheur! ma femme n'en déparle pas. Et vous? Vous avancez dans votre grand livre, vous en êtes content. Bien sûr, on le serait à moins. Hâtez-vous donc de l'achever, d'abord pour qu'il soit achevé, — et puis pour pouvoir vous reposer, vous soigner, changer un peu cet air de l'exil, qu'il faut varier au moins, — et puis enfin pour que je puisse, après un si long temps, aller vous voir cette année... Vous voir, vous lire, — elle promet, cette année! Au fait, elle nous doit bien du printemps et bien du soleil pour nous dédommager de tout cet hiver de l'année dernière.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 27 février 1861.

Tout ce que vous faites est bien, et je vous remercie à demeure.

Ma femme est bien heureuse; vous voir, même avec des yeux malades, c'est un bonheur; un des plus doux

qu'il y ait. Voilà des années que j'en suis privé, mais j'espère en cet an de grâce 1861.

Je souffre toujours d'une douleur mal située, à la trachée artère, presque au larynx. On me dit que le changement d'air me guérira. On a sans doute raison. Je demande à Dieu qu'il me permette de finir ce que j'ai commencé. C'est peut-être bien exigeant. — Quoi qu'il en soit, aimez-moi, et tout ira bien.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi.

On annonce, pour les premiers jours de la semaine prochaine, au Cirque de M. Hostein, la première représentation d'un drame d'Alexandre Dumas, qui devait s'appeler *Les Jumeaux de la Reine Anne*, mais qui sera décidément intitulé *Le Prisonnier de la Bastille.* Laferrière y joue le rôle double de Louis XIV et de l'Homme au Masque de fer. Croyez-vous que, pour l'édification du vulgaire, il soit utile de faire rappeler par nos amis du feuilleton, que vous avez achevé depuis des années un drame intitulé *Les Jumeaux*, lequel repose sur la même légende historique? Ou bien faut-il laisser aller silencieusement les choses, sans se soucier de l'opinion de la majorité contemporaine des imbéciles? En tout cas, vous absent, je crois que nous devions vous avertir et vous consulter.

Je mets à la poste les feuilles de la comédie de Charles, sans la couverture, qui n'est pas prête. Mais il était bon qu'il pût recevoir cet exemplaire dès samedi.

Votre

PAUL M.

Nous attendons bien impatiemment Mme Hugo.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 18 mars 1861.

Merci avant tout. Comme vous êtes bon de me garder ainsi! Voici le fait : en juillet 1839, il y a vingt-deux ans, je lus à divers amis, Auguste Vacquerie, Louis Boulanger, toute ma famille, MM. Gustave d'Arnay et H. Ducros (je crois, je ne suis pas sûr de Ducros), les trois premiers actes du drame *Les Jumeaux*. C'était le Masque de fer, Auguste s'en souvient, à coup sûr. Une des principales situations dans un moment où, par une péripétie, l'homme au masque était démasqué, (adolescent, j'avais supposé le masque, comme c'est probable, dès l'enfance); une des principales situations du drame, la principale peut-être, c'était la mère, Anne d'Autriche, se trompant entre ses jumeaux, et prenant le Masque de fer pour Louis XIV. J'ai su cet hiver, par ma femme, que cette situation a été mise par A. Dumas dans un de ses romans dont le titre m'échappe. Il est probable qu'elle se retrouve dans son drame. J'ai évidemment l'antériorité, puisque mon drame, lu à des amis, date de 1839. C'est là tout ce qu'il serait utile de constater. Mon idée a-t-elle été éventée (par G. d'Arnay peut-être qui voyait beaucoup Dumas)? Est-ce simplement une rencontre? C'est possible. Je ne dis pas du tout, et il ne faut pas qu'on dise, que Dumas est plagiaire, mais ce qui est certain, ce qui peut être prouvé et attesté par les auditeurs d'alors, c'est que l'idée première est de moi ou à moi. Tout cela peut être dit, ce me semble, sans froisser Dumas et comme un hasard littéraire, en prenant date en mon nom, pour me préserver d'une accusation de plagiat,

si grave dans mes préjugés que je jetterais mon drame au feu plutôt que de l'encourir. Maintenant faites pour le mieux, *præsidium et decus meum.*

Ma femme va vous arriver, elle est bien heureuse.

Je vous serre dans mes bras.

Moi je pars aussi, pour la Belgique probablement.

Victor Hugo à Paul Meurice.

1er juillet.

Auguste ayant raconté dans *Profils et Grimaces* la gestation des *Misérables*, je lui ai écrit hier pour lui en annoncer la naissance. Voulez-vous me permettre, ô mon doux et cher poëte, de vous envoyer aussi un billet de faire part. Je vous écris coup sur coup, et je vous accable de mes pattes de mouche. C'est votre faute, pourquoi m'aimez-vous?

Donc hier, à huit heures du matin, j'ai écrit le mot *fin.*

Maintenant je vais me reposer un peu, errer et vous désirer. Où en êtes-vous de votre côté? Savez-vous que vous m'avez presque promis de m'apporter vos vacances pour les ajouter aux miennes, et d'être mon collaborateur dans la grande réjouissance intitulée : *Les Ardennes?* Si vous ne venez pas, je n'irai pas. Ces pauvres Ardennes sont à présent incomplètes pour moi sans vous. Si vous leur manquez de parole cette année, je vous y donnerai rendez-vous pour l'année prochaine, et je m'en retournerai à ma masure de Guernesey. — Mais j'ai bon espoir en cette année 1861, et quelque chose me dit que nous y ferons l'école buissonnière ensemble.

Ma femme et ma fille sont à Bruxelles. Elles s'y plaisent. De temps en temps je m'échappe de mes travaux et de mes voyages, et je vais, grâce au chemin de fer, passer vingt-quatre heures avec elles. Pourtant écrivez-moi toujours à Bruxelles, rue du Nord, 64, c'est le quartier général de mes lettres.

A bientôt, j'espère. Quand je suis à Bruxelles, je passe les heures à parler de vous avec ma femme et ma fille et Charles. Parler de vous, c'est doux; mais parler à vous c'est plus doux encore. — Je vous espère et je vous embrasse.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mercredi.

M. Lacroix a quitté Paris depuis plusieurs jours, il doit vous avoir écrit de Bruxelles, il est peut-être même auprès de vous. Vous savez donc déjà probablement par lui que *Le Temps* (Nefftzer) avait offert 125.000 francs comptant, plus une prime par chaque abonnement nouveau, qui aurait pu faire monter la somme à 200.000 francs. — Ce que M. Lacroix ne sait pas, c'est que Peyrat, Saint-Victor et Gaiffe sont arrivés avant-hier chez moi fort effarés; ils avaient appris la combinaison proposée par *Le Temps*, et ils venaient me dire ceci : qu'ils vous suppliaient de donner la préférence à *La Presse*, et que pour faire tomber la concurrence du *Temps*, ils se portaient forts de faire donner par leurs actionnaires une somme égale à celle qu'offrirait Nefftzer. Ils demandent qu'en tout cas on ne conclue rien sans les avoir prévenus. — En dehors des éventualités dont vous me parlez et au point de vue purement littéraire, cette démarche vous éclairera un écueil que

je dois vous signaler : Si *Les Misérables* paraissent dans un journal, pas un mot n'en sera dit dans aucun journal, tant que durera la publication quotidienne. Et naturellement le journal favorisé allongera cette publication le plus possible. Mais, de bonne foi, aucun journal ne pourra prôner et vanter son voisin et conseiller à ses abonnés d'aller prendre un abonnement au journal qui publie *Les Misérables.*

J'appelle encore votre attention sur deux autres points importants :

1° M. Lacroix veut faire imprimer le livre à Bruxelles et envoyer les exemplaires tout faits à Paris. Il doit avoir pour cela la raison de l'économie et un peu la raison du patriotisme belge. Mais de toutes parts on nous signale un grave danger : une simple mesure administrative peut refuser l'entrée en France à tout livre imprimé à l'étranger, sans recours possible aux tribunaux, sans appel possible à l'opinion, du moins en France ; car on prie aisément nos journaux de se taire. Si au contraire le livre est imprimé à Paris, il faut saisie et jugement public ; et pour un livre de vous, on reculera devant l'énormité du scandale, et la clameur de l'opinion. Faites donc peser et envisager à M. Lacroix la responsabilité qu'il accepte.

2° M. Lacroix pense à publier les huit volumes à la fois, le même jour, sauf à permettre aux acheteurs de n'en acheter à leur gré qu'un ou deux volumes. Pour qui connaît le terrain parisien et notre goût d'égalité en toutes choses, cela serait dangereux. Peu de personnes pourraient acheter les huit volumes à la fois et tout le monde voudrait le pouvoir et envierait ceux qui le pourraient. Il y aurait dans l'effet produit confusion, retard, embarras. Je ne parle pas de l'encombrement matériel produit dans les librairies par

800 volumes, si la librairie voulait prendre 100 exemplaires. Mauvaise affaire. Notre avis à Auguste et à moi, c'est qu'il faut mettre en vente 2 volumes par 2 volumes de quinzaine en quinzaine, ou même de semaine en semaine, à terme fixe et publié d'avance.

Je vais plus loin, et j'ai dit un mot à M. Lacroix d'une combinaison dont le succès serait, j'en suis sûr, énorme. Les Quatre sous illustrés, et les livraisons à 50 centimes ne sont plus de mode. Ce qui se vend c'est le volume à 3 francs que les libraires donnent au public pour 2 fr. 50. — Le dernier roman de Mme Sand (*La Famille de Germandre*), qui n'est pas de ses meilleurs, vient de se vendre en deux semaines à 10.000 exemplaires. On tirerait l'édition grand in-8° des *Misérables* à un nombre relativement moindre, 3 ou 4.000, et le même jour ou deux ou trois jours après, on mettrait en vente l'édition in-18 à 3 francs, je dis et j'affirme qu'on en vendrait au moins 30.000 dans le mois, que le succès serait universel, immense, populaire, atteindrait toutes les couches, qu'étudiants, professeurs, boutiquiers, ouvriers, tout ce qui sait lire, voudrait le lire tout de suite et le lirait. Ça prendrait les proportions d'une manifestation splendide. Partout, sur tous les points, votre pensée serait flamme et lumière. Et d'un coup, en six mois, pour descendre de la question de victoire à la question d'intérêt, M. Lacroix retrouverait capital et intérêts engagés, car il m'a dit lui-même qu'il gagnerait 1 fr. 25 par volume. Calculez.

Pensez à cela, mon cher doux et grand maître, pensez à cette immense effusion, à cette immense agape, et nourrissez à la fois de vos huit pains tout ce pauvre grand peuple qui a si grand faim.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 19 décembre.

Vous m'avez écrit une si évidente et si irrésistible lettre que je l'ai tout bonnement communiquée à ces messieurs qui en ont paru très frappés. Vous êtes colonne de lumière pour les petites choses comme pour les grandes.

Charles ne me demande rien, ce pauvre enfant, mais je suppose qu'une pension de 125 francs par mois, tant qu'il sera absent de Guernesey, ne lui fera aucune peine. Je la lui ferai donc à partir du 1er décembre.

Ce qu'il m'écrit de l'affaire conclue avec l'Ambigu me paraît très bien[1]. Je suis surtout ravi que vous soyez ensemble. Si vous aviez été ici tous les deux, l'affaire eût été encore mieux. Maintenant c'est fait, contentons-nous du bien, dont il paraît du reste que le mieux est un peu l'ennemi.

Je suis dans *Les Misérables*, submergé, englouti, plongé à fond. Je ne sais pas comment je vais me tirer de cette énorme chose à publier si vite, avec les jours courts. Le droit de traduction est déjà acheté pour l'Espagne, le Portugal et l'Allemagne. Il y a des propositions d'Angleterre, elles me sont connues, je les ai dirigées vers Bruxelles.

Cher et admirable ami, je vous embrasse. Mes femmes vont vous voir, je les envie. — A bientôt — à toujours.

1. Projet de représentations des *Misérables*, drame que Paul Meurice et Charles Hugo devaient tirer du roman.

1862-1865

Les Misérables. — *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré.* — Interdiction du drame *Les Misérables.* — *Rigoletto* au Théâtre-Lyrique. — *William Shakespeare.* — Interdiction des fêtes projetées en l'honneur de Shakespeare. — Procès de Mme Scribe contre le Théâtre Italien. — *Les Chansons des Rues et des Bois.* — Paul Meurice et *L'Évènement* de Villemessant.

1862-1865

Victor Hugo à Paul Meurice.

Jeudi.

Voici mes deux cartes que je griffonne, l'une pour vous, l'autre pour Auguste, à travers la révision des *Misérables;* n'y voyez que l'intention et partagez-vous-les; tirez-les au sort car il m'est impossible de choisir.

Cher doux ami, que tous les bonheurs soient dans votre destinée comme toutes les grandeurs sont dans votre esprit.

A vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Je vous remercie de votre bon souvenir et de votre beau dessin. Vous me dites de n'y voir que l'intention, j'y vois aussi l'effet qui est superbe, et j'admire l'effet, et j'aime l'intention.

A vous, cher maître, il n'y a pas à vous souhaiter une belle et grande année, vous allez publier *Les Misérables*, en fait de gloire vous vous arrangez pour que la destinée ne vous refuse rien, vous vous faites vous-même la gloire et la destinée. — J'attends avec une impatience féroce les premières bonnes feuilles de Belgique, mais je ne vois rien venir. M. Lacroix a les deux premiers volumes cependant! On commence à rugir dans la ménagerie.

Je vous envoie notre compte. J'ai encore à vous 300 francs moins quelques sous. Il me reste à toucher les droits d'auteur des derniers mois de 1861. J'écris à M. Pelvey.

Adieu, je vous embrasse et je vous aime de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 24 avril.

Ceci vous arrivera-t-il le grand jour[1]? Je le voudrais bien. Je suis aux écoutes, je guette le vent, je lui demande un bruit de bravo, je voudrais entendre à travers la rafale des applaudissements, je prie mon vieux butor d'Océan de se taire et de me laisser écouter votre drame et votre succès. Cher Meurice, que vous avez été admirable et bon pour moi, vous vous êtes oublié pour vous souvenir de l'absent, vous avez été frère et père à mon livre. Vous vous êtes adorablement dépensé pour lui; aujourd'hui il me faut votre triomphe, j'y assiste, je trompe l'exil, je prends ma part de toute cette

1. Paul Meurice allait faire représenter *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, drame écrit en collaboration avec George Sand.

grande et charmante aurore que votre pensée fait sur le théâtre, je suis là, me sentez-vous à vos côtés? Oh! je vous aime bien, je condense mon cœur en tendresse et je vous l'envoie. Doux et profond poëte, ayez la gloire et donnez-nous la lumière.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 5 h. 1/4.

La tendre et belle lettre que vous m'écrivez! Je me suis laissé mettre en retard aujourd'hui, ayant eu huit feuilles des *Misérables* à relire, et je n'ai que le temps de vous dire du fond du cœur : merci. Mais ce merci, j'ai tenu à vous l'envoyer.

Oui, j'ai eu un succès samedi, Mme Hugo a eu la bonté de vous le dire. Oui, dans cette soirée-là encore, j'ai bien pensé à vous, et je vous sentais à la fois près de moi et loin de moi, et j'étais à la fois heureux et triste. Mme Hugo et Charles étaient là du moins cette fois, mais vous!

J'en suis à la feuille 9 du cinquième volume des *Misérables.* Le miracle et l'éblouissement continuent. Le gamin! le grand bourgeois! quelles merveilles! — Je vous en écrirai longuement jeudi.

Je vous aime et je vous admire, et puis je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 2 mai.

J'y comptais bien, j'en étais bien sûr, succès, triomphe, splendeur, rien ne vous a manqué; hélas, tout m'a manqué à moi!

Mon doux et noble et profond poëte, quand donc serai-je au paradis d'une de vos premières représentations! Et quel merveilleux ami vous êtes! à travers toute cette gloire, vous ne vous laissez pas emporter hors de mon pauvre livre, vous corrigez mes épreuves, vous me remplacez, vous me sauvez! Vous êtes un être adorable. Vous me dites avec calme : *j'ai corrigé huit feuilles, je suis à la neuvième.* Et cela dans le tourbillon! Ma femme est sortie de votre œuvre éblouie et enthousiasmée, et nous a écrit une lettre qui battait des mains de la première ligne à la dernière.

Vous avez sans doute reçu les 280 francs de M. Lacou. Ces 280 francs m'ont servi à augmenter mon banquet hebdomadaire des petits pauvres.

Je vous aime. Je vous serre dans mes bras.

Vous savez que MM. Lacroix et Cº donnent force raisons pour ne paraître que ce mardi 13, le 10 étant un samedi, mauvais jour, etc..., jamais un retard ne vient de moi. En ce moment, ils ont depuis quinze jours tous *les bons à tirer* de la troisième partie, et depuis huit jours tout le manuscrit de la quatrième. Encore à vous.

Victor Hugo à Paul Meurice.

9 mai 1862

Cher triomphateur, chère tête couronnée, je vous jette mes bras au cou! vous trouvez le moyen de m'apercevoir du haut de votre succès, et vous m'écrivez d'adorables lettres. Merci pour tout le bien que me fait votre douce chaleur d'âme. J'ai écrit hier à A., je lui envoie une liste de noms nouveaux (avec des

premières pages) auxquels il faudra donner *Les Misérables* (MM. Laurent-Lappé du *Courrier du Dimanche*, Jules Claretie, A. Neveu, Tappin, Rodet, Foyrnet, L. de Cormenin, tous auteurs d'articles). Il va sans dire qu'il faut continuer l'envoi à tous les noms de la liste ancienne que vous avez. Je n'ai reçu aucun signe de vie de Crémieux ni de Méry, il faut continuer l'envoi pourtant. Rien n'est plus facile que de paraître, *tout*, avant la fin de juin. Il importe de ne pas retarder la deuxième et la troisième parties au delà du 14 mai. Vous commencez à entrevoir que les retards viennent de Lacroix et non de moi; ma présence ou mon absence n'y font rien; je crains qu'il n'ait, comme vous le devinez, *quelque raison de publication simultanée partout* qui entraîne des ajournements. Je m'y oppose de toutes mes forces. Je lui ai écrit pour cela.

J'ai écrit très affectueusement à Cuvillier-Fleury, et j'ai fait appel à sa délicatesse pour qu'il couvre au moins littérairement le livre qu'il a découvert politiquement. Cela importe, car si après l'avoir déclaré un danger en politique on le déclare une rapsodie en littérature, on fait le pont aux voies de fait du pouvoir, et on lui ôte son dernier scrupule. Une certaine inviolabilité littéraire serait impossible maintenant, il y a péril.

Voyez comme la rapidité est facile. J'ai envoyé aujourd'hui la dernière feuille corrigée (31) du tome VII, sur lequel ils ont vingt-six *bons à tirer*. J'ai envoyé hier le premier tiers du manuscrit du tome IX. Le 20, au plus tard, ils auront toute la cinquième partie. A partir d'aujourd'hui, on a trois volumes, pas plus, à imprimer; six semaines suffisent, et au delà. Je corrigerai, si l'on veut, dix feuilles par jour. On peut publier la quatrième partie le 5 juin, et la cinquième le 25 au plus tard, mais

je crains que MM. Lacroix n'aient pas assez de caractères. Ils sont obligés d'attendre qu'une feuille soit tirée pour la décomposer.

Mille tendresses.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 12 mai.

Un accident arrivé à une machine à Bruxelles a retardé le tirage belge de vingt-quatre heures. M. Lacroix voulait en profiter pour ajourner la mise en vente au 20. Nous lui avons concédé jusqu'au 15, et nous avons fait les annonces et préparé le terrain en conséquence. Aujourd'hui il semble exiger qu'on attende jusqu'au vendredi 16, quand tout est prêt et lancé, quand les extraits paraissent ce soir et demain matin, quand les quatrièmes pages *clichées* sont retenues dans les journaux pour mercredi soir et jeudi matin. Je crois que Pagnerre ne pourra pas faire autrement que de passer outre. Le 10 mai déjà, jour annoncé pour la mise en vente, les librairies étaient encombrées de gens venant réclamer leur exemplaire. On les renvoyait au 15, fort mécontents. Le 15, il faudrait donc les renvoyer au 16! M. Lacroix joue un peu trop avec le public. Si nous sommes forcés, ce que je crois, de ne pas tenir compte de son injonction, et de paraître le 15 quand même, il n'y a pas à se dissimuler qu'il sera furieux. Il retiendra de plus en plus la copie pour la quatrième et la cinquième parties. Nous vous supplions donc de lui écrire à ce sujet. Vous seul pouvez et devez faire que la quatrième partie ne paraisse pas après le 10 juin et la cinquième après le 30.

Nous parlions du livre et de vous hier (car nous n'en déparlons pas), et nous disions, Mme Hugo, Charles, Auguste et moi, que vous ne vous rendiez pas compte du succès, du succès énorme des *Misérables*. Les articles des journaux ne vous ont pas du tout traduit l'effet immense.

Il faut, comme nous, entendre les gens, respirer dans l'air l'enthousiasme. Croyez-nous cependant quand nous vous disons que l'émotion est vraiment à la hauteur de l'œuvre. Je ne peux rien vous dire de plus. Nous serions bien fâchés si vous n'étiez pas convaincu de la grandeur du résultat. Je sais bien que la satisfaction de votre monde achevé doit être en vous la plus forte, et cependant cette universelle admiration, cette unanime sympathie ne sont pas non plus à dédaigner. O grand cher solitaire, sachez bien que l'âme de Paris, l'intelligence de Paris n'a en ce moment qu'un sentiment et qu'une pensée, — votre sentiment et votre pensée.

Vous me dites de bonnes et douces choses sur mon petit succès à moi. Je vous en remercie bien profondément. Je vous envoie aujourd'hui ce drame. Quand vous n'aurez plus du tout à penser au vôtre, je serai bien content que vous y jetiez un coup d'œil ami.

Vous verrez que l'exil n'y a pas un vilain rôle.

Je vous embrasse et je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 18 mai.

Savez-vous ceci? Il pleuvait depuis six semaines, votre drame arrive, le mois de mai commence. *L'air se fait musique et la terre se fait parfum;* je vous écris

avec le soleil au-dessus de ma tête et votre succès sous mes yeux. Et maintenant, figurez-vous un charmant plaisir que j'ai. Nous nous sommes rencontrés. Ce mot : *ce n'est pas l'aurore, c'est l'aube*, vous le trouverez dans le tome VII des *Misérables*, maintenant tout imprimé, et que vous avez peut-être dans les mains en ce moment. Nous avons donc à certaines heures la même plume entre les doigts, vous et moi, j'en suis tout ravi, et mon mot étant de vous, je le trouve tout bêtement exquis. Mais causons de votre drame ; il m'a tant charmé que je suis tout ému ; j'ai quitté mon supplice d'épreuves et je me suis donné cette fête. Vous savez, je me joue vos pièces. Quelle grâce et quelle terreur dans cette comédie aiguisée en drame, poignée de diamants, pointe d'acier.

Bocage a dû être superbe dans le double Bois-Doré, vieux jeune, dameret fardé au début, paladin flamboyant au dénouement. Criez-lui bravo de ma part, et dites-lui aussi merci. Merci, car son succès a concouru à votre triomphe. Quelle scène que le pauvre Jovelin, si fier et si doux, obligé de dire : Je ne vous aime pas ! et il le dit si bien que Laurianne entend : Je t'aime ! Tout cela est simplement ravissant. Le cinquième acte est magnifique. Bravo et bravo. Je voudrais vous renvoyer toute cette lumière que je vous dois. Je vous appelle *le grand penseur doux*. Votre œuvre ressemble à votre vie. Elle brille et elle chauffe. On est bien à côté. On voudrait toujours rester sous le rayonnement de votre délicate et profonde pensée.

Je vous aime et je vous embrasse.

Voulez-vous transmettre cette lettre à votre illustre compagne de gloire ?

Paul Meurice à Victor Hugo.

20 mai.

Je trouve en rentrant votre belle et bonne lettre sur *Les Messieurs de Bois-Doré*. Comment! vous avez trouvé le temps, dans votre tourbillon splendide, de donner à cela une heure et une pensée! Que vous êtes bon et ami! et que je vous remercie! J'avais remarqué la chère phrase qui nous est commune. Qu'est-ce que vous voulez? Je suis si pénétré de vous! Les choses que vous me dites de ma pensée sont meilleures et plus grandes que ma pensée. Mais je les accepte, et j'en suis fier, et j'en suis heureux comme de la plus glorieuse et de la plus douce part de mon succès.

Je ne peux pas vous dire comme je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

21 mai.

J'ai passé avec vous ces deux derniers jours. J'ai lu, j'ai dévoré le septième et le huitième volume. J'ai vécu tout ce temps dans une sorte de fièvre et de ravissement. Je ne me rappelle pas avoir éprouvé une émotion pareille depuis un jour de ma première jeunesse où j'ai fait connaissance pour la première fois avec Shakespeare et vous. Les mêmes effluves ardents ont passé en moi. Mais l'impression, aussi vive qu'autrefois, a été plus profonde. Autrefois je ne faisais que sentir, aujourd'hui je crois que je comprends. Je vous ai dit comme j'adorais les six premiers volumes, mais

c'est ceux-là, VII et VIII, que je préfère encore. Il est vrai que la grandeur des autres les sert et les exhausse. N'importe, cet amour et cette insurrection, cette idylle et cette épopée, comme vous les appelez si bien, c'est quelque chose de merveilleux dans la grâce tragique, dans la douleur, dans l'épouvante, dans la pénétration de tout ce que contient de grand, de beau, de douloureux, la pauvre destinée humaine. C'est une idée sublime d'avoir amené là, sur les barricades, toutes ces souffrances au milieu de toutes ces idées, Marius, Mabeuf, Éponine, Jean Valjean avec Enjolras, les amis de l'A B C et Javert. Ça, c'est un coup de génie, comme *Petit-Gervais* et *Tempête sous un crâne*. Le jardin de Vérone n'a pas plus de parfums et plus de lumière que le jardin de la rue Plumet. Le portrait de Louis-Philippe dépasse tous les portraits de Saint-Simon. L'élégie de la grisette et la chanson du gamin dans l'émeute, quels miracles! Et tous ces paysages de Paris! et ces nuits de pluie et de neige, et ces nuits de lune et d'azur! et Corinthe! et l'Argot! enfin tout! Je suis ébloui. Vous-même, vous m'étonnez. J'entrevois maintenant dans son ensemble ce prodigieux livre, qui est certainement le livre du siècle. Les épisodes, les parenthèses, qui paraissent d'abord des interruptions, comme Waterloo, comme le Couvent, comme l'Argot, prennent leur place et donnent leur valeur dans cet énorme total. L'immense misère impériale, la misère voulue des condamnés au bagne de la Prière ne détonnent pas avec les misères ignominieuses de Patron-Minette. Toutes les cordes de la lyre et de la pitié sont sollicitées. Pas une note qui ne vibre à sa plus haute puissance dans ce clavier de la souffrance terrestre. Drame, histoire, la philosophie sociale, la morale religieuse, le calembour, la chanson, le tableau de bataille, l'émeute des rues, la guinguette,

la psychologie, tout se heurte et tout s'harmonise dans ce formidable *tutti*. C'est le siècle, c'est l'Océan. En outre, ce qui domine dans tout le livre, ce qui mène toute la symphonie, c'est votre âme, telle que la destinée et le travail l'ont faite, votre âme arrivée à la suprême justice et restée ardente et que je résume dans ce mot, une impartialité passionnée. Or, l'impartialité blesse les partis et la passion choque les indifférences. De là, des fins de non-recevoir, les hostilités et les froideurs. Mais, qu'est-ce que ça vous fait? Le succès universel est immense, l'effet est hors de cause et hors de doute. Aucun de vos livres, de vos drames, de vos discours n'a aussi profondément remué, agité, secoué, bouleversé les esprits. Cicatrice, sillon!... Je vous réponds que la marque sera éternellement féconde.

Parlons un peu affaire. Écrivez-nous donc bien vite ce que vous souhaitez pour la couverture du tome VII. Faut-il répéter l'annonce de vos œuvres? La pensée d'une page donnée à ce que vous appelez si gracieusement « votre groupe » était digne de votre bonté, et j'en ai été bien profondément heureux.—Auguste vous a écrit ses idées là-dessus. Mais je n'en ai pas moins à cœur de vous remercier de toute mon âme; et je vous suis reconnaissant du don offert, comme s'il eût pu être accepté! Envoyez-moi aussi vos ordres pour les couvertures des tomes IX et X. N'annoncerez-vous au tome X que la publication immédiate : *Les Chansons des Rues et des Bois?* N'ajouterez-vous pas l'annonce de *Torquemada* et des *Jumeaux*, de *La Légende des Siècles*[1], etc.?

Vous savez qu'on tire à 3.300 la septième et la huitième édition? 18.000 exemplaires rien qu'en France!

1. Il s'agit de la seconde série de *La Légende des Siècles*.

c'est assez joli. M. Lacroix tient à ne faire paraître les tomes VII et VIII que le 11 juin. Soit. Mais s'il vous était possible de lui envoyer les bons à tirer des deux derniers volumes de façon à ce qu'ils puissent paraître le 25, ce serait au mieux. Si vous le pouvez, pressez-le, et écrivez-lui en ce sens.

Adieu, je vous aime et je vous embrasse.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 26 mai.

Un effet de lumière que me font vos œuvres, vos lettres me le continuent. Il y a dans votre esprit, si doux pourtant, quelque chose de solaire et de puissant dont la réverbération m'illumine par moment toute l'âme. C'est à la fois clarté et chaleur. C'est un profond charme pour moi de sentir votre succès mêlé à mon bruit.

En même temps presque que la vôtre, une lettre de Lacroix de Bruxelles m'arrive, enthousiaste, au treizième ciel. Il ne parle plus de suppressions *prudentes* aux tomes VII et VIII. Il vaudrait bien mieux n'en pas faire. Causez-en avec Auguste à qui j'ai écrit à ce sujet. Je ferai ce que vous déciderez.

Cher Meurice, j'ai écrit à Auguste par Bruxelles une lettre qu'il vous communiquera. Je vous ai déjà touché un mot de la question. Nous inclinerions, Bruxelles comme Guernesey, à publier les quatre derniers volumes en bloc. La fin étant un dénouement de larmes, tout passerait dans cette émotion, nous le croyons du moins. J'y mets une condition, c'est que les quatre volumes paraîtront au plus tard le 25 juin.

Je n'ai plus de papier, mais je vous aime, et je vous aime, et je vous aime.

Vous trouverez sur l'enveloppe de cette lettre mon catalogue futur. Le mettre sur l'une des couvertures, mettre mon catalogue ancien sur l'autre. Il reste deux couvertures; je ne sais plus comment faire pour en offrir une à vous, l'autre à Vacquerie; il n'y aurait plus de groupe, vous y seriez chacun chez vous. Voyez si cela vous plaît, et surtout usez-en avec moi comme avec l'ami qui veut tout ce que vous voulez. Si vous refusez mes deux couvertures, j'en donnerai une à Pagnerre, l'autre à Lacroix; je les leur avais refusées pour les annonces de leurs librairies, leur disant de coudre leurs catalogues aux volumes. Mais je réfléchis que ces catalogues coudoieraient mal ce dénouement.

Votre avis?

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 3 juin 1862.

Pour la seconde fois vous nous offrez ces pages avec une grâce et une bonté adorables, et, plus encore peut-être que la première fois s'il est possible, j'en suis profondément touché, et je vous en remercie, et je vous aime. Moi, j'acceptais, j'accepterais tout de suite, sans hésiter, avec fierté, avec joie. Mais Auguste persiste à ne pas accepter. Dès lors, vous comprenez, moi sans lui, c'est impossible; vous ou moi nous aurions l'air de l'exclure. Il n'y faut donc plus songer. Il n'en faut plus parler, car cela m'afflige. Mais une dernière fois, et du fond du cœur, merci, merci! Donnez ces pages à Louis Blanc et à Edgar Quinet. Je vois, par Michelet, qu'Ed-

gar Quinet en sera très heureux. Il sent, lui, dans l'exil la nuit et l'oubli. Il sera bien content que vous lui prêtiez généreusement un peu de votre lumière.

Lacroix nous rend fort malheureux. De jeudi à dimanche, la copie a manqué quatre jours pleins. Aujourd'hui mardi 3 juin, nous n'avons reçu que jusqu'à la feuille 15 du tome VIII. Il est cependant de la dernière nécessité que nous ne dépassions pas la date du 25 juin. Pressez-le, je vous en prie, et ayez la complaisance de nous tenir au courant des envois de bons à tirer que vous lui faites, afin qu'il ne puisse éluder, comme il le fait, nos reproches, par de petites ruses d'écolier. Ainsi, il envoyait hier la feuille 14, et retenait la feuille 13. Il se préoccupe toujours avant tout de servir l'étranger en même temps que la France et il veut se réserver de l'avance pour faire ses expéditions. Il en résulte des envois de copie maigres, distancés, chipotés, et Claye ne peut se tirer de tous ces morcellements. Je conseille à Lacroix, pour contenter toujours ses correspondants étrangers, de leur envoyer les tomes VII et VIII, en calculant les distances de sorte qu'ils aient juste ces deux volumes le 25. Les tomes IX et X suivraient sans inconvénient à quelques jours d'intervalle, et nous pourrions procéder plus largement ici pour les deux derniers volumes.

Mme Victor Hugo est maintenant auprès de vous. Dites-lui, je vous prie, combien elle nous manque, et que nous avons bien pensé à elle, hier lundi. Et toujours.

Votr

PAUL M.

Veuillez nous faire savoir le plus tôt possible vos intentions quant aux couvertures des tomes VIII et IX. Cela importe pour le brochage.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 6 juin.

Entre nous, Quinet a été fort aigre-doux pour le mouvement littéraire du XIXe siècle et pour le drame dans sa préface de *Spartacus*. Pourtant, il faut rendre le bien pour le mal, et je n'ai nulle objection à ce qu'il soit sur cette couverture avec Louis Blanc et ce que M. Pagnerre voudrait mettre de son catalogue. On ferait de petits entrefilets de chaque auteur avec le nom de l'auteur en plus grosses lettres au-dessus de l'entrefilet. Il serait plus poli de ne point mettre mes *hôtes* à la queue. On leur consacrerait les couvertures des tomes VII et VIII, et moi, j'aurais, pour mon catalogue actuel la couverture du tome IX et pour mon catalogue futur celle du tome X, puisque vous n'en voulez pas. Si vous trouvez cela bien arrangé ainsi, donnez les ordres en conséquence.

Autre chose : une bonne femme appelée Charlotte Ledon, et dont l'honnêteté m'est connue d'ancienne date, se trouve forcée à soixante-douze ans de travailler pour vivre. Je veux lui faire, sa vie durant, une pension de 15 francs par mois. La pauvre vieille me connaît à peine, (elle était couturière-habilleuse de l'Odéon et m'a entrevu trois ou quatre fois). Permettez-vous qu'elle vienne chez vous tous les 15 du mois (ainsi le 15 juin prochain). Vous lui remettriez de ma part 15 francs *sur son reçu*, car c'est pour elle, et non pour d'autres, et ne doit durer qu'autant qu'elle. — Que de peines je vous donne ; *o dulce decus meum !*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Javert déraillé, *La mort de Gavroche*, *L'aïeul*, *La Passion dans l'égout*, tout ce drame, tout ce volume, tout ce poëme, c'est splendide. Ma foi! je vous avouerai que je renonce carrément à vous exprimer mon enthousiasme. Il faudrait votre prodigieuse exécution, votre forme inouïe pour être à la hauteur de ce que je sens. Mon émotion et mon admiration sont pour moi indicibles. Je jette ma langue aux Barbets d'Aurevilly. Je vous dis tout bêtement : c'est sublime! j'ai pleuré! vous êtes plus grand que tout, plus grand que vous!

Je n'ai lu encore que la première feuille du tome X. Nous sommes bien en retard pour la composition, le tirage et tout. Cependant nous allons tout faire pour qu'on paraisse le 30.

L'effet, le succès de ces quatre derniers volumes sera immense. Plus irrésistible et plus unanime encore que celui des autres parties. Trop irrésistible et trop unanime à certains points de vue. Ce succès prodigieux nuit à un côté du succès. Il offusque bien des gens; de là la froideur de certains critiques, fort bien disposés avant l'apparition du livre. Ne cherchez pas, ne voyez pas autre chose dans certains silences, dans certaines réticences. Cela se sent, se voit, se touche.

Je vous écris ceci en hâte, m'étant laissé mettre en retard. — Avez-vous souvenir d'un portrait de vous, en pied, mais en petit, fait autrefois par Devéria? La peinture est excellente, mais dame! je ne vous ai jamais connu tel... Ce portrait aurait appartenu à M. le marquis de Valori! Si c'est réellement votre portrait, c'est très curieux! Vous devez alors vous le rappeler. Vous

êtes assis sur un canapé de damas rouge. Pantalon blanc, petite redingote. Vous êtes blond, mince, élégant. La personne qui l'a voudrait le vendre. Elle en demande 250 francs. Ça vous amuserait-il de l'avoir? On vient chercher votre réponse à la fin de la semaine.

Je vous écrirai d'ici là. Avez-vous quelques recommandations à nous faire au sujet du lancement, des extraits, etc...

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 24 juin.

Le 30 serait un bon jour. C'est ce jour-là, il y a un an, que j'écrivais le mot « fin », l'œil fixé sur Waterloo où il y a un lion et sur le ciel où le soir même il devait y avoir une comète. Vous en souvenez-vous, cher Meurice? Presque à la même minute, avec ce qui restait d'encre dans ma plume, je vous écrivais. Donc ce serait un très bon jour. Aurez-vous la bonté de veiller à ce que *les suites* soient envoyées ce jour.

Je vous recommande M. J. Ducros (au bureau du journal *La Croix*, pasteur protestant à Loriot (Drôme), qui a fait un article très élevé et très étrange pour un prêtre chrétien, et dont je reçois au moment une lettre bien remarquable. Je vous recommande aussi l'envoi à Lamartine. Lisez, avec Auguste et Charles, la lettre que je lui adresse. Puis cachetez-la et transmettez-la-lui avec les quatre derniers volumes. Il me semble que la question ainsi sera bien posée entre lui et moi.

Vous ne parlez pas de votre arrivée. Je ne veux pas

gêner votre liberté par trop de joie. Vous savez que pour Hauteville-House vous êtes du bonheur qui vient en visite. Je ne vous dis que cela; j'ai peur de vous presser. Je vous aime bien.

Quelle ravissante lettre vous venez de m'écrire, et que je suis content puisque vous êtes content!

Paul Meurice à Victor Hugo.

29 juin, veille du 30 juin.

Ce dixième volume est le couronnement splendide de ce grand et doux livre. *Immortale jecur*, *Le septième cercle et le huitième ciel*, *La mort de Jean Valjean*, tout cela est terrible et divin. Le bonhomme Gillenormand devient épique, et la noce au Marais a l'air d'une féerie. Comment faites-vous pour être à la fois si réel et si poétique? L'ensemble de l'immense épopée apparaît maintenant dans sa vaste splendeur, et ce serait effrayant si ce n'était si consolant. Mais la douceur, la clémence, la lumière céleste de la fin, plane et rayonne sur le tout. Allons! il n'y a pas à dire, après le livre du moyen âge, vous aurez fait le livre du dix-neuvième siècle. Si l'on met dans l'entre-deux votre œuvre lyrique, votre œuvre dramatique et *La Légende des Siècles* commencée, il faut convenir que ce monument n'est pas précisément médiocre! — Vous allez un peu voir l'effet que vont produire ces quatre volumes-là! Nous nous en amusions bien hier, Auguste et moi, en sortant de chez M. Édouard Bertin et de chez M. Havin.

Vous m'invitez à aller vers vous avec de bien bonnes et de bien tentantes paroles, et j'ai grand soif

de vous voir et de vous embrasser; mais je ne peux pas manquer ce spectacle d'ici; en outre, Auguste part dans huit jours, je ne vous serai peut-être pas inutile à Paris; enfin, il faut que je vous amène Charles, et vous savez qu'il n'est pas prompt à la locomotion. Je ne pourrais donc être à Guernesey que dans la seconde quinzaine de juillet, mais je n'ai pas besoin de vous dire que je ferai tout pour y être.

Toute la jeune presse est toujours pleine d'enthousiasme. — L'attention est prodigieuse, mais je réponds que l'effet produit va la dépasser et la surprendre encore. — Je voudrais déjà être à demain. Pendant le temps que mettra ce papier à voyager de ma main à la vôtre, vous allez faire quelque chemin!

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

1er juillet.

Je vous dis plus que merci, je vous crie : hosanna! Je me sens vivre en vous. Votre douce lettre c'est un rayon d'âme. Quelles exquises et profondes paroles sur ce livre! Cher Meurice, vous avez la divination, l'intuition, l'illumination intérieure, la vision idéale, tous les dons suprêmes. Et cela rayonne dans vos lettres, et cela éclate dans vos œuvres. Tout ce que vous faites, mon doux providentiel, c'est inénarrable. Vous êtes la vie même de mon livre, et l'avenir, s'il jette un peu de clarté, y mêlera nos deux rayonnements.

A vous — *de toda mi asma.*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 6 juillet 1862.

Paris, depuis six jours lit et dévore *Les Misérables*. Ce qui paraît déjà dans les premières conversations et aussi dans les mots de quelques journaux présage l'effet immense qu'il était aisé d'annoncer. On est ravi, on est enlevé! Il n'y a plus de petites objections ni d'étroites réserves. Cet ensemble écrasant de grandeur, de justice, de souveraine pitié domine tout et s'impose irrésistiblement à tous.

Moi, je relis et je repense. — Et je trouve chaque jour toutes sortes d'idées superbes ou de détails exquis. — Cependant, je suis fort désœuvré le matin, n'ayant plus d'épreuves à recevoir de Bruxelles ou à relire pour l'imprimerie. Vous devriez bien faire tout de suite dix autres volumes, pour remplir ce vide.

J'ai porté vos lettres. J'espère que Nefftzer fera lui-même les articles.

Si vous avez à écrire directement à Mme L. Collet, elle demeure maintenant rue Neuve des Petits-Champs, 66.

Je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 10 juillet.

Je fais la toilette de ma maison, j'entends qu'elle se fasse belle pour vous recevoir, et qu'elle sourie. La maison doit aimer celui qu'aime le maître.

Auguste est sans doute parti en ce moment, ce qui fait que tout le fardeau — mon fardeau — va momentanément retomber sur vous. Est-ce que vous auriez la bonté de transmettre ces trois lettres? Savez-vous l'adresse de Deschanel?

Je reçois de Lamartine une lettre enthousiaste. Les journaux anglais continuent d'être excellents, et les journaux catholiques belges plus furieux que jamais.

Vous, vous rayonnez dans le succès. *Les Beaux Messieurs* sont d'or et non dorés.

A bientôt — à toujours.

Charles ne m'écrit pas, signe qu'il viendra.

Mettez-moi aux pieds de Mme Meurice.

Tuus.

Lamartine m'écrit que *l'idylle rue Plumet efface tout ce qu'on a écrit dans ce siècle, et que ces quatre volumes sont un chef-d'œuvre unique.* En même temps, il semble devenir douteux qu'il en rende compte. *Le loisir lui manque*, dit-il.

Paul Meurice à Victor Hugo.

14 juillet.

Beauvallet est engagé pour jouer Jean Valjean[1]; il y a là un demi-million de recettes assurées, et pour Charles un début éclatant. Ayez la bonté d'accepter les nécessités et les raisons que je vous ai dites, j'ai

1. Dans le drame que Paul Meurice écrivait en collaboration avec Charles Hugo et qu'il destinait à l'Ambigu.

maintenant la conviction qu'il n'y a pas moyen de les changer, et donnez une solution à mes perplexités.

Laurent Pichat me demande de vous transmettre une proposition de la part de M. Chanoine, directeur du *Progrès de Lyon.* Vous connaissez à coup sûr cet important journal démocratique. M. Chanoine voudrait reproduire *Les Misérables* dans son journal en « Variétés ». Consentiriez-vous à traiter de cette reproduction avec lui? et à quelles conditions? Il sait que vous vous êtes réservé la publication dans les journaux.

J'ai reçu hier et avant-hier vos deux bonnes et charmantes lettres. — Auguste est à Villequier depuis jeudi. Je vous enverrai tous les journaux.

Je vous aime et je vous embrasse. Je vous embrasse et je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 18 juillet.

Que dites-vous de cette idée? Les médecins m'ordonnent un voyage d'au moins quinze jours. Vous avez, m'avez-vous dit, quinze jours à me donner. Voulez-vous faire coïncider mes quinze jours avec les vôtres? Voici comment : Je serais le 1er août (profond incognito) à Mont-Saint-Jean, hôtel des Colonnes. Vous viendriez le 2 m'y rejoindre. Le 3 nous partirions pour l'excursion que vous voudriez. Je vous proposerais les Ardennes et les bords de la Moselle. Le 15 août vous seriez, à mon grand regret, libre. Nous aurions vu ensemble d'admirables choses, et vécu. Nous aurions causé du drame des *Misérables.* Si Charles voulait être

du voyage, je le lui paierais. Joie complète. Cette idée m'arrive presque le jour de ma fête. Elle me rit. Si elle vous plaît, tope. Répondez-moi courrier par courrier. Je partirais tout de suite, et je traverserais la Belgique aussi anonyme que je pourrais. Au retour, si vous tenez à voir l'exposition de Londres, ce serait à mon profit, je passe par là pour m'en revenir. Voyez Charles, décidez et répondez. Si cela ne vous sourit pas, je vous attendrai ici.

Seriez-vous assez bon pour envoyer ce mot à M. Bataille et ce portrait à M. Taule qui est en prison pour avoir dit des vers de moi.

J'attends votre réponse. Quel bonheur si c'est *oui !*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 22 juillet 1862.

Oui, oui, oui! c'est accepté, accepté avec enthousiasme. Charles dînait hier avec moi quand j'ai reçu votre lettre. Il vous remercie. Il est enchanté. Je n'osais pas vous rappeler que vous vous étiez engagé, l'an dernier, à faire tous les ans un voyage pour votre santé, et aussi que vous m'aviez promis cette excursion. Mais je m'étonnais qu'après le prodigieux travail de cet hiver, un peu de repos et de changement d'air ne vous fût pas nécessaire. Les médecins ordonnent. Vivent les médecins! Nous serons, Charles et moi, le samedi 2 août, au rendez-vous de Mont-Saint-Jean. Charles aimerait mieux Namur ou Liège, ce qui nous dispenserait de passer par Bruxelles et nous permettrait de prendre par Reims, que nous ne connaissons pas. Si

cela donc vous était égal, vous êtes encore à temps pour me l'écrire. Mais si vous avez quelque raison de préférer Mont-Saint-Jean, va pour Mont-Saint-Jean ou n'importe quel autre lieu! Accepté avec délire les Ardennes! se promener dans une forêt de Shakespeare avec Victor Hugo, ceci est assez gai. Nous y parlerons de Jean Valjean et de Jacques le mélancolique, les biches vous reconnaîtront pour le duc exilé, et nous prendrons pour mot d'ordre « *Comme il vous plaira* ».

La vente des derniers volumes n'a pas baissé du tout sur les précédentes. L'effet est énorme. J'attribue même à cette énormité de succès l'absence d'articles. On est un peu effrayé, écoutez-donc! Saint-Victor est fort intimidé. Parler comme il faut des *Misérables*, qui le pourrait, dans ce temps-ci? Je porte aujourd'hui aux journaux le fragment de la lettre du duc d'Aumale.

Vous trouverez ci-joint votre compte. Je vous redois 1953 francs. C'est le moment de vous parler de quelque chose que vous me devez, depuis l'an dernier, depuis Malines, à savoir : un dessin. Or je voudrais bien que ce dessin fût une première page pour mon exemplaire sur vélin des *Misérables*, que je ferai relier avec le soin qui convient. Telle est mon ambition. Elle n'est pas mince comme vous voyez.

A bientôt! à dans dix jours! Quel bonheur! — Dites-moi où il faudrait vous écrire sur la route, s'il y avait quelque chose à vous faire savoir.

Je vous embrasse — en attendant.

Vous ne m'avez pas répondu pour M. Chanoine, du *Progrès*, et pour Laurent Pichat.

Victor Hugo à Paul Meurice.

24 juillet.

C'est jeudi, je vous réponds bien vite, vous aurez ma lettre samedi. Hourrah! voici mon itinéraire. Nous partirons lundi 28 (avec M. Lacroix), nous passerons à Londres la journée de mardi. Mercredi 29 nous serons à Bruxelles (par Ostende), jeudi 20 à Liège (puisque Liège vous plaît). Tâchez donc d'y arriver, vous et Charles, le 31 juillet, ce sera deux jours de gagnés. Penserez-vous à m'apporter 500 francs en or sur les 1953 que vous avez à moi. Je ne saurais vous dire ma joie. Je vous tiens, je vous tiens tous les deux. Il vous est très facile d'être à Liège le 31 juillet, ne me faites pas languir deux jours. Je suis ravi, il me semble que je vais prendre d'assaut l'aurore. Que de belles choses nous verrons, et que de douces choses nous dirons!

Remerciez Mme Paul Meurice pour sa lettre si bonne et si charmante et si utile, et précipitez-moi à ses pieds.

N'oubliez pas les 500 francs, le nerf! — A vous.

Pour modérer la pluie de lettres pendant mon absence, voudrez-vous faire publier dans *Le Siècle* ou *La Presse* quelque chose comme ceci :

« Sur l'avis des médecins qui lui ont conseillé le changement d'air après le grand travail des *Misérables*, M. Victor Hugo a quitté Guernesey pour un voyage de quelques semaines. »

(Je n'en voyagerai pas moins fort incognito.)

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi.

Chilly avait trop docilement passé condamnation[1]. Avant de nous laisser avaler nous nous sommes mis en travers. J'ai vu Camille Doucet, je lui ai mis le nez sur l'iniquité monstrueuse qu'ils allaient commettre d'interdire préventivement une pièce qui était encore dans le tiroir et peut-être dans la pensée de l'auteur. Et dès aujourd'hui voici un premier résultat obtenu. Camille Doucet est allé hier soir à l'Ambigu dire à Chilly qu'il eût à envoyer la pièce à la censure. Or, pour ne pas perdre notre temps et notre travail, nous avons fait copier et nous envoyons la première partie telle que nous vous l'avons lue, quitte à la compléter plus tard, une fois la question de principe résolue. Ainsi rien n'est perdu, au contraire. On a tiré sur nous quand nous étions encore hors de portée. Le gouvernement s'est mis d'abord dans son tort, et le voilà obligé de reculer. Ce n'est plus la censure qui renvoie la pièce au ministre, c'est le ministre qui l'envoie à la censure. Quoi qu'il arrive, les honneurs de la guerre nous sont désormais acquis.

Cher maître bien aimé, je pars demain matin pour Veules. Je vais vivre, comme je vis depuis une semaine, du souvenir des enchantements de ce voyage. Vous n'êtes pas seulement le plus grand, vous êtes le meilleur homme qui soit au monde. Un géant de force et de

1. Craignant des manifestations en l'honneur de Victor Hugo, on avait songé à interdire les représentations des *Misérables* avant même que la pièce n'eût été livrée à la censure.

douceur. Tout ce qui est intelligent en ce temps-ci n'a qu'une chose à vous demander et à se demander, c'est en quoi il peut vous servir. C'est là le plus utile et le plus économique emploi de toutes nos forces morales. Quand le grand Inconnu me demandera ce que j'ai fait, je lui répondrai que je vous ai aimé et que je vous ai admiré. Sur ce, j'obtiendrai peut-être la permission de vous accompagner dans des Ardennes et sur une Moselle supérieures où nul Valetsky ne pourra me contraindre à vous quitter. Et ce sera mon paradis.

Votre

PAUL M.

Veuillez mettre mes respects les plus affectueux aux pieds de notre charmante compagne de voyage.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Abbaye de Villers, 7 septembre.

Cher Meurice, quelle lettre exquise vous m'avez écrite ! M. Lacroix me l'a apportée il y a deux jours. Et puis quelle douce nouvelle ! je vais vous voir. Nous dînerons ensemble le 16[1]. Vous viendrez peut-être deux ou trois jours plus tôt. Tout cela m'enchante. Ce ne sera qu'un éclair, mais je remporterai cette lueur dans ma solitude. La charmante compagne de voyage que vous saluez me parle sans cesse de vous, de Charles et de ce cher voyage sitôt fini. Nous recommencerons, n'est-ce pas ? Vous m'avez donné là quinze jours de

1. Victor Hugo étant allé à Bruxelles après la publication des *Misérables*, ses éditeurs avaient résolu de lui offrir un banquet et Paul Meurice était naturellement parmi les invités.

vie, de soleil, de ciel bleu, de tendre, d'ineffable harmonie. Désormais les Ardennes, Vianden, Trèves, la Moselle, Coblentz, Cologne, tout cela est pour moi dans une auréole, et il y a dans toute cette nature vue avec vous des reflets d'Éden. En vous quittant, la pluie nous a pris et ne nous a plus quittés. Le ciel s'est mis à pleurer.

Cher doux ami, je suis à vous de toutes les profondeurs de l'âme.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 14 septembre 1862.

Plaignez-moi, je ne serai pas de la fête! Je m'y devais pourtant, et, en même temps que son débiteur, j'étais un petit peu son créancier. Je m'en faisais une joie, et elle m'était une récompense. Et puis je vous aurais encore revu et remercié. Il faut que je reste! Voilà *Les Misérables* décidément interdits, et j'ai donné ma parole d'honneur de livrer *François les Bas Bleus* le 15 octobre. Je n'ai plus un jour, je n'ai plus une heure à moi. Je ne m'appartiens plus pendant un mois, sans quoi, vous savez que je vous appartiens d'abord et toujours. Mardi, en dînant tout seul dans mon coin, j'enverrai vers vous du fond de mon cœur mon acclamation silencieuse, vous en entendrez en ce moment-là de bien autrement grandes et éclatantes, mais pas de plus profonde et de plus émue que celle de

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 28 septembre.

Me voici revenu. Ce rêve commencé avec vous, achevé, hélas, sans vous, est fini. Je pense à vous, je vous écris, je vous envoie, cher doux ami, le souvenir de nos seize jours de paradis. Quant à la fête de Bruxelles, elle a été admirable. Si vous et Auguste aviez été là, rien n'y eût manqué. Au reste, je ne vous en parle pas; tout vous a été raconté par les journaux. Nos amis, les vôtres, les miens, ont été nobles, vaillants et charmants.

Tous! dites-le-leur de ma part quand vous les verrez. J'ai à peine vu un des plus généreux, un des meilleurs, M. A. Cerfbeer. Quand vous le verrez, donnez-lui votre serrement de mains et dites-lui que c'est le mien.

Et d'avance bravo à *François les Bas Bleus.*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 16 octobre.

Nous faisons une souscription pour mettre une pierre et un buste sur le tombeau de ce pauvre Bocage. Vous voudrez, je pense, donner le témoignage de votre nom à celui qui fut votre Didier. Dites-moi, je vous prie, pour quel chiffre vous voulez que je vous inscrive. La souscription ne sera publiée, — si elle l'est — que quand elle sera close. Bocage est mort romantique et républicain, et nous ne voulons pas que le Ministère d'État lui impose son offrande.

J'espère que l'interdiction du drame des *Misérables* fait un joli bruit. Et ce n'est que le commencement. J'engage Charles à saisir de l'affaire Jules Favre qui la porterait à la tribune. Soyez tranquille! le Valestky ne l'emportera pas en République.

Vous voilà rentré triomphant à Guernesey. Qu'est-ce que vous êtes décidé à faire? Je n'ai encore rien dit du titre de votre futur roman. Cela m'a paru trop près. (Vous savez que *Les Misérables* ont une forte recrudescence de vente.) Voulez-vous me laisser juge du moment favorable.

Charles vient me communiquer une lettre de Mme Hugo sur la pièce *Les Misérables.* Il paraît que vous n'êtes pas sans inquiétude de la voir divisée en deux parties. Pour Bruxelles il est difficile qu'il en soit autrement[1]. Delvil serait obligé à des frais d'acteurs et de décors trop considérables pour lui s'il jouait toute la pièce en une seule soirée. Mais la première partie, *Fantine*, celle que vous connaissez, est dès à présent complétée par deux tableaux nouveaux : *Fantine à Montfermeil*, la rencontre des deux mères — et *la Chambre de Fauchelevent*, puis, dans le même tableau, l'expulsion de Fantine. Le tableau du vestibule de la Cour d'assises est rétabli et augmenté d'une seconde partie, la Cour d'assises même. L'ensemble et l'unité de cette première partie résulteront de toutes sortes d'ajoutés et de touches de lumière remises çà et là. Les journaux belges avertiront le public que ce n'est qu'une moitié de l'œuvre, avec un temps d'arrêt nettement marqué dans le livre, et que l'autre moitié succédera immédiatement. En somme, Shakespeare et Schiller ont créé des précédents assez notables.

1. Le drame *Les Misérables* allait être joué à Bruxelles.

Quant à l'Angleterre, c'est autre chose, je crois qu'il faudrait donner toute la pièce en une soirée. Mais Londres, jusqu'ici, semble bien inintelligent de cette grande protestation et de cette grande affaire.

Victor Hugo à Paul Meurice.

18 octobre.

Vous avez cent fois raison pour *Quatre-vingt-treize*. Il faut attendre, il faut de l'air entre ces deux grands blocs.

Sur ce, parlons un peu du drame *Les Misérables*. Je suis de votre avis pour Bruxelles, et vous êtes de mon avis pour Londres. Or Londres, c'est tout l'étranger. Entrerez-vous donc dans cette voie de faire deux drames, l'un en deux soirées, pour Bruxelles, l'autre en une soirée, pour l'étranger proprement dit (tous les lieux où l'on traduira)? C'est, il me semble, double peine. Ensuite, ce goût d'économie de Bruxelles pour monter la pièce qui fait qu'on s'accommode d'un demi-drame, est-ce bon signe? J'aimerais mieux Delvil faisant des dépenses. Oui, deux drames, joués le jour et le lendemain, en se complétant, ce serait excellent, mais croyez-vous beaucoup au succès d'un commencement attendant indéfiniment sa fin?

Je vous soumets tout cela, et j'ai une telle habitude de croire en vous que je suis lâchement prêt à être de votre avis, quel qu'il soit. Vous ne pouvez vous tromper pour vous, vous qui ne vous êtes jamais trompé pour moi.

Voudriez-vous m'inscrire pour 100 francs et les

donner pour moi, dans la souscription au tombeau de Bocage.

Si Charles veut, qu'il vienne, avec pleins pouvoirs de vous, passer trois semaines ici; nous causerons, il écrira, et le 15 novembre il partira avec le drame fait pour une seule soirée (attendez-vous aux sacrifices les plus énormes), et ensuite le tout vous sera resoumis. Pendant ce temps-là vous ferez jouer *François les Bas Bleus*, et vous aurez un magnifique et charmant succès.

Plaudite cives. — Je n'ai plus de papier, et j'ai encore tout plein d'amitié, de tendresse et d'enthousiasme. Rêvez le reste.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi.

Je ne suis pas encore sorti de mon tourbillon. Je ne lis *François les Bas Bleus* aux acteurs que dimanche. La seconde partie des *Misérables* compliquant les derniers actes de *François* m'a mis terriblement en retard. — Je suis pourtant toujours avec vous, j'ai lu avec tout mon cœur cette splendide épître aux Genevois[1] ! — Auguste a dû vous écrire que j'avais vu Noël Parfait pour *Quatre-vingt-treize* et qu'il est certain que la nouvelle d'un drame de Dumas portant ce titre est controuvée, ce n'est qu'un écho stupide. En tout cas Parfait a écrit à Dumas. Émile Allix vous a-t-il envoyé les bonnes feuilles du drame?

A vous — à vous — à vous

1. Sur la Peine de mort. (Voir *Pendant L'Exil.*)

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 1er janvier 1863.

Le 20 août, quatre jours après vous avoir quitté, j'ai fait ce croquis pour vous sur mon petit carnet que vous vous rappelez. Je vous envoie la chose aujourd'hui, en attendant votre frontispice des *Misérables*, promesse que je n'oublie pas. C'est même une créance, car c'est le présent diplomatique à vous dû pour la fameuse négociation de la tapisserie de Malines.

Bravo pour aujourd'hui, bravo pour demain. Vous aurez fête à Paris et à Bruxelles[1]. Je me souhaite votre bonne année.

Tuus.

Aux pieds de Mme Meurice.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Bruxelles, dimanche matin, 4 janvier.

Ç'a été un succès, un grand succès. La froideur belge a été plus d'une fois vaincue. Après l'acte de *Tempête sous un crâne*, après la scène de la forêt, après les scènes de Gavroche, l'enthousiasme a éclaté en applaudissements et en rappels. Un mot de Gavroche : « J'en ai assez du despotisme » a failli être bissé. Il y avait cependant un noyau d'opposition dans la salle; quelques cléricaux ont murmuré à l'acte de M. Myriel. Mais les

1. On allait jouer le 3 Janvier *Les Misérables* à Bruxelles, et on répétait *François les Bas Bleus* à l'Ambigu.

bravos les ont fait taire, et tout le drame a été écouté avec un religieux respect. Votre nom et votre pensée étaient là. Je suis ravi pour Charles qui a vaillamment travaillé. Il va vous écrire. J'ai tenu, pardonnez-le-moi, à vous envoyer aussi ce petit mot de mon côté. Ma femme, qui a fait le voyage pour venir vous applaudir, vous et Charles, m'a apporté votre doux petit billet et votre charmant dessin. Merci! la vue de cette petite page de carnet m'a reporté tout de suite à ces ravissantes journées passées avec vous.

Je repars dans une heure pour Paris, où les répétitions de *François les Bas Bleus* m'appellent, bien heureux de laisser cette chère victoire assurée.

A vous de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 22 janvier 1863.

Le premier avis du succès de Bruxelles m'est venu de vous. Tout ce qui est bon, vous l'êtes, tout ce qui est charmant, vous le faites. Je me reproche de ne pas vous écrire, et je me reproche de vous écrire; vous devez être dans un tel coup de feu. *François les Bas Bleus* approche. Écoutez, je veux une chose de vous, l'annonce de ce triomphe-là comme vous avez fait pour le drame *Les Misérables*, un mot à la poste, un rayon de joie pour mon rocher. Pauvre vieux rocher! Il est bien tendre, allez! et vous aime bien.

Et je vous embrasse, et je bats des mains, et je crie dans mon brouillard : Hurrah pour *François les Bas Bleus!*

Con todo el mio corazon.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 17 février.

Ceci circule en ce moment en Pologne et dans l'armée russe[1] avec un effet utile, — Herzen m'écrit immense. Je vous l'envoie, il y a une faute grave dans la reproduction de *La Presse :* droit *de* la patrie, au lieu de droit *à* la patrie. Si quelque journal ami veut rectifier et reproduire, voici deux exemplaires. Du reste il faut que le journal se sépare un peu de moi, désavoue l'appel aux armes, et soit prudent! Ce qu'a très bien fait *La Presse.*

Doux et cher ami, je vous ai écrit il y a huit jours pour votre triomphe de *François les Bas Bleus.* Vous avez, je pense, reçu ma lettre.

A bientôt. — Le succès de *François les Bas Bleus* va grandissant, et ma joie aussi.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 5 mars 1863.

Je vous ai envoyé mardi *François les Bas Bleus* en éclaireur. — Vu la touchante fidélité de la poste, je vous serais bien obligé de me dire si vous l'avez reçu. — Votre belle et grande adresse à l'armée russe a passé dans *Le Courrier du Dimanche.* Comme on

1. La Pologne venait de se soulever; l'armée russe l'écrasait. Victor Hugo publia dans les journaux libres de l'Europe un appel à l'armée russe.

m'avait promis de corriger la faute *droit de la patrie*, on l'a soigneusement laissée.

Il est venu chez moi ce matin un acteur de talent de la Porte-Saint-Martin, nommé Valnay, qui est votre grand admirateur, et républicain convaincu, et encore secrétaire-rapporteur de l'Association des artistes dramatiques. Valnay, dans son rapport de cette année, a prononcé votre nom en termes très fiers et très émus, à propos d'un acte d'*Ernani* (sans H) donné à Lyon dans une représentation au bénéfice de l'Association. Cette année, la dite Association va faire une tombola de dessins, statuettes, tableaux, etc... faits et offerts par les membres des deux associations dramatiques, auteurs et acteurs. Valnay, au nom du Comité, vous demande un bout de dessin. Les acteurs, chez qui vous êtes adoré, n'entendent pas laisser votre nom dans une ombre propice comme vos *confrères* les gens de lettres. Ils mettraient votre envoi à la place d'honneur, et Valnay parlerait de vous et de ce grand vide que vous avez laissé parmi eux, sans aucune sourdine. Je vous transmets leur demande. Si vous l'accordez en principe, ils vous la feront régulièrement.

Je vous envoie mes plus profondes tendresses.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 6 mars 1863.

Je ferme le livre. J'ai les yeux mouillés. O mon doux et profond poëte, merci. C'est charmant, et c'est poignant. Le plus touchant drame à voir, le plus ravissant livre à lire. L'exquis côtoie le beau, le vrai coudoie le délicat. Je voulais noter, pour vous les redire, tous les

mots adorables, fins et pathétiques, mais je renonce à cette transcription de toute la pièce. Ce François les Bas Bleus est une création! une rêverie pleine de dévouement qui interrompt son gazouillement d'oiseau pour faire des actions de paladin; le paysan-gentilhomme, héros de drame, ce qui est juste, le bourgeois-gentilhomme n'étant qu'un personnage de comédie. On lui dit quelque part : *Tu es un gentilhomme naturel.* Quel mot charmant, et comme il peint toute cette figure. Je voudrais vous parler à mon aise de tous les autres, Guiche, le Chevalier de Lorraine, le roi, peint de profil et du beau côté, mais magistralement, et par-dessus tout Henriette. Vous l'avez faite divine; elle n'était que royale. Enchanteur et magicien que vous êtes! J'ai pleuré comme une bête sur cette mort d'altesse, et c'est votre faute. Oh! le beau, et charmant, et pathétique drame. Cette Montalais, voilà encore une figure! Et que de scènes!

Je passe au dessin que veulent bien désirer mes excellents et honorables et chers amis, les artistes dramatiques. Eh bien non, je ne puis consentir à cela. C'est, vous le savez, à mon corps défendant et malgré moi qu'on a publié un album-cartel. J'écarte le plus que je peux cette prétention. Ces griffonnages sont pour l'intimité et l'indulgence des amis tout proches. Faites comprendre cela à M. Valnay. — Les artistes dramatiques savent combien je les aime et comme je leur suis attaché et affectionné du fond du cœur. Je le leur ai un peu prouvé autrefois, j'aurai peut-être, qui sait? occasion de le leur prouver encore, mais plus sérieusement que par un *dessin.* Expliquez-leur mon scrupule, je ne dois pas sortir de mes pattes de mouche d'écrivain; ceci n'est pas du tout un refus pour eux, c'est une convenance pour moi, rien de plus. Qu'ils s'en rendent

compte, et qu'ils continuent de m'aimer un peu; moi je suis à eux et avec eux, comme un vieux combattant qu'ils ont jadis aidé à gagner des batailles. Dites-leur ces choses, mieux — vous n'aurez pas de peine. — Je vous quitte pour relire *François les Bas Bleus.* Bravo! bravo! bravo! et je vous embrasse.

Et félicitez pour moi Mme Paul Meurice de votre éclatant et triomphal succès. Je le sais plus vivant que jamais.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 31 mai 1863.

Dites-moi, vous, à quel moment vous seriez le plus libre. Voulez-vous en causer avec Charles? Je paierais à Charles son voyage comme l'an dernier. Auriez-vous trois semaines ou un mois? Quelle époque vous conviendrait le mieux? Me retrouver avec vous, c'est un petit moment de paradis. J'interromprais tout pour cela.

Une pauvre veuve, nommée Raulin, m'écrit pour un secours. Je lui envoie un bon de 20 francs — voudrez-vous le lui payer? Merci et pardon. Cette veuve me paraît digne d'intérêt — vieille — pauvre. — Soyez assez bon pour acheter à mon compte et m'envoyer le livre dont vous me parlez, *L'Art sous la Révolution.* Y a-t-il une gravure quelque part ou une description détaillée de la salle où la Convention a jugé Louis XVI? — Si oui, voulez-vous me l'envoyer. Qu'est-ce que l'ouvrage Mortimer-Ternaux sur la *Terreur?*

A vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 23 juin.

Je remets à Mme Victor Hugo le livre de Renouvier sur *L'Art pendant la Révolution.* J'espère pouvoir aussi lui porter la gravure du jugement de Louis XVI à la Convention, qu'on a promis de me procurer pour aujourd'hui. Le livre de Renouvier vous donnera la nomenclature de toutes les estampes et gravures faites et publiées en 93, et vous permettra, soit de les faire acheter, soit de les demander au British Museum à votre passage à Londres. Il y a aussi le catalogue très curieux de la Bibliothèque Labédoyère qui donne pour les livres, pamphlets, journaux, brochures, les renseignements que Renouvier donne pour les œuvres d'art... Faut-il vous le procurer? Le livre de Mortimer-Ternaux est fait dans un esprit libéral, mais ça reste à mi-côte. Seulement vous sauriez bien achever la route jusqu'au sommet. Voulez-vous que je vous l'envoie? — Vous avez le Michelet, n'est-ce pas? Et aussi les publications de Poulet-Malassis, les *Mémoires* de Garat et autres?

Quand partez-vous, mon cher grand maître? Fin juillet, me dit Charles. J'ai bien peur de ne pouvoir, cette année, me donner trois semaines ou un mois de vacances. Mais je ne voudrais pas non plus laisser passer cette bonne occasion de vous voir. Vous me donneriez rendez-vous sur votre route, à Coblentz, ou à Heidelberg, je suppose, et j'irais au moins respirer et vivre pour quelques jours auprès de vous.

Nous sommes bien tristes de laisser partir Mme Vic-

tor Hugo. Mais il est juste aussi qu'elle vous porte son succès[1] tout vif et tout chaud. Le beau et charmant livre; et qui vous fait aimer et admirer, elle et vous, plus encore, si c'est possible.

A vous de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Capellen (Rhin), 30 août.

Vous m'avez permis de vous dire le moment où j'approcherais de Heidelberg, je vous tire donc la manche, mais bien doucement. Voyager avec vous est une joie complète, d'un côté la nature éblouissante, de l'autre, votre esprit. Venez donc nous retrouver, si vous pouvez. Nous serons à Heidelberg du 3 au 5 septembre, plutôt, je pense, le 3 que le 5. Si vous y êtes, et si vous avez quelques jours à vous, nous ferons un peu route ensemble dans cette voiture que vous connaissez, et où vous remplacerez M. A. Busquet qui nous quitte à Heidelberg.

Doux et cher ami, à bientôt donc, *peut-être*, je n'ose espérer tout à fait, mais faites pour le mieux.

Je vous embrasse.

On me dit qu'il n'y a que quinze heures de chemin de fer de Paris à Heidelberg.

1. Mme Victor Hugo venait de publier *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 6 décembre 1863.

Voilà des siècles que je n'ai causé avec vous. J'ai beaucoup travaillé et j'ai un peu souffert. Mais vous êtes toujours avec moi, vous êtes l'ami sûr et le guide profond, je vous consulte et vous me répondez toujours et vous me consolez souvent. Je vous aime.

J'ai eu à m'occuper pas mal de vous ces jours-ci. Vous vous rappelez que vous avez permis à M. Escudier de faire jouer dans les départements *Ernani* et *Rigoletto* avec les paroles dites françaises. Cela a produit quelques droits d'auteur. Aujourd'hui j'ai lu dans les journaux qu'on répétait à Paris, au Théâtre Lyrique, le *Rigoletto* de Verdi en français. J'ai vu Guyot, Peragallo et Escudier, et voici ce qui résulte de nos conférences. Vous pouvez intenter un procès à M. Carvalho, directeur du Théâtre Lyrique, et demander l'interdiction de la pièce. Mais je crois que, dans l'état présent de la justice en France, vous perdriez votre cause. On se fonderait sur ceci, qu'ayant autorisé, sous certaines réserves, les représentations en province, vous n'êtes plus fondé à les défendre à Paris. Le procès aurait seulement l'avantage de préserver le principe et l'avenir. Mais un arrangement extra-judiciaire aurait le même effet, sans l'intervention de cette digne magistrature. Vous pourriez, comme pour *Ernani*, faire cette concession personnelle à Escudier, qui représente Verdi, et qui se dit toujours votre ami et serviteur dévoué. On ne voulait vous attribuer que le tiers des droits, j'ai réclamé (sous toutes réserves de votre approbation) et j'ai à peu près obtenu moitié. Escudier vous

écrirait, comme pour *Ernani*, qu'au cas où votre vrai drame reviendrait à la scène, vous resteriez libre de vous opposer aux représentations du drame lyrique tronqué *Rigoletto*. Quant à la question de l'affiche, vous interdiriez qu'on mît : *Imité du Roi s'amuse de Victor Hugo*, — ou vous le permettriez.

Ceci m'amène à une considération que je dois vous soumettre. On promet pour le jour de l'an la liberté des théâtres. Les directeurs ne dépendant plus, par le privilège, du gouvernement, n'auront plus peur de demander à jouer vos pièces. Je ne dis pas qu'on le leur permettra. Mais quelle force auront à la tribune Jules Favre ou Pelletan demandant pourquoi on interdit *Le Roi s'amuse* à la Porte-Saint-Martin quand on l'autorise au Théâtre Lyrique! Ne prenez ceci que comme outil de guerre, c'est excellent. On sera donc forcé d'avouer que c'est votre nom seul qu'on craint comme le tonnerre! — Quant à la question d'argent, *Rigoletto* bien monté au Théâtre Lyrique, qui est l'Opéra du peuple, peut avoir un grand succès et produire de belles recettes.

Ainsi, pour me résumer, si vous accordez l'autorisation, vous aurez à demander dans votre lettre : 1° Moitié des droits; 2° Faculté de retirer votre permission le jour où *Le Roi s'amuse* sera représenté; 3° Permission ou interdiction de mettre votre nom sur l'affiche. Le tout encore, bien entendu, sous forme de concession toute personnelle et amicale à Escudier et à Verdi, qui est, comme vous savez, votre admirateur passionné (jusqu'au vol et au viol!).

On annonce le *Shakespeare*. Quelle joie! et avec quelle impatience j'attends les premières épreuves. Victor Hugo parlant de Shakespeare! On rêve de Shakespeare parlant d'Eschyle. A propos de rêve,

est-ce que vous ne me trouverez pas un créancier bien importun si j'ose vous rappeler que mon exemplaire des *Misérables* attend toujours pour être relié certain frontispice splendide. Cette grande cariatide de MISERIA, je la rêve plus puissante, plus sombre et plus belle que la MELANCHOLIA d'Albert Dürer.

Je vous dis comme en commençant : Je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Hauteville-House, 22 décembre 1863, *in haste.*

Vos deux lettres (mystère!) m'arrivent en même temps. Je vous réponds bien vite pour l'affaire *Rigoletto.* Vos conseils font loi pour moi; je consens donc, mais à la condition qu'il soit *bien expressément stipulé* que j'ai le droit d'interdire les représentations de *Rigoletto* à Paris comme par toute la France si *Le Roi s'amuse* est repris. Tout le reste comme vous l'avez arrangé, dans votre excellente et tendre fraternité pour moi. Cependant, une observation sur un point : est-ce qu'il n'y aurait pas avantage à mettre sur l'affiche : « *Tiré du drame Le Roi s'amuse de Victor Hugo* »? Décidez, vous, la question, vous êtes sur le terrain et pouvez juger mieux que moi. D'un côté, avantage d'habituer le susdit gouvernement à mon nom sur l'affiche; de l'autre, inconvénient d'user un peu ce nom pour le public. Le nom, plus tard, éclaterait moins, ayant été un peu émoussé. Au fait, l'inconvénient est peut-être plus grand que l'avantage. Décidez, et, comme toujours, vous aurez raison.

Je reçois de M. Ch. Baudelaire une lettre également en retard. Il me demande de l'introduire près de La-

croix et des Belges. Il va faire des lectures littéraires et des publications à Bruxelles. On dit qu'il m'est à peu près ennemi. Cependant je lui rendrai le service qu'il me demande, je pense que vous serez de mon avis. Voici d'ailleurs ma réponse. Lisez-la, et soyez assez bon pour la cacheter et la transmettre à M. Baudelaire. Vous voyez que pour tout, je me réfugie en vous, *præsidium meum!* J'ai à vous répondre et à vous remercier sur beaucoup d'autres points. Ceci n'est qu'une lettre commencée, à bientôt la fin.

Je vous serre dans mes bras.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 2 mars.

Doux ami, un mot en hâte. Voulez-vous remettre cette lettre à notre grande amie. Comme elle doit vous aimer! Quelle magnifique page vous avez écrite sur son œuvre [1]! Il n'y a que le poëte pour parler du poëte. George Sand le prouve en parlant de moi, et vous en parlant de George Sand. Écraser à la fois la réaction dans l'art et la réaction dans la société, c'est aujourd'hui le grand devoir. Vous le faites admirablement.

Je vous embrasse.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 3 avril.

Vous avez admirablement saisi la nuance, c'est la série des *génies*, un peu distincte de la série des *grands*

1. Paul Meurice venait d'écrire un article sur *Le Marquis de Villemer* et George Sand un article sur *Villiam Shakespeare*.

hommes. Ceci répond à cette belle et profonde page que vous m'écrivez sur Molière[1]. Molière est encore plus un homme qu'un génie, comme génie il est dépassé, comme philosophe frère de l'humanité, il ne l'est pas. Il en est de même de Voltaire. Je les nomme tous les deux avec l'admiration due, mais ailleurs que dans la *série mystérieuse*. Je souligne ce mot que vous comprendrez. Cher Meurice, ce livre vous plaît, voilà mon succès fait. Être aimé, toute la gloire est là.

Vous avez rendu une femme bien fière et bien heureuse avec six lignes. Je suis chargé de ce remerciement ému. Vous protégez mes œuvres, cher doux ami, jusque dans l'argent qu'il leur arrive de faire, et vous gagnez toutes les causes que vous plaidez, c'est tout simple. Mais que votre lettre est donc pénétrante et délicate! Vous me parlez de mon livre avec toute votre âme, et il me semble qu'en l'analysant, vous y versez votre lumière. J'espère que la suite et la fin vous plairont. C'est plutôt *à propos de Shakespeare* que *sur Shakespeare*, comme je le dis dans vingt lignes utiles de préface. C'était une occasion de dire des choses vraies, et je l'ai saisie. Quel mot ravissant : *Nous avouer d'où viennent les génies!*

Tout réussit par vous, et je commence à croire au banquet parisien de Shakespeare, puisque vous en couvez l'idée[2]. Cela sera d'autant mieux que l'Angleterre, chose triste, est froide. La souscription n'a encore produit que 50.000 *francs* (non *livres*). Mauvaise idée d'ailleurs, et chétive, que cette souscription. Il

1. Cette lettre n'a pas été retrouvée.
2. L'Angleterre allait célébrer le trois-centième anniversaire de Shakespeare. La France ayant voulu s'associer à cet hommage, un comité avait été chargé d'organiser des fêtes en l'honneur du grand poëte anglais.

faut plus pour Shakespeare que pour Cobden, il fallait un acte du Parlement; l'Angleterre, j'en ai peur, va rater le jubilé. En attendant, une souscription biblique, pour des chapelles à Londres, prospère; le seul duc de Manchester donne 500.000 francs. Tout cela augmentera, à mon grand regret, l'à-propos de mon chapitre *Shakespeare et l'Angleterre.*

A vous — à vous — à vous.

Ceci n'est pas sans intérêt : En regard de l'Académie française qui a délibéré sur mon expulsion, l'Académie des Sciences de Lisbonne (espèce d'Institut portugais) vient me chercher dans l'exil. Je vous envoie copie de la lettre. Communiquez-la aux journaux amis, si vous pensez que cela en vaille la peine.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Je me permets de glisser mon petit mot dans cette invitation officielle[1]. J'ai achevé, hier seulement, de lire ce beau et grand livre[2]. J'en suis tout pénétré, et comme agrandi moi-même. Il me semble que cet affluent énorme va exhausser le niveau et précipiter le courant de la pensée du siècle. Je m'en vais faire encore le prophète à bon compte en vous annonçant un effet capital. Les fragments reproduits dans les journaux ont causé déjà une impression profonde, et tous ceux que je rencontre sont pleins d'admiration et d'impatience.

Je vous aime de toute mon âme.

1. Invitation du Comité du centenaire de Shakespeare.
2. *William Shakespeare.*

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 19 avril 1864.

Quatre mots en hâte. J'ai envoyé ma réponse à Auguste pour le Comité. Mettez-vous, avec Charles et lui, trois têtes dans un bonnet, lisez cette lettre, et ôtez-en ce qui vous paraîtra *excéder*. J'ai pourtant tâché d'être bien sage. — Vous m'avez écrit sur l'apparition de ce livre et sur votre impression une toute petite page bien belle. Je ne sais plus comment vous prouver mon amour. Je vous envoie mon portrait.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Interdiction du banquet, interdiction de la représentation, coup sur coup, double fureur, vacarme dans les journaux de l'opposition, avertissement au *Temps*, note officielle dans *Le Constitutionnel*, colère officieuse des feuilles bonapartistes, grosse rumeur indignée dans le public et dans le peuple, tout ce bruit est très heureux, très excellent et très grand. Fanfare pour nous autres shakespeariens, charivari pour eux. Le banquet interdit a réussi cent fois mieux que n'eût pu faire le banquet célébré. Votre lettre[1], si haute, si belle, si sereine a produit un effet immense. Édouard Bertin, à qui je l'ai lue et qui en avait peur d'abord, en a été ravi. Nous sommes très contents. J'espère que vous l'êtes aussi et que Shakespeare l'est aussi. C'est très

1. Réponse de Victor Hugo aux membres du Comité du centenaire de Shakespeare.

gentil à lui! pour vous remercier d'avoir ajouté à sa gloire, le voilà qui partage votre exil. Bien agi, lion! — Moi, je perds à ça deux ou trois mille francs que m'aurait rapportés la série préparée des représentations d'*Hamlet*, mais je ne regrette pas mon argent; ils ont été bêtes pour plus de cent mille écus.

Je vous envoie notre petit volume shakespearien[1], qui n'est pas encore ce que je voudrais; mais je me suis tout de même un peu rapproché de mon rêve. — Pour achever de me consoler, je vous lis, je vous relis, je vis et je pense avec vous, je vous suis encore dans cet autre voyage aux sphères sublimes, et je ne puis songer à Boitelle et à Boudet lui-même qu'avec une extrême douceur

Je vous embrasse comme je vous aime, de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H. H., 2 mai 1864.

Vous êtes un enchanteur. Depuis quatre jours je vis dans l'intimité de votre esprit dans ce beau et charmant volume. Shakespeare à travers vous ne perd rien. Votre vers achève sa pensée et l'emplit d'éclairs. Shakespeare dans votre style, c'est comme le rayon de lumière dans le diamant. J'ajoute que Shakespeare dans vous conserve toute sa largeur. Le diamant est grand. Vous avez raison, votre idée de *Theatrum vide* que j'avais cru irréalisable, a merveilleusement réussi. L'effet du banquet interdit a été considérable en An-

1. *Hamlet-Falstaff-Paroles;* Pagnerre, éditeur.

gleterre. Le 23 avril même, on a appris la nouvelle à Stratford-sur-Avon, la ville était pavoisée. En un clin d'œil tous les drapeaux tricolores, représentant l'Empire, ont disparu des fenêtres. Reynolds rapproche cette interdiction de l'expulsion de Garibaldi.

A bientôt — à toujours. On vous aime bien autour de moi. Que de choses j'ai dans le cœur pour vous

Paul Meurice à Victor Hugo.

Vous avez donc trouvé le temps de parcourir ce petit volume. Je vous en remercie profondément. Moi, je relis votre grand livre, je m'en pénètre, c'est mon pain quotidien, et je me trouve très bien de cette nourriture. Mais la forte et substantielle pensée ! Il ne faut pas trop en vouloir à des esprits de papier mâché de ne pouvoir pas la supporter. J'ai été bien content de Mme Sand, par exemple ! Et vous ? Elle a laissé de cette œuvre énorme bien des côtés dans l'ombre, mais en somme, elle en a parlé avec beaucoup de grandeur et de grâce, il me semble. Je lui en ai écrit tout de suite.

Un jeune homme, élève de Niedermeyer, M. Gabriel Fauré, a fait de la musique sur des vers de vous ; il est prêt à payer le droit de vos pauvres, mais je sais que plusieurs pièces sont réservées, et je vous envoie les titres de celles qu'il a prises pour que vous me disiez si elles sont exclues : *La fleur et le papillon*, *Puisque mai tout en fleurs*, *S'il est un charmant gazon*, *Puisqu'ici-bas toute âme*, *L'aube naît*, *Puisque j'ai mis ma lèvre*.

J'ai reçu d'Épinal un paquet contenant pour vous des livres touchant la Lorraine et concernant, je crois, votre grand-oncle, l'évêque de Ptolémaïs. Vous devez savoir

ce que c'est. Faut-il que j'envoie ces livres par Merhays à Mme Barbet? ou dois-je attendre une occasion plus sûre et plus directe?

Les représentations de *Rigoletto* touchent à leur fin, et bien que les chaleurs aient diminué les dernières recettes, je crois cependant que, tout réglé, vous aurez une somme assez rondelette.

Je vous embrasse très fort

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 29 mai.

Je n'ai presque plus de proscrits à secourir, mais j'ai toujours mes petits enfants pauvres; cependant je ne veux rien pour eux, et je me charge de tout, étant décidé à donner tout *mon extra* au million de fusils de Garibaldi[1]. C'est donc pour les fusils de Garibaldi que je prendrai l'argent de M. Gabriel Fauré. Qu'il vous remette ce qu'il voudra (de 25 à 50 francs pour chaque pièce. M. Altès donne 50 francs.). Vous m'écrirez, mon noble et doux ami, car je vous donne toute la peine, les noms des pièces qu'il aura définitivement choisies, et je vous les renverrai avec l'autorisation au bas, autorisation qui, bien entendu, ne crée au cessionnaire aucun droit exclusif.

Oui, vous avez raison, Mme Sand est grande, et le montre. Sa lettre sur le *William Shakespeare* est admirable. J'en aime le parti pris qui est charmant, la nature mêlée à la philosophie et à la critique. C'est très fin et très neuf. — Envoyez-moi par Merhays le

1. Garibaldi avait écrit à Victor Hugo en août 1863 : « J'ai besoin d'un autre million de fusils pour les Italiens. »

paquet d'Épinal. Il y a là un brave homme de notaire, M. Basy, qui a pris ma généalogie en passion, et qui fouille pour retrouver mes titres de famille. Il m'a envoyé déjà le testament de mon grand-oncle l'évêque de Ptolémaïs, qui est très curieux. Il avait de fiers bibelots, ce bonhomme! — Savez-vous sur quoi j'appuie en cet instant mon papier pour vous écrire? sur votre livre ouvert, j'ai sous les yeux le monologue superbe des pages 118 et 119.

Comme on se met au lit, s'en aller à la mort!

Que faites-vous en ce moment? moi, je vais vous le dire : je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi 19 juillet.

Il y a un siècle que je n'ai causé avec vous, mon doux et cher grand maître. Je suis absorbé par un travail féroce. La censure, au sujet de *Jeanne d'Arc*, me cause toutes sortes d'embarras, et ne me laisse ni entrevoir une décision, ni commencer un décor que la pièce ne soit finie. (Vous savez que les prêtres ont à peine torturé et condamné Jeanne d'Arc et que les Anglais ne l'ont, pour ainsi dire, pas brûlée.) Il faut que j'aie tout terminé pour le 5 août; je travaille quatorze heures par jour, et je ne vous écris pas. Vous êtes pourtant toujours avec moi, je relis votre *William Shakespeare*, je relis *Lucrèce Borgia*, et puis je pense à vous par cœur.

Je n'ai pas trouvé le temps, depuis mardi que Charles m'a envoyé votre lettre, de rassembler et de

faire votre compte exact; il faut pour cela que j'aille chez Guyot chercher les trois derniers mois de *Rigoletto* que je n'ai pas touchés encore.

Ah! si je pouvais aller vous le porter moi-même. Mais je ne vous verrai pas encore cette année! Après *Jeanne d'Arc*, j'ai le *Martinguerre* pour Mélingue, j'ai peut-être le *Drac* avec Mme Sand. Savez-vous que Mme Sand vient de perdre son petit-fils. Je crois qu'il lui serait très doux de recevoir un mot de vous, le grand consolateur.

Je vous aime et je vous embrasse de toute mon âme.

M. Altès ne m'a pas remis les 300 francs auxquels M. Chenay l'avait taxé pour les paroles de ses morceaux. M. Altès, flûte à l'Opéra, vit modestement d'une place de 3.600 francs, et fait lui-même les frais de sa publication. Il fait en tremblant l'offre de 100 francs pour cinq pièces, et je me suis chargé de vous transmettre sa requête. De même M. Fauré, tout jeune homme de dix-sept ans, voudrait bien ne payer que 50 francs comptant et 50 francs dans six mois. Le diable dans cette affaire, c'est que les gros bonnets de la musique ne paient rien du tout, vu qu'alors les éditeurs, ayant à payer les droits eux-mêmes, courent les risques de la contrefaçon. Gounod a mis en musique (gratis pour son éditeur) trois ou quatre pièces de vous. Mais l'honnête éditeur n'admet pas que les jeunes gens et les artistes inconnus se puissent passer de votre permission.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 7 août.

Je ne vous verrai pas cette année. C'est pour moi un hélas! je l'étouffe vous sentant heureux et triomphant. La censure peut faire ce qu'elle voudra, je réponds qu'une *Jeanne d'Arc* par Paul Meurice sera un éclatant et splendide succès. J'aime tout d'avance de cette œuvre-là, le sujet et l'auteur, la vierge militante et le poëte combattant. Vous ferez une chose grande, belle et fière. Ce que Schiller a manqué, Meurice le réussira.

D'après ce que vous m'écrivez, j'ai tiré sur vous 1000 francs. La traite vous sera présentée le 18 août. J'ai écrit à Mme Sand. Je ne sais pas l'adresse de MM. de Goncourt, est-ce que vous voudriez leur envoyer ce mot? Toujours tous les pardons possibles, je vous les demande pour tant de petits ennuis. Je suis un peu gêné par les traités Le Bailly, cependant faites en mon nom à MM. Altès et Fauré toutes les concessions que vous voudrez.

Le *Martinguerre!* et le *Drac!* qu'ils sont heureux ceux qui sont à Paris!

Je vous embrasse. *Dulce decus meum.*

Victor Hugo à Paul Meurice.

Courtray, 8 octobre.

Depuis quatre jours toute la voiturée ne parle que de vous. Le succès est une présence. Nous sommes au

Drac[1], il nous enchante comme il a ensorcelé le public. Nous en lisons les analyses dans les journaux. Vous avez un grand succès en Belgique, l'écho du succès de Paris. Les journaux sont pleins du nom de George Sand et de votre nom. Votre pièce apparaît ravissante dans tous les comptes rendus et dans toutes les correspondances de Paris. A chaque débarquement de la voiture dinantaise dans les auberges locales, — voiture où vous manquez, hélas! — Victor demande à grands cris un journal, et il est rare que nous n'y trouvions pas le retentissement du *Drac*. C'est notre joie.

Nous vous aimons, nous radotons de vous, notre cœur est volontiers où vous êtes, notre esprit va où est le vôtre, nous nous sentons exilés quand vous êtes absent. Mon doux poëte, mon noble ami, gardez-moi mon coin à ce beau et profond foyer qui est votre âme.

Vale et ama nos.

Je vous envoie les tendresses et les admirations de tous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Vendredi.

Voilà des siècles que je ne vous ai écrit. Ma pensée la plus tendre n'a pas cessé de vous suivre durant ces trois mois, mais elle ne savait pas trop où vous prendre. Vous, cependant, vous m'adressiez d'ici et de là vos billets charmants, doux et bons, comme vous seul savez en écrire. Tous me sont allés au cœur, et au

1. Pièce de George Sand et Paul Meurice, représentée sur le théâtre du Vaudeville

cœur de mon cœur, comme dit Shakespeare. Je vous aime bien, je vous aime bien, et « tout ce qui m'aime » vous aime aussi, ou, autrement, ne m'aimerait pas.

Je vous mets aujourd'hui à la poste *La Bible de l'Humanité* de Michelet et le *Drac*. Ce pauvre *Drac* a eu du succès, surtout dans la personne de Mlle Jane Essler; mais, pour parler argot, il n'a pas fait d'argent, le malheureux! C'est peut-être bien ma faute et ma très grande faute, mais le bon public ne m'a pas semblé comprendre grand'chose à cette fantaisie. On l'a accusée d'être panthéiste, humanitaire et impie, et de manquer de mollets. Accusations graves. Mais si vous me donnez l'absolution, je me moque du reste d'une manière profonde.

Je dois avoir encore de l'argent à vous, mais je vous demande de ne vous envoyer le compte que dans une quinzaine de jours; je suis en train d'achever *Les Deux Diane*, il faut que j'aie tout terminé pour le 25, et je travaille quelque douze heures par jour. C'est le métier que je fais depuis six mois, du reste; car *Jeanne d'Arc*, ajournée, de par la censure, à l'année prochaine, est aux trois quarts achevée.

Je vous aime, je vous aime, je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 27 novembre.

Dans le livre *William Shakespeare* je parle quelque part de la *grâce profonde*. Vous l'avez. Il y a dans vos œuvres délicates une *quantité pensive;* vous avez hanté les spectres comme Dante, mais vous les mettez dans les fleurs, et de cet admirable lys qui est votre

esprit, le démon sort fée. Ce *Drac* est ravissant. Vous tirez de la mer la comédie comme d'autres en tirent la perle. Comme il joue avec l'âme, cet esprit! Comme il devient homme et comme il reste ange! Les figures groupées autour de lui sont exquises ou fortes, mais toutes vraies. Il a raison de tout, excepté du cœur humain, plus puissant que le mystère même de la nature. Les mots charmants étincellent partout; vous avez égrené dans toutes les scènes le collier de pierreries de la fin. Et quels vers! comme ils sont beaux et comme ils sont jolis! Il y a du coquillage dans cette poésie de nacre et de vague. Vous plongez, vous cherchez, et vous trouvez. Cher poëte, votre théâtre est plein de ces douces, nobles et belles œuvres. Je vous aime en elles. Je charge l'Océan de vous porter mon applaudissement et mon cœur. Nous causerons affaires un autre jour. Je suis ensorcelé par le *Drac*.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Vous m'avez écrit sur le *Drac* une belle, bonne et adorable lettre. Vous transfigurez tout ce que vous regardez de votre regard ami. Voilà que mon Lutin me paraît charmant à moi-même, vu à travers votre génie. Mon meilleur succès et ma plus douce joie me viennent toujours de ce que vous me dites sur ce que j'ai tenté de faire. Je vous remercie et je vous aime de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 13 mars.

Si je vous écrivais toutes les fois que ma pensée se tourne vers vous, vous passeriez votre temps à décacheter des lettres de moi. Mon poëte, quelle œuvre forte et charmante nous faites-vous en ce moment? Votre théâtre sera une des beautés exquises de l'art contemporain. L'autre soir, à trois ou quatre, chez une femme, votre compagne de voyage, qui vous admire et vous aime, nous relisions *Fanfan la Tulipe*. Vacquerie a raison de le dire, ce sont là des œuvres! Rien n'est plus délicat et fort, rien n'est gai et mélancolique, rien n'est léger et sérieux comme cette comédie où est le drame, comme ce poëme où est la vie. *Fanfan la Tulipe* sera pour le dix-neuvième siècle ce que *Le Philosophe sans le savoir* est pour le dix-huitième, une perle trouvée dans les profondeurs. Un de ces soirs nous relirons vos autres pièces, et de chacune nous dirons quelque chose de pareil. Je tenais à vous raconter cela.

Je profite de l'occasion pour vous envoyer une traite de 666 francs sur Hachette. Quelle traite je tirerais sur le bon Dieu s'il était chargé de vous payer toute la reconnaissance que je vous dois.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mercredi, 15 mars 1865.

Je reçois ce matin votre bonne lettre, tendre comme une caresse. Et que c'est doux, la caresse du génie!

Rien ne m'est plus cher et plus précieux que votre applaudissement. Je vous enverrai *Les Deux Diane* à la fin de la semaine. J'espère que ce drame vous plaira. J'ai, comme d'habitude, pensé beaucoup à vous en l'écrivant. Il me semble que je vous dois toutes mes idées.

La dernière assemblée générale de la Société des Gens de lettres m'a nommé membre du Comité à une très forte majorité. Il s'agissait d'un projet de réforme partielle qui devait aboutir à une révision totale des statuts. Avant-hier, jour où je siégeais pour la première fois au Comité, j'ai demandé, non pour vous, mais pour l'honneur de la Société, que votre nom, rayé par M. Francis Wey de la liste des Présidents honoraires, y fût rétabli. On m'a répondu des choses incroyables. M. Taylor a dit textuellement que la base de la Société était la pièce de vingt francs. L'aumône de cinq mille francs du gouvernement, dont on graisse, ou plutôt dont on salit les pattes de ce qui se dit la Société des Gens de lettres du XIXe siècle, cette piteuse et triste obole passe avant toute considération de dignité et d'indépendance. Je donne ma démission. Pardonnez-moi de ne pas la motiver publiquement. L'assemblée générale, plus libérale que le Comité, pourrait faire quelque coup de peuple. La Société serait dissoute, et l'on crierait que vous retirez le pain de la bouche à tous ceux qui vivent de ces miettes misérables.

J'ai consulté pour l'arrêt de la Cour dans l'affaire Scribe, qui casse le jugement de première instance[1]. Tout le monde est de mon avis. Il importe que vous at-

1. Mme Scribe avait fait défense au Théâtre Italien de représenter sans son autorisation les opéras tirés des pièces de son mari ; elle avait perdu son procès en première instance et venait de le gagner devant la Cour.

tendiez l'arrêt de la Cour de cassation. Votre nom prononcé trop tôt pourrait bien faire perdre à Mme Scribe sa cause. Quand la Cour suprême aura dit le dernier mot, il sera temps de parler. Ah! dame, vous voyez, cher doux maître, que vous êtes plein de tempêtes. Si vous aviez vu le bel orage que ces syllabes, *Victor Hugo*, ont soulevé lundi! Il se trouve que, représentant la paix et le droit, vous provoquez naturellement chez vos ennemis la violence et l'iniquité.

Je vous aime et je vous embrasse de tout mon cœur et de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 2 avril 1865

Quel profond charme dans tout ce que vous faites! Quelle douce et pathétique puissance! Je viens de me jouer *Les Deux Diane*, théâtre de l'Océan, stalle de Guernesey. J'ai ri, souri, tremblé, applaudi, et à la fin j'ai senti monter les larmes. Votre Martin-Guerre est créé. C'est une armure dans laquelle il y a un cœur, le cœur le plus charmant et le plus tendre. Et qu'il a d'esprit, ce cœur! qu'il a de grandeur et d'héroïsme! La scène de Martin-Guerre et de Henri II est une merveille. Ce soldat qui est la conscience parlant — sans parler — à ce roi qui est le remords, c'est superbe.

Il est d'autant plus pressant qu'il est silencieux. Il ne lui échappe que des mots éclairs. Il y a dans toute cette scène une sorte de foudre latente. Tous deux tremblent, l'un comme l'opprimé, l'autre comme l'oppresseur. C'est neuf et poignant. Page 99, les deux *Diane* ont un dialogue cornélien. Ce Jacques Tobin qui devient

Djeck Tobina résume toute une espèce dans une silhouette. Vous excellez dans ces concrétions qui mettent la philosophie dans le drame. L'ascension de la corde à nœuds et la tour s'abaissant, c'est une de ces idées de peintres qui ne viennent qu'aux poëtes. Je suis ravi, je voudrais tout vous citer parce que tout m'a charmé et ému. Vous me faites presque amnistier ce Henri II. O mon ami, vous avez un beau succès avec une belle œuvre, je suis bien content. Je félicite ces bons Parisiens. D'un côté, le poëte vrai, de l'autre le public juste, c'est un doux spectacle qui console mon vieux cœur et illumine mon vieux rocher. C'est vrai, cela, que votre glorieux triomphe vient jusqu'à moi dans ma solitude, et me fait l'effet d'un feu de Bengale dans ma nuit.

Je suis heureux. Je vous embrasse, je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Je vous remercie de tout mon cœur d'avoir lu ce drame, et de m'en écrire tant de choses charmantes et profondes. Mais, c'est égal! votre présence nous manque joliment. Votre exil est un malheur, non pas seulement pour la France, mais aussi pour le théâtre. Si vous saviez comme le public est dur et sourd! *Les Deux Diane* ont réussi, mais *La Biche au Bois* triomphe. Le chef d'orchestre n'est plus là pour donner le *la* aux musiciens et aux critiques. Le drame s'en va, nous avons beau faire. La féerie bête, le réalisme et le bonapartisme sont en train de le tuer. Il ne faudrait pas moins que votre répertoire à la rescousse.

A propos de votre répertoire, Bagier, du Théâtre

Italien, à peu près sûr de perdre en cassation contre Mme Scribe, lui a demandé à transiger. Elle a répondu purement et simplement qu'il eût à s'entendre avec la Commission des auteurs dramatiques. Ce bon directeur est donc obligé de faire un traité général, et *Lucrèce Borgia*, *Hernani et Rigoletto* toucheront des droits l'hiver prochain.

Qu'est-ce que vous faites? Avez-vous terminé votre roman? Nous donnez-nous les *Chansons?* Si au moins vous vouliez publier quelque chose de votre théâtre. Même en librairie le coup porterait!

Je vous embrasse, je vous remercie, je vous aime.

Je suis un peu las et souffrant, et je vais aller faire un petit tour d'une quinzaine de jours. Si vous aviez quelque paiement à faire d'ici à la fin du mois, vous voudriez bien en donner avis à ma femme.

Nous avons fait une souscription pour le brave et excellent comédien Rouvière, qui est gravement malade. Voulez-vous bien que je vous inscrive, et pour quelle somme?

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 9 juin.

Je serai à Bruxelles dans quinze jours et je serais bien heureux de vous y voir. Si je pouvais comme en 1862 vous entraîner dans mon petit voyage, quelle joie!

Avez-vous reçu de M. Hetzel les 100 francs touchés par lui de l'éditeur Flaxland et indiqués dans la lettre

ci-contre[1]? S'il ne vous les a pas remis, seriez-vous assez bon pour les lui réclamer et pour les faire rentrer. Ma petite caisse de secours, où l'on puise de toutes parts, est à sec.

Je travaille, — je travaille, — je travaille. Je ne suis pas le rossignol, mais il chante en cage et moi en exil. J'ai un volume de vers fini et un roman fini, mais je ne veux rien publier. Lacroix me presse. J'élude. Publier un livre, cela me prend autant de temps que d'en faire un. Les épreuves, etc., etc... J'aime mieux en faire un autre.

Je suis à vous. *Ex imo.*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 28 septembre 1865.

Voici ce qui se passe. — Il s'était dit dans les petits journaux à la fin de la semaine dernière qu'on allait faire reparaître *L'Évènement.* Qui était cet On? J'ai envoyé lundi Pierre Bernard au ministère de l'Intérieur pour le savoir. Il lui a été répondu que quelqu'un avait, en effet, déposé ce titre *L'Évènement*, mais on a refusé de lui dire qui, en ajoutant que le chef de division me le dirait peut-être à moi. Je connais un peu ce chef de division, M. Aylie Langlé, qui est auteur dramatique. Je suis allé le voir, il a été on ne peut plus charmant; il s'est indigné autant que moi du vol qui vous était fait, mais le bureau des Dépôts des Titres au ministère

1. Ces 100 francs avaient été donnés par la baronne de Rothschild pour obtenir l'autorisation de mettre en musique *Vieille chanson du jeune temps.*

n'était établi que pour enregistrer purement et simplement les déclarations, sans les contrôler, sans les refuser, sans les permettre; c'était ensuite aux tribunaux à juger lès revendications de propriété; on apporterait comme titres au ministère *Le Constitutionnel* ou même *Le Moniteur universel*, l'employé devrait en donner acte, voilà tout! Le chef de bureau, qui avait en main la déclaration relative à *L'Évènement*, n'y était plus, et M. Lenglé ne pouvait, ce jour-là, me dire le nom de notre bon filou, mais je n'avais qu'à revenir ou à envoyer quelqu'un de sûr le lendemain. Le lendemain j'ai envoyé notre ancien imprimeur et actionnaire, Serrière, et on lui a dit que le filou sus-dit était le nommé... Villemessant. Sur ce, puisque ce bureau était tenu de recevoir n'importe quel titre, fut-ce *Le Moniteur*, Serrière a déposé, à son tour, le titre *L'Évènement*. On l'a parfaitement admis et on a même consenti à joindre à sa déclaration une protestation convenue entre nous. — Maintenant que faire? Villemessant veut faire paraître un journal à un sou, savez-vous pourquoi? Parce que *Le Petit Journal* de Millaud se tire à 220.000 exemplaires (18 compositions) et rapporte de bénéfice net par jour, 2.500 francs, c'est Serrière qui me l'a dit, registres en mains. Villemessant s'est dit : il y a là un titre populaire tout fait, *L'Évènement*, empruntons-le, et, quand je ne prendrais à Millaud que 50.000 de ses lecteurs!...

Êtes-vous d'avis que nous tolérions ça? Êtes-vous d'avis que nous laissions notre beau et honnête *Évènement* reparaître avec la signature Villemessant? Notre vieux drapeau, tout déchiré et déchiqueté de balles, est resté sur le champ de bataille, et qui est-ce qui le ramasse? Ce n'est même pas un ennemi pour en faire triomphe, c'est un marchand pour en faire commerce. Êtes-vous d'avis que nous le laissions faire? Est-ce

que nous ne devons pas relever nous-mêmes notre journal tombé, et publier, — le moment est bon, — *L'Évènement* littéraire à un sou? Par malheur, je suis tout seul en ce moment à Paris. Vous êtes à Bruxelles, avec Charles et Victor, Lacroix est à Bruxelles, Auguste à Villequier, Girardin, je ne sais où.

Pour moi, j'ai, comme si notre armée était prête,

Fait dire à l'Empereur que je lui tiendrais tête.

J'ai fait signifier par Serrière, dans une lettre fort hautaine, à Villemessant, que nous allions refaire *L'Évènement.* Le voulez-vous? Charles et Victor le veulent-ils? Hors la politique et l'économie sociale, tout nous est ouvert : littérature, histoire, théâtre, science, industrie, philosophie, religion. Charles pourrait rendre compte des livres, Victor pourrait prendre le ministère des Affaires étrangères et nous donner tout le mouvement anglais. Quand notre succès serait établi, ils pourraient gagner par an chacun 3 ou 4.000 francs. Si vous êtes de mon avis et que Lacroix soit encore à Bruxelles, parlez-lui en je vous prie. Il voulait, dans le temps, faire un journal avec M. La Châtre, je pense qu'il le ferait meilleur avec nous! Il a un coin de boulevard admirable. Tout ce qu'il y a d'intelligence dans le peuple de Paris et des grandes villes, étudiants et ouvriers, sera avec nous. Michelet, Pelletan, Despois, Vacherot, Morin, Pichat nous donneraient un coup de main. J'écris à Vacquerie, mais, sans avoir aucun rapport avec Satan, il est volontiers celui qui dit non, ce qui n'empêchera pas qu'il ne soit ensuite le plus sûr et le plus actif de nos rédacteurs. Quant au danger de suppression, il faut le regarder et le mesurer sans peur. Nous n'avons pas à faire un journal de com-

bat, c'est évident. Nous n'avons pas d'arme? Ne pouvant pas tout dire en politique, j'estime qu'il vaut mieux ne pouvoir rien dire. Il faudrait donc prendre son parti franchement de n'être pas agressif et négatif même par allusion. Mais, en ce temps-ci, affirmer, ne serait-ce rien. Affirmer notre passé, notre avenir, le progrès, l'histoire, nos héros, nos soldats, nos ouvriers, nos maryrs. — Qu'en dites-vous? Causez-en avec Charles et Victor, et répondez-moi, le plus vite possible, un oui ou un non. Si c'est un oui, je m'occuperai tout de suite de l'organisation matérielle, et je crois que je serai aidé par beaucoup de sympathies. — Et les épreuves des *Chansons?* Quand vais-je en avoir? Avec quelle féroce impatience je les guette et je les attends.

Je vous embrasse et je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mercredi, 5 h. 1/2.

Je vous écris ce mot à la hâte, en vous priant de me répondre deux mots courrier par courrier.

Mme Scribe n'a pas persisté à saisir la Commission des auteurs de ses droits sur le répertoire italien. Elle est sur le point de consentir à une transaction et d'accepter une indemnité fixe, et une fois payée, de 5.000 fr.

Sur ce, Bagier, le directeur, a toujours ajourné son rendez-vous avec la Commission, et, lundi dernier, il a affiché *Lucrezia Borgia.*

Je lui ai fait signifier par huissier défense de jouer le soir. Il a joué tout de même, ça va sans dire. Mais c'était une mesure conservatrice et une protestation néces-

saire. En effet, Bagier, effrayé du papier timbré, a vu Peragallo et s'est dit prêt à transiger. Il doit venir s'entendre vendredi avec la Commission. J'y suis convoqué naturellement, et je vous prie de me dire vos intentions et de m'édifier sur les demandes que j'aurai à faire. Que dois-je stipuler? une indemnité une fois payée? Je crois que ce n'est pas dans vos habitudes. Un droit proportionnel? En ce cas quelle serait la proportion? 10 p. 100 aurait cet inconvénient que le théâtre jouerait rarement ou pas du tout des pièces si chères. 5 ou 6 p. 100 pourraient donner, certaines soirées, 350 ou 400 francs, les Italiens pouvant faire de 7 à 8.000 francs de recettes. Il y a encore la somme fixe par représentation comme à l'Opéra. On donne à l'Opéra 500 francs de droits d'auteur par soirée, 250 au compositeur, 250 francs au librettiste. Vous pourriez demander 250 francs. L'affaire est engagée de telle sorte que vous pouvez d'ailleurs ne pas paraître, s'il vous plaît de préserver votre action future et l'attitude que vous avez prise. La Commission stipulerait pour tous les auteurs en général. Seulement j'irai à la Commission avant Bagier, et j'ai besoin de savoir ce qui vous conviendrait le mieux.

Votre

PAUL M.

Je vous écrirai demain plus au long pour le journal et les annonces. Guérin écrira aussi à Victor. — J'ai une lettre de Mme Sand pour vous. — Veuillez me répondre tout de suite pour que j'aie la lettre vendredi matin.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 12 octobre, 7 h. du matin.

Soyez juge absolu du mieux qu'il y a à faire. J'aimerais mieux 5 ou 6 p. 100 qu'un droit fixe, mais j'aimerais mieux un droit fixe qu'un procès, ces tribunaux étant donnés. Je crois aussi qu'il vaut mieux que ce soit la Commission qui stipule, et qui stipule pour tous. J'entrerais avec tous dans le droit commun établi par la Commission.

J'ai écrit hier à Émile Allix en lui demandant de vous soumettre toutes les questions relatives aux *Chansons des Rues et des Bois.* Vous faites toujours ce qui est bien, ô mon doux et cher guide. Je passerais volontiers ma vie les yeux bandés, avec ma main dans la vôtre.

Amo te.

Vous avez été comme toujours admirable de décision et de rapidité dans l'incident *Évènement-Villemessant.*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mercredi, 5 h. 1/2.

Villemessant doit faire paraître son *Évènement* le 10.

Mais j'apprends, ce matin, d'une manière officielle, que la propriété d'un journal littéraire se constate

et s'affirme, non par le dépôt du titre, mais par le dépôt de deux exemplaires de la feuille.

J'ai bâclé dans la journée un numéro spécimen complet. On le compose en ce moment. On en déposera deux exemplaires demain matin au Ministère de l'Intérieur.

Je fais comme le pourpoint de don César, je lutte.

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 12 octobre 1865.

Je vous ai écrit bien à la hâte et bien tard hier, ayant trotté tout le jour pour le compte des *Chansons*, chez Delord, Édouard Bertin, Paul Foucher, de Mars, Rouy, Claye, etc... Je ne vous ai seulement pas dit mes grands ravissements de ces cinq premières feuilles. A présent je sais par cœur *Le Cheval.* Quelle merveille! Vous durerez autant que la langue, c'est-à-dire toujours, toujours. Mais toutes ces autres pièces que je ne connaissais pas! tous ces bijoux rayonnants et charmants! *Platon*, *Les Guignes*, *Paupertas*, *Genio libri*, *Les Lettres de l'écolier*, *Paulo minora canamus.* Tout! Tout est joli, beau et gai et grand. Avec quelle soif et quelle faim j'attends la suite de ce gala!

Maintenant voulez-vous parler un peu de *L'Évènement.* On m'a averti bien tard que le dépôt d'un numéro était nécessaire et que Villemessant faisait ce numéro. Villemessant a une imprimerie, quatre journaux et cinquante collaborateurs. Moi, j'étais seul! Il est

arrivé quelques heures avant moi. Il prépare son journal, il le fera, dit-on, paraître le 1er novembre. — Et, pendant que je me démenais comme un beau diable à Paris, Charles ne m'écrivait pas que la chose se défaisait à Bruxelles. Lacroix m'a dit dimanche que ses associés n'étaient plus d'avis de se charger seuls de l'affaire. La publication des *Misérables* dans le journal vous paraissant un danger pour vous, elle serait donc aussi un danger pour eux! Et puis, ils ne voudraient pas partager avec nous les bénéfices! Et puis, ils craignent de soutenir le procès contre Villemessant. Bref, ils ne prendraient plus qu'une part d'intérêts, ils donneraient peut-être *Les Misérables* (contradiction) et leur boutique pour l'abonnement. Mais l'administration? l'organisation de la vente à Paris et hors Paris? La responsabilité des détails matériels? L'affaire en un mot? Qui en charger? J'ai vu Millaud, il ne faut pas songer à lui. Il a une peur véritable de vous. Paul Foucher lui a dit que la réapparition de *L'Évènement* était une fortune. Serrière lui a ingénument répété un mot de Méry : « Si les anciens rédacteurs de *L'Évènement* refont leur journal à un sou, ce sont de grands talents, ils ont la fibre populaire, personne ne tiendra contre eux, ni Villemessant, ni Millaud. » Millaud n'est pas jaloux de payer ses verges et nous entravera plutôt que de nous aider. J'avais pensé, dans un premier moment de dépit, à Michel Lévy que Noël Parfait nous donnerait et qui aurait l'avantage de nous rendre l'ancien coin de *L'Évènement;* mais Michel Lévy n'est pas votre éditeur, il fait des publications importantes, nous ne serions pas libres chez lui. Et Auguste, qui m'a écrit une bonne lettre, promettant de donner six mois par an au journal, me dit, avec raison, qu'avant tout il faut assurer notre liberté. Le jour de mon retour de Bruxelles,

lorsque j'ai porté à Rouy la lettre de Serrière à insérer, il a été très chaud; il m'a dit qu'il croyait puissamment à notre succès et il a ajouté : « Est-ce que vous ne voulez pas vous entendre avec nous? » — Rouy serait excellent, je crois, pour l'organisation matérielle; de plus, c'est là que nous aurions assurément la plus complète indépendance. Nous l'avions quand nous étions politiques, à plus forte raison n'étant que littéraires. Mais il ne faut pas se dissimuler que Rouy ferait à Girardin une part dans sa part. J'ai répondu à ses ouvertures que la maison Lacroix avait l'affaire et qu'il aurait à s'adresser à Lacroix. — Rien de plus, rien de moins. — Voilà où en sont les choses. Je vous serais bien obligé d'en causer et d'y réfléchir à Bruxelles et je prierais Charles et Victor de me répondre le plus tôt possible un mot qui me fixe. A présent je vous attends, et je rentre dans ma coquille, encore prêt cependant à faire ce qu'on voudra, et même à ne rien faire.

Votre

PAUL M.

Question subsidiaire que je vous avais, je crois, posée : si Villemessant paraît le 1er, ne pourrions-nous pas appeler le journal *L'Évènement de Paris? L'Évènement* dans les anciens caractères, *de Paris*, au-dessous, en plus petit texte. Nous pourrions mettre pour l'édition des départements : *L'Évènement de Lyon*, *de Bruxelles*, etc. *L'Évènement* de Villemessant sera à deux sous. Nous pourrions encore nous intituler *L'Évènement à un sou.* Mais ne serait-ce pas le reconnaître? Un mot de réponse encore sur ce point; car si vous acceptiez l'idée, il faudrait déposer bien vite et le titre et le numéro.

Victor Hugo à Paul Meurice.

14 octobre 1865.

Quelle providence que Paul Meurice ! Cher doux ami, *L'Évènement*, *Les Chansons des Rues et des Bois*, l'affaire Bagier-Scribe-Bouffes ! tout vous trouve prêt, veillant, vaillant, infatigable, admirable ! Et tout cela au milieu de tous vos grands et nobles travaux. Ce que vous m'écrivez des *Chansons* me charme. Vous applaudissez, j'ai mon succès. Quant à *L'Évènement*, hier délibération entre le contrat à signer et mes épreuves à corriger. *L'Évènement* nous semble bien remis en question. Le demi-recul de la maison Lacroix est grave, nous l'ignorions ici. Rouy semble impossible, à cause du reflet, quoique, certes, la liberté et la dignité soient là, plus qu'ailleurs, où l'on critique ; mais l'impossibilité semble réelle. Millaud s'efface. Reste Michel Lévy. Tout ce que vous dites me semble évident. Charles vous écrira en détail aujourd'hui à ce sujet. Il proposerait pour titre, si la publication tient : *Notre Évènement*, ce qui me paraît ingénieux et bien trouvé. Pourtant, vous déciderez, *magister veritatum*. M. Ch. Floquet, avocat de talent et homme de cœur, est venu hier de Paris me voir ; il m'apprend une demande qui coïncide avec la question *Évènement*. Je l'ai invité à dîner pour aujourd'hui. Il est probable que je vous l'adresserai à son retour à Paris. Vous examinerez et vous jugerez. Mais que vous êtes bon, parfait, et charmant, et que je vous aime ! Je vous remercie d'aimer un peu mon livre. Le *Genius libri*, c'est vous.

Tuus.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 24 octobre 1865.

Je vais partir. Je retourne à la mer. La solitude va me reprendre. J'ai besoin de vous envoyer mon cœur. Cher Meurice, je laisse derrière moi ce nouveau-né, mon livre. Je vous le confie. Soyez-lui frère et père. Il est éclos sous vos ailes. Je vous remercie de vos admirables soins. Je songe à vous avec attendrissement. Je vais redevenir on ne sait quoi de lointain. Pensez un peu à moi. Je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Je vous envoie la lettre équivoque et bizarre de Michelet[1]. Est-ce bien vrai qu'il comprend si mal ce qu'il appelle « votre bonheur », lui qui a compris la profonde gaîté triste de Rabelais, de Molière, de Voltaire. — Cher grand maître, moi, plus je relis votre ravissant et touchant volume, plus je l'admire et plus je l'aime. Il n'y a rien dans votre œuvre lyrique qui soit à la fois plus français et plus humain. Je me risque à vous le répéter bien que ça fasse dire à Laurent Pichat que je ne suis pour vous qu'un faux ami. A ce compte-là, je trouve que Pierre, avant le chant du coq, a été le vrai ami de Jésus, — trois fois.

Vous ne m'avez pas accusé réception des lettres contenant les manuscrits de votre oncle et le pupitre que

1. A propos des *Chansons des Rues et des Bois.*

j'ai à vous. Faut-il vous envoyer ce que j'ai reçu par Merhays et le roulage ?

Et *Les Travailleurs de la Mer?* quand nous les envoyez-vous ?

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 21 novembre 1865.

Tout mon cœur vous répond, il y a des effluves dans l'air; j'allais vous écrire quand on m'apporte votre lettre. Que de choses à vous dire ! Comme vous avez noblement terminé ce débat avec Villemessant[1] ! Vous êtes l'homme doux et par conséquent l'homme fort. Vous avez la logique, la puissance, la fermeté. Nous radotons de vous dans notre petit coin et nous vous aimons tendrement.

J'ignore quel volume ferait ce pupitre et ce que c'est. Quant aux documents de mon grand-oncle, vous pourriez, ce me semble, me les faire parvenir par Merhays. Je vous donne bien de la peine et je suis encombrant. *Indulge, dulcissime.*

Je pense comme vous sur les bizarres réticences de la lettre de Michelet. Être mis à l'aise, cela a ses avantages.

A vous.

Ex intime corde.

1. Tous les efforts de Paul Meurice pour ressusciter l'ancien *Évènement* n'avaient pu aboutir et le premier numéro de *L'Évènement* de Villemessant avait paru le 5 novembre. Paul Meurice avait alors adressé aux journaux une éloquente protestation.

1866-1867

Les Travailleurs de la Mer. — Projets de Paul Meurice pour le livre *Paris-Guide.* — Reprise d'*Ernani.* — Projet d'une encyclopédie populaire. — Interdiction des représentations de *Ruy Blas.*

1866-1867

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 16 janvier.

Merci pour cette superbe carte d'une si étrange et si vigoureuse poésie. Dans tout ce que touche votre main magique, on sent votre génie et je sens votre cœur. Merci! grâce à ce beau dessin j'attends patiemment, (mais impatiemment tout de même) ma *miseria*.

Et *Les Travailleurs de la Mer?* Je les attends sans aucun mélange de patience, par exemple! Le grand titre et le grand sujet! où vous aurez mis tout l'Océan et toute l'humanité. Lacroix m'a dit hier que le premier volume était bon à tirer et que nous allions avoir prochainement des épreuves. Quelle joie!

Lacroix m'a montré une lettre de Verboekhoven disant que je l'avais accusé auprès de vous d'être hostile ou au moins tiède. Je lui ai répondu que ce n'était pas exact, mais que je l'avais trouvé malhabile et maladroit. Ayant d'abord à publier, cet hiver, trois grands ouvrages de vous, pourquoi a-t-il encore entre-

pris Proudhon, Quinet, Louis Blanc? Je lui ai cité Michel Lévy qui fait de la place et de l'air autour de Renan et concentre tout sur *Les Apôtres*. Puis le système de Lacroix est d'amadouer, d'attendrir et d'essayer de gagner les ennemis. Ses avances et ses concessions passent, bien entendu, pour des aveux de faiblesse. Il discute humblement avec Duchêne du *Figaro*. Il accorde ceci à Jules Vallès pour qu'il reconnaisse cela. Le tout avec la meilleure intention du monde. Dans les annonces, le lancement et la mise en vente des *Chansons des Rues et des Bois*, il a commis aussi bien des bévues. Je vous ai déjà dit comme quoi j'avais été obligé quelquefois d'appuyer trop sur un des plateaux de la balance pour rétablir l'équilibre dans l'opinion.

Barbey d'Aurevilly lui écrit : « Est-ce que les organisateurs de la victoire vous ont défendu de me donner un exemplaire? » Au lieu de lui envoyer son exemplaire purement et simplement, il lui répond fièrement : « Je suis maître et je suis libre, personne n'a le droit de rien me défendre ou de rien m'ordonner. » Et il publie lui-même la lettre et la réponse. De sorte que tout le monde me demandait : « Pourquoi diable Victor Hugo faisait-il supprimer l'exemplaire de Barbey? »

Mais je ne vous parle du passé que pour sauvegarder l'avenir. Lacroix m'a paru disposé à n'agir pour *Les Travailleurs de la Mer* qu'après entente préalable. Insistez, je vous prie, amicalement auprès de lui sur ce point, et tout ira bien, j'en suis sûr.

Un volume de vers ne trouve plus dans le public actuel l'enthousiasme et le sentiment de l'idéal, et ne rencontre nulle part dans la critique d'à présent la grande autorité et le souverain entraînement. Mais un roman, c'est autre chose. Les femmes pleurent, les

hommes sont saisis, et l'intérêt, l'émotion, la passion, le drame, n'attendent pas l'avis de M. Pontmartin ou de M. Pichat.

Votre, votre, votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 23 janvier.

Si l'on savait comme j'aime mes amis et comme je hais peu mes ennemis, mes bons ennemis seraient bien attrapés. Il suffit de la seule vue de votre écriture pour me faire oublier les diatribes, et de la seule lecture d'une de vos lettres pour me faire remercier les haines. Oui, je les remercie, car je sens que vous m'aimez d'être haï. Je ne suis pas haï pour rien en effet, et ceux qui admirent Proudhon, le candidat sénateur évincé réduit à recevoir de l'argent, sans broderies, des mains du Coup d'État, ceux-là peuvent m'insulter, et font bien. Je ne suis qu'un caillou sur un rocher. Je ne déteste pas *le martyr à l'égal du bourreau.* Je n'ai ni une probité de ce calibre, ni une pensée de cette force. J'ai quelque peu raillé M. Lacroix du va-tout qu'il a joué sur Proudhon. Après Marat, Proudhon, c'est habile.

Je lis aujourd'hui dans *Le Soleil* et dans *La Presse* de très bons détails préparatoires sur *Les Travailleurs de la Mer.* Ce livre n'est pas un livre de combat; il est écrit, non pour la minute, mais pour la postérité (passez-moi cet orgueil). C'est là sa faiblesse et sa force. Quelques lecteurs comme vous satisfaits, je n'en demande pas davantage à mon siècle.

Serez-vous assez bon pour vous informer, en payant les 618 francs à la Compagnie de la rue Ménars, si ce n'est pas cette année qu'il y a un dividende. Je suis un riche à ce qu'on dit. Très gueux à ce que je sais.

C'est égal, je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

J'ai achevé de lire le premier volume. Je suis ravi. Cette dernière scène, *Carambolage*, est saisissante. Le tableau, le drame, l'étonnant dialogue de Rantaine et de Clubin, rien n'est plus tragique et plus beau. Mais qui donc a dit que l'intérêt ne commençait pas dès le premier volume? Ce n'est peut-être pas l'action, mais c'est de l'action. Le drame se noue par un nœud charmant au premier chapitre. Et puis, les figures de Gilliatt, de Déruchette, de mess Lethierry, de Rantaine et de Clubin, sans compter celle de Durande qui compte pourtant! — tous ces portraits pleins de vie et de couleur, est-ce que ce n'est pas de l'intérêt au plus puissant degré? Je me figure que je vois de ces splendides portraits de Rembrandt, et qu'on me dit : « Tous ces êtres charmants, puissants ou effrayants que vous admirez dans leur cadre isolé, le maître va les réunir dans un tableau unique. » Quelle promesse! mais dès à présent tous vivent, on les connaît, on les craint ou on les aime. Quel admirable Daumier d'eau salée ce Gilliatt! comme c'est fait, cette physionomie si douce et si sympathique vue par le côté de l'impopularité! Et les traits si vifs et si légers qui sont Déruchette! Le Bug-Pipe, et le Plainmont sont des scènes opposées

admirables. Et mess Lethierry... Mais voilà que je recommence! et je n'ai pas commencé ma léttre.

Je vous écris pour vous dire qu'il y a dans tout ça *un desideratum* et qu'on sent une lacune. Auguste, que j'ai vu hier soir, est tout à fait de mon avis. Le tableau des îles, que vous avez supprimé ou ajourné, manque. Cette *Introduction*, dans le sens le plus exact du mot, est vraiment nécessaire.

Le lecteur n'est pas *introduit*. Il se fait tout de suite assurément à ce milieu que vous rendez si réel, mais il est d'abord un peu dépaysé. Nous-mêmes qui connaissons les îles, nous avons un peu éprouvé cette vague inquiétude. Cette prétendue longueur nous paraît indispensable. Un génie tel que le vôtre a en soi une harmonie presque d'instinct, où il ne faut rien retrancher sous peine de la détruire. Est-ce Lacroix qui vous a exprimé des craintes sur ce cadre nécessaire? Je vais lui écrire qu'il est absurde. Il convient d'ailleurs lui-même que la chose était exquise. Pour l'amour de Dieu, rendez-nous-la. Si vous la publiez dans une édition postérieure, vous aurez l'air de faire une correction. Publiez tout de suite tout le livre, ne paraissez qu'entier. La pagination de l'introduction est différente, on peut ajourner le tirage de la table. Rien n'est plus facile encore. Quant au succès, quant à l'effet, du moment que les deux derniers volumes tiennent les promesses du premier, je vous réponds qu'il n'y a pas à douter une minute. Mais ne supprimez pas le portique qui donnera encore plus de perspective et de grandeur à ce magnifique édifice.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 11 février.

Tout ce que vous dites est vrai, et tout ce que vous sentez, Auguste et vous, vous et Auguste, est juste; mais la situation n'est plus entière. J'ai remplacé le chapitre préliminaire ajourné (*L'Archipel de la Manche*) par deux choses très courtes, en tout deux pages qui font quatre pages, mais réussies, je crois, et impossibles à supprimer aujourd'hui. Une *dédicace* (à Guernesey) et une *préface.* La préface n'a qu'une page, mais vous plaira, et je pense que vous la jugerez indispensable. Si maintenant on ajoutait le chapitre préliminaire *Archipel de la Manche*, cela ferait *trois* choses : 1° *la dédicace*; 2° *la préface*; 3° *le chapitre préliminaire*, avant d'arriver au roman. Cela est impossible. Il faut donc renoncer (*pour l'instant*) *au chapitre préliminaire.* Ce chapitre préliminaire est tout un livre, il est lui-même subdivisé, et il contient *vingt et un chapitres* (environ 200 pages). Quand je l'ai écrit, je me croyais *poeta integri status*, j'ignorais le bizarre guet-apens organisé contre moi par les bonapartistes, les classiques, les dévots, et ces *républicains agréables à la police;* aujourd'hui je suis renseigné et averti. Il faut ôter à ces violences les prétextes. Ce chapitre de vingt et un chapitres serait évidemment un prétexte. Je crois donc utile de l'ajourner, et en y réfléchissant, vous deux, mes deux points d'appui à Paris, et mes deux guides, vous serez de mon avis. Plus tard, *Les Travailleurs de la Mer* auront un péristyle : *L'Archipel de*

la Manche, et le livre paraîtra entier. Il n'aura rien perdu pour attendre. Le même fait, vous le savez, s'est exactement produit pour *Notre-Dame de Paris.* Quant à cette impression un peu étrange dont vous parlez, et qui tient à cette brusque nouveauté locale, je pense comme vous; mais cette impression s'évanouira après les deux cents premières pages, et quand vous connaîtrez les deux derniers volumes, vous verrez à quel point s'effacera ce petit inconvénient, sensible seulement au commencement. La nouveauté sans préparation a peut-être aussi ses avantages, réfléchissez-y, deux grands penseurs et deux grands artistes que vous êtes. Je crois le livre un des meilleurs que j'aie faits et votre applaudissement me remplit de joie. Je sens que maintenant, en avançant dans le livre, en en découvrant les proportions et l'unité, en en sondant l'idée, vos puissants et pénétrants esprits vont de plus en plus sympathiser avec cette œuvre. Vous êtes pour moi des consciences vivantes. Me sentir d'accord avec vous, c'est une satisfaction profonde, c'est quelque chose comme le sentiment de l'idéal atteint.

Maintenons donc l'ajournement du *chapitre préliminaire.* Seulement, comme au fond et en dehors de toute tactique, vous avez absolument raison, après la première ou la seconde édition, je crois qu'il serait excellent de le publier. On le mettrait en tête de la troisième ou quatrième, et on le tirerait à part, au prix de 75 centimes pour les acheteurs des premières éditions qui voudraient compléter leur exemplaire.

Que vous dire? Je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche.

Quand on a su que Villemessant était parti pour Guernesey[1] afin de traiter, comme il a dit, de *puissance* à *puissance*, il y a eu un fort émoi dans la bonne ville de Paris. Ganesco, Proth, Paul Foucher, Ulbach ont couru chez Lacroix s'informer, s'inquiéter, comme si vous étiez déjà enrôlé sous la bannière de *L'Évènement*, Serrière m'a écrit dès l'aurore la lettre ci-jointe. Enfin, Millaud m'a supplié de partir de mon côté pour Guernesey comme son envoyé plénipotentiaire. Il a au moins obtenu de moi de vous adresser le télégramme de vendredi, auquel vous n'avez peut-être rien compris d'abord. Mais la lettre détaillée de Millaud que vous avez reçue le samedi, vous a éclairé la lanterne. Seulement, j'ai dit à Millaud qu'il aurait dû vous garantir un minimum ferme. Il consent d'avance à tout ce que vous voudrez. Il vous assurerait très bien 120, 150.000 francs. Il croit à la combinaison, et irait même plus haut encore. A tout prix il surenchérira sur *L'Évènement* qu'il veut tuer et qu'il tuera, j'espère. Nous avons rassuré tout le monde sur la possibilité d'une transaction entre Victor Hugo et Villemessant. Mais, en même temps, j'ai dit à Millaud que, selon toute apparence, vous n'accepteriez pas non plus ses offres, plus honorables à tous les points de vue. J'ajoute que nous vous approuvons d'avance, nous tous qui avons connaissance de votre admirable livre,

1. Pour obtenir l'autorisation de publier *Les Travailleurs de la Mer* dans *L'Évènement*.

Auguste, Émile Guérin et moi. Il serait bien malheureux d'exposer aux appétits des lecteurs de roman-feuilleton des pages telles que *le dedans d'un édifice sous mer*, *sub umbra* et tant d'autres. Vous ne le ferez pas et vous aurez raison.

Maintenant, *je n'en ai rien dit à Millaud*, mais il y a peut-être une combinaison acceptable. Cette introduction de *L'Archipel de la Manche*, qui forme à elle seule un ensemble saisissant, et dont chaque chapitre a certainement son intérêt et sa valeur, pourquoi ne céderiez-vous pas à Millaud le droit de la publier d'abord? Pourquoi ne lui céderiez-vous même pas le droit de reproduire ensuite (et après le succès du livre enlevé) *Les Travailleurs de la Mer*, dans la forme et au prix populaires? Ce ne serait que l'édition à deux sous anticipée. *Le Soleil* a maintenant pour rédacteurs Rochefort, Pierre Véron, Villemot, Louis Leroy, etc... Si vous ne repoussiez pas la chose en principe, Millaud acceptera vos conditions *quelles qu'elles soient*. J'ai même cru voir qu'il y aurait là un joint pour reprendre notre idée d'un journal *à nous* avec un point d'appui, des moyens et une force sur lesquels nous n'aurions pu compter. Je vous répète que la nouvelle rédaction du *Soleil* est déjà amie, et, renforcée, elle serait toute puissante et pour le succès et pour l'influence. Vous venez de voir, pour *Les Chansons des Rues et des Bois*, comme il serait bon de ne pas marcher désarmé dans ce Bondy que nous traversons. Pensez à cela, ne dites pas non, et laissez-nous faire. Je ne vous dis pas qu'il y ait là un regain splendide à ne pas laisser perdre, mais je vous réponds qu'il y a là une action morale énorme à conquérir.

Avec tout ça je ne vous ai pas encore parlé de ce prodigieux second volume que je viens d'achever. Que

c'est beau et comme je vous aime! Quelle grande ligne simple et ferme! et quelle merveilleuse couleur! Cette bataille d'un homme et de l'Océan est quelque chose d'inouï. Mon cher maître adoré, dans notre civilisation pourrie comment retrouvez-vous la primitive et titanique inspiration d'Homère et d'Eschyle! Et encore avec le caractère moderne! Vous faites la science poésie! C'est technique et c'est idéal. *Ce qu'on y voit et ce qu'on y entrevoit*, c'est les *Mille et une Nuits* dans la plus saisissante réalité. Vous avez à votre service de magicien la lumière et la couleur, comme la pensée et la vie. Tout ce livre sixième qui ouvre le volume est étonnant. *Un intérieur d'abîme éclairé* vaut *Tempête sous un crâne.* Quelle création typique que celle de sieur Clubin! Tartuffe et Iago ne sont pas plus profonds. Ulysse et Prométhée ne sont pas plus grands que Gilliatt. Et puis, Victor Hugo intervient et dit les pages *sub umbra.* Ce qui résulte du tout est splendide et dépasse tout rêve. Vous me surprenez toujours, moi qui vous attends. C'est égal, voulez-vous que je me dise tout de même

Votre

PAUL M.

Je connais aussi d'hier la préface si grave et si haute et la fière et mélancolique dédicace.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., mardi, 27 février.

Merci d'abord, mon admirable ami, pour ces trois pages magnifiques que vous m'écrivez sur mon livre.

Vous savez que vous me récompensez; et vraiment oui, c'est vrai, mon travail acharné dans le crépuscule, dans la tempête et sans relâche sur ce rocher, mérite un peu votre doux et puissant applaudissement. Vous m'écrivez : Marche! et je sens mon courage redoubler.

Vous avez prévu ma réponse, et vous l'approuvez d'avance. La voici : Voulez-vous être assez bon pour la transmettre à M. Millaud qui m'a écrit magnifiquement. Expliquez-lui, commentez-lui, et faites-lui comprendre mon scrupule. Du reste, je verrais des inconvénients à publier en feuilletons *concurremment avec le livre*, le chapitre préliminaire. Réfléchissez-y. Ce serait une diversion qui nuirait plus qu'elle ne servirait. Il va sans dire que, déclinant l'offre de M. Millaud, je les décline toutes. L. Ulbach m'a écrit deux lettres excellentes et bien cordiales d'ailleurs. Je lui réponds comme à M. Millaud : *La raison d'art prime tout.*

Vous verrez ci-derrière le motif du retard de votre dépêche. Ah! je suis bien isolé, allez. Il y a en moi un peu de Gilliatt.

Que je vous aime donc, et comme tout mon vieux cœur est bien à vous!

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche 4.

Vous avez raison; publier en feuilleton le chapitre préliminaire concurremment avec le livre, ce serait une diversion mauvaise. Mais après le livre publié, après l'effet produit, après la première vente épuisée, dans trois ou quatre mois, verriez-vous donc des inconvé-

nients à céder à M. Millaud la primeur de *L'Archipel de la Manche?* Il ignore encore à l'heure qu'il est que cette Introduction existe, et il offre à Lacroix 40.000 francs pour la reproduction des *Travailleurs de la Mer;* son offre serait tout autre pour une nouveauté, et, comme votre permission ici est nécessaire, c'est avec vous qu'il aurait à traiter? Il a sauté de joie en lisant le passage de votre lettre relatif à *Quatre-vingt-treize.* Je lui ai dit qu'il était contraire à vos habitudes de vous engager pour un livre non achevé, mais il prend date et rang, et il fera tout ce que vous voudrez. Ce n'est pas tout, il m'a demandé, le premier, si nous ne voudrions pas faire avec lui, à partir du mois d'avril, le journal projeté cet automne. Seulement, pour ne pas faire concurrence à son *Petit Journal,* il voudrait le faire à deux sous. Ou nous prendrions un nouveau titre, et nous fondrions dans un temps donné *Le Soleil* dans le journal nouveau, ou nous prendrions *Le Soleil* lui-même qui est accepté du public, mais en le transformant et en le complétant. *Le Soleil* se tire présentement à 25.000 exemplaires et donne 70.000 francs de bénéfice par an. A 50.000 exemplaires, il donnerait 2.000 francs de bénéfice *par jour.* C'est ce passage qu'il s'agirait de lui faire franchir par une rédaction hors ligne. Millaud apporte le journal fondé, fait tous les frais, prend tous les risques, paie la rédaction au plus haut prix, et nous donne, à vous, à Charles et à Victor, à Auguste et à moi, une part dans la propriété, moitié des bénéfices, je suppose, pour tout ce qui dépassera le chiffre actuel. Il nous fait en outre maîtres absolus de la rédaction. Voilà son apport. Il m'a demandé quel serait le nôtre. Je lui ai dit que j'avais des idées et pour la vente et pour la rédaction. Je suis sûr que la primeur de *L'Archipel de la Manche*

lui serait un appât décisif. Mais je n'ai pas voulu lui en parler avant de vous en avoir écrit. Voilà où nous en sommes. Il y a là une affaire magnifique, mais il y a là surtout un moyen tout-puissant d'action. Pensez à cela, et veuillez me répondre le plus tôt possible. Notre groupe, isolé, reprend pied; notre groupe, désarmé, redevient redoutable. Vos fils trouvent là un revenu pour leur bourse et un débouché pour leur pensée. Le tout sans diminution et sans concession d'aucune sorte.

En même temps que Millaud, Girardin offre à Auguste et à moi la direction littéraire de son nouveau journal *La Liberté*. Mais Charles et Victor ne seraient pas avec nous, et nous hésitons; nous avons ajourné toute réponse, surtout en présence des ouvertures de Millaud. Nous aurons beau être maîtres et libres littérairement, le voisinage d'une politique qui n'est pas la nôtre est toujours fâcheux. Éclairez-nous et guidez-nous, ô notre lumière. Nous ne ferons rien qu'après votre réponse reçue.

Je connais maintenant la deuxième partie jusqu'au bout et la fin prodigieuse de ce combat de Titan, *La Tempête*, *La Pieuvre*, *La Voie d'eau!* L'heure me presse, je vous écrirai mardi de ces merveilles!

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 8 mars.

J'ai maintenant ce grand livre dans son merveilleux ensemble. Je tiens, comme dit Valmiki, cet océan

dans le creux de ma main. Cher grand maître, vous n'avez rien fait de plus beau comme forme et de plus profond comme pensée. Je n'ai lu les derniers chapitres qu'à travers mes larmes. Toute cette fin atteint au plus haut degré la simplicité dans la grandeur. L'apparition de la machine à Lethierry, et puis les désespoirs en présence, et puis le mariage, et puis cette mort sublime de Gilliatt. Le vainqueur de la mer, vaincu par une femme, revient se livrer à sa grande ennemie. Il semble qu'il ne meurt pas parce que la mer monte, mais parce que le navire disparaît. C'est le suicide par contemplation. Gilliatt restera parmi les plus grands dans la famille surhumaine de vos créations poétiques. Mess Lethierry se joindra à Gillenormand, Déruchette, à la Esméralda et à Cosette, sieur Clubin sera seul et d'autant plus étonnant. Seul aussi, comme de raison, votre autre grand personnage, la mer.

Le livre paraîtra lundi prochain, 12 mars. S'il n'a pas un succès immense, ma foi! c'est que les eaux seront plus que basses, elles seront desséchées.

Vous avez reçu un livre de vers de M. Manuel, *Pages intimes*. Il m'envoie, pour vous la transmettre, la lettre ci-jointe.

Je ne vous parle plus depuis longtemps du Théâtre Italien. M. Bagier, ou plutôt M. Saint-Salvi son conseil, a leurré jusqu'ici de belles promesses la Commission des Auteurs, ou plutôt M. Saint-Georges son président. Je n'ai pas voulu vous ennuyer de mes démarches, mais je suis allé six fois à la Commission, les presser, les avertir qu'on n'obtiendrait rien par voies amiables, et que le Théâtre Italien ne voulait que gagner du temps et rester dans le provisoire et dans l'incertain jusqu'à la saison prochaine. On a fini par voir clair et net que j'avais raison, et on a enfin envoyé samedi

dernier du papier timbré à M. Bagier. C'est la Commission qui soutient le procès et qui en fera les frais; cela vaut mieux, je crois, à tous les points de vue.

J'attends demain votre réponse à ma lettre de dimanche. J'ai revu Girardin. Nous lui proposons Bancel pour les livres. Mais s'entendront-ils? Pourvu que cette nouvelle citadelle ne soit pas encore occupée par l'ennemi.

Je vous embrasse, je vous admire, je vous aime.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 11 mars.

Mon doux et admirable ami, je me creuse la tête, voilà pourquoi ma réponse a tardé! Il y a, vous le devinez, une difficulté, et la voici : Le chapitre préliminaire (*L'Archipel de la Manche*) est encore moins que le livre, propre à la publication morcelée par feuilletons. J'ai cherché une solution. — Ceci serait possible : Donner *L'Archipel de la Manche* en prime et en primeur aux abonnés du *Soleil.* — En prime, c'est aisé, en primeur c'est difficile. Pourquoi? Cela nuirait au livre, vous le comprenez tout de suite. Il faudrait donc réserver le droit des acheteurs, et donner cette primeur en même temps que paraîtrait l'édition contenant le chapitre préliminaire. Il y aurait aussi à réserver le droit des premiers acheteurs, qui ne doivent pas être punis de leur empressement à acheter *Les Travailleurs de la Mer.* Faites-vous communiquer par M. Lacroix toute ma correspondance avec Bruxelles sur ce sujet.

Maintenant, cher maître de tout ce qui est juste et vrai, mûrissez ce que je vous écris ici. Ce que vous trouverez sera évidemment la solution. Il serait excellent d'avoir en effet place au *Soleil* et pied dans *La Presse*, plus *La Liberté*. J'en serais charmé pour tous les miens, dont vous êtes, et pour moi, qui suis vôtre.

J'enverrai votre lettre à Charles et à Victor, mais je pense que vous leur avez peut-être déjà écrit. Voici que le jour s'abrège et que mon papier diminue. Je veux vous dire pourtant que mon cœur est plein du bravo que vous m'envoyez. Vous m'écrivez sur ce livre des tempêtes et des passions une page magnifique, où vous avez mis toutes les douceurs et toutes les profondeurs qui sont en vous. Merci.

Ex imo. Je vous aime.

Bancel serait un choix excellent. Je lui écrirai au besoin pour lui dire d'accepter. Qui ferait le feuilleton de théâtre de *La Liberté?* Pensez-vous à Banville? Louis Leroy est un talent rare, fin, profond. C'est votre avis, n'est-ce pas?

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 15 mars.

Le succès continue. Il est probable qu'aujourd'hui on atteindra le chiffre respectable de 4.000 exemplaires vendus. En trois jours, c'est gentil! Et l'effet moral est meilleur encore. On dévore le livre. Pas de restrictions, pas de réserves. On est saisi, on est ravi.

Votre idée de prime est excellente. Elle n'agirait pas sur la vente au numéro, mais elle forcerait l'abon-

nement. Seulement, ce serait à la condition d'être primeur en même temps que prime. Si vous vendez à part *L'Archipel de la Manche* 1 franc pour les premiers acheteurs, il n'y aura pas de raison pour s'abonner pour trois mois moyennant 9 francs. Mais vous croyez que cela nuirait au livre. Il faudrait donc trouver une autre combinaison. Et je suis content de n'avoir rien dit à Millaud de ma première idée. Ne nous dissimulons pas que notre nouveau journal aurait fort à faire. Nous devrons peu à peu ramener le public et le déshabituer de ces boîtes à cancans auxquelles il a pris goût. Il faudra être aussi amusant dans la forme que ce qui l'amuse aujourd'hui, mais être sérieux au fond. Outre ma combinaison de vente d'édition spéciale dans chaque grande ville, j'ai, je crois, trouvé pour la rédaction, quelques idées qui nous donneront des noms curieux et d'excellente copie. Mais pour lancer le succès, il faudrait frapper un grand coup. Voyons. Si vous cédiez à Millaud pour le journal une de vos comédies? *La Grand'mère* par exemple, titre excellent. Il vous donnerait bien 10, 12, ou même 15.000 francs. On ne morcellerait pas la pièce, on la donnerait entière, *en prime*, à tout abonné. Vous auriez encore comme nouveauté, pour le volume, *Torquemada*, le gros morceau, et *Margarita*, l'autre comédie; *La Grand'-mère* seule aurait été publiée et ne ferait, j'en suis sûr, qu'amorcer le lecteur après avoir attiré les abonnés. N'êtes-vous pas resté à peu près libre pour ce volume de théâtre? Est-il absolument engagé à Lacroix? Millaud vous en offrirait certes 50.000 francs et laisserait au besoin la vente à Lacroix. Ici, je marche dans l'inconnu, et vous seul pouvez dégager ce qu'il y a de possible dans ma proposition. Je n'en dirai rien non plus à Millaud jusqu'à votre réponse. Mais si vous

croyez qu'il serait excellent *pour les vôtres* d'avoir aussi leur forteresse, vous pouvez les y aider puissamment, et, moyennant votre idée de prime, ne rien sacrifier de l'art, ni rien perdre de l'effet; au contraire! Veuillez réfléchir à tout cela et avoir la bonté de me répondre le plus tôt possible. Si vous pouviez aussi nous trouver un titre, un bon titre comme *L'Évènement*, net, clair, pas abstrait.

Girardin ne veut pas avoir provisoirement de rédacteur spécial des théâtres. Ainsi, c'est lui qui fera l'article sur la pièce d'Augier. Nous pourrions, comme à *La Presse*, être en visite à *La Liberté*, mais je ne crois pas que nous y demeurions jamais. Girardin s'est fort enganté de Jules Vallès; il veut mettre Émile Ollivier à *La Presse*, et avoir à lui deux journaux. J'étais, vous le savez, pour l'accepter comme actionnaire, mais n'est-il pas bien dangereux pour nous comme rédacteur en chef?

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 4 avril.

Il paraît que j'ai fait une bêtise. J'ai écrit affectueusement à un homme qui, me dit-on, serait votre ennemi. Voilà ce que c'est que d'ignorer. J'ai écrit sous l'influence d'un vieux souvenir d'un article très chaud sur *Les Misérables*. Du reste ma lettre affirme mes amitiés. Mais c'est égal, je m'en veux de n'avoir pas su que cette lettre allait à quelqu'un dont vous avez à vous plaindre. Je ne lis de journaux que ceux qu'on

m'envoie, et j'ignore une foule de faits, c'est là mon excuse. Mais je suis triste. Vous êtes plus qu'un ami pour moi, vous êtes un *alter ego*, vous êtes un moi-même. Je me sens une fraternité profonde avec votre fier et noble esprit, et je vous aime de toutes les formes de l'amitié à la fois. Votre cœur de diamant est un des points d'appui de mon exil. Je me sens triompher quand on vous applaudit, et il me semble que mes succès (quand j'en ai, *rara avis*) sont vôtres. D'ailleurs, ces succès, que seraient-ils sans vous, sans votre sollicitude, sans votre omniprésence, sans votre doux et ferme et infatigable concours? Je ne pense à vous qu'attendri. Si je vous ai fait de la peine, je ne me consolerai pas. Écrivez-moi si cela est. J'ai bien plus de sensibilité en ce qui vous touche qu'en ce qui me concerne. On peut me frapper, je souris; si l'on vous effleure, je souffre. Ce nuage est venu se mêler à ma joie du nouveau triomphe de mon cher *Fanfan la Tulipe*. C'est ma femme qui m'a écrit.

Je me dépêche de vous envoyer tout mon cœur. Je vous aime tant!

Un mot de nos incidents. — Comment se fait-il que M. Lacroix n'ait averti personne?[1]. Maintenant que faire? Blâmer tout haut ce serait nuire. Il a pris là une grave responsabilité. — Du reste, si par suite la vente en volumes faiblit, ce fléchissement ne sera que momentané.

Je pense en outre que tout le monde comprendra bien que cette publication en feuilletons n'est point une inconséquence de ma part, d'abord que je n'y suis pour rien, c'est le fait de l'éditeur, ensuite que la ques-

1. M. Lacroix venait de vendre au *Soleil* le droit de publier en feuilletons *Les Travailleurs de la Mer*.

tion pour moi, c'est que le livre soit préalablement publié en entier. Or il l'est.

Je vous écris tout ceci un peu au hasard, à travers le chagrin que j'ai s'il est vrai que je vous aie, bien involontairement, attristé. N'oubliez pas que vous êtes, avec quelques êtres chers, le fond même de mon cœur.

Je vous prie de me pardonner ma bêtise et je vous serre dans mes bras.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Lundi, 8 avril.

Quelle tendre et adorable lettre vous m'écrivez à propos de ce malentendu! Quel cœur a votre génie! J'ai été touché jusqu'aux larmes. Que vous êtes bon et que je vous aime! A. Wolf d'ailleurs n'est pas du tout mon ennemi personnel, il a fait un article plein de louanges sur *Les Deux Diane*. Mais je me suis abstenu de le remercier, et il écrit aujourd'hui dans *L'Évènement*-Villemessant. C'est pourquoi il a dit deux mots qui voulaient être impertinents sur *Fanfan la Tulipe*. Je ne lui en veux nullement. Seulement, nous avons été un peu affligés que vous écriviez une lettre affectueuse à ce monsieur. Mais je le remercie aujourd'hui puisqu'il m'a valu ma lettre à moi, cette bonne lettre si émue, si belle et si charmante. Non, vous ne m'aviez réellement pas fait de chagrin, mais en revanche vous m'avez donné une fière joie!

Vous savez maintenant sans doute que la publication des *Travailleurs de la Mer* dans *Le Soleil* a été officieusement interdite. On a menacé Millaud de lui re-

tirer la vente sur la voie publique s'il donnait le livre en feuilletons. Ceci n'est pas mauvais sous aucun rapport. D'abord vos bons ennemis épargnent au roman une forme de publicité qui ne lui allait pas. Et puis, ils vous désignent, ils vous couronnent, ils vous mettent sur le pavois avec une persistance dans la bêtise, qui augmente chaque jour, s'il est possible, la popularité de votre nom. Vendredi, jour où l'interdiction a été connue, on a vendu à la Librairie Internationale 250 exemplaires des *Travailleurs de la Mer*.

Samedi, Marc Fournier est venu chez moi. Il était allé, ce vendredi-là, chez Camille Doucet, lequel s'était prononcé avec énergie contre la rigueur dont le Ministère de l'Intérieur venait d'user envers vous. L'entretien est venu sur la quarantaine qui arrête la représentation de vos drames. — « Il a été absurde de les suspendre », disait Doucet, « mais peut-être serait-il dangereux de les reprendre. » Là-dessus Fournier a demandé : « Si j'envoyais à la commission d'examen un drame inédit en vers ou en prose, non signé, comme c'est mon droit, vous le feriez lire, on le trouverait moralement et politiquement sans danger, on me le rendrait, je le jouerais, et, le jour de la première représentation, on nommerait comme auteur Victor Hugo, verriez-vous de l'inconvénient à cela ? » — « Vous nous rendriez un grand service », a répondu Doucet, « vous rompriez une glace, vous rouvririez une porte qui, fermée, nous gêne, faites cela si vous pouvez. » Fournier, sur ce, est venu me reparler de votre promesse de l'an dernier. Je lui ai communiqué les deux lignes où vous me dites que vous venez d'achever un nouveau drame en prose. Et il m'a envoyé, le jour même, la lettre ci-jointe pour vous. Il faudrait, en effet, si vous consentiez à sa requête, s'y mettre tout de suite et ne pas perdre de temps. Il y

aurait des engagements à faire, une époque à fixer. Fournier vous offre novembre ou janvier. (Notez que ce sera l'année de l'Exposition). Il vous laisse le maître absolu des conditions. Il ne vous demande pas plus le drame en prose que *Les Jumeaux;* il vous demande une pièce de vous, voilà tout.

Quant à moi, voici mon avis : Ou Camille Doucet est sincère, et alors vous reconquérez tout votre répertoire. Ou il se leurre, et alors cette nouvelle persécution vous fait un nouveau triomphe. Aussi, suis-je pour qu'on ne biffe pas votre nom de votre manuscrit. Dans tous les cas, vous ne risquez que de gagner. Voyez, réfléchissez, et ayez la bonté de nous répondre le plus tôt possible.

Et encore merci, merci mille fois pour votre lettre, pour tout ce que vous me dites d'indulgent et d'exquis sur *Fanfan la Tulipe.*

J'aime cette pièce puisque vous l'aimez.

Je vous envoie tout mon cœur.

Votre

Paul M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 18 avril.

Serez-vous assez bon pour transmettre cette lettre à M. Marc Fournier. Son initiative me touche; mais mon drame doit attendre. Je ne veux pas le faire imprimer, et je ne pourrais le faire jouer, vu la censure. Il est fait, c'est pour moi l'important. Quand la liberté du théâtre viendra faire une chose de la liberté des théâtres, qui est un mot, je ferai jouer cette pièce

Attendre m'est facile. J'ai dit : *Rêver, c'est le bonheur, attendre, c'est la vie.*

Ce que j'attends sans patience, c'est le jour où je vous reverrai, le jour où j'entendrai votre douce et profonde parole, le jour où je serrerai votre main, *robur meum.* Il y a ici un autre cœur qui vous aime bien. Je dialogue de vous avec ce cœur-là, qui, lui aussi, est d'or.

Je vous embrasse.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 24 septembre.

Les pourparlers ont eu lieu dans les meilleurs termes[1], avec complète adhésion aux divisions excellentes indiquées par vous. Il a paru qu'il serait bon même d'en faire dans le livre trois *faux-titres.* Je me rallie à tout ce que vous trouvez vrai, et il me semble, tant c'est juste, que c'est ma propre pensée exprimée par vous. Il est évident qu'une de mes prédestinations était d'être votre ami, car c'est une espèce de loi pour moi de toujours approuver quand vous parlez, de même de toujours applaudir quand vous écrivez. Je ne pourrais faire autrement, c'est ma nature qui est ainsi.

1. Pourparlers relatifs à un projet de Paul Meurice. Il avait pensé à faire, pour l'Exposition de 1867, un livre intitulé *Paris* qui, « sous la forme très usuelle et très pratique d'un guide, serait rédigé par les sommités et les spécialités de tout genre, et qui ferait faire à l'Europe les honneurs de Paris par tous les écrivains et artistes célèbres de la France ». Paul Meurice devait avoir la direction générale du livre; Victor Hugo devait en écrire la page initiale, l'Introduction

Envoyez-moi, dès que vous le pourrez, la table, ou le tableau du livre. Cela me sera utile pour ce que j'ai à écrire. J'ai promis cela pour le 15 décembre. Je vais repartir bientôt pour Guernesey. Quand vous reverrai-je? Il est triste d'être absent de ce Paris que vous allez remplir cet hiver d'un bruit de gloire et de succès.

Je vous envoie les effusions de tous et de toutes.

A vous profondément.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Vendredi 28.

Vous, je vous aime. Vous pourriez bien à la rigueur vous contenter d'être grand et vous êtes si bon! Vous m'écrivez des choses si douces, si tendres, si amies! comme si on était votre égal. Je vous aime.

Je vous envoie une lettre de Burty. J'aime mieux en ce moment ne pas écrire à Lacroix. Burty demande 500 francs par mois (car d'octobre à avril il y a bien six bons mois), pour diriger toute la partie dessins et gravure. Il aura beaucoup plus à faire qu'Ulbach, d'abord parce que c'est sous ce rapport que la chose est le moins avancée, et puis parce qu'il aura, tous les jours, à passer dans trois ou quatre ateliers de gravure, à surveiller les états, les épreuves, les tirages, etc... Tout son temps à nous donner enfin.

Votre

Paul M

Victor Hugo à Paul Meurice.

18 octobre.

Me voici de retour. J'ai reçu votre douce lettre. Mon porte-monnaie est tellement à sec que j'attends avec quelque impatience la rentrée de ce bon M. Nicolet. Espérons que, grâce à lui, mon droit ira *de plus en plus fort.* Je ris, quoique ou parce que n'ayant pas le sou. — Voudrez-vous être assez bon pour transmettre ma réponse (ci-jointe) à notre excellent et gracieux ami M. Ph. Burty. Je dis *non* et j'ai la conscience que vous m'approuvez. Il y a péril déjà à être une sorte de tête de colonne dans ce livre-légion créé par vous. L'attitude la plus simple est la meilleure. M. Burty me comprendra, et n'insistera pas. Je n'en suis pas moins fort chatouillé dans ma vanité qu'il ait cru un croquis de moi présentable en si grande compagnie.

A quand votre drame, votre succès, et ma joie?

J'attends toujours la table du livre *Paris*. Je n'aimerais point l'addition au titre que je vois dans les journaux : *Par ses illustrations*. On ne se dit point ces choses-là à soi-même. C'est votre avis, n'est-ce pas?

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 14 novembre 1866.

Voulez-vous me donner votre avis souverain? On m'assure que je devrais adhérer à la Société dont voici les statuts, et que je perds annuellement un assez fort

droit d'auteur (sociétés orphéoniques, concerts, etc...) qui me serait payé, si j'étais de cette société. J'ai donné cette branche de mon droit d'auteur à mes pauvres petits commensaux du jeudi, et ils en profiteraient. Qu'en pensez-vous? Voyez-vous inconvénient à ce que je me fasse admettre dans cette association? Il me semble qu'il n'y a que des avantages. Soyez assez bon pour lire les statuts.

A propos de musique, Guernesey sans le sou tire lâchement la langue après l'argent que lui doit le Théâtre Italien. Quand donc plaira-t-il à maître Nicolet de faire financer maître Bagier?

Adjuva nos.

Autre desideratum. Je n'ai nulle nouvelle du livre *Paris.* M. Lacroix devait m'envoyer la table, ou le tableau, du livre. Nous voici au 14 novembre, rien. Savez-vous où en est la chose, vous qui avez créé l'idée? M. Lacroix était très pressé de mon speech d'introduction; il le voulait avant le 1er décembre. Il me laisse sans renseignement. Le retard sera sa faute. Voulez-vous être assez bon pour le lui faire dire. Ici encore *Adjuva nos.*

Je vous envoie mon plus tendre shake hand.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 20 novembre 1866.

Mon cher grand maître,

L'affaire du Théâtre Italien n'en finit pas. Tout est conclu et arrêté en principe, mais il paraît que la rédaction et la signature du traité ne vont pas comme ça, sans de forts délais. Je suis allé à la Commission et à

l'Agence trois ou quatre fois. Je retournerai les presser encore. Mais je vois bien qu'il faut prendre son parti de leur majestueuse lenteur. Voilà deux ans que l'affaire dure.

J'ai transmis à Lequeux votre lettre quant au livre *Paris*. Lacroix ne peut tarder maintenant à vous envoyer la table des matières.

Je crois que vous ferez très bien d'adhérer à la société Henrich, qui est solidement et utilement constituée. Vous plaît-il que je fasse les demandes et les démarches nécessaires?

Votre roman avance-t-il? L'aurons-nous ce printemps? Et votre volume de théâtre? Ne nous faites pas une trop longue attente. D'ailleurs les loisirs pourraient bien vous manquer dans peu.

Publiez donc! publiez! publiez!

Je suis aussi dans le gouffre de Curtius, d'une pièce contemporaine pour l'Odéon. *Ora pro me. — Et me ama.*

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 19 décembre.

J'ai une tristesse; vous la devinez. Que vais-je devenir tout seul? Vous avez une idée. Je l'épouse, il est naturel que je vous suive. Je signe un traité, j'écris une préface, et quand c'est fait, voilà que vous n'êtes pas du livre! ni Auguste! ni aucun de mes fils![1] C'est à

1. Un profond désaccord avait surgi entre Paul Meurice et Lacroix au sujet du livre *Paris*. Lacroix avait résolu d'augmenter sensiblement le nombre des articles et de s'adjoindre

n'y rien comprendre. Est-ce que c'est donc irrémédiable? Je ne sais que faire. Comme on est bête quand on est absent. Quelle paralysie que la distance! Écrivez-moi et rassurez-moi, et, s'il est possible, s'il n'y a pas d'obstacle de premier ordre, ce que j'ignore, rentrez avec moi. *Quid sine te?* Et transmettez ce vœu à Auguste, et aimez-moi.

Oui, je vous serai obligé et reconnaissant de me faire admettre dans la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique. Voudrez-vous adresser la demande en mon nom au président de la Commission et au siège de la Société, 19, faubourg Montmartre. A propos de commission, que fait la Commission dramatique? La pieuvre Bagier nous suce bien paisiblement, ce me semble.

Encore une prière; vous connaissez ce charmant écrivain Henri Rochefort, il est de vos amis; savez-vous s'il est de retour à Paris? et voulez-vous lui transmettre ce mot? Je cherche à l'attirer à Guernesey. Oh! comme je vous y voudrais! car moi aussi je suis une pieuvre, et rien n'est tenace comme ma vieille amitié.

Ubique et semper tuus.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 23 décembre 1866.

J'ai un peu tardé à vous écrire parce qu'on m'avait enfin promis pour vendredi dernier une solution de

certaines personnalités; Paul Meurice n'avait pas cru devoir accepter le concours de ces nouveaux collaborateurs qui, selon lui, ne pouvaient que nuire à l'ensemble et à la hauteur de l'œuvre entreprise. N'ayant pas la liberté, il n'avait pas voulu conserver la responsabilité et s'était retiré.

l'affaire du Théâtre Italien. Mais cette solution est encore remise à vendredi prochain. Il se trouve que ce fameux M. Nicolet est à la fois l'homme de la Commission et l'homme de M. Bagier. Au nom de M. Bagier il se demande et il s'accorde d'interminables délais. Je me suis étonné de ce double rôle, mais on m'a répondu qu'il était au contraire très heureux, et qu'au nom de la Commission, M. Nicolet obtiendrait aussi de lui-même toutes sortes d'avantages. Je le veux bien. Il est certain que Lockroy, qui préside aujourd'hui la Commission, vous est tout dévoué. Seulement son dévouement est un peu lent.

J'ai fait la demande pour l'autre Commission de musique.

Je suis profondément touché de tout ce que vous me dites de bon et de charmant pour le livre *Paris*. La vérité est que les deux ou trois sujets où j'avais quelque compétence, et où surtout j'aurais pu être de quelque utilité à nos idées, ont été distribués et réservés. Je ne peux pourtant pas faire les Pissotières! Ulbach a voulu m'insinuer, l'autre jour, qu'après Vacquerie, j'avais *refusé* les théâtres. Mais je lui ai rappelé, en présence de Lequeux, qu'il m'avait formellement déclaré se les adjuger à lui-même. On me dit d'ailleurs que tous les articles vous seront envoyés en placards. Alors tout est bien. Si le livre n'est pas partout l'éclatante affirmation de nos principes, que du moins il n'en soit nulle part la négation. Du moment que vous aurez la bonté d'y veiller, je suis content. Les grands maîtres du théâtre, pour Ulbach, sont Augier et Dumas fils. Augier doit faire le *Théâtre-Français* et Dumas fils les *premières représentations;* c'est-à-dire qu'ils ont les clefs de la place. S'ils en abusaient par trop, et qu'il vous répugnât d'intervenir, vous n'auriez qu'à

m'autoriser à rappeler à Lacroix qu'il m'avait *demandé* pour arbitre dans les cas douteux. Ceci bien entendu pour votre cause à vous, et uniquement pour votre cause; ayant pour vrai titre et pour grand orgueil d'être votre soldat.

Je vous aime et je vous embrasse.

La pauvre Mme Ledon est paralysée et ne peut plus travailler. Elle n'a plus guère pour vivre que le secours que vous lui donnez et l'aide d'une nièce chez laquelle elle demeure. Elle ne peut plus vous écrire; mais elle me dit qu'elle serait heureuse d'avoir directement de vos nouvelles. Je me suis chargé de prier pour elle votre bonne et gracieuse voisine de lui écrire un petit môt de consolation. Je profite de l'occasion pour mettre à ses pieds ce que j'ai de plus tendre et de plus respectueux dans le cœur.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi.

Me voici non pas tout à fait libre, mes répétitions ont commencé, mais moi, j'ai fini à peu près ma pièce. Elle s'appellera *La Vie nouvelle;* elle sera jouée à la fin du mois. Et vous ne serez toujours pas là! vous, mon grand spectateur.

J'ai reçu la lettre que vous avait adressée Lockroy. Le traité est, en effet, signé. Reste maintenant à l'exécuter et le représentant de M. Bagier ne s'exécute guère. Il a demandé du temps pour relever les représentations arriérées, tout en payant au jour le jour les représentations actuelles. J'ai mis quelque feu hier sous le

ventre de l'agent, et vous pouvez compter que le retard du paiement total ne sera pas bien long.

Auguste me dit que vous voulez bien demander mon avis sur la question des représentations de votre répertoire au Théâtre-Français. Je crois, comme lui, que, sous ce régime-ci, la situation ne sera jamais plus favorable pour votre théâtre, policièrement parlant. Ils auront peut-être quelque pudeur de vous faire siffler devant les étrangers! Mais n'y a-t-il absolument aucun piège, aucune arrière-pensée? Il est impossible d'en répondre. Au Théâtre-Français surtout, ils sont tout à fait les maîtres. Je suis d'avis que vous auriez, en tout cas, à exiger une demande directe par lettre, au moins de Thierry. C'est à *Hernani* qu'on a pensé. Je le regrette. *Hernani* ne sera pas bien joué en ce moment rue Richelieu. Mme Favart seule sera très bien dans dona Sol, Geffroy assez bien dans Ruy Gomez. Mais Delaunay sera un Hernani bien plus grêle encore que Firmin; Bressant, possible au premier acte, n'aura aucune ampleur à Aix-la-Chapelle. Une seule pièce de vous pourrait être bien montée, *Ruy Blas.* Lafontaine, qui n'est pas assez grand d'Espagne pour Hernani, serait dans Ruy Blas un homme du peuple très passionné et très ardent. Bressant jouerait à ravir don César, Beauvallet ou Geffroy dans Salluste, Mlle Favart dans la Reine, seraient excellents. Mais, vraiment, voilà tout ce qui me paraît digne de vous. Quant à *Lucrèce Borgia* et à *Marie Tudor*, je ne vois nulle part la plus menue monnaie de Mlle Georges. Frédérick dans *Le Roi s'amuse* aurait-il assez de mémoire pour ne pas estropier tous les vers? Je vous mets à peu près au courant du bilan dramatique d'aujourd'hui. Et il est maigre, comme vous voyez. Cependant votre répertoire rendu créerait peut-être des acteurs nouveaux.

Mais est-il temps sous ces gens-ci? Ne s'y prennent-ils pas bien tard pour eux, bien tard pour vous? Je n'ai, moi, qu'à vous poser la question, c'est à vous de la peser.

Je vous embrasse et je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., jeudi, 21 mars.

Wellcome à *La Vie nouvelle!* votre œuvre sera vous, vivant et nouveau, vous l'êtes. Les journaux anglais annoncent que je vais aller à Paris. Hélas, mon *bravo* seul ira. Je vous demande pour lui toute la salle de l'Odéon. Voici mon vœu : soyez aussi applaudi là-bas que vous êtes aimé ici.

Je crois que *Ruy Blas* aurait chance d'être plus aisément monté que *Hernani* aux Français. La substitution est-elle possible? Voulez-vous être assez bon pour en causer avec Auguste? Avez-vous le temps de le voir?

6 *heures du soir.* Tempête. Le packet, arrivé en retard, repart tout de suite. Je n'ai que le temps d'accuser réception des lettres de Vacquerie, de Thierry, de Girardin, de M. Febvre (demandant Charles-Quint). Il n'y a plus de départ de poste que lundi. L'équinoxe se complique des intermittences de notre poste. Voudrez-vous informer notre cher Auguste de ce retard? *In haste.*

A vous profondément.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche.

Je reçois votre bonne lettre d'heureux augure et de bienvenue, et je vous en remercie de tout mon cœur. Vous avez beau ne pas assister à mes premières représentations, je vous sens là, et il me semble que vous m'écoutez. — Mais parlons de vos premières à vous. Le choix d'*Hernani* paraît définitif, pour commencer, au Théâtre-Français. On dit que c'est votre *Cid*, la première pièce de vous que les Français aient jouée, la première qu'ils doivent ressaisir. Soit! Il faut donc, pour la distribution, faire, sinon pour le mieux, pour le moins mal. Je vous ai envoyé jeudi, par Auguste, la distribution telle que je la vois.

Hernani, Delaunay; Dona Sol, Mlle Favart. Dans don Carlos c'est encore Bressant qui serait le plus possible.

Chilly a dû vous écrire aujourd'hui. Il a vu Doucet, lui demandant ce qu'on lui laisserait jouer de vous. Doucet lui a conseillé un drame en vers, et pour commencer *Ruy Blas*. Au fait, *Ruy Blas*, drame tout humain et tout passionné, sera peut-être mieux l'affaire du public de l'Odéon, et la pièce pourra y être bien montée. Berton ne vaudra pas Frédérick (qui le vaudrait?) mais il sera meilleur même que Lafontaine. Beauvallet serait un beau don Salluste, Mme Jane Essler jouerait bien la Reine. Reste don César. Frédérick est-il assez jeune pour le jouer? J'en doute un peu. Paulin Ménier peut-être. Mais il manquera de distinction. Enfin, Chilly engagera qui vous voudrez. Il vous est absolument dévoué et reconnaissant, et je crois que

votre vraie rentrée triomphale sera à l'Odéon, devant la jeunesse.

Fournier m'a écrit aussi pour me prier de vous demander celle de vos pièces que vous voudriez bien lui donner. Seulement, par la force des choses, ceci est plus lointain, et sa demande peut être ajournée, car elle s'ajourne d'elle-même. Fournier en ce moment est tout à son éternelle *Biche au Bois* pour laquelle il dépense (ou fait dépenser) 300.000 francs. Il engage Batty et ses lions et des tas de danseuses, etc... Enfin je vous fais part de sa demande, et vous prie de me répondre sur ce point un mot que je puisse lui montrer. Je ne crois pas qu'il y ait à le refuser, car l'animal a un splendide théâtre! mais il vaut mieux qu'il attende que de vous faire attendre.

A vous, à vous, à vous.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 31 mars.

Je vous écris pour vous écrire, car je suis encore à tâtons. J'attends mardi une lettre de vous ou d'Auguste qui me fixera. Je vous ai remis la toute-puissance. Il vous l'a dit, et vous m'approuvez, n'est-ce pas? J'ai reçu de M. Chilly une lettre excellente. Soyez assez bon pour lui dire que la première lettre que j'écrirai sera pour lui. Il est minuit, et je commence à être fatigué, étant debout depuis cinq heures du matin. Je reçois cinquante lettres par jour. — Beauvallet m'écrit, mais est-ce qu'il n'est pas à l'Odéon? Il me demande de jouer don Ruy Gomez; ce serait bien, n'est-ce pas? Je donnerai évidemment une pièce à l'Odéon, mais

d'abord *La Vie nouvelle*. Je lui veux un long, long, éternel et immense succès, ensuite nous verrons. Je serai heureux qu'un de mes rôles paraisse à Mme Jane Essler digne d'être mis à ses pieds.

Je reviens à Beauvallet. Il me semble que ce don Ruy Gomez-là nous tirerait de l'embarras Maubant-Geffroy. Est-ce possible? Voyez, faites. Mais que de peines je vous donne, et à cet admirable Auguste. Je presse vos quatre mains généreuses. »

Vostrissimo.

Bagier s'exécute-t-il? Je dois force or à Auguste. Soyez assez bon pour dire à M. Marc Fournier que, lui, si littéraire, et son théâtre, si populaire, sont au nombre de mes prédilections.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 30 mars.

Nous sortons, Auguste et moi, du Théâtre-Français, où s'est tenue la séance du Conseil des cinq demandé par vous. Auguste vous dira ce qui s'y est passé. J'ai voté avec lui sur tous les points. Absolument parlant, la distribution est loin d'être bonne. Relativement, c'est la moins mauvaise, c'est surtout la seule qui ne soit pas dangereuse.

Ceci dit, je n'ai plus à vous parler que de la combinaison *Ruy Blas* à l'Odéon. Elle a fait un nouveau et grand progrès. Je vous écrivais dimanche dernier que le rôle de don César m'inquiétait, que Frédérick y serait vraiment trop marqué. Je suis allé voir Mélingue, j'ai

causé avec lui. Il serait ravi de jouer don César. Je crois qu'il y serait charmant, élégant et spirituel au possible. Ça ferait une distribution pas mal lourde à Chilly, mais il accepte de bonne grâce cette charge nouvelle. *Ruy Blas* ainsi monté :

Berton.	Ruy Blas.
Mélingue	Don César.
Beauvallet.	Don Salluste.
Mme Jane Essler . . .	La Reine.
Lesueur (peut-être). . .	Don Guritan.

L'affiche serait flamboyante! Il faudra que Chilly donne aux rôles secondaires ses premiers sujets : Je vois Mme Agar dans la Camerera-Mayor, Mme Lambquin dans la duègne, Mlle Antonine dans Casilda, Thiron dans le laquais, etc... A l'Odéon, devant le public jeune et chaud, serait votre vrai, votre grand triomphe, et, sauf Frédérick (non remplaçable), la pièce n'aurait jamais été aussi bien montée. Sans compter qu'elle pourrait être jouée six fois par semaine, tandis que le Théâtre-Français, pendant l'Exposition et pour une reprise, ne vous donnera que trois représentations. Auguste est aussi de mon avis sur tous les points pour *Ruy Blas*, et vous l'écrit.

Fournier m'a écrit une seconde lettre, offrant pour *Ruy Blas* Frédérick dans don César et Mélingue dans Ruy Blas. Mais Mélingue lui-même n'ose pas jouer Ruy Blas et dit tout le premier que Berton seul pourra le jouer. Fournier propose pour *Lucrèce Borgia* Berton dans Gennaro et Mélingue dans Alphonse d'Este. C'est au mieux, il omet seulement le léger détail du rôle de Lucrèce Borgia qui a pourtant sa petite importance.

A vous de tout mon cœur.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 3 avril.

Votre lettre m'arrive. Doux et cher ami, tout est parfait. Vous avez *tous les cinq* fait pour le mieux aux Français, et c'est très bien. Pour l'Odéon (Frédérick étant hors du possible) vous m'envoyez une distribution superbe. MM. Mélingue et Beauvallet sont mes anciens amis. Voulez-vous vous charger d'envoyer ces deux lettres, l'une à M. de Chilly, l'autre à M. Beauvallet. Quelle belle, pathétique et charmante reine d'Espagne je vais avoir.

Je vais écrire demain à Auguste. Je n'ai que le temps de ces quelques lignes en petit texte.

Mon vieux cœur est à vous.

Vous tiendrez l'affiche au moins jusqu'à l'hiver. A quel moment croyez-vous que *Ruy Blas* pourra passer? Viendrai-je immédiatement après vous? M. de Chilly me dit que vous vous chargerez de régler les questions d'argent. A propos, et Bagier!!!

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 2 juin.

Tout ce que vous avez arrangé pour *Ruy Blas* est excellent, et votre amitié est, comme toujours, ma providence. Conservez-moi cette providence. Pour le

deuxième volume de *Paris-Guide*, je m'en repose sur vous, et ne lis plus. D'ailleurs vous savez mieux que moi ce qui convient, et ce qui me convient. *Hernani* est un peu singulièrement retardé, notre cher Auguste est là qui veille, imperturbable malgré ses rhumatismes, et je suis tranquille. Cela n'empêche pas les correspondants des journaux belges de dire que le gouvernement me réserve un *chien de sa chienne*. Le chien, c'est le sifflet, et la chienne, c'est la police. — Mais si vous m'aidez, qu'est-ce que cela fait?

A vous du fond de tout ce que j'ai de meilleur.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 20 juin, 5 h. 1/2.

Dans deux heures la toile, après vingt ans, va se relever sur *Hernani*. J'ai vu les trois dernières répétitions dans une espèce d'enchantement. Le drame a rajeuni! Nulle part vous n'avez eu davantage le chant, la mélodie, le parfum. C'est d'une fraîcheur et d'une grâce! *Ruy Blas* donne tout le fruit, *Hernani* toute la fleur. Je crois à un grand, à un immense triomphe littéraire. Ou bien, c'est que le chien de la chienne apparaîtra. Alors je vous promets une belle lutte. Grande victoire ou grande bataille. Vous ne pouvez vous figurer à quel point l'ardeur du public est excitée. Ah! voilà donc les grandes soirées revenues! J'ai tenu à vous écrire en hâte ces quelques mots avant le triomphe littéraire ou l'événement politique. Et je vous embrasse et je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

23 juin.

Je vous disais jeudi : triomphe littéraire ou événement politique. Eh bien ! il y a eu les deux. Le triomphe littéraire, il a été splendide, inouï, étourdissant ; c'est le plus grand que vous-même ayez eu. Quant à la manifestation politique, elle a été solennelle, admirable. Doucet et Thierry en paraissent fort terrifiés. Mais je trouve que cette jeunesse a été d'une mesure et d'une sagesse surprenantes. Le rideau tombé, on a crié : « Vive Victor Hugo ! » Quelques voix seulement, jeudi et hier : « Vive le Proscrit ! » Le cri : « A bas ! » n'a été prononcé pour rien. N'est-ce pas de la modération ? On a relevé les adoucissements littéraires du texte, mais on n'a pas réclamé contre le vers substitué :

Crois-tu donc que pour nous il soit des noms sacrés.

On n'a pas exigé que Delaunay tirât et agitât son poignard au vers : *Nous rendons à César...* Ce vers n'a même pas été applaudi ; et, de fait, sans le jeu de scène, il est à peu près inintelligible. — Maintenant ils disent au Ministère que les jeunes gens, *en rentrant*, criaient dans les rues : « *A bas les proscripteurs ! Vive le Proscrit !* » Mais qui a entendu ces cris ? La police ! En somme, si la jeunesse avait fait moins qu'elle n'en a fait, c'eût été froid, et injuste, et ingrat ! Elle s'est arrêtée juste à la limite de la provocation et du scandale, et, en conscience, la réserve, la dignité, la sagesse du droit sont pour nous. — Que conclure donc de ces feintes inquiétudes et de ces grosses terreurs ? Ils n'oseront pas, je

crois, interdire maintenant *Hernani*. Pour *Ruy Blas*, c'est une autre affaire. Aussi, je suis bien content d'avoir fait insérer dans votre traité avec Chilly ces mots : *Cas de force majeure ou empêchement indépendant de ma volonté...* Dans l'état des choses, et si la troisième représentation se passe comme les deux premières, vous n'avez, vous, nulle raison de vous opposer à la représentation de *Ruy Blas*. Il faudra donc que l'empêchement vienne d'eux et que Chilly justifie *du cas de force majeure* et de l'obstacle *indépendant de sa volonté*. Et c'est eux qui relèveront encore une fois la barrière !

Mon grand, mon cher maître, je suis, nous sommes bien heureux. Il semblait que la toile, en se levant sur votre drame, se relevait sur l'espérance et sur l'avenir, et qu'on respirait un air nouveau. Quelle puissance vous avez ! elle s'est centuplée en s'amassant. Ces pauvres nuages, ils s'agitent, mais il faudra bien qu'ils se dissipent.

Je vous aime, et je vous embrasse avec enthousiasme et reconnaissance.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 30 juin.

J'ai reconnu votre chère écriture sur une bande de journal, c'était *La Liberté. Agnosco fratrem*. M. de Girardin est toujours le paladin dans ce grand combat du progrès. Dites-le-lui de ma part. Dites aussi à M. Valnay que sa lettre émue m'a touché.

Oui, vous voyez et vous prévoyez. Je ne vous ai pas nommé *providence* sans savoir ce que je faisais. Vos

stipulations pour *Ruy Blas* sont excellentes. Du reste, dès à présent, le traité est exécutoire, et, *s'il n'y a pas force majeure*, sera exécuté quand M. de Chilly voudra. Tous les journaux m'arrivent pleins jusqu'aux bords d'*Hernani*. Auguste est-il encore à Paris ? Vous verrai-je à Bruxelles ? J'ai faim et soif de vous.

A bientôt, à toujours, *præsidium meum*.

Paul Meurice à Victor Hugo.

4 juillet 1867.

Avec *La Liberté*, je vous ai envoyé *La France*, l'avez-vous reçue ? J'avais vu MM. Cahen et Garcin. Ils étaient dans l'admiration de cette lettre à Juarès[1]. Ils n'étaient pas les seuls. Peyrat, qui a donné aussi quelques fragments dans *L'Avenir*, a été ravi. De fait, vous n'avez rien écrit de plus hautement éloquent. Le grand office que remplissait Voltaire, vous l'avez repris. A côté de l'histoire qui se fait, vous dites celle qui devrait se faire, et c'est celle-là qui profitera à l'avenir. En attendant, nous sommes obligés ici de mutiler votre pensée, pour pouvoir en donner quelque chose, et ce n'est pas le plus gai de notre affaire. On ne va plus même pouvoir dire ce soir dans *Hernani* :

Il s'agit de la mort
De Maximilien... etc...

L'effet, le mardi, a été lugubre. J'ai conseillé un hémistiche bête :

Il s'agit de la mort
De mon illustre aïeul.

1. Dans laquelle Victor Hugo demandait la vie de l'archiduc Maximilien, empereur du Mexique, fusillé le 19 juin à Queretaro.

Auguste est parti ce matin, mais j'irai au théâtre à sa place et je vous tiendrai au courant des représentations. Vous savez que le 10 de chaque mois on touche à l'agence les représentations du mois précédent. Avec l'Institut et votre reliquat, j'aurai à vous, le 10, quelques 4.000 francs. Dites-moi, je vous prie, comment vous voulez les toucher?

Quand allez-vous à Bruxelles? Jusqu'à quand y restez-vous? Oh! oui, je voudrais bien aller vous voir et vous embrasser! J'ai aussi à vous une dizaine de gros volumes de l'Académie. Dois-je vous les envoyer, et où?

Rien de nouveau pour *Ruy Blas*. La grosse émotion politique produite par *Hernani* s'apaise un peu. Chilly, jusqu'à présent, ne pressent pas d'obstacle. Vous êtes toujours d'avis de laisser un intervalle entre *Hernani* et *Ruy Blas?* Les engagements sont faits pour que *Ruy Blas* passe du 25 décembre au 1er février. On jouera encore *Hernani* à ce moment-là!

Je vous embrasse et je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Vendredi, 26 juillet 1867.

Mon cher grand maître, je suis allé au commencement du mois à Veules, à ma maisonnette du bord de la mer; je ne devais y passer que quatre ou cinq jours, j'y ai été retenu près de deux semaines. Avant mon départ, je vous avais écrit une lettre, qui contenait des vers à vous adressés par un jeune homme de grande bonne volonté, M. Auguste Leroux. N'avez-vous pas reçu cette lettre? Vous savez que les recettes d'*Hernani* se

soutiennent au gracieux chiffre de 6.000. Ce triomphe littéraire hors ligne gêne un peu nos amis politiques du Ministère. Doucet a signifié avec aigreur à Berton que, si la première représentation de *Ruy Blas* à l'Odéon devait renouveler les scandales d'*Hernani*, il n'y aurait pas de seconde représentation. Ils seraient assez bêtes pour vous donner cette constatation de votre puissance et de leur faiblesse! Les amis de Ponsard, Augier en tête, viennent de s'opposer à la prochaine reprise de *Lucrèce.* Il n'y a pas à lutter en ce moment, disent-ils. Ni jamais plus, je l'espère.

Je vous embrasse et je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 27 juillet.

La lettre que vous m'avez écrite à Guernesey s'est croisée avec une que je vous écrivais; je n'ai pas reçu votre lettre, et je vois que vous n'avez pas reçu la mienne. D'ici, j'espère, il y aura un peu plus de communication. Voulez-vous être assez bon pour dire à M. Auguste Leroux que ses vers ont été interceptés avec votre lettre. Je lui envoie pour remerciements ma carte, triple, car je n'ai plus de portrait de moi tout seul. Que je voudrais donc être *portraité* avec vous, et logé dans le même cadre et dans la même gloire!

Le mot de Doucet à Berton ne m'étonne pas. Je m'attends toujours aux trahisons, et ils chercheront à se venger d'*Hernani* sur *Ruy Blas*. C'est égal, nous vaincrons. Je combats pour vous, je rends l'air plus respirable aux œuvres fortes et fières comme les vôtres, et vos succès, déjà si grands, grandiront encore. Ma

victoire est votre triomphe, et c'est à vous, c'est à votre beau et charmant théâtre, tout autant qu'au mien, qu'elle donne raison.

In hoc signo vinces. Mon œuvre fait l'office d'une déblayeuse, et vous rend la route meilleure, ô cher et triomphant ami, ô doux et profond poëte!

Je vous serre dans mes bras, telle est ma joie.

Je suis encore ici pour une dizaine de jours.

Paul Meurice à Victor Hugo.

6 août.

Voici du nouveau. Camille Doucet a fait venir Chilly et lui a signifié qu'à son grand regret les représentations de *Ruy Blas* ne pourraient avoir lieu à l'Odéon dans la saison prochaine, et que, par ordre supérieur, elles étaient ajournées. Les raisons? On a lieu de craindre des manifestations très bruyantes et très expressives des Écoles; de plus, les représentations de *Hernani* devant se prolonger jusqu'au mois de février ou mars, il est bon que les théâtres impériaux ne semblent pas accaparés par le nom de Victor Hugo. J'ai fait demander à Camille Doucet si ajournement voulait dire interdiction et si les barrières étaient relevées. Il jure ses grands dieux que non. — Alors pourrait-on jouer des drames du répertoire à un autre théâtre que l'Odéon. — Oui, en principe. — En fait, serait-il possible de faire représenter *Lucrèce Borgia* à la Porte-Saint-Martin? — Sur cette question, Camille Doucet demande quelques jours pour répondre officiellement.

Voilà où en sont les choses. Je n'ai pas voulu tarder plus longtemps pour vous mettre au courant, ni attendre la réponse annoncée. Vous devez d'ailleurs quitter Bruxelles ces jours-ci. Ne partez pas, je vous en prie, sans me donner vos instructions et me dire ce qu'il faudra faire. Où pourrai-je aussi vous adresser mes lettres : Poste restante? Je voulais aller passer quelques jours à Bruxelles pour vous voir, vous embrasser, causer avec vous. Mais on a pris à l'Odéon, plus tôt que je ne croyais, les répétitions des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*, et j'ai peur de ne pouvoir m'échapper.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Jeudi, 8 août.

J'attends votre deuxième lettre, mais je devine la réponse qui sortira des *deux jours pour réfléchir*. Il faudra aviser. Que je voudrais donc vous voir, d'abord pour vous embrasser, ensuite pour m'éclairer. Car votre amitié, c'est de la lumière. Je crois du reste que cette persécution ne sera qu'une nouvelle forme de succès. *Ruy Blas* en sortira avec une augmentation de chance. Tâchez de venir. Je suis encore ici jusqu'à samedi 17. Que de choses à vous dire! Je vous écrira du reste où je serai.

Vous allez avoir une magnifique reprise des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*. Je connais peu de choses aussi belles que le retour du vieillard à la vieillesse, et de l'aïeul à la paternité. Je crois que Lafont y sera très

beau. Si vous avez une occasion de parler de moi à notre illustre amie Mme Sand, dites-lui que je suis à ses pieds. Je vous envoie mes bravos, je vous envoie bien plus, je vous envoie mon cœur. Vous allez me répondre que vous l'avez depuis longtemps. C'est vrai, mais cela se redonne. Telle est la beauté du cœur.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 15 septembre.

Mon cher doux et grand maître, Émile Allix m'a dit seulement hier que vous étiez revenu à Bruxelles. J'ai abrégé un peu ma répétition, et je suis allé chez votre agent. Les droits d'*Hernani*, pour août, sont de 8.668 fr. 55. Un assez joli denier, par les chaleurs caniculaires que nous avons eues ! De plus, les avances d'Auguste et diverses petites sommes payées, il vous revient sur juillet environ 1.000 francs. Faites donc traite sur moi de 9.500 francs. Émile Allix vous portera l'appoint avec le compte détaillé, et aussi le relevé des recettes brutes et des droits des trente premières représentations que j'ai demandé pour vous à l'agent, et qui vous sera curieux et amusant à regarder et à garder. — L'horizon s'éclaircit pour *Ruy Blas*. Vous avez lu les entrefilets que j'ai mis dans *La Liberté*, dans *Le Courrier* et dans *L'Époque*. Émile a dû vous les envoyer. Vous en avez sans doute aussi lu un dans *L'Indépendance*. Or, Camille Doucet a vu Chilly avant-hier et lui a parlé tout à fait dans le sens de ces notes extra-diplomatiques. Il lui a dit qu'une nouvelle interdiction de *Ruy Blas* serait une faute absurde et créerait un danger grave. Il se croît sûr d'emporter

une affirmation au mois de novembre. C'est aussi notre jeu, n'est-ce pas? Qu'on joue *Ruy Blas* ou qu'on ne le joue pas, j'aurais bien besoin, oui, de vous voir, et de causer avec vous avant votre départ. Vous ne partez pas précisément le 1er octobre? Tout à la fin de septembre, le 28 ou le 29, je m'arrangerais pour m'échapper deux ou trois jours.

J'aurais aussi à vous parler, — et à Lacroix, — d'une idée qui, si vous l'adoptiez, pourrait être grande et féconde, et qui serait aussi une belle affaire[1].

Les Bois-Doré reparaissent jeudi prochain. Merci pour vos vœux et pour vos augures amis. Mme Sand ne vient à Paris que pour la première représentation, elle est encore dans le chagrin, ayant perdu Rollinat, un ami d'enfance. Je lui ai transmis le mot que vous m'aviez écrit pour elle, et elle me répond : « Dites au grand maître de là-bas que je suis heureuse et fortifiée dans mon abattement par son bon et cher souvenir. »

A vous de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 16 septembre.

Merci de la bonne nouvelle pour *Ruy Blas*. J'ai une si charmante reine d'Espagne, que je renonçais à regret à ce royaume. Je suis heureux de voir que sa couronne lui est rendue. Dites-le-lui et mettez-moi aux pieds de sa gracieuse majesté.

Certes, je retarderai mon départ de Bruxelles;

1. Projet d'une Encyclopédie populaire qui devait avoir pour titre : *Tout pour Tous*.

puisque j'ai chance de vous voir je ne partirai pas avant le 4 ou 5 octobre. Nous attendons mon excellent et cher Émile Allix. — J'avais vu l'entrefilet de *La Liberté* et je vous attribuais d'instinct cette haute diplomatie.

A bientôt, *mea spes.* Je vous serre dans mes bras.

J'envoie mon bravo spécial à M. Lafont qui va avoir un grandissime succès dans votre superbe rôle.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, mardi 24.

Ma foi, tant pis, je vous écris coup sur coup, mais c'est que je suis si content! Tous les journaux constatent votre succès magnifique. Tout à l'heure, dans notre petit groupe qui est une famille, j'ai bu à la santé des *Beaux Messieurs de Bois-Doré.* J'ai prononcé la santé « la centième » et j'ai eu, moi aussi, un beau succès. Charles a applaudi, ces dames ont applaudi, Victor a applaudi, Allix a applaudi, et je crois que Georges a battu des mains. Il en a le droit, ayant fait sa première dent. Qui peut mordre a droit d'admirer. Je vous aime, cher Meurice, je ne le sens jamais mieux que dans vos triomphes. J'en suis. J'aime votre esprit parce qu'il est doux et puissant, original et vrai, neuf et pathétique. Nombre de scènes trouvées par vous sont des chefs-d'œuvre, et vos drames passionnent le penseur en même temps qu'ils remuent la foule. Je rabâche, encore une preuve que je vous aime.

Nous vous espérons ici dans quelques jours. Venez nous voir entre deux acclamations.

Paul Meurice à Victor Hugo.

8 octobre 1867.

J'ai écrit longuement hier à Lacroix sur la grande affaire. Je prie Victor de le voir et de presser une solution; à défaut de Lacroix j'irais à Hetzel ou à Lechevalier. Affaire et idée sont magnifiques, plus j'y réfléchis, plus j'y crois. J'ai une rectification à faire dans ce que j'ai écrit à Lacroix. Je lui ai dit que la feuille ne devrait être vendue que 15 centimes. Non, il faudrait la vendre 20 centimes. C'est le prix consacré pour la feuille de 16 pages. Tout le livre formerait deux volumes, de 100 livraisons chaque et de 1.600 pages, à deux colonnes. Vingt francs le volume, pouvant être subdivisé en deux tomes. Quarante francs le tout. Cent mille exemplaires feraient 4 millions. Et une mise de fonds de 50.000 francs suffirait et au delà. Voilà pour Lacroix. Pour vous, pour nous, il y aurait un instrument admirable et une action immense. Ah! mon cher grand génie, je voudrais donner le monde à votre pensée et à votre âme.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 6 novembre.

Vous avez, comme toujours, raison en tout. Non, je ne puis faire aucune concession, d'aucune espèce.

C'est au gouvernement à se tirer de *Ruy Blas* comme il pourra. Depuis seize ans il accumule honte sur honte, lâcheté sur lâcheté, tyrannie sur tyrannie. Ce n'est pas à moi à le désembourber.

La proscription de mon répertoire fait partie de sa collection. Qu'il continue. Toutes ces proscriptions-là maintenant ne dureront pas longtemps. Allix écrit que l'*Empereur* à Saint-Cloud a parlé à Bressant d'*Hernani* « avec admiration ». Savez-vous le fait?

Tout mon cœur est à vous comme tout mon esprit.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 10 novembre.

Notre jour de paie, le 10, tombe aujourd'hui un dimanche, et je n'ai pas encore touché vos sommes. Mais je suis allé m'informer hier de votre total. Il est, pour cette fois, de 12.000 et 2 ou 300 francs. Avec les 900 francs restants du mois dernier, vous pouvez tirer 13.000 francs sur moi quand vous voudrez. Le plus tôt possible, s'il vous plaît, il suffit que je sois averti du jour la veille.

Je vous enverrai dans ma prochaine lettre le relevé des représentations.

Vous vous en tenez purement et simplement pour *Ruy Blas* aux termes de votre traité. C'est bien ce que je pensais, et c'est au mieux. Et on le jouera, vous verrez! Le Valetsky qui était le principal obstacle, fiche son camp le premier, et je ne crois pas nos gens assez forts pour risquer aujourd'hui une pareille interdiction.

A vous profondément.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 8 décembre.

Je pousse le cri de Guernesey. Bonaparte bâillonne mon théâtre. C'est bien. Voilà *Ruy Blas* interdit et vous allez voir *Hernani* arrêté [1]. Puis le silence se refera sur mon œuvre dramatique. Que pense M. Dumas de *l'exil écrémé*[2]*?* Il est vrai que de *votre* Hamlet il dit *mon* Hamlet. Tout est bien. J'ai fait mon devoir, et je suis content.

Non, je n'écrirai pas à M. Chilly. Au bâillon je réponds par le silence. Je vous donne absolument carte blanche, mon doux et généreux ami, à vous et à mon cher Vacquerie. Vous êtes là, vous savez mieux que moi ce qu'il faut faire. Faites pour le mieux.

Cher Meurice, que me font mes aventures! Vous venez d'avoir coup sur coup deux triomphes, *Les Bois-Doré* et *Hamlet.* Je me réfugie sous votre auréole, et ma foi, elle me va.

Je pense que vous avez reçu mon dernier envoi con-

1. Victor Hugo venait de recevoir du directeur de l'Odéon la lettre suivante :

« Je viens d'être *officiellement* avisé que la représentation de *Ruy Blas* est interdite.

« En présence du cas de force majeure résultant de cette interdiction, notre traité devient nul et non avenu et j'ai le regret de vous en informer. « De Chilly. »

2. Allusion au post-scriptum d'une lettre envoyée par A. Dumas au *Figaro :*

« Je vous envoie un joli mot de Chilly.

« Il se plaignait de n'avoir pas joué *Ruy Blas* avant *Hernani.* — Vous le jouerez après, lui répondait-on. — Oui, dit Chilly, mais l'exil sera écrémé. »

tenant *La Voix de Guernesey* pour Mme Sand[1]. Dans cette lettre, je vous parlais beaucoup de vous; dans celle-ci je ne vous parle que de moi. Mais vous savez bien la place que tiennent dans mon cœur vos bonheurs, vos tristesses, vos joies. Je veux rester sur ce mot, et espérer.

Tuus.

Paul Meurice à Victor Hugo.

12 décembre 1867.

Émile Allix s'est chargé de vous envoyer les journaux. Vous verrez que sur toute la ligne, la presse a donné pour *Ruy Blas*. L'effet d'indignation est universel. Je voudrais que Jules Favre et Picard présentassent une demande d'interpellation, elle serait assurément repoussée par cette bonne majorité, mais elle aurait au dehors son retentissement utile. Les feuilletons de lundi vont prolonger encore cette clameur de haro. — Chilly se console, mais vos acteurs sont désolés. Berton était déjà prêt. (Avez-vous lu sa lettre au directeur du théâtre de Rochefort?) (La Reine s'ennuie, non c'est trop peu dire, elle se désespère.) — Est-ce que vous ne pourriez pas arranger, pour le mois de juin, des représentations de *Ruy Blas* et de *Marion de Lorme* au théâtre de la Monnaie?

Vos droits d'auteur du mois de novembre sont pour

Paris de	6.870,10
Il vous restait dû sur octobre.	814,20
Total.	7.684,50

1. *La Voix de Guernesey* contenant les vers : *A Mentana.*

Ayez la bonté de m'avertir du jour où vous ferez traite sur moi. Malheureusement le mois de décembre sera moins beau. Voilà *Hernani* arrêté, selon vos prévisions. La maladie de Mlle Favart est pourtant sérieuse. Mais n'en profitera-t-on pas pour rayer tout à fait votre nom des affiches? Ah! quand donc verrons-nous la fin de toutes ces infamies!

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 15 décembre.

Je vous remercie, je remercie Auguste. Quels amis vous êtes tous les deux! Les plumes-chassepot ont fait merveille, c'est un magnifique feu de file dans toute la presse. Merci! merci!

Je fais traite sur vous pour 6.000 francs samedi 21 décembre. En outre ma femme, qui va vous arriver, vous remettra un bon de 300 francs. Que d'ennuis je vous donne! Comment ferai-je pour m'acquitter jamais? En vous aimant.

Oui, j'ai la lettre excellente de M. Berton. Voulez-vous lui remettre *La Voix de Guernesey* ci-incluse de ma part?

Vale, me ama, dulcissime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., jeudi 19.

Je ne sais si mes lettres vous arrivent. Depuis trois jours je ne reçois de France que les journaux. Pas une

lettre. Je suppose qu'il y a là une mise en quarantaine.

J'ignore l'adresse de M. Henri Rochefort, voulez-vous être assez bon pour lui transmettre cette lettre après l'avoir cachetée. J'ai envoyé à Auguste et par Auguste *ma réponse.* L'a-t-il reçue? Ma femme doit être près de vous, je l'envie.

Je vous embrasse.

Ex imo.

Les journaux sont admirables pour *Ruy Blas.* Merci à vous. Merci à tous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 24 décembre 1867.

J'ai reçu dimanche vos deux lettres à la fois. Sur le timbre de celle du 16, on avait ingénieusement dissimulé la date sous un pâté d'encre typographique. Ces coquins ont des naïvetés!

Voici *Hernani* effacé de l'affiche du Théâtre-Français. Nous allons faire demander compte de cette nouvelle trahison. Nous avons trouvé la presse admirable en tout ceci. La tribune, c'est autre chose. Auguste vous a-t-il dit que Jules Favre, non seulement avait refusé de faire l'interpellation sur l'interdiction de *Ruy Blas*, mais s'était opposé à ce qu'elle fût faite par Picard, Lanjuinais et Piré. Il trouvait la tentative impolitique; comme si notre politique, à nous, n'était pas d'être impolitiques.

La proscription de votre théâtre double et prolonge l'effet déjà si immense de *La Voix de Guernesey.* On ne

pourra pas dire que vous avez attendu cette proscription pour faire votre devoir et que vous obéissez à une rancune personnelle. Votre liberté est plus entière, plus fière et plus redoutable que jamais; aussi j'espère bien qu'à toute occasion (et l'occasion ne manquera pas) vous la leur ferez entendre, la Voix puissante et terrible, et que leur dernière année aura comme la première, ses *Châtiments*,

Et je vous aime, et je vous embrasse avec toute mon âme.

1868-1869

Mort de Madame Victor Hugo. — *Cadio* à la Porte-Saint-Martin. — L'*Histoire de l'Amour.* — *L'Homme qui Rit;* démêlés de Victor Hugo avec son éditeur. — *Le Rappel.* — Manifestation du 26 octobre; élections du 21 novembre. — Lecture de *Torquemada.* — Projet de représentations de *Ruy Blas* à la Porte-Saint-Martin.

1868-1869

Paul Meurice à Victor Hugo.

Janvier 1868.

Mon cher grand maître, j'ai ce ravissant dessin, composé et exécuté dans une manière qui vous est nouvelle, gai, blond, naïf, charmant, souriant. Je vais faire de mon dessin la première page de mon exemplaire relié des *Chansons des Rues et des Bois.* Mais quel cœur vous êtes, génie. Vous êtes l'âme complète, grandeur, passion, action, grâce, esprit. Vous comprenez tout et vous réalisez tout. Vous faites la grande cathédrale et vous faites le petit nid. Et vous trouvez le temps, au milieu de votre œuvre immense, de préparer ces envois si délicats et si tendres à vos amis. Cher doux maître, quand je pense à vous, ou quand je parle de vous, je ne sais si ça déplairait à quelques républicains, mais tout mon cœur se fond en admiration et en adoration. Je vous aime bien.

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir remercié plus tôt; d'abord je n'ai eu le dessin que lundi, et puis j'ai été

très pris cette semaine par un travail que j'achevais. J'ai reçu et remis *La Voix de Guernesey* à Berton. J'ai reçu aussi la lettre à Rochefort, mais je l'ai mise à la poste, et lui, ne l'a pas reçue. A-t-on craint qu'il ne publiât, sous une forme quelconque, votre réponse à Chilly? — J'ai une nouvelle triste à vous apprendre et à Mme Drouet (à qui j'envoie mes souhaits les plus tendres). La pauvre Mme Ledon est morte. Son neveu chez qui elle demeurait est venu, cette semaine, me l'annoncer. Elle était venue, quinze jours auparavant, toucher le premier trimestre de l'année; c'est le dernier que j'aurai eu à lui payer pour vous. Son neveu offrait de vous le restituer; mais il est lui-même dans la peine, et a été obligé de vendre des meubles pour faire enterrer décemment sa tante, et j'ai refusé pour vous ce remboursement.

Merci encore, et à vous, tout-à vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche.

J'ai travaillé et puis j'ai été un peu malade, et puis je suis allé passer quelques jours à Nohant. Et il y a un siècle que je ne vous ai écrit! — Que faites-vous? Avez-vous terminé votre roman? L'aurons-nous cet hiver? — Je me suis mis aussi à un roman, dans mon petit sillon, et j'espère l'avoir achevé d'ici à quelques semaines. Que dites-vous de la loi de la Presse[1]? Êtes-vous

1. La presse venait d'être délivrée du régime discrétionnaire; plus d'autorisation préalable à demander, plus d'*avertissements*. En revanche, les délits de presse étaient déférés non plus au jury, mais à la juridiction correctionnelle.

d'avis que nous devrions faire un journal? Auguste y semble disposé maintenant. Mais vous, qu'en pensez-vous?

On joue encore *Hernani* aujourd'hui. Mais il faut que le public arrache au théâtre ces représentations clairsemées. Demain reprise de *Kean* à l'Odéon. Les étudiants vont, je pense, demander à grands cris *Ruy Blas*.

A vous de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 23 janvier.

Cher Meurice, mon avis le voici :

Rothschild et Pereire seuls peuvent se risquer à faire un journal politique. La situation de la presse va être pire qu'auparavant. Au régime *sans frais* succède le régime *avec frais*. On n'était qu'averti, on sera condamné. On n'avait à craindre qu'un commis, on aura à craindre un juge. Le pire valet, c'est le juge. On sera supprimé, plus ruiné. Je ne comprends pas la gauche, qui vote cette loi. Au reste il n'y a qu'un cri parmi les proscrits. La gauche devrait protester en masse contre cette trahison qui s'intitule progrès. Il n'y a de possible (et encore!) qu'un journal littéraire.

Comment vous dire à quel point je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 15 mars.

J'ignore l'adresse de Michelet. Voulez-vous être assez bon pour lui transmettre ce mot. Voilà Michelet

aussi qui rabâche la décadence. J'en suis fâché pour lui. Cela a l'air de se sentir morveux. Moucher un siècle comme le nôtre, je m'étonne que Michelet fasse cela. Il a trop de talent pour cette besogne de Veuillot. Veut-il parler de l'empire ? alors qu'il précise. Mais l'attaque au XIXe siècle est œuvre de réactionnaire. J'aime le talent de Michelet, et cette tendance m'attriste pour lui. — Mais vous, vous me consolez de tout. Où en êtes-vous de votre roman? Moi, je travaille en vous espérant pour lecteur. Un grand esprit, c'est un public. Votre applaudissement me paie.

Si vous voyez Auguste, dites-lui, je vous prie, que je vais lui écrire. — Voici le beau temps, les jours s'allongent, mon île est dans les fleurs. Quelles douces promenades nous ferions, si vous étiez ici!

Je vous aime bien.

Michelet ayant été parfois un peu équivoque à mon endroit, je tiens à ne lui envoyer qu'un applaudissement. Pourtant j'y marque notre désaccord, mais sans le souligner. Il est si bon de rester amis!

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 22 mars 1868.

Vous avez raison cent fois, Michelet, avec ses réserves à double sens, fait une confusion fâcheuse entre le siècle et la minute. Vous répondez comme il convient, à l'obscurité et à la mesquinerie par la lumière et la grandeur. Il vous comprendra, car il subit parfois des influences médiocres, mais la pensée généreuse et haute subsiste et reparaît toujours en lui.

Je ne vous ai pas d'abord envoyé la lettre ci-jointe de l'ex-remplaçant de Charles, voulant vous épargner cette importunité comme je vous en ai déjà sauvé de quelques-unes. Mais ce pauvre homme est revenu cinq ou six fois chez moi, il m'a apporté toutes sortes d'attestations et de lettres. Il était garçon de café, l'ambition l'a pris d'être maître, il a mangé le peu qu'il avait, il voudrait une petite somme pour avoir des habits convenables et reprendre la serviette avec dignité. J'ai fini par lui promettre de vous envoyer sa requête.

Oui, j'achève mon roman[1], et je pense pouvoir commencer à le publier dans *La Liberté* le mois prochain. Mais, vous, vous? voilà ce qui importe! Est-ce que vous ne publiez rien cette année? Ne nous laissez pas chômer si longtemps de votre pensée. L'air se raréfie de plus en plus et devient toujours plus difficile à respirer.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., mercredi, 28 mars.

J'apprends la nouvelle gloire de *Fanfan la Tulipe*. Vous savez mon amour pour cette œuvre charmante, et puissante dans sa grâce exquise. Votre théâtre si varié, si intime et si populaire en même temps fait partie de la physionomie générale de l'art et donne une note profonde et douce dans l'immense concert qui va d'Aristophane à Beaumarchais, de Plaute à Molière, d'Eschyle à Shakespeare. Peu de poètes ont compris

1. *Césara.*

comme vous les devoirs de l'idéal. Vous servez ceux que vous charmez. O fier et tendre penseur, réussissez en tout. La gloire a une ressemblance avec la joie. Je vous souhaite joie et gloire, et en lisant de quels applaudissements on vient de saluer la réapparition d'une de vos plus belles œuvres, je sens mon souhait accompli.

Jeudi, *29*. — Ce matin, au moment où j'écris la dernière ligne d'un drame commencé le 5 février (en prose, ce n'est pas *Torquemada*), votre douce lettre m'arrive avec la cordiale lettre de Michelet. Si vous le voyez, dites-lui que j'en suis bien touché.

Je vous envoie tout mon cœur.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 7 juin 1868.

Mon cher doux maître, je me suis mis à l'homéopathie du travail, je me suis jeté dans le roman promis à *La Liberté* qui était commencé à peine, je fais mon feuilleton au jour le jour, cette distraction violente me réussit un peu. Je serais content si vous aviez la bonté de me lire. J'avais dit qu'on vous envoyât les feuilletons dès le commencement. Mais je me suis assuré jeudi qu'on ne l'avait pas fait, et le malheur est que vous allez recevoir cinq chapitres à la fois, qui vous prendront peut-être une heure. Je vous serais pourtant bien obligé de parcourir ces premiers feuilletons, vous recevrez ensuite les autres au fur et à mesure, et je sais qu'après votre déjeuner, vous lisez volontiers les journaux. J'ai mis beaucoup de moi dans ce livre, et je serais bien heureux s'il peut vous plaire.

Quand vous verrai-je? Quand partirez-vous pour Bruxelles? Au commencement du mois prochain, me dit-on. Votre roman est-il terminé? L'aurons-nous bientôt?

Je vous prie de dire au grand et doux cœur qui bat et qui a toujours battu pour vous, près de vous, combien je la vénère et combien je l'aime.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 30 juin 1868.

Je vous réponds courrier par courrier. Voici ma réponse aux Lyonnais. Vous l'attendiez ainsi, et vous aviez raison. Voulez-vous être assez bon pour la mettre sous enveloppe à cette adresse : M. Knobloch, 3, place Bellecour, Lyon, et pour l'envoyer.

Cela dit, j'arrive à *Césara.* Quelle émotion! *Le juge naturel!* Je savais bien qu'il viendrait et il me bouleverse. Comme c'est vrai, triste et grand! Votre Conseil des ministres est peint comme d'après nature. Le petit empereur dédaigneux est un profil de médaille antique. Vous avez un burin de graveur sur diamant, et puis tout de suite de grands coups de pinceau, qui peignent tout le cœur humain avec un mot. J'attends la suite. Nous attendons; vous donnez ici la fièvre à deux âmes. C'est beau et profond.

Je suis chargé d'admirations que je vous transmets, et je vous serre dans mes bras.

Paul Meurice à Victor Hugo.

5 juillet 1868.

Voilà *Césara* fini. Je n'ai plus à écrire que l'*Introduction*, qui sera terminée demain. Mais quand finirai-je de vous remercier? Quel bon et admirable spectateur, quel témoin ami vous avez été! Vos lettres m'ont réchauffé, ranimé, éclairé. Elles ont été un vrai et pur rayon de soleil pour le fiévreux frissonnant que je suis! Merci encore, à vous et à l'autre doux cœur.

Je vous dirai que je vais faire le « Mouvement littéraire », les Livres, à *La Liberté.* Le journal tire à 25.000 exemplaires, l'arme est bonne, je l'ai prise. J'espère bien que vous allez, l'hiver prochain, donner de la pâture à ce fauve critique.

Charles me dit de vous envoyer mon avis sur la demande que Koning vous fait de *Ruy Blas* à la Gaîté. Il n'y a aucune réalisation à attendre, mais peut-être y a-t-il une bonne guerre à continuer. Cela attise la question et entretient l'opposition. Seulement ne vous avancez pas, ne vous engagez pas avec Koning, ne lui répondez que par Charles. En vous tenant dans la prudente réserve qu'on n'a même pas besoin de vous recommander, à vous, je crois qu'il faut le laisser aller.

Et merci encore, et à vous toujours.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 9 juillet.

Fin superbe. C'est beau ce béni malgré lui. La larme finale coule du cœur du lecteur en même temps que

des yeux de Césara. Je me suis rencontré avec vous (un livre inédit) pour l'homme qui se voit dans la glace et ne se reconnaît pas. Mais chez vous c'est une beauté, chez moi ce n'est qu'un détail. On ne s'apercevra même pas que je vous ai coudoyé, honneur que j'ai eu et qui m'est cher.

Tout ce que vous me dites sur K. de la Gaîté est excellent et coïncide avec une lettre parfaite d'Auguste. C'est la raison même, et je suis pleinement de votre avis. Vous serez assez bon, si l'affaire a une suite sérieuse, pour régler les conditions, n'est-ce pas? comme vous avez fait pour l'Odéon. Je griffonne en hâte, car la poste va partir.

Tuus, Eximo.

Soyez heureux et fier. Vous avez fait un beau livre. Comme nous en jasons ici! Je suis ravi que vous fassiez le « Mouvement littéraire » à *La Liberté.* Qu'un maître soit juge, cela fera contre poids à tant d'écoliers et de cuistres qui sont jugeurs.

Cet archevêque, quelle figure! quel implacable pardon! quel viatique pour le ciel en passant par l'enfer. C'est bien beau. Je rabâche, mais pardonnez-moi.

Je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice

Bruxelles, 5 aout.

Vos idées ne peuvent se perdre. Depuis deux jours M. Albert Millaud est ici, avec force propositions pour moi. Mon œuvre individuelle est désirée par M. Millaud, mais je préférerais voir mettre au jour une œuvre

collective, votre idée de l'Encyclopédie du XIXe siècle. J'en ai parlé à M. Millaud qui vous verra.

TOUT POUR TOUS

Répertoire de l'Esprit Humain au XIXe siècle.

Ce serait le titre, et je crois, vous aidant, à une grande chose, à un grand succès, à un grand résultat. J'espère bien vous voir, et mûrir tout cela à votre chaleur et à votre lumière.

Je n'ai pas reçu le traité de M. Koning; il l'a probablement envoyé à Guernesey, dont je suis parti le lundi 27 juillet. *Le Gaulois*, étant un journal politique, je n'y peux *rien* donner. Cela ne m'empêche pas d'aimer beaucoup M. de Pêne, dites-le-lui.

Et je vous serre dans mes bras.

Victor Hugo venait d'arriver à Bruxelles lorsqu'il fut frappé par un coup inattendu: Mme Victor Hugo, souffrante depuis quelque temps, mourut presque subitement le 27 août. Elle avait manifesté le désir d'être enterrée en France, près de sa fille, dans le cimetière de Villequier. — Paul Meurice adressa l'adieu suivant à la morte :

Je voudrais seulement lui dire adieu pour nous tous.

Vous savez bien, vous qui l'entourez — pour la dernière fois! — ce qu'était, ce qu'est cette âme si douce et si belle, cet adorable esprit, ce grand cœur.

Ah! ce grand cœur surtout! Comme elle aimait aimer! comme elle aimait à être aimée! comme elle savait souffrir avec ceux qu'elle aimait!

Elle était la femme de l'homme le plus grand qui soit, et, par le cœur, elle se haussait à ce génie. Elle l'égalait presque à force de le comprendre.

Et il faut qu'elle nous quitte! il faut que nous la quittions!

Elle a déjà, elle, retrouvé à aimer! Elle a retrouvé ses deux enfants. Ici (*montrant la fosse*) et là (*montrant le ciel*).

Victor Hugo m'a dit à la frontière hier soir : « Dites à ma fille qu'en attendant je lui envoie toujours sa mère. » C'est dit, et je crois que c'est entendu.

Et maintenant, adieu donc! adieu pour les présents, adieu pour les absents! Adieu notre amie! adieu notre sœur!

Adieu, mais au revoir!

Victor Hugo à Paul Meurice.

1er septembre.

Meurice, mon doux et noble ami, je lis vos adorables adieux à cette chère morte, et voici mes larmes qui recommencent. Cela ne coulait plus, et m'étouffait. Vous me faites pleurer. Merci.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 3 octobre.

Deux baptêmes aujourd'hui; un d'eau bénite pour petit Georges, un de gloire pour vous. Mon doux enfant a eu ce matin affaire à son curé, et vous, ce soir, vous

allez avoir affaire au public, qui est notre curé à nous[1]. Le petit a été béni, et vous, vous serez couronné. Vos triomphes, vous le savez, sont une douceur de ma vie, souvent si sombre.

Dites à Mme George Sand que je bats des mains à *Cadio*, et laissez-moi, mon doux ami, vous embrasser sur les deux joues.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 29 octobre.

Je vous remercie, mon cher grand maître, de votre bonne et fortifiante lettre. Oui, j'ai été rudement attaqué, je pourrais dire nous avons été rudement attaqués, car on m'a fait le grand honneur de mettre votre nom à côté du mien, dans les injures des politiques. La *Préface*, publiée d'avance dans *La Liberté*, a surtout exaspéré ces bons insulteurs. *Le Figaro*, qui veut ravoir la vente dans les kiosques, qui a renié et dénoncé Rochefort, et qui raille et attaque quotidiennement depuis lundi votre splendide lettre à l'Espagne[2], *Le Figaro* n'a pas consacré à *Cadio* ou à la *Préface* moins de dix-sept grands articles ou entrefilets, c'est assez gentil! Il est vrai que j'ai été chaudement défendu. C'est pour tout de bon, cette fois, il y a dans les consciences et dans les pensées un vrai réveil. Vous l'avez dit, prophète, le décor va changer.

1. Le Théâtre dé la Porte-Saint-Martin allait représenter *Cadio*, drame écrit par Paul Meurice en collaboration avec George Sand.

2. Les *pronunciamientos* venaient de chasser la reine Isabelle. Victor Hugo avait adressé une lettre au peuple espagnol pour lui conseiller de proclamer la république.

Je n'ai pas encore commencé dans *La Liberté* la publication des *Lettres à une dépaysée.* J'ajourne, d'accord avec Girardin, parce qu'il est question d'une grande affaire, de la publication d'un journal littéraire, ayant néanmoins son cautionnement et payant le timbre pour avoir sa couleur politique et n'être pas arrêté aux premiers numéros, et qui serait non seulement appuyé, mais fondé par les grands journaux politiques de l'opposition, *Liberté*, *Siècle*, *Opinion nationale*, etc... Il n'y a plus que cette arme légère qui porte maintenant. *Le Figaro* et *Le Gaulois*, qui sont pour le pouvoir existant, tirent ensemble à 70.000 exemplaires parce qu'ils ont la réputation d'être amusants. Voyez le succès de *La Lanterne !* L'idée de faire ce journal de forme légère n'est pas de moi, mais je l'ai un peu agrandie et étendue. Il va sans dire que tout en voguant de conserve avec les journaux démocratiques, le journal serait indépendant d'eux. Trouvez-moi donc un titre. *Le Sphinx*, titre superbe, n'est pas populaire; *1830* semblerait orléaniste.

Je vous mets à la poste aujourd'hui un exemplaire de ce malheureux *Cadio*, si visé, si criblé. Mais il est capable de s'en consoler s'il trouve grâce auprès de vous.

Votre PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 3 novembre 1868.

On a aussi ses féeries ! certes, vous avez la vôtre. Féerie de style, féerie d'idée, féerie de sentiment, féerie de drame, féerie de poésie. Votre fée, c'est l'âme. Votre âme est dans tout ce que vous faites.

Elle est dans *Cadio*. Ce drame est aussi charmant que profond. C'est le coin d'océan où l'on pêche des perles. Le charme littéraire de vous lire est si grand qu'on commence par noter tous les mots, puis on en a trop, on y renonce, et l'on ne songe plus qu'à l'émotion et à la passion.

On est ravi d'abord, emporté ensuite. Chose étrange, *ravi*, *emporté*, c'est le même mot, exprimant d'abord le côté exquis, ensuite le côté puissant de l'art. Mettre l'art au service de la liberté, c'est ce que vous avez toujours fait. On a essayé de vous en punir. C'est tout simple; mais ce qui est tout simple aussi, c'est qu'on a échoué.

Votre œuvre restera. Vous aurez dans le théâtre de ce siècle une place à part, vous serez dans la vraie lumière glorieuse, parmi les doux et les forts.

Je voulais vous parler de *Cadio* en détail, mais comment détailler l'applaudissement continu? Vous savez que je me suis dénoncé moi-même, — « *j'admire tout comme une brute*[1]. » Prenez-en donc votre parti. Quel drame, le drame du peuple, encadré entre ces deux idées faites chair et sang, *Cadio* et *La Korigane!* Je suis, vous le voyez, un claqueur déterminé. Cela tient peut-être à la quantité de lustres que j'ai sur la tête. Laissez-moi rabâcher ma tendre et vieille amitié pour vous. Allez, soyez tranquille, vous avez fait une noble, généreuse, et belle œuvre de plus. Virgile disait : « Portez quelque chose de mes paroles à l'oreille des dieux »; moi, je dis : *de la déesse*. Mettez-moi aux pieds de Mme Sand.

Je vous serre dans mes bras.

1. « Quant à moi, qui parle ici, j'admire tout comme une brute. » (*William Shakespeare*.)

Paul Meurice à Victor Hugo.

12 novembre 1868.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites de bon, de grand et de réconfortant à propos de ce malheureux *Cadio*, si rudement attaqué. Toutes les haines, littéraires et politiques, de personnes et de parti, s'y sont acharnées avec une furie! Ça a été vraiment un beau bruit. — Maintenant je pense à autre chose.

Je pense surtout à votre œuvre à vous, à tout ce que vous nous promettez pour cet hiver. C'est là que nous aurons notre dictame et notre cordial; un roman, un poëme, deux drames!

Au sujet du titre du roman, Auguste me dit de vous envoyer notre impression, je dis notre impression, à lui, à Émile Allix, et à moi; elle a été la même. Vous intituleriez le roman *Par ordre du Roi*, et la seconde partie *L'Homme qui Rit*. Absolument parlant, *Par ordre du Roi* est un excellent titre, mais il nous semble qu'il n'a pas le cachet original de vos autres titres, votre sceau et votre empreinte *à vous*. Est-ce qu'il est impossible que vous fassiez ce que vous avez fait pour le titre des *Petites Épopées*, que vous donniez *Par ordre du Roi* pour titre à une partie du livre et *L'Homme qui Rit* pour titre au livre tout entier? *L'Homme qui Rit* est un titre bien plus frappant et surtout bien plus personnel. Je suppose bien que *Par ordre du Roi* s'ajuste mieux au sujet dans son ensemble. Nous ne connaissons pas le livre, et, pour avoir une opinion sur le titre, c'est là un inconvénient; mais pour avoir

une impression, c'est un avantage. Cette question d'enseigne est plutôt l'affaire du passant. Nous la soumettons timidement et humblement au propriétaire.

Voilà les recettes des représentations taries maintenant, Koning ne donne pas signe de vie pour l'affaire de *Ruy Blas*.

A vous de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 15.

Voudrez-vous bien remettre pour moi à M. Peyrat les 40 francs de ma souscription Baudin? Je pense que ma lettre n'a pas été interceptée, et que vous avez vu ma souscription dans *L'Avenir national*. C'est une grosse affaire pour L. B. que ce monument à Baudin. L'envers de cette gloire est sa honte.

Je suis absolument de votre avis, très justement unanime, quant au titre *Par ordre du Roi; L'Homme qui Rit* vaut beaucoup mieux. En choisissant d'abord *Par ordre du Roi* je voulais accentuer tout de suite la portée démocratique du livre. Cet effet est, je crois, maintenant produit, et je puis sans inconvénient, comme vous l'indiquez et comme je l'avais moi-même toujours cru meilleur, donner au livre le titre : *L'Homme qui Rit*, et à la deuxième partie le titre : *Par ordre du Roi*. Si vous rencontrez Lacroix avant que je lui aie écrit, dites-le lui.

J'ai reçu d'Espagne des lettres enthousiastes, force journaux, (tous ont reproduit mon speech), des adresses collectives, de Saragosse, de Barcelone, etc... M. Rodriguez, correspondant du *Courrier de l'Intérieur*,

m'écrit qu'il vote pour une République, *à condition que j'en sois le Président.* Je crois la République un peu relevée en Espagne (et fort relevée en France). Tout va bien.

Votre idée d'un journal littéraire ayant droit de parler politique serait excellente. Il faudrait cette entente des grands journaux libéraux et démocratiques dont vous me parlez.

Je prévois que je vais vous donner encore l'ennui de corriger mes épreuves. Quand vous rendrai-je tout ce que je vous dois!

Ils ont eu beau faire, *Cadio* est une chose exquise et forte.

Et je signe

V. H.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 26 novembre 1868.

Mon cher grand maître, Auguste vous a lui-même appris le nouveau malheur. Voilà que nous refaisons, cette nuit, ce voyage de Villequier, et que nous ramenons la mère à son fils, sitôt après avoir ramené la mère à sa fille[1]. Comme ils s'appellent de l'autre côté.

J'attends avec plus d'impatience et d'avidité que jamais la consolation de votre livre. Je suis bien content que vous adoptiez pour titre *L'Homme qui Rit.* Le moment est bon, l'heure approche. Il faut que votre action, si efficace et si puissante, redouble, et s'affirme plus que jamais.

1. Mme Vacquerie, mère de Charles et d'Auguste Vacquerie, avait demandé, comme Mme Victor Hugo, à être enterrée à Villequier.

Savez-vous qu'on m'a chargé du périlleux honneur de faire le sonnet sur votre splendide dessin, — Gautier, Vacquerie, Banville, Coppée, étant pris. Je vous envoie en tremblant cette témérité.

L'ÉCLAIR

Au potëe des « Châtiments ».

Les ténèbres partout. L'ouragan et le soir
Font le ciel invisible et la campagne obscure,
Et versent à flots lourds, sur la sourde nature,
Sur l'aveugle cité, du clocher au manoir,

La nuit, la froide nuit pareille au désespoir.
Les ténèbres partout. Non! la nuée impure
Éclate; un trait de feu luit dans la déchirure,
Et d'un sillon vainqueur ouvre l'horizon noir.

Ainsi dans un pays éteint, dans un temps sombre,
Dans le cercle étouffant où la tristesse et l'ombre
Laissent l'âme sans jour et l'haleine sans air

Le poëte nous force à relever la tête,
Et fait, prenant la flamme à même la tempête,
Se rouvrir tout entier le ciel dans un éclair.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 25 novembre.

Quel beau sonnet! De mon *éclair* vous avez dégagé la foudre. De ma vision vous avez extrait l'idée. *Ecce iterum.* L'Espagne, vous le savez, m'a fait un nouvel appel. J'ai dû répondre.

Mon doux et grand penseur, je vous serre dans mes bras.

Nous vous aimons bien ici.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 10 décembre.

Je suis révoltant d'exigence et d'indiscrétion : d'abord je vous accable d'effigies impériales sous prétexte de vous prier d'affranchir les cinq lettres que voici et de les faire jeter à la poste. (J'ignore l'adresse de Mme Colet, voudriez-vous la mettre ?)

Ensuite, je vous prie de m'envoyer l'adresse d'Émile Allix. Ensuite je vous demande d'être la providence de *L'Homme qui Rit*, comme vous l'avez été de tous mes autres livres, et d'être assez bon pour revoir les épreuves de Paris et donner les *bons à tirer*. Si Auguste, dans son chagrin, voulait partager avec vous cette corvée, je serais bien reconnaissant.

Que faites-vous en ce moment? Quel frère allez-vous donner à *Cadio* et à *Césara?* J'ai des moments de colère quand je pense que, ni Auguste, ni vous, ni vous, ni Auguste, n'êtes de l'Institut ni de la Chambre! Il est vrai que l'Institut n'est pas l'Institut, et que la Chambre n'est pas la Chambre. Patience!

En attendant, je n'aurai pas nui peut-être, à la solution qui chauffe en Espagne. J'ai ma table encombrée des adresses des républicains espagnols. En ce moment, il m'en arrive une de *Cadix* avec 49 signatures. Toutes sont enthousiastes et ardentes.

Tuus.

La Liberté a-t-elle inséré ma deuxième lettre à l'Espagne? Vous avez ici une amie qui sait par cœur votre beau sonnet. Elle nous le dit au dessert, et toute la table bat des mains.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 15 décembre 1868.

Mon cher maître aimé! j'ai fait vos commissions, j'ai envoyé vos lettres; Émile Allix demeure maintenant rue de Rennes, 156. Quant à *L'Homme qui Rit*, je l'attends, vous pensez, avec une ardente impatience. Mais Guérin me dit que vous n'avez pas encore donné de bon à tirer de l'édition de Bruxelles. Auguste se met avec moi à votre disposition. S'il ne vous écrit pas, c'est qu'il est pris depuis quelques jours par une espèce d'inflammation de la joue droite et des yeux, qui l'empêche même de lire. Mais, d'ici à la semaine prochaine, il n'y paraîtra plus.

Oui, *La Liberté* a inséré votre deuxième lettre à l'Espagne. *La Liberté*, et tous les journaux libéraux. Cette seconde lettre a fait peut-être encore plus d'effet que la première. Mais aussi quelle page splendide et profonde! Que c'est beau et que c'est grand! Puissiez-vous les éclairer là-bas et les raffermir! J'ai peur qu'ils ne refassent les tristes étapes de 1848. Si pourtant, grâce à vous, la République s'établissait en Espagne! Quel pas en avant! Elle deviendrait une nécessité en France. Vous ne pouvez pas vous figurer quelle est ici l'attente fiévreuse, maladive, douloureuse, des esprits. C'est un mélange de découragement et de rage, comme on n'en a jamais vu. Aidez-nous, aidez-nous, vous, accoucheur des idées!

Il faut que je vous reparle du journal *littéraire*, dont je ne vous ai dit encore qu'un mot. Le projet mûrit et devient peu à peu réalité. Il y a 70.000 francs sous-

crits, il y en aura 100.000 à la fin du mois. Et cela, en dehors de moi. Je n'ai encore fait appel à aucun des concours que l'on m'a promis : Girardin, Millaud, etc.

Rien non plus, jusqu'à présent de Bruxelles. J'attends une lettre de Charles. L'affaire est fondée au capital de 300.000 francs. 200.000 argent, 100.000 réservés, pour leur apport moral, aux fondateurs; les fondateurs rédacteurs de *L'Évènement :* Vous, Charles, Victor, Auguste et moi, plus Henri Rochefort qui nous donnera chaque semaine un fragment (possible en France) de *La Lanterne*. Je crois, et tout le monde croit, à un succès immense. On nous fait déjà des propositions fort belles pour la ferme des annonces. J'appuie toujours la combinaison sur l'alliance de tous les grands journaux politiques de l'opposition. Je voudrais la corroborer encore par la publication de *Tout pour Tous*, et par une autre publication toute différente, d'un effet immanquable, et dont un mot de vous m'a donné l'idée. Ce qui manque au journal, c'est un titre. Trouvez-nous-en donc un, vous, le grand baptiseur. Voici ceux qui ont été proposés :

Le Grelot. — Le Journal qui rit. — Le Volontaire. — Le Bruit de Paris. — En avant ! — Debout ! — Demain ! — Notre Journal. — L'Avant-Garde. — L'Éclair. — La Charge. — Le Camp volant. — Gavroche.

Tout ça n'est pas l'idéal. Il faut un titre qui soit gai et léger, mais pas trop. Cependant dites si, dans ceux-là, il y en a un qui vous semble possible. Il serait important de se décider. Il faudrait, pour le bien, paraître le 15 janvier.

Votre

PAUL M.

Que je suis content que ce sonnet ne vous ait pas trop fait honte. L'éditeur n'ose pas mettre la dédicace : *Au poëte des Châtiments.* Il met seulement : *A Victor Hugo.* Ce qui m'a obligé, pour n'être pas obscur, à changer un vers du dernier tercet. Je remercie de tout mon cœur mon indulgente et charmante lectrice.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche.

Voici une lettre que je vous transmets, car elle regarde votre excellente œuvre entreprise. Il importe, je crois, de démentir que j'y aie une part, car cela fourvoie une foule de gens, et vous savez ma déclaration ancienne et publique que je ne coopérerais à aucun journal politique en France tant qu'il n'y aurait pas la liberté américaine (mon premier acte devant être de demander la mise en accusation du chef de l'État). Cet engagement pris, je n'y puis manquer, et vous serez le premier à me dire de m'abstenir et d'attendre. La part de bénéfice que vous voudriez me réserver ne peut me revenir, et serait, je crois, bien donnée à Rochefort. En dehors du journal, pour *Tout pour Tous*, par exemple, je suis à vous, — et je suis à vous surtout, cœur, âme et esprit, pour vous aimer, vous comprendre et vous applaudir.

Vous pourriez faire le journal dans les conditions de *L'Évènement*, auquel je n'ai jamais personnellement travaillé.

Si vous voyez M. Lacroix, dites-lui donc, s'il publie mes lettres, de ne pas les publier pleines de fautes.

Ainsi où j'ai dit : « *On trouvera dans mon livre une Angleterre inattendue* », il me fait dire : « *une Angleterre inespérée* », ce qui n'a aucun sens.

Où j'ai dit : « *Je peins l'histoire par des personnages d'invention* », il me fait dire : « *de convention* », ce qui serait absurde.

Transmettez-lui cette petite observation, — et puis je profite de ce qui me reste de papier blanc pour vous serrer dans mes vieux bras.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 24 décembre.

Vous avez reçu ou vous recevrez une lettre de M. Villemain, vous annonçant officiellement : « que la mort de M. Viennet et celle de M. Empis laissent vacantes deux des huit pensions attribuées aux académiciens, en dehors de l'indemnité annuelle, » — et « qu'une de ces pensions vous revient de plein droit. » M. Pingard me charge de vous dire officieusement que vous n'avez aucune raison de ne pas accepter. Vous savez que ces pensions sont réparties par les académiciens eux-mêmes et sans aucune ingérence gouvernementale. Celle-ci n'est nécessaire à aucun des académiciens actuels; elle vous est dévolue et acquise par ordre d'ancienneté, et enfin c'est un dédommagement légitime de tous vos jetons de présence, que vous laissez depuis dix-sept ans à vos collègues.

Parlons maintenant, si vous voulez bien, du journal. Je ne vous ai jamais demandé, je n'ai jamais pensé à vous demander votre coopération directe à ce journal. Je sais la loi que vous vous êtes imposée, et je vous

approuve, et je vous admire de vouloir rester en dehors, ou plutôt au-dessus de toute polémique du quart d'heure. Votre premier article devrait être un manifeste et un acte, et demander la mise en accusation du faussaire, c'est évident.

Nous-mêmes, sans avoir vos grands devoirs, nous étant abstenus jusqu'ici de toute candidature, de tout serment prêté, de toute action politique, nous pourrions difficilement rentrer dans la discussion des faits et gestes de l'Empire et dans la bataille rangée du journalisme. Nous serions tenus d'aller plus loin que les plus avancés, et nous serions visés, frappés et tués, avant d'avoir pu rien faire d'utile. Aussi n'ai-je jamais pensé qu'à un journal *littéraire*. Seulement, comme nous serions tout de suite supprimés, — sous le premier prétexte, ou sans prétexte, — pour avoir touché à quelque question économique ou sociale, nous déposerions un cautionnement et nous payerions le timbre. C'est ainsi que j'ai toujours vu l'entreprise et que je vous l'ai présentée. Et vous m'écriviez le 15 du mois dernier : « Votre idée d'un journal littéraire ayant droit de parler politique serait excellente. »

Vous ajoutiez : « Il faudrait cette entente des grands journaux démocratiques et libéraux dont vous me parlez ! » — Nous ne pouvons effectivement, en notre qualité de corps franc et de troupe légère, entrer en campagne qu'appuyés sur le gros de l'armée. *Liberté*, *Siècle*, *Débats*, *Temps*, *Avenir national*, *Opinion*, *Tribune*, dès à présent, leur concours nous est assuré. Nous-mêmes nous leur serions une aide, et nous ne leur serions pas une concurrence. Le nouveau journal de Malespina, *La Presse libre*, le faisait remarquer, nous serions à la démocratie ce que *Le Gaulois*, le *Paris* de de Pène et, maintenant, *Le Figaro* sont au

pouvoir. Pour ce qui est de vous, il ne faudrait absolument pas qu'un seul journal plus dévoué vous fît tous les autres indifférents. Vos communications, vos lettres à l'Espagne, je suppose, paraîtraient chez eux en même temps que chez nous, et vous les leur adresseriez directement. Croyez bien, mon cher maître, qu'avant tout je pense à vous et me place à votre point de vue. Je vous comprends mieux maintenant que je ne vous comprenais. Vous sacrifiez si grandement votre vie à votre œuvre et votre bien-être terrestre à votre action immortelle. Je sens, je sais, pour ne parler que de moi personnellement, que ce que je ferai de mieux sera le peu que je ferai pour vous, et que ce sera, comme on dit, le plus beau de mon affaire. Je pense et j'agis comme ça, non seulement parce que je vous aime, parce que vous avez été si bon et si tendre pour moi et parce que tout moi est à vous, — je crois aussi que c'est mon devoir le plus simple et que je serai plus utile ainsi que de n'importe quelle manière. — Eh bien! mon cher maître, au moment où nous sommes arrivés, je suis convaincu qu'un journal littéraire, auquel vous n'aurez pas à participer directement, mais qui sera fait selon votre pensée par vos fils et vos amis, doit, *moralement*, avoir une puissance très efficace et exercera une influence très nécessaire. Par l'idée, nous pouvons agir aujourd'hui, agir sur le fait. Vacquerie ferait les théâtres. Dans les *Lettres à une dépaysée*, je ferais les livres. Victor aurait l'histoire et les littératures étrangères. Pas de discussions politiques directes, pas d'articles de fond ni de premier-Paris. Ainsi, voyez, ce ne serait pas même un journal dans les conditions de *L'Évènement.* Mais ne voulant pas être acteurs, nous pouvons être spectateurs, ne voulant pas combattre, nous pouvons siffler. En un mot, nous

prendrions tout ce qui se passe par le côté comique. Il n'y a plus que ça qui porte à présent. Rochefort a eu ce succès parce qu'il avait trouvé la vraie arme. Ce gouvernement ne tombera pas sous le mépris, comme on l'a dit de celui de Louis-Philippe, il tombera sous le ridicule. Élever au pamphlet littéraire la charge du Palais-Royal, faire la comédie ou la farce de cette queue d'empire, en prose, en vers, sous forme de parodie, de fable, de dialogue des morts, d'ïambe ou de chanson, voilà ce qu'il faut, et ce que feraient admirablement Rochefort, Charles, Édouard Lockroy, Gaïffe, et nombre de jeunes gens pleins de talent et de verve qui sont autour de nous. Avec l'expérience et l'habileté du prudent Auguste et les précautions avisées que nous prendrions ensemble, nous pourrions aller très loin et très longtemps, je ne dis pas sans blessure aucune mais sans blessure mortelle. Nous ne serions pas faciles à saisir sous cette forme légère. Nous serions le moucheron, non du lion, hélas, mais du bœuf. — Vous voyez qu'il y a loin de ce journal au brûlot qu'on avait annoncé. Vous me dites qu'il faudrait démentir tous les bruits insensés qui ont été répandus. Cela a été fait dans ce journal de Malespina, *La Presse libre*. L'absurdité même de ces canards les démentait pourtant déjà suffisamment. Mario Proth (je vous dénonce le coupable) avait cru devoir annoncer que le journal serait politique, que Victor Hugo en serait le *rédacteur en chef* (de Guernesey !) et qu'il s'appellerait *L'Avant-Garde* (pourquoi pas *Le Casse-cou?*) Sur ce, Victor Noir, pour terrifier encore plus Rouher, a inventé cette belle mystification du *Journal des Exilés*, paraissant à Bruxelles, mais envoyé chaque jour à Paris, et fondé par vous avec vos fils, Rochefort, Rogeard ! — Tout cela n'était vraiment pas sérieux. Le démenti le meilleur serait de pa-

raître, en établissant nettement et carrément votre situation. Ceci rentre dans les voies et les moyens dont je ne vous ai pas encore dit un mot. Et je m'aperçois que ma lettre est déjà terriblement longue et que je me suis attardé en causant avec vous.

Voilà qu'il est l'heure du courrier, et je suis obligé de remettre la suite au prochain numéro. Charles a trouvé un titre qui est très beau et qui, comme *L'Évènement*, a l'avantage de donner une forme particulière au journal. Il propose de l'appeler *L'Inconnu*. Et on ne signerait pas un article. *L'Évènement* reparaîtrait comme le chevalier masqué à la fin du tournoi. — Est-ce réalisable sous les lois dont nous jouissons? *That is the question.*

Au prochain courrier, donc. Je vous embrasse et je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 27 décembre 1868.

Il est important, je crois, qu'à la veille des événements plus ou moins proches, nous rentrions dans la lice pour hâter et aider ces événements et pour être prêts et armés au grand lendemain. Il est encore plus important, d'autre part, que vous gardiez, vous, votre grande et fière situation de protestant et d'exilé. Il faut donc marquer et constater cette situation par rapport au journal, si nous le faisons. — Pour ça, rien ne sera plus fort et plus concluant que la vérité. Vous auriez donc, selon moi, tout simplement à la dire : Vous nous écririez une lettre, comme vous en avez écrit une à Vacquerie lors de la fondation de *L'Avè-*

nement du Peuple, comme vous en avez écrit une à Duvernois lors de la fondation de *La Liberté;* vous nous donneriez, à votre façon superbe, l'explication haute et loyale de votre abstention, et on vous croirait, et tout serait dit.

Maintenant, en dehors du journal, mais à côté du journal pourtant, je vois deux annexes

Premièrement, *Tout pour Tous.* Une œuvre encore bien nécessaire en temps de suffrage universel. Or, les articles que vous donneriez à l'Encyclopédie, comme ceux que donneraient Michelet, George Sand, etc., rien n'empêcherait le journal de les donner en primeur dans son feuilleton.

Mais ces articles seraient d'un intérêt bien sérieux pour une feuille qui doit s'adresser à tous, et qui veut être vivante et saisissante par la forme légère et accessible. Eh bien, un mot de vous m'a donné l'idée d'un autre livre, dans le genre de *Paris*, mais bien plus universel et qui nous donnerait tout bonnement tout ce grand public : les femmes. Vous m'avez cité à propos de *Tout pour Tous*, parmi les mots que vous vous réserveriez, le mot *amour.* Mon idée serait de publier *L'Amour*, *l'Histoire de l'Amour* dans tous les temps, chez tous les peuples, et de donner au livre qui aurait bien 15 ou 20 volumes (illustrés avec luxe ou à 4 sous) le titre populaire *Les Amours célèbres.* Il y aurait là, non seulement les amours historiques et légendaires, mais les amours des poëmes, du théâtre, du roman. Vous pourriez, là aussi, faire l'Introduction et la Conclusion : l'amour tel qu'il a été, — l'amour tel qu'il sera. Par exemple, il faudrait ici n'admettre qu'une collaboration d'élite. Gautier prendrait sa part dans l'Orient (Nal et Damanjanti, Sakountala, Cléopâtre), Saint-Victor dans la Grèce (Hélène, Héro et Léandre),

Renan dans la Bible (le Cantique des cantiques), Michelet dans le Moyen âge, Sainte-Beuve au XVIII[e] siècle, George Sand au XIX[e]; Rochefort dans l'Empire (Mabille et Compiègne), Victor aurait Shakespeare et l'Angleterre; Charles, Auguste et moi, nous aurions à choisir encore d'assez beaux lots dans ce grand trésor. Comme on ne serait pas tenu de commencer selon l'ordre des temps, on mettrait la main tout de suite sur les sujets les plus palpitants et les plus humains. Le journal prélèverait encore là une dîme assez splendide et je crois qu'aucun journal au monde n'en aurait une pareille.

Voilà comment je conçois que nous ayons votre nom, sans avoir votre coopération directe, et en vous dégageant bien visiblement de toute attache et de toute responsabilité politique.

Et *L'Homme qui Rit?* Avez-vous donné déjà des bons à tirer de l'édition belge? Comme j'ai soif de votre passion, de votre pensée! Je suis allé chez Lacroix sans le trouver. Je lui communiquerai votre très juste observation.

Votre

PAUL M.

On me dit que la loi Tinguy exigeant la signature est toujours en vigueur. Ils la laissent un peu dormir mais ils la réveilleraient pour nous. Le titre *L'Inconnu* est donc impossible. C'est dommage. — Il y aurait encore un titre qui contiendrait une forme particulière. Il faudrait donner chaque jour une scène dialoguée, prose ou vers, parodie, charge, drame, tragédie, fable, satire, ïambe, les *cent actes divers* — et nous nous appellerions *La Comédie.* Nous avons tous fait du théâtre et le public aime cette forme amusante et vive du dialogue

comique. Mais *La Comédie* ne vaut pas *L'Inconnu.* Et si vous pouviez trouver mieux!

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 31 décembre.

Vous m'avez écrit deux lettres exquises. Je suis de votre avis de tout point. Pourtant je fais une réserve quant *aux amants célèbres.* L'idée est charmante, populaire, et *à succès.* Succès tel qu'il n'a, certes, nul besoin de moi. Moi j'aurais peur. A mon âge il y a des mots qu'il faut se résigner à ne plus prononcer, du moins tout haut. Surtout l'amour au pluriel. Vous penserez, à coup sûr, comme moi, en y réfléchissant. M'a-t-on assez insulté à propos des amours, pourtant bien rétrospectifs, des *Chansons des Rues et des Bois!* Pour tout le reste, je vous donne raison.

Je vous écrirai la *lettre initiale* (pardon du calembour involontaire.) Seulement il faudrait que l'éditeur de *Tout pour Tous* fût en même temps l'éditeur du journal. J'ai songé au titre. Que diriez-vous de LA RÉPU-GNANCE avec ou sans coupure typographique, et dans le premier article le journal dirait ce qui lui répugne avec des et cætera, et des points... L'empire tombé, on n'aurait que la rime à changer. Je chercherai encore. Si je trouve mieux je vous l'écrirai. Certes oui, la loi Tinguy est en vigueur.

Je vous enverrai copie de ma lettre d'acceptation à l'Académie. Je parie qu'elle vous plaira. Là encore vous avez raison.

Auguste vous remettra mon dessin du 1er janvier.

Je n'oublie pas que je vous dois toujours le frontispice des *Misérables*, je n'oublie pas non plus que je vous aime.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 10 janvier 1869.

J'ai lu les cent premières pages. C'est superbe. Quelle puissance, quelle ampleur, quelle grandeur! La souveraine ironie de *Notre-Dame de Paris* se retrouve ici avec une tendresse et une humanité prodigieuses. Quel brave homme, Homo! Quel brave loup, Ursus! Toute cette géographie de l'aristocratie anglaise est éclatante à faire frémir. Mais la merveille, c'est l'abandon de l'enfant, la façon dont le font les hommes, la façon dont l'enfant le prend, la nuit, la mer, la côte, le mystère, la rencontre de l'arbre humain. J'en suis là, — ravi et saisi. Quelle force est en vous. Quand on pense qu'après tant d'œuvres, et de belles œuvres, vous vous renouvelez encore et vous grandissez toujours!

J'attends avec anxiété la suite. Lacroix a pensé à publier le livre en trois livraisons : le tome I d'abord, puis les tomes II et III, puis le tome IV. Auguste a dû vous écrire notre avis commun sur cet émiettement. Si le premier volume est trop fort et le deuxième trop mince, il n'y a qu'à rejeter 80 ou 100 pages du premier sur le deuxième ainsi qu'on a fait pour *Les Travailleurs de la Mer*. La coupure matérielle est insignifiante. Ce qui est important c'est l'unité de l'impression morale. Il sera même bon de ne publier les deux premiers volumes que lorsque le troisième sera prêt, pour qu'il

n'y ait pas un intervalle de plus de quinze jours entre les deux livraisons.

Je vous remercie de tout ce que vous me dites d'excellent pour le journal. Mais il faut absolument que vous soyez avec nous dans cette *Histoire de l'Amour*, il faut absolument que vous soyez aussi le coryphée de cette autre grande œuvre collective, qui sera pour le cœur ce que *Tout pour Tous* sera pour la pensée. La conclusion, le mot du dix-neuvième siècle sur ce que vous avez appelé le *droit d'aimer* doit être dit par vous. Il n'y a là nulle folâtrerie. Les amours célèbres sont en général moins charmants que tristes ou même tragiques. Nous aurons Manon Lescaut, mais nous aurons Roméo et Juliette. Et encore Manon Lescaut n'est pas si gaie. Je ne vous parle pas de Michelet, sans doute trop gravement préoccupé de l'amour physique. Mais Renan qui ferait les amours de la Bible, Guizot à qui on demanderait Héloïse et Abélard ne seront point trop grivois. Vous m'avez dit quand il a été question de *Tout pour Tous* : « Je me réserverai, par exemple, âme, amour... » Eh bien, en étendant un peu votre point de vue, ce qui vous est toujours plus que facile, ce qui chez vous est comme nécessaire, vous n'auriez qu'à faire pour le Livre de l'Amour ce que vous auriez ait pour l'Encyclopédie.

Le titre que vous avez trouvé : *La Répugnance*, est bien joli. Trop joli peut-être. Trop fin. La coupure typographique serait nécessaire. Et l'explication aurait le tort de n'être que dans un seul numéro du journal. — Ça m'a fait trouver cet autre titre : *La Pierre d'attente* ou *En attendant*. Qu'en pensez-vous? Mais vous me promettez de trouver, c'est-à-dire de trouver mieux. Je vous accable. Et vous avez encore trouvé le temps de nous envoyer ces beaux dessins. Nous n'avons pas

choisi, nous avons tiré au sort. J'ai eu un des burgs dans la nuit. Je remercie le sort un peu, et vous beaucoup.

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 17 janvier 1869.

J'ai lu jusqu'à l'engloutissement de l'épave. Je suis comme ébloui. Dans les prologues et les premiers actes de vos romans vous avez fait aussi beau, vous n'avez pas fait aussi grand.

Il y a trente lignes sur *le naufrage, idéal de l'impuissance*, qui sont le miracle du style et le miracle de l'idée. Mais ce qui dépasse tout, selon moi, c'est cette figure du docteur. La façon étrange et mystérieuse dont le chef de la bande le pose, son étonnant dialogue avec le patron de l'*Ourque*. Ses monologues et ses interjections, et la scène finale où ce confesseur-bandit atteint des proportions surhumaines, par l'ampleur du dessin et la fierté de la tournure, cela rappelle Michel-Ange, par la beauté de la couleur et la nouveauté de l'effet, cela fait songer à Rembrandt.

Je ne peux pas vous dire à quel point je suis saisi, vrai j'y renonce.

Il paraît que nos conseils ont fait fausse route, que le second volume appartient presque entier à l'histoire et à la philosophie de l'histoire, et ne convient pas pour terminer une livraison de roman. Il est certain que ce premier volume-là suffit à un effet et à un succès inouïs. Mais en thèse générale, ce que nous disions sur l'émiettement des livraisons subsiste. Il me semble

toujours qu'il ne faut pas trois livraisons, mais deux, se succédant presque sans intervalle : l'une en un volume, la seconde en trois. Et même, si cette coupe inégale ne vous paraît pas heureuse, pourquoi pas une seule livraison?

Les deux dernières livraisons des *Misérables* étaient de quatre volumes et n'en ont produit qu'un effet plus grand. Pour le coup à frapper, pour les articles des journaux, ne serait-ce pas meilleur?

Mais je vous parle comme à tâtons et sans savoir. Ce que je sais, c'est que je vous admire inexprimablement et que je vous aime.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 16 janvier.

Je suis ému de votre lettre pénétrante et profonde, ému de votre superbe sonnet que je viens de relire dans le livre, ému d'être compris et aimé par vous.

J'ai toujours grand'peur des *Amours*. Je verrai s'il y a moyen de tourner la difficulté en écrivant quelques pages sur l'*Amour* dans son acception la plus haute. J'y songerai. Vous savez combien je vous suis docile et quelle est ma joie de vous obéir, mon doux frère et maître.

J'ai trouvé pour votre journal ces deux titres qui se ressemblent, bien qu'absolument différents :

Le Rappel.

Maintenant, 2°, mais laissant un peu d'espace :

L'Appel au Peuple.

J'aime ce second titre. Il est grand, sérieux, et je le crois neuf. Oh! comme je suis content que mon livre vous plaise.

Je vous serre dans mes bras.

Je suis absolument de votre avis et de l'avis d'Auguste; il faut tout au plus deux publications. 1°, la première partie *La Mer et la Nuit*, un volume. 2°, huit jours après, la seconde partie *Par ordre du Roi* (indivisible), trois volumes. Les volumes seront à peu près d'égale grosseur; le premier et le dernier seront les plus gros. J'inclinerais volontiers à publier les quatre volumes ensemble. Je crois que l'effet serait grand.

Michelet devient de plus en plus aigre-doux. Avez-vous lu son article sur Paul Huet? que lui avons-nous fait?

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 24 janvier 1869.

J'ai lu maintenant tout ce splendide premier volume. Ç'a été, je crois, la plus grande impression de ma pensée. Tout est beau, le chef-d'œuvre est complet. L'ouragan sur terre après la tempête sur mer, *l'effet de neige*, la découverte de la morte, l'enfant trouvé par l'enfant perdu, l'entrée à Weymouth, l'humanité misanthrope d'Ursus, la révélation tragique de la dernière page, tout est émouvant, amusant, profond, charmant, tout est superbe. Il y a là un succès immense.

Vous m'envoyez pour le journal deux admirables titres.

L'Appel au Peuple est le plus beau, mais pour ce

que nous voulons faire, il est justement trop grand, trop sérieux. *Le Rappel*, c'est charmant, gai, vaillant, ça a toutes sortes de significations, toutes excellentes, le Rappel autour du Drapeau républicain, le Rappel du Passé, de la tradition révolutionnaire, le Rappel de M. Bonaparte à la pudeur, le Rappel de ce que nous avons été nous-mêmes, de *L'Évènement*, etc. Auguste trouve aussi ce titre ravissant, il faut nous y tenir, vous ne trouveriez vous-même pas mieux.

Merci encore pour tout ce que vous me dîtes de bon pour le livre des *Amours*. Oui, c'est bien là ce que je vous demande : quelques pages sur l'amour dans son acception la plus haute et la plus pure, la Conclusion, le Sommet de tout l'ouvrage. En parlant de l'amour tel qu'il est dans la littérature du XIXe siècle, il y aura une vaste part à faire aux amours de vos drames, de vos romans, de votre œuvre lyrique. Eh bien, vous viendrez ensuite dire vous-même le dernier mot prophétique du temps, donner le dernier regard sur le présent et sur l'avenir, et montrer à l'amour sa Terre promise.

A vous de toute mon âme, cher grand ami, cher grand maître, cher grand consolateur.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 31 janvier.

Doux ami, mon succès, c'est vous. Comme c'est bon d'être aimé, et d'être aimé par vous! Vos lettres et celles d'Auguste m'arrivent comme des escomptes de gloire. J'ai beaucoup travaillé. Vous me donnez mon salaire. Je vous remercie en vous aimant double.

Je suis content que *Le Rappel* vous aille. Il m'allait

aussi. Si je n'écris pas dans le journal, j'aurai toujours mon mot dessus. Je serai des vôtres par le titre, et en toute chose par le fond.

Vous lirez en tête du tome II quelques pages à double tranchant, une lame pour autrefois, une lame pour aujourd'hui, intitulées *Lord Clancharlie*, qui, je crois, avaient fini par devenir nécessaires. Vous en jugerez. J'aime ce tome II, il a moins de drame que le tome Ier, mais les figures que j'y ai mises sont une de mes couvées, je crois, les meilleures. Ici encore, vous jugerez. C'est de vous que je dirais bien : « *Quem penes arbitrium est.* »

Que vous dire à présent? Je voudrais vous voir, je voudrais vous lire, je voudrais vous applaudir, je voudrais voyager avec vous, vivre avec vous, rêver avec vous. Je vous serre dans mes bras.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi.

Le second volume est tout aussi beau que le premier. Et c'est toujours le même drame, puisque c'est la galerie des personnages du drame, la galerie des portraits. C'est le drame surtout par l'action, par la vie, par le mouvement qui respire et palpite dans toutes ces merveilleuses figures. Vous n'avez jamais eu tant de concentration dans l'ampleur et tant d'unité dans la diversité.

Je suis ébloui et ravi. Cette série de nouveaux vivants immortels qui prennent rang dans l'état-civil du génie dépasse toute imagination et tout rêve. Quel grave, fier et noble protestant, ce lord Clancharlie! Un Titan

tranquille! La belle, douce et rare figure! rare, on pourrait même dire unique. Et pourtant il me semble que je l'ai vue quelque part et que je l'aime. Dans la forme extérieure il n'y a pas de plus superbe Van Dyck que lord David et pas de plus splendide Rubens que la duchesse Josiane, mais ils sont illuminés de plus par le rayon de la pensée et de la poésie de leur peintre. La reine Anne, la reine vulgaire et sotte est faite avec un esprit et une grâce! Mais le prodige, c'est le monstre, c'est Barxilphodro; l'envieux ingrat, le méchant qui se venge du bienfait. Que c'est profond, triste et sublime! Comme vous fouillez, comme vous pétrissez cette argile de l'âme humaine. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Les mots me manquent, il faudrait être vous pour exprimer toute l'admiration, toute l'adoration qu'il y a dans mon esprit et dans mon cœur.

Quant à Gwynplaine et à Dea, l'invention de ce couple, de ces « amoureux assortis » est, dans la pure acception du mot, une trouvaille *divine*. Oui, c'est des idées du bon Dieu, ça. Seulement comme il ne peut pas les réaliser dans ce monde-ci, il vous charge d'exprimer sa bonne intention et ce qu'il ne demanderait pas mieux que de faire, mais ce qu'il ne peut exécuter que par la main idéale du génie. Avouez que j'ai deviné le secret. Alors ce n'est pas très malin à vous. Eh bien! c'est égal, je vous remercie tout de même de nous donner de telles émotions et de telles larmes. Je prévois bien que Gwynplaine et Dea vont souffrir, et j'en frémis d'avance. Mais ils ont eu le ciel et ils le retrouveront, et, l'ayant, ils nous l'ont un peu fait partager. Cher maître, cher grand consolateur, cher guérisseur céleste, j'ai encore, j'ai toujours beaucoup de chagrin, mais sachez ceci : ce qui a soulagé ma peine, ce qui a sus-

pendu ma souffrance, ce n'est rien autour de moi, ce n'est rien en moi, rien de ce que je fais, c'est ce que vous faites.

Inexprimablement à vous.

Je suis pris par l'heure. Je vous écrirai dimanche. Je mets à ce courrier la Préface de Michelet. Ci-joint son envoi.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 23 février 1869.

On n'est pas exquis sans être profond. Vous le prouvez au public dans vos œuvres et à moi dans vos lettres. Je vous l'ai souvent dit, vous êtes pour moi *tout Athènes*. Un applaudissement de vous c'est un bruit de renommée. Maintenant les figures vivent, vous allez en voir sortir le drame. Mais comme vous le pressentez admirablement! Vous avez l'esprit sensitive. Vous avez toutes les délicatesses parce que vous avez toutes les forces. Avec quelle tendresse je songe à vous!

Hélas! vous souffrez donc encore! Quelle lumière vous attend au sortir de cette ombre! Les paradis sont proportionnés, et vous avez droit au plus grand et au plus beau.

Je vous aime bien.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 2 mars 1869.

Je voulais avant de vous écrire lire jusqu'au bout le troisième volume. L'éblouissement continue en se

renouvelant. La péripétie de la cave légale est le plus grand, le plus prodigieux coup de théâtre que je connaisse. Quel effet dans un drame! Quel imprévu! On tremble pour le pauvre Gwynplaine, on frémit à la pensée qu'il sera tout à l'heure à la place de ce misérable torturé; il s'assied, lord, prince et maître, dans le fauteuil du juge. C'est superbe. Et cette invention inouïe se retourne, et son autre face est superbe encore; il se trouve que cet avènement est en effet un malheur et que cette ascension est une chute. Quelle étonnante chose que ce renversement des conditions humaines; un être foudroyé par le bonheur. Cher grand poëte, vous jouez de l'événement comme de l'âme, avec une puissance qui donne le vertige. Cette autre tempête sous un crâne, — soulevé par la joie, — est-ce beau! Tout est beau, tout. A chaque instant on arrive devant une perspective inattendue qui crée un enchantement nouveau. Et la forme! elle a tout. Elle est l'art tout entier, dessin, couleur, relief, pensée, amour.

Le discours du shérif à Hardquanonne, voilà une page. Mais si j'entre dans le détail... D'abord j'ai commencé par la fin. Parce que j'en suis encore bouleversé. Mais l'apparition de Josiane dans la loge, la tentation de saint Gwynplaine, la rentrée de Dea, autant de merveilles. L'intérêt est poignant. Je n'ai plus qu'une pensée dans la cervelle : cette situation de ce misérable heureux dans son palais, menacé de l'amour d'une duchesse.

Je crois à un effet énorme et à un succès sans précédent. Si ce livre-là n'enflamme pas tous les esprits et toutes les âmes il faut désespérer de ce temps. Mais il n'y a pas de danger, cette foudre-là rallumerait des cendres. Quand donc aurons-nous le quatrième volume? J'en rêve endormi et éveillé. Dans tous les détails

exquis du poëme, un des plus exquis c'est la trouvaille des noms, ils sont tous heureux, neufs et charmants et faits pour la gloire. Gwynplaine, un peu hérissé aux yeux, est si doux à la bouche. Dea, c'est ravissant. Seulement, (et Auguste est de mon avis), nous craignons que les femmes et les illettrés ne prononcent *Da* à cause de notre absurde *e* muet. Vous vous rappelez qu'ils prononçaient *Tisbe.* Il ne faut évidemment pas mettre d'accent sur l'é. Mais le livre allant à la foule autant et plus qu'à l'élite, ne pourriez-vous pas en deux ou trois lignes, puisque vous parlez de la prononciation anglaise, demander avec votre grâce et votre esprit accoutumés, qu'on veuille prononcer *Déa.* Ceci dit, en une fois et un mot, on lira Déa sous Dea.

Maintenant je vous soumets deux questions. Je n'ai pas de dictionnaire et pas de Biographie Universelle, et je ne parle que d'après ma mémoire plus ou moins vague. — 1° Néron est mort dans les latrines moralement, mais l'empereur qui y est mort *proprement* est-ce que ce n'est pas Héliogabale ? — 2° Boulevard veut certainement dire rempart, et les talus gazonnés sont d'invention très récente. Est-ce que vous êtes sûr que *vard* vient de *vert*, varte. Il me semble que ça vient du saxon *werk*, ouvrage, ou *ward*, garde. En ce cas, ça ne serait pas la même chose que *boulingrin.* Le livre est si plein de science, à la fois profonde et curieusement amusante, que je vous soumets mes doutes d'ignorant qui vous veulent irréprochable.

Et maintenant, vite, vite, le quatrième volume. J'ai soif de pleurer encore. Et je vous aime, je vous aime, je vous aime.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 4 mars.

Vous avez raison, raison, raison. Où avais-je l'esprit? Parbleu oui, c'est l'Héliogabale qui est mort dans les latrines, n'ayant plus pour le défendre que sa mère Sœmias qui le serrait embrassé. Je ne sais rien plus à fond que cette histoire-là, et sans vous j'étais pris en flagrant délit d'ignorer ce que je sais.

Doux ami, chère providence, mettez, je vous prie, Héliogabale au lieu de Néron dans le passage en question. Je pense que ce n'est pas encore tiré. Si le tirage avait eu lieu, il faudrait faire un carton. Soyez assez bon pour vous donner toutes ces peines. Quant à Dea, vous avez raison aussi, mais l'urgence me semble moindre. Pourtant si la feuille 17 (édition belge) du tome II n'est pas encore tirée, on pourrait, dans le chapitre VIII du livre II, entre le paragraphe qui finit par : *se conformer à la prononciation anglaise*, et le paragraphe qui commence par : *Phœbé faisait la cuisine*, intercaler cet alinéa :

Profitons de cette occasion pour informer les femmes que Dea se prononce Déa.

Ceci encore est remis à votre décision et sollicitude. Quant à *boulevard*, je me redresse. Le castrum romain avait un rempart de gazon sur lequel les soldats jouaient à la boule. De là le *bullatae nugae* que Perse emploie au figuré. Quant à *vard*, c'est bien verd; ces deux mots sont identiques. Nous avons ici dans ce vieux pays normand, les *Vardes*, anciennes routes vertes, et sur la colline, la Boulevarde, où l'on jouait

encore à la boule il y a cinquante ans. C'était un grand pré, aujourd'hui enclavé dans la citadelle.

Et puis que vous dire de votre lettre? Elle m'attendrit. Certes, j'ai de bons ennemis, mais, chose admirable, mes amis sont encore meilleurs. Un ami comme vous, quel contrepoids aux millions de Planches et de Henri Heines et de Proudhons! Je suis content de ce livre, attendu que vous en êtes content. Du reste, vous le savez, je me mets toujours tout entier dans ce que je fais. Et j'y mets aussi mon horizon, qui jadis était Paris, et qui maintenant est l'Océan. Je voudrais bien avoir le temps de finir ce que j'ai dans l'esprit. Je travaille sans relâche. *Deo volente.*

Faire toute l'œuvre qui est dans ma pensée, c'est impossible, vu que j'ai plus de drames et de poëmes à l'état de couvée dans mon cerveau, que je n'en ai publié. J'ai trois malles pleines de manuscrits. Quelques-uns achevés, la plupart ébauchés. Imprimer un livre me prend autant de temps presque que l'écrire. C'est ce qui fait que je publie le moins possible. Heureusement que je vous ai; sans vous et sans Auguste il est probable que je ne publierais rien.

Je vous aime profondément.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 25 mars.

Mon cher grand maître,

Charles m'a promis qu'il vous écrirait aujourd'hui. Mais un doute me vient, ce courrier est le dernier qui vous arrivera en temps utile, et pour le cas où Charles

serait empêché, je prends le parti de vous écrire de mon côté. Lacroix, lui, est censé vous avoir envoyé déjà une longue lettre, avec affiches, annonces, et pièces à l'appui, il y a eu dimanche huit jours. Mais il m'a dit hier que vous ne lui aviez pas encore répondu, que sa lettre avait peut-être été interceptée, etc... Il s'est engagé d'ailleurs à vous récrire. Ma lettre pourra donc faire double et triple emploi.

Mais ce n'est rien, l'important est que vous soyez averti à l'heure. Il s'agit de la combinaison de vente de *L'Homme qui Rit*. Voici en quoi elle consiste : *L'Homme qui Rit*, coté à 7 fr. 50 le volume, 30 francs les quatre volumes, ne pourra pour tout le premier tirage, de 10 à 15.000 exemplaires, être *vendu séparément*. Il sera *donné pour rien* en primeur et en prime, à tout acheteur qui prendra ou s'engagera à prendre pour 100 francs de livres au prix fort dans le catalogue Lacroix, soit : Victor Hugo, Lamartine, Michelet, Quinet, Pelletan, Jules Simon, etc... On devra payer les 100 francs comptant. On pourra aussi ne payer rien d'avance, mais alors on souscrira quatre billets, à 3, 6, 9 mois et un an, de 28 fr. 50, soit 114 francs. Pas d'exception pour les libraires. La combinaison a pour base un marché passé par Lacroix avec M. Panis, libraire (le fils de Panis, l'ancien fermier d'annonces), lequel sera vendeur en nom de *L'Homme qui Rit*, et directeur de la combinaison. Lacroix lui a cédé et vendu tout le premier tirage, 10 ou 15.000, avec monopole exclusif pendant vingt-cinq jours pleins. Toutefois, si au bout de quinze jours la combinaison n'a pas atteint un minimum stipulé de vente, 5.000, je crois, Lacroix et Panis pourront écouler le reste de ce premier tirage par le procédé ordinaire de la vente séparée.

Voici maintenant une question que ce mode inusité

et cette expérience ont soulevée pour nous : 1° La combinaison réussira-t-elle commercialement ? Nous en avons douté sur la première impression, mais c'est une nouveauté, c'est une inconnue, et *L'Homme qui Rit* sera un si puissant remorqueur ! 2° Le succès commercial, en le supposant complet, est-il capable de gêner l'effet littéraire, qui sera certainement immense ? L'opération peut-elle nuire à l'œuvre ? Lacroix répond : La distribution du livre sera faite tout de suite à la presse, aussi large que d'habitude. Le lancement par l'affiche et l'annonce sera dix fois plus puissant que d'habitude. Lacroix promet 6.000 francs rien que d'affiches, et 80.000 francs fermes d'annonces répétées représentant plus de 200.000 francs au tarif marqué des journaux. J'ajoute ceci, ne connaissant pas les termes de votre traité : 1° Auriez-vous le droit utile et effectif de vous opposer à la combinaison ? 2° Si Lacroix a prochainement un fort versement à vous faire, son marché avec Panis ne lui est-il pas utile, ou même nécessaire pour effectuer ce versement ?

Voilà, vous êtes au courant. Lacroix nous avait demandé de le laisser lui-même, et lui seul, vous exposer et vous appuyer sa combinaison. Mais il devait le faire il y a plus de quinze jours, et je doute qu'il l'ait réellement fait encore. Cependant, il parle de lancer affiches et annonces après les fêtes de Pâques. Je me crois donc aussi dégagé envers lui qu'engagé envers vous. Néanmoins, si vous n'êtes pas instruit par lui, je vous prie de ne pas lui dire que vous l'êtes par moi. Charles qui, lui, n'a fait aucune promesse, vous aura seul informé.

Je ne vous parle pas de *L'Homme qui Rit* qui est pourtant ma pensée et mon rêve. Je ne connais toujours rien du quatrième volume, et j'en sèche. L'im-

primerie Poupart Davyl est dans un affreux désarroi! Je vous écrirai dimanche, pour vous parler du *Rappel* qui prends corps et vie, et dont vous êtes l'âme. Il paraîtrait le 15 avril.

Et je suis à vous du plus profond de mon cœur.

Votre

PAUL M.

Avez-vous reçu en 1855, de la part de M. Badaroux de Marseille, une pièce contenant le récit d'un épisode du 2 décembre, rapporté et signé par deux gendarmes? La pièce est signée aussi par cinq ou six personnes qui ont entendu raconter le fait, et dont M. Badaroux faisait partie.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 29.

Dulcissime, merci. Votre avertissement restera entre nous deux. D'ailleurs Charles m'a écrit, et *Le Gaulois* a parlé[1]. Quant à M. Lacroix, pas un mot, pas un souffle, il veut faire son coup en silence. Heureusement *Le Gaulois* m'a donné l'éveil à temps pour vous dégager de toute cette échauffourée. J'ai déjà écrit à Auguste une première lettre, en voici une seconde. Voulez-vous la lui remettre et vous concerter avec

1. On lit dans *Le Gaulois* du 21 mars : « Les deux premiers volumes du roman de Victor Hugo qui paraîtront la semaine prochaine ne seront livrés par la maison Lacroix qu'aux libraires qui prendront 100 francs de volumes édités par la dite maison. Remarquez que nous n'affirmons rien, quoique nous tenions ce détail d'un libraire important. Victor Hugo, ennemi de l'arbitraire, protestera sans doute contre cette façon de lancer ses ouvrages. »

lui? Voilà le succès de ce pauvre *Homme qui Rit* mis en question, et par qui? par l'éditeur.

Soyez assez bon pour dire à M. Lacroix qu'il s'expose de ma part à un procès peut-être, et à coup sûr à une protestation. Il a trouvé là un admirable moyen de me mettre à dos le public et la presse, et de centupler le nombre de mes ennemis.

Je me réfugie sous votre providence, et je vous remercie, et je vous embrasse.

Dites, je vous prie, à M. Lacroix, que son devoir est de vendre *L'Homme qui Rit* tout simplement comme *Les Misérables*, etc. et 6 francs le volume comme *Les Misérables* (non 7 fr. 50). Du reste, que *Le Rappel* publie en feuilleton *L'Homme qui Rit* après la publication, comme *Le Soleil* a publié *Les Travailleurs de la Mer*, rien de plus juste et de plus simple.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 1er avril.

Que le succès de *L'Homme qui rit* soit mis en question, non! cela n'est au pouvoir d'aucune combinaison et d'aucun pavé Lacroix! Je viens de lire les deux premiers livres du quatrième volume, le retour d'Ursus et la Titane. Je ne trouve plus de mots pour vous dire combien je trouve ces deux scènes, ces deux actes, grands et beaux. Il faudrait être vous pour vous louer comme il convient.

Donc succès certain, immanquable, imperdable. Ce qui ne veut pas dire que l'expérience de Lacroix *in anima nobili* ne gênera pas le succès. L'essentiel, le

nécessaire, c'est que vous vous dégagiez de cette combinaison absurde par une protestation catégorique. Il faut que le public sache bien que vous y êtes étranger, que vous ne l'avez ni sue, ni prévue. Un procès serait la meilleure dénégation. Mais quand même vous gagneriez ce procès, chose toujours douteuse pour vous sous ce règne amoureux de la fraude, Lacroix obligé de se défendre donnerait des raisons qui, mauvaises et stupides au fond, sembleraient toujours bonnes et charmantes aux envieux et aux ennemis. Une protestation directe et fière, par-devant l'opinion (adressée peut-être à Lacroix lui-même?) aurait, ce me semble, un effet moral plus grand. Au fond, Auguste et moi, nous doutons que Lacroix maintenant soit maître de déchirer aujourd'hui les traités passés, et d'anéantir la combinaison projetée.

Nous sommes bien ravis que vous ne désapprouviez pas la publication de *L'Homme qui Rit* dans *Le Rappel*. Rien n'est terminé encore, tout était même défait avant-hier, et en aucun cas, nous n'aurions rien signé sans votre aveu. Mais je vous avoue que nous espérions ne pas rencontrer trop d'opposition de votre part. *Le Moniteur* avait fait des offres à Lacroix pour la publication de *L'Homme qui Rit*. Lacroix nous impose des conditions très dures et nous vend très cher la préférence. Mais il fallait ou nous ajourner indéfiniment, ou donner, à tout prix, un roman signé de vous. (Après la publication en librairie dans l'ensemble des quatre volumes, cela va sans dire.) J'ajoute que la publication de *L'Homme qui Rit* dans *Le Rappel* corrigera dans une certaine mesure, par l'élargissement du public, l'étroitesse de la combinaison Lacroix. Édouard Laferrière, l'avocat, le rédacteur du Palais, m'écrit aujourd'hui même : « Si vous publiez, dans *Le Rappel*,

L'Homme qui Rit, tout est atténué, tout est sauvé. L'œuvre aura par là toute la divulgation désirable pour l'auteur et le public, et deviendra accessible à tous les lecteurs »...

Lacroix doit vous écrire aujourd'hui et s'excuser, ou du moins s'expliquer. Il est fort troublé et fort inquiet des lettres que nous lui avons communiquées. Je vous écrirai plus longuement dimanche de ce *Rappel*, dont l'enfantement nous donne bien du mal, mais qui, grâce à *L'Homme qui Rit*, va venir au monde si glorieusement doté.

Je suis du plus profond de moi,

Votre

PAUL M.

On a donné *Hernani* hier aux Français. Belle recette pour la semaine, près de 4.000. J'aurai à vous le 10 quelque 2.000 francs.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 4 avril.

Voici ma lettre en-cas à M. Lacroix. Elle lui serait remise, puis publiée. Lisez-la avec Auguste. Je crois que vous la trouverez bien. J'ai tâché de la faire modérée et dure. Lacroix le mérite. Je n'ai pu préciser davantage le grief, car développer et indiquer le dommage, ce serait donner au public de nouvelles raisons contre, et ajouter encore à tout ce qui va nuire au livre. De là un vague, qui reste hautain, et qui ajoute, je crois, à la fermeté de la lettre. Vous jugerez. Si vous la trouvez bien ainsi, vous la daterez, et, après un

nouvel effort fait sur M. Lacroix, s'il persiste, vous la publierez dans tous les journaux à la fois, au moment où vous le jugerez nécessaire. Que de peines je vous donne!

Dans tout ce tracas, j'ai une joie profonde, c'est que ce livre, battu de l'orage avant d'être né, vous plaise. Que de belles choses vous m'en dites! Je crois que vous serez content quand vous aurez lu le tome IV. Moi qui m'imaginais que j'allais avoir un succès! comme j'étais bête! je comptais sans mon éditeur. M. Lacroix se massacre lui-même. Nouveau genre de suicide.

Ce qui complique encore cette sotte affaire Lacroix, c'est qu'aux termes de mon traité, j'ai de plus trois volumes, ou au moins un, à lui livrer. *Livrer* est le mot. Qu'en fera-t-il?

Tout mon vieux cœur est à vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche.

Est-ce beau encore, est-ce inouï, tout ce livre de la Chambre des Lords! Le chef-d'œuvre va s'achevant comme il a commencé. Quelle conception hardie et nouvelle, cette apparition parmi les seigneurs de ce Banquo de la misère! Quelle merveille d'éloquence, d'émotion et de pensée, tout le discours de ce clown du Danube! Les interruptions, l'effroi, les cris, le rire de l'assemblée, le désespoir et la fureur de Gwynplaine, et, pour clore cet acte splendide, l'intervention si hautaine et si étrange de lord David provoquant ses pairs, du bâtard souffletant son frère!

Nous avons revu Lacroix. Il est très inquiet et assez

triste. Il défend toujours sa combinaison. Mais il ne peut donner sa seule, sa vraie raison, qui est, je crois, une nécessité absolue. Il a dû vous écrire pour tout de bon, cette fois. Nous attendons vos instructions.

Tout cela retarde et gêne l'apparition du *Rappel.* Et cependant nous voilà prêts, et l'heure est brûlante. Les élections commencent à passionner les esprits. Il importe que nous ayons voix délibérative et parole efficace dans cet appel au peuple.

Lacroix ne permet au *Rappel* de donner le premier feuilleton de *L'Homme qui Rit* que quinze jours, au moins, après la mise en vente de sa cargaison de livres. Notre publication, si partielle, populaire, accessible, ne peut cependant faire aucun tort matériel à sa combinaison aristocratique et exclusive, et elle peut en corriger et en atténuer le mauvais effet moral. Il faut absolument que nous paraissions du 18 au 20, dernier délai. Mon cher grand maître, je vous prie de vouloir bien m'écrire la lettre liminaire, la « Lettre initiale » que vous nous avez promise. Expliquez vous-même notre titre, donné par vous; tracez notre programme, inspiré de vous, la double Révolution politique et littéraire; constatez nettement votre abstention absolue de toute collaboration directe, politique et critique, mais réservez, n'est-ce pas? la question de la publication possible par *Le Rappel* de quelques-unes de vos œuvres littéraires, en dehors de *L'Homme qui Rit?* J'espère bien que nous serons assez riches pour acquérir, par exemple, quelque jour, tout comme M. Lacroix ou *Le Gaulois*, votre livre sur Guernesey, ou une petite comédie, ou des vers, etc.

Ne soyez du moins absent d'avec nous que pour tout ce qui sera polémique et actualité courante. Pour cette tâche et cette responsabilité du journal, laquelle nous

incombera tout entière, votre pensée, toujours présente, nous suffira. Je voudrais bien qu'en tête du *Rappel*, comme en tête de *L'Évènement*, une épigraphe de vous l'exprimât cette chère et grande pensée qui a fait et qui fait la nôtre. Que dites-vous de ces deux vers :

Faire libre toute pensée
Et reine toute nation.

Il y a là tout un programme pour la question intérieure et extérieure.

Et je vous embrasse et je vous aime de toute mon âme.

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi.

J'ai relu cette prodigieuse séance de la Chambre des Lords, un des sommets de ce livre immense, et j'ai trouvé la scène encore plus grande et plus belle qu'à la première lecture. Nous en avons parlé hier, Auguste et moi, trois heures durant, et nous alternions l'admiration et l'enthousiasme avec le plus parfait ensemble. Auguste a un seul *desideratum*, qui s'accorde trop avec une impression ressentie par moi, pour que je ne me hasarde pas à vous en dire un mot. L'observation se rattache à l'intercalation, déjà envoyée par vous, au sujet de la difformité particulière de Gwynplaine, acceptée sans trop exacte information par la reine. Le lord chancelier, lui, doit se soucier plus que la reine

de la majesté de la Chambre des Lords et de la dignité des séances qu'il préside. Il est cependant, — vous le dites, — mieux instruit que la reine sur le rire éternel de l'homme qui rit par les procès-verbaux qu'il a dû vérifier. Vous ajoutez : « De là des précautions ». Eh bien! ces précautions mêmes, admirablement inventées, l'ombre où restent le visage et l'intention de Gwynplaine, le peut-être de scandale que risque le chancelier, troublaient et inquiétaient un peu mon émotion à la lecture, et c'est sur ce point que l'opinion d'Auguste, précise et nette, selon son habitude d'esprit, a continué mon impression plus confuse. Il nous semble à tous deux que si Gwynplaine disait au chancelier, sur un geste de doute (je dis les mots tout bêtes) : « Soyez sans crainte aucune, quand je le veux énergiquement, je ne ris pas et je ne fais pas rire; et je vous réponds qu'on ne rira pas! » Le tragique et pathétique effet, si étonnamment préparé par la puissance que vous prêtez à Gwynplaine de n'être que terrible, ressortirait plein et entier, sans équivoque et sans indécision. Cette touche lumineuse, posée par vous comme vous savez poser la lumière, n'ôterait rien à l'imprévu, ajouterait à l'intérêt et supprimerait toute inquiétude. Un mot de Gwynplaine en ce sens tranquilliserait tout scrupule du chancelier, et, surtout, rassurerait l'intelligence du lecteur. L'anxiété serait tout entière au drame, sans être distraite sur les moyens du drame. Ce serait l'affaire de trois ou quatre lignes. Au besoin on ferait un carton à Bruxelles, et d'ailleurs l'édition française importe seule. Voyez, et si nous sommes deux bêtes, ne vous gênez pas pour nous le dire. Mais pensez que le public actuel, peu habitué à la grandeur, a besoin plus que la postérité que la grandeur le frappe dans toute son évidence et même dans

toute sa vraisemblance vulgaire. Or, cette scène est peut-être la plus surprenante et la plus hardie de ce livre.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 11 avril.

Votre observation est excellente, et il y avait, comme on dit, *quelque chose à faire.* Seulement, depuis son choc avec Tom-Jim-Jack chez Josiane, jusqu'à son choc avec la Chambre des Lords, Gwynplaine garde le silence. Il faut en effet que, là, il soit sphinx. Mais, à vous deux, vous ne pouviez avoir tort, et il était évident qu'il fallait expliquer et insister (l'explication ayant déjà été donnée, mais en fait de clarté ce qui abonde ne vicie jamais). C'est pourquoi j'ai écrit la page que voici, qui est certainement utile, et qui, je crois, remplit l'objet souhaité par vous. Soyez assez bon pour veiller à l'intercalation immédiate. Est-il nécessaire qu'on m'envoie l'épreuve? Vous chargez-vous de la corriger en première et en bon à tirer? Dans tous les cas, en m'envoyant l'épreuve de la préface, du titre et de la couverture, *que j'attends*, on pourrait m'envoyer épreuve de cette intercalation.

Le titre doit être ainsi :

VICTOR HUGO

—

L'HOMME QUI RIT

Votre dernière lettre m'arrive en ce moment. Que

c'est beau ce que vous me dites du dénouement. Vous comprenez comme vous créez, profondément.

A vous. — *Corazon y alma.*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi.

Je n'ai lu toute cette pathétique conclusion qu'à travers mes larmes. Comme j'ai pleuré! Et je pleure encore. Que c'est touchant, que c'est doux, que c'est beau, que c'est bon! ces âmes-hirondelles qui se rejoignent pour partir ensemble. Que de mots, que de cris! des diamants et des larmes. Ah! cette fin! cette fin! c'est comme le ciel dans un tableau de maître, elle harmonise tout.

Quand je pense que je vais avoir à parler de *L'Homme qui Rit* dans le journal! Comment ferai-je? Pour ce qui est du succès et de l'effet, soyez tranquille, il n'y a pas de boniment si bête, et il n'y a pas de combinaison si saugrenue qui puisse prévaloir contre un effet si puissant.

5 heures et demie.

J'ai vu tout à l'heure Lacroix. Mais Auguste ne l'a pu voir aujourd'hui, et ne lui a pas communiqué votre protestation, si ferme, si digne et si parfaite. Je la lui ai annoncée. Il en a grand'peur. Mais, je vous l'ai dit, je le crois engagé. Voici pourtant ce que peut-être nous pourrions obtenir : c'est qu'en même temps que sa combinaison à primes, il vende des exemplaires séparés. Le public aurait le choix : ou payer *L'Homme qui Ri* 30 francs, prix fort, ou, en souscrivant 114 francs,

l'avoir pour rien (comme disent les affiches et annonces de Timothée Trimm). Ce serait encore mauvais, mais ce serait un peu moins mauvais.

Maintenant, vu le retard de l'impression et vu les élections qui approchent, Lacroix redemande à publier le livre en deux livraisons. En aucun cas nous ne voulons admettre qu'il y ait un intervalle de plus de huit jours entre les deux livraisons. C'est là le point essentiel, vous y tenez, nous y tiendrons. Question subsidiaire : La coupure sera-t-elle faite ainsi : Un volume, le 1er; trois volumes, les 2, 3 et 4. Nous sommes, Auguste et moi, pour la coupure en deux volumes, le 1er et le 2, le 3 et le 4. Le premier fait un tout splendide. Mais le second a l'avantage énorme d'attacher l'intérêt et la sympathie, et non pas seulement pour les lettrés, mais pour les femmes, pour la foule, pour tous. On admire après la lecture du premier, on est anxieux après la lecture du second.

En tout cas, la première livraison pourrait paraître le samedi 17, et la seconde le 25. Ce sont les termes que nous prévoyons possibles; Auguste me charge de vous les soumettre, et de vous dire que vous pourriez vous baser là-dessus pour votre traite sur Lacroix.

Cependant, je ne l'ai pas averti (Lacroix) sur ce point.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 12 avril.

Doux ami, ces jours-ci, je vous ai écrit des billets galopés. J'ai un peu moins d'essoufflement aujourd'hui. Je récapitule. Oui, je vous donnerai pour *Le*

Rappel la lettre que vous deux et mes fils voulez bien désirer. Je tâcherai qu'elle aille au but. On ne pourrait promettre autre chose de moi qu'autant que *Le Rappel*, comme *Le Petit Journal*, aurait en même temps une librairie, ce qui me semble facile, et annoncerait que les choses littéraires quelconques de moi, si le journal en publiait, seraient en même temps données au public *sous la forme livre*, sans quoi on me mettrait en contradiction avec ce que j'ai toujours déclaré, et vous ne le voulez pas. Il me semble du reste facile, et même nécessaire, d'avoir une librairie annexée au *Rappel*. Et quant à la lettre, quel jour voulez-vous l'avoir?

Autre chiffre à fixer. — Priez M. Lacroix de préciser le jour de la publication, puisque c'est la veille qu'aux termes du traité, on lui présentera la traite de 100.000 francs à payer par lui. S'il publie *L'Homme qui Rit* en deux fois, ce qui est mauvais, il faut exiger que l'intervalle, comme vous l'aviez si bien indiqué, ne soit que de quelques jours, une semaine au plus. Moyennant cette condition rigoureusement tenue, on peut lui concéder de faire les coupures comme il voudra, le premier volume d'abord, s'il y tient, puis les trois autres. J'aimerais mieux comme vous, et pour les excellentes raisons que vous donnez, la coupure par deux volumes, et mieux encore, pas de coupure du tout. Pour cela je vous donne carte blanche; faites pour le mieux. Vous êtes accoutumé à ce refrain de toutes mes lettres.

O et præsidium et dulce decus meum!

13 avril, 6 heures du soir.— La poste n'est pas arrivée aujourd'hui mardi. Le brouillard, où un packet a failli se perdre hier, a empêché la traversée des paquebots de Southampton.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Oui, oui, j'entends bien que *Le Rappel* ait une librairie à lui et je voudrais la fonder en dehors des libraires. Nous venons de voir comme il est nécessaire que vous soyez le maître de votre œuvre, même quand vous l'avez achevée. J'ai déjà vu Claye, la grande société de Papeterie du Marais, etc... Nous organiserons cela grandement et fortement, soyez tranquille. Vous ne nous donnerez que ce qui vous conviendra et comme il vous conviendra, pour le mieux de votre gloire et de votre pensée.

Merci encore, et à vous de toute mon âme.

Votre

PAUL M.

Un point de rappel sur *Le Rappel*. N'oubliez pas que nous sommes et que nous voulons être le *journal qui rit*. Nous ne pouvons prendre ce gouvernement et ce temps par l'indignation qu'il mérite. Mais la comédie et la fantaisie ont bien plus d'action et bien moins de danger. Et nous tâcherons sous la forme légère d'être sérieux et d'être terribles. Nos affiches seront posées demain. Elles sont très brèves :

Paraîtra le 3 Mai

LE RAPPEL

Journal quotidien

—

Rédacteurs-Fondateurs :

CHARLES HUGO — PAUL MEURICE
FRANÇOIS-VICTOR HUGO — HENRI ROCHEFORT
AUGUSTE VACQUERIE.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 15 avril.

Je n'ai reçu qu'hier matin vos deux lettres à la fois, l'une timbrée du 9, l'autre du 12. Telle est la curiosité de Mgr le lieutenant de police.

Votre seconde lettre à Lacroix, plus douce que la première dans la forme, reste au fond une protestation très digne et très ferme. Mais, quoi que vous écrive Lacroix, tenez-y, elle est nécessaire. Il faut absolument que vous vous dégagiez de cette spéculation qui n'est pas nouvelle et originale, La Châtre l'a faite comme prime et Houssiaux comme crédit, mais qui semble universellement exorbitante et insolente, appliquée à une œuvre inédite de vous. Vous n'y êtes pour rien, vous l'ignoriez, vous la désapprouvez, — voilà ce qu'il est essentiel qu'on sache et qu'on dise.

Heureusement, je le répète, *L'Homme qui Rit* résisterait à de plus redoutables épreuves. Nous aurons bien du malheur si, en dépit des combinaisons banquistes et des affiches-boniments de Lacroix, le succès littéraire et l'effet moral de *L'Homme qui Rit* ne sont pas à la hauteur d'un tel chef-d'œuvre. Auguste et moi, nous sommes déterminés à redoubler d'efforts et de soins pour bien préparer les voies. Nous nous sommes partagés les démarches et les visites. Nous nous mettrons en campagne dès samedi. Auguste a dû vous tenir au courant de ce qui a été décidé pour tout ce qui touche à la publication. Il s'en est occupé beaucoup plus que moi.

J'ai été un peu pris tous ces jours-ci par l'organisa-

tion matérielle du *Rappel*. Me voici un peu quitte enfin de ces soucis. *Le Rappel* paraîtra décidément le 1er mai. Mon cher grand maître, pensez, je vous prie, à notre lettre-programme. *In hoc signo vincimus*. Votre filleul attend votre bénédiction. Donnez à votre nouveau soldat le mot d'ordre et le mot de ralliement que vous avez donnés à *L'Avènement du Peuple* dans la lettre à Vacquerie[1], et à *La Liberté* dans la lettre à Duvernois[2].

La bataille, et, j'espère, la victoire, est proche. Envoyez-nous notre drapeau.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 19 avril.

Cher Meurice, voici un digne et brave homme qui s'appelle Lanvin, et dont j'ai porté le nom et eu le passeport dans ma poche pour entrer en exil. Je lui avais fait avoir un emploi qu'on vient de lui ôter. Voulez-vous être assez bon pour lui remettre en mon nom 100 francs. Maintenant, s'il vous faut pour *Le Rappel* un garçon de bureau probe, intelligent, capable, suffisamment lettré (ancien compositeur chez Didot), dé-

1. En septembre 1851, *L'Évènement* supprimé avait reparu quelques jours après sous ce titre : *L'Avènement du Peuple*. Charles Hugo, Francois-Victor Hugo, Paul Meurice étaient en prison. Vacquerie restait seul. Victor Hugo lui avait adressé une lettre que *L'Avènement du Peuple* publia dans son premier numéro. La lettre avait été poursuivie, et Vacquerie condamné avait été rejoindre ses amis à la Conciergerie.

2. Lettre sur la Liberté (Voir *Pendant l'Exil*).

voué enfin, vous ne pouvez mieux placer cette place qu'en la donnant à mon ami Lanvin. Si, par aventure, elle n'est plus vacante, il a été porteur de journal et peut l'être encore. Ce serait, je pense, un excellent vendeur du *Rappel.* Moi, qui ai cohabité avec lui sous son nom, pour mon pseudonyme, je vous le recommande. L'obliger, c'est me servir.

Je suis à vous du fond de mon vieux cœur et de ma vieille caboche.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Je vais m'occuper de cette lettre désirée si gracieusement par vous, pose de la première pierre. — Quand vous recevrez ceci, *L'Homme qui Rit* aura fait son entrée, très périlleuse, grâce à Lacroix, très protégée, grâce à vous. L'effet du boniment Lacroix-Panis me semble désastreux. Heureusement ma lettre[1], encore

(1) La lettre publiée dans *Le Figaro* du 21 avril était ainsi conçue :

« Mon cher Monsieur Lacroix.

« Votre lettre du 14 mars et votre lettre du 3 avril me sont arrivées ensemble hier soir 7 avril sous la même enveloppe. J'avais appris par les journaux votre combinaison, sur laquelle vous n'avez pas jugé à propos de me consulter. Ne recevant de vous aucune communication à ce sujet, j'ai prié mes amis de vous voir, et vous avez su par eux ma surprise et ma désapprobation.

« Je voulais pour *L'Homme qui Rit*, comme pour *Les Misérables* et *Les Travailleurs de la Mer*, la publication pure et simple, sans complication, avec les abaissements de prix successifs qui permettent d'atteindre, comme cela a eu lieu pour *Les Misérables* illustrés, des tirages de 200.000 exemplaires.

« Loin de démocratiser le livre, votre combinaison, dont vous me faites enfin part, lui crée des difficultés de circulation.

« Si vous persistiez dans cette combinaison qui, du reste, vis-à-vis de moi, auteur, excède votre droit, je serais forcé de rendre public notre dissentiment. Ce serait pour moi un véritable regret.

« Recevez la nouvelle assurance de mes sentiments distingués. »

grâce à vous, paraîtra à temps pour me dégager de toute solidarité. Hein! comme j'avais bien nommé Lacroix, *l'homme aux tuiles!* Et je lui dois encore un livre! Que me fera-t-il? Je me recommande à votre providence.

Tuus, ex profundo.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 20 avril 1869.

Auguste doit vous raconter notre Iliade et notre Odyssée, nos luttes avec Lacroix, nos courses à travers les bureaux de journaux. Nous avons eu de fortes perplexités. Il s'agissait de sauvegarder à la fois et vos intérêts matériels et votre intérêt moral. Lacroix, conseillé par vos ennemis, allait refuser de payer la traite de 100.000 francs, se laissait faire le procès, et — qui sait? tout est possible en ce temps! — le gagnait peut-être. D'un autre côté, il fallait que votre désapprobation fût connue et que votre responsabilité fût dégagée. La fortune a par hasard favorisé le droit. Votre lettre a été publiée, sans notre participation, dans *Le National* et dans *Le Figaro*, qui ensemble tirent à 120.000 exemplaires. Elle sera probablement reproduite encore dans d'autres journaux. La lettre de Lacroix, obscure et troublée dans son ensemble, laisse pourtant deux points fort clairs : — Vous êtes absolument étranger à sa combinaison, et il ne vous a pas consulté. — C'est là l'essentiel pour l'effet vis-à-vis du public. Le principe de l'option est aussi un peu sauvegardé, à un prix joliment élevé, il est vrai; mais le livre est si fort, il résistera à tout. Le succès s'annonce

énorme. Tous ceux qui ont lu, ou seulement commencé à lire, le premier volume sont saisis d'admiration. *Ursus*, *Le Gibet*, *La Tempête de neige*, *Le Docteur*, *Le Naufrage*, *L'Enfant perdu*, *L'Enfant trouvé*, il n'y a qu'un cri sur toutes ces pages splendides. Que c'est beau, que c'est grand ! Et quand je pense aux trois volumes qu'on ne connaît pas, à ce drame, à ces figures si étonnantes et si idéales, à ces émotions, à ces terreurs, à ces larmes, je crois pouvoir vous prédire à coup sûr que vous n'aurez jamais eu un succès plus unanime et plus irrésistible. Je vous remercie au nom de mes chers collaborateurs et au mien de votre promesse renouvelée pour *Le Rappel*.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi.

Votre lettre est superbe[1]. Grande et gaie ! Elle fera un effet énorme. Que de belles choses, que de mots profonds et charmants ! Vous dotez votre filleul comme un génie que vous êtes. Merci pour lui, merci pour nous tous, merci pour moi.

Il n'y a pas de mots dangereux à retirer. Nous mettrons quelques points, qui seront encore des effets. Impossible de vous envoyer utilement les épreuves. Vous ne pourriez nous les renvoyer que dimanche pour mardi soir ou mercredi matin, et nous paraissons décidément lundi à 1 heure. Dans notre premier numéro, nous donnons avec la lettre le premier feuilleton de *L'Homme qui Rit*. Si le public n'est pas content ! Dans

1. Lettre aux cinq rédacteurs-fondateurs du *Rappel*.

le second numéro (mardi), nous avons une chronique de Rochefort.

Dans le troisième numéro, celui de mercredi, nous faisons un acte. Nous croyons qu'il aura votre approbation. Non! nous en sommes sûrs. Vous êtes sans doute au courant de la double question. Vous connaissez, d'une part, le décret de M. Bonaparte qui, à propos du centenaire de Napoléon, institue des pensions pour les derniers vieux grognards. D'autre part, on a rejeté à la Chambre la proposition de l'opposition « d'élever faiblement » les pensions de retraite des instituteurs primaires. Vous avez peut-être lu la lettre touchante de ce vieux maître d'école à qui, après trente-cinq ans de service, on a réglé sa retraite à 76 francs par an. Il dit : « Heureusement, j'ai une dernière ressource, c'est que j'ai 74 ans. » Eh bien! nous allons prendre l'initiative *d'une souscription publique pour fonder une Caisse de retraite des Instituteurs primaires.* M. Bonaparte dote ceux qui tuent, nous essayons de secourir ceux qui enseignent. Assurément toute la presse démocratique de Paris et des départements, que nous y inviterons, suivra notre exemple. Il y a là quelque chose de bon et de fécond, n'est-ce pas? Nous inscrirons *Le Rappel* en tête de la souscription pour 1000 francs. Pour quelle somme devons-nous vous inscrire? Pour ça, tant pis, je suis indiscret, envoyez-nous un bon chiffre. Si vous voulez bien nous donner *Les trois Chevaux* et une autre pièce (publiable à Paris) des nouveaux *Châtiments*, les deux pouvant faire un feuilleton, et à publier quand et comme il vous plaira, nous vous inscrirons pour 500 francs. Et vous nous feriez un cadeau encore plus qu'aux instituteurs primaires! D'un diamant vous feriez trois coups! — Quelques lignes de vous jointes à votre sous-

cription (comme vous avez fait pour Baudin) seraient aussi bien efficaces et bien puissantes. — Je crois vraiment que cette souscription n'est pas une idée infructueuse et stérile. Nous détruirions ce qui est, et nous édifions ce qui sera.

Auguste vous a écrit ce que nous avions fait à Bruxelles. Il vous a parlé aussi du succès des deux volumes publiés mardi. Tous ceux que nous rencontrons sont dans l'enthousiasme.

Que je vous aime!

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 2 mai.

Admirable idée! certes, je vous envoie 500 francs, mais non payables en vers ou en prose; il ne faut pas, devant la meute d'ennemis qui nous épie, que j'infirme cette parole : *A partir de demain, je ne suis plus que votre lecteur.* Prenez les 500 francs sur mon argent. Vous avez environ à moi 2.000 francs.

Je crois à un succès d'explosion pour *Le Rappel.* J'ai rappelé les 64.000 exemplaires de *L'Évènement* pour démontrer que vous n'avez aucun besoin de moi. Tâchez d'avoir une librairie.

Savez-vous que *L'Homme qui Rit* complet, les quatre volumes, édition belge, est en vente ici (et partout excepté en France) pour 30 francs! Cette publication avant la publication à Paris est une violation incontestable du traité. Soyez assez bon pour le dire à M. Lacroix de ma part, si vous le voyez.

Est-ce que vous rendrez compte de *L'Homme qui Rit?* J'attends cette gloire.

Après le coup déplorable qu'il a volontairement porté par sa lamentable combinaison au succès matériel de *L'Homme qui Rit*, je ne vois pas quel intérêt peut avoir M. Lacroix à des publications comme celle-ci, dont les détails bien qu'inexacts jusqu'à la fausseté, ne peuvent pourtant venir que de lui[1].

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche.

Mon cher et grand maître,

Ci-joint une lettre d'Auguste Barbier dont l'envoi est bien en retard. Je l'avais laissée, en partant pour Bruxelles, afin qu'on la mît à la poste, et je l'ai retrouvée hier dans mes papiers sur mon bureau.

Auguste me communique votre lettre de jeudi. Je suis bien content que la ligne du *Rappel* ait votre approbation. Rochefort en a fortement dévié. Mais il a sa personnalité et sa responsabilité à part. Nous n'attaquerons pas un candidat de l'opposition, pas même M. Guéroult. C'est le sens de votre admirable lettre, et nous ne nous en écarterons pas. La candidature de M. Ollivier, protégée sous main par le gouvernement, aurait seule une signification bonapartiste et serait un échec considérable pour la démocratie en même temps qu'une lacune et une défaite dans

1. Allusion à un article de journal dans lequel il est dit que, avant de signer le traité avec Lacroix, Victor Hugo aurait exigé 4.000 francs pour un volume fait par chacun de ses fils. Soit au lieu de 100.000 francs comptant 108.000 francs.

la députation de Paris. Accepter, même tacitement, cette candidature, c'eut été nous séparer de tous les journaux démocratiques, et nous faire mettre en suspicion. Nous n'avons pas dû le faire et nous ne l'avons pas fait.

L'Homme qui Rit est complet, enfin. Le quatrième volume, après des retards inexplicables, a paru vendredi. Hein, si nous avions attendu ce jour-là pour la publication des trois volumes à la fois? N'importe, il a beau tomber au commencement de la période électorale, dans la fièvre de Paris, il vaincra tout, il emportera tout, soyez tranquille. Il est l'immense part du succès du *Rappel*, nous ne sommes que l'humble moyen de sa diffusion splendide.

Quand je pense que je vais oser parler de cela! d'une telle œuvre, si surhumaine! Je vous avoue que j'ai une belle peur.

Je vous remercie du bon et généreux accueil que vous avez fait à ma lettre de change. L'idée n'était pas mauvaise comme moyen d'action et comme arme de combat. Mais le jour même où m'arrivait votre lettre, un décret paraissait à l'*Officiel*, annonçant que 500.000 francs de rentes allaient être affectés aux pensions de retraites des Instituteurs et Institutrices primaires. Il y avait huit jours déjà que j'avais parlé de mon idée. En a-t-on eu vent dans les régions gouvernementales? Je l'ignore. Mais ce décret rendait la souscription inopportune, sinon inutile. Nous verrons à la reprendre une autre fois sous une autre forme.

En attendant, merci, merci! et de toute mon âme.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 9 mai.

Nous avons eu une vive inquiétude. Le numéro 3 du *Rappel* ne nous est pas parvenu. (Voulez-vous être assez bon pour nous le faire envoyer le plus tôt possible, un numéro qui nous manque nous fait l'effet d'un œil crevé.) Hier le numéro 4 nous est arrivé apportant votre ravissante *Première lettre* dont je suis chargé de vous remercier avec sourire, émotion et larmes. Larmes et émotion aussi pour la *Visite à Barbès.* Voilà encore un admirable numéro. Votre succès ne peut que grandir. Le numéro 3 qui nous manque est justement celui du 5 mai qui devait contenir la souscription. L'avez-vous ajournée? Le numéro 4 n'en parle pas. Un pilote comme vous sait ce qu'il fait, et tout est bien.

Je crois important de donner le plus tôt possible une très chaude marque de sympathie à Jules Favre et à Pelletan. Vous le pensez aussi, n'est-ce pas?

Avez-vous lu les calomnies essayées par *Le Gaulois* et *Le Nain Jaune?* Niaiserie et impuissance mêlées. Dédain répond, et suffit.

Quelle est l'attitude du *Paris* de M. de Pène? Il serait aisé, je crois, et utile, de vivre en bonne intelligence avec *Paris* et avec *Le Gaulois.* Quelques mots de vous, et une conversation amicale avec votre séduction irrésistible, amèneraient, je pense, une entente cordiale. Il ne faut avoir d'ennemis que les nécessaires.

Mais je réclame à grands cris mon numéro 3! nu-

méro 3! numéro 3! qu'a-t-il pu lui arriver? J'attends.

Mon doux et intrépide ami, je vous serre sur mon vieux cœur.

Le retour des idées politiques. — Je jugerai! je jugerai! Que de mots trouvés et charmants! que de mouvement! que de grâce!

Vous lire est un enchantement.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 12 mai.

Bravo à Rochefort! sa déclaration est ferme et haute[1]. Bravo à vous! votre commentaire est superbe. Quelle ingratitude si Rochefort n'est pas nommé! — *Le Rappel* va de mieux en mieux. « Succès éclatant », dit *Le Phare de la Loire*. A ce propos, une réflexion. *Le Figaro* et *Le Gaulois* ont d'abord porté aux nues *L'Homme qui Rit*. « Chef-d'œuvre », a dit *Le Gaulois*. « Livre admirable », a dit *Le Figaro*. Depuis que *Le Rappel* paraît ayant en feuilleton *L'Homme qui Rit*, le point de vue a changé. — « Ouvrage ridicule », dit *Le Figaro*.(Don Quichotte); « absurde », reprend *Le Gaulois* (Assolant, qu'on appelle aussi assommant). Que dites-vous de la touchante entente cordiale des deux boutiques?

Voulez-vous prendre la peine de lire la citation que voici. (*Figaro* mai.) Seriez-vous d'avis de mettre la chose avec ces quelques lignes de moi, sous les yeux de M. Lacroix dont le jeu devient décidément bien bizarre. Inexplicable, c'est votre mot. Êtes-vous d'avis de le

1. Aux électeurs de la septième circonscription.

lui transmettre vous-même, ou de le lui envoyer par Guérin? Décidez de tout cela en providence que vous êtes. Que c'est bon de causer tous les jours dans le charmant et vaillant *Rappel* avec tous vos grands esprits!

Je suis à vous profondément.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 20 mai.

Mon cher grand maître,

Pardonnez-moi de n'avoir pas répondu plus tôt à votre bonne lettre. Mais vous savez maintenant les trois pavés qui sont venus coup sur coup tomber sur ce pauvre *Rappel*[1]. Nous étions restés pourtant bien au-dessous de la vérité et de notre indignation. Vous ne pouvez pas vous figurer les abominables brutalités de cette police? Nous n'avons pas dit le quart de ce qui est et de ce que nous pensions. Mais il faut multiplier ce quart par notre succès, par l'influence et l'importance inouïes que nous avons, grâce à vous, tout de suite conquises, par notre tirage de 50.000, par toutes les adhésions, tous les enthousiasmes qui de tous côtés nous viennent et nous portent. Je vous réponds que *Le Rappel* doit les empêcher de dormir.

L'Homme qui Rit, malgré tous les empêtrements des combinaisons Lacroix, a toujours tout son grand effet littéraire et moral. Après les élections, dégagée de la fumée de cette bataille, l'étoile apparaîtra dans sa

1. Le 16 mai, citation à comparaître pour publication de fausses nouvelles de nature à troubler la tranquillité publique. — Le 17 mai, saisie du journal. — Le 18 mai, nouvelle saisie.

pure et splendide beauté. *Le Rappel* attend ce moment avec impatience pour pouvoir parler utilement de son roman. Victor m'écrit d'ailleurs de Bruxelles qu'il vaut mieux que ce ne soit pas moi qui parle de *L'Homme qui Rit.* J'ai pensé alors à Mme Sand. Mais elle est pour l'heure occupée et prise par un travail commencé. Victor me propose Eugène Despois. Est-ce votre avis?

Je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur, et je vous remercie encore.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 24 mai.

Titus reginam Berenicen invitus invitam dimisit. Vous êtes Titus, je suis Bérénice (sans prétendre avoir une constellation pour chevelure). Je ne renonce pas sans arrachement et sans douleur à Paul Meurice parlant de *L'Homme qui Rit.* Du reste, je comprends les nécessités de la tactique, et, avec tristesse et docilité, je me soumets. Quant à M. Eugène Despois, est-ce qu'il n'est pas nuance Pichat? Si je suis mal renseigné, éclairez-moi.

Ah! quelle ravissante et forte guerre vous faites dans *Le Rappel!* A propos de votre première au pion j'ai écrit à Auguste qui vous l'a fait lire peut-être : C'est *le magister fouaillé par le maître.* Du reste, je ne lis plus *Le Gaulois*, on me l'a supprimé ainsi que *Le Figaro*, en punition sans doute du succès du *Rappel. Le Phare de la Loire*, arrivé aujourd'hui ici,

dit que depuis l'apparition du *Rappel*, *Le Figaro* a beaucoup baissé.

Quel dommage que l'article de Petrucelli della Gattina sur *L'Homme qui Rit* soit en italien; c'est celui-là qu'il faudrait citer. C'est une œuvre de penseur. Connaissez-vous ce Gattina? c'est un très noble esprit.

Cher doux ami, nous passons ici notre temps à radoter de vous. En ce moment la grosse affaire électorale s'achève. Rochefort nous donne à tous la fièvre. Notre goum est devenu presque un club. Quoi qu'il arrive, *Le Rappel* triomphe. Auguste vous a dit que, si vous faites un numéro exceptionnel pour payer votre amende, je vous donnerai *Les Trois Chevaux*.

Je vous aime bien.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi.

Savez-vous que je vais souhaiter pour *Le Rappel* une forte amende afin qu'il puisse avoir l'heur de publier *Les Trois Chevaux*. Je vous remercie pour ma part de votre bonne et généreuse promesse pour la rançon de votre filleul. Jusqu'à présent, ils nous laissent tranquilles avec nos trois procès. Je crois qu'ils en sont plus embarrassés que nous. Nous avons à produire des témoins assez nombreux et assez irrécusables pour les mettre dans un fier embarras.

Le succès du *Rappel* non seulement se maintient, mais grandit chaque jour. C'est curieux, ce journal qui en un mois est vraiment devenu le maître de Paris! Si vous saviez les lettres et les visites que nous rece-

vons. On nous écrit : « Vous ne vous rendez pas compte vous-mêmes de votre pouvoir. » Je vous narre cette force et cette gloire tout simplement, parce qu'elles sont à vous et que nous les portons à votre compte, cher parrain, patron et maître.

J'ai vu ces jours-ci beaucoup de monde au sujet de *L'Homme qui Rit.* D'ici à huit jours, la bataille électorale passée, l'éternel chef-d'œuvre resplendira. D'abord, Petrucelli della Gattina va lui-même traduire son article pour *Le Rappel.* Puis j'ai déterminé Mme Sand à faire l'article auquel à mon grand chagrin je dois renoncer. Elle en fera même probablement deux. Elle nous donnera le premier à son retour à Nohant, c'est-à-dire vers le 15; nous aurons en attendant l'article de Petrucelli. Ce sera une bonne chose, je crois, que Mme Sand soit chez nous le critique de *L'Homme qui Rit.* Nous avons beaucoup causé ensemble du livre; elle trouve que le quatrième volume est ce que vous avez fait de plus beau.

Maintenant, trois directeurs de théâtre sont venus me demander à faire *L'Homme qui Rit* en drame; Chilly le premier, M. Boulet, de la Gaîté, ensuite, tous deux directement; puis Raphaël Félix indirectement. M. Boulet a dû s'adresser à vous-même et je sais que vous lui avez répondu. J'ai vu bien des difficultés à mettre *L'Homme qui Rit* à la scène. Il y a d'abord une impossibilité qui est de traduire dans la réalité théâtrale ce rêve immense du génie; mais il faut passer outre à cette impossibilité-là, le théâtre ne pouvant jamais donner qu'une expression seconde et un à peu près de tels poëmes, et devant essayer seulement de se rattraper sur la force d'impression de son grand et multiple public. Il y a la difficulté de la figure de Gwynplaine, mais elle pourrait être vaincue par un acteur comme

Mélingue, qui se sculpterait lui-même. Pour Josiane, il faudrait évidemment se résoudre à la détitaniser un peu, mais elle resterait assez superbe encore. La séance de la Chambre des Lords devrait se réduire aussi au cadre du théâtre et garderait pourtant encore un effet puissant. Quant à la scène de la Cave pénale, je vous l'ai dit déjà, il n'y a rien nulle part, selon moi, qui égale ce prodigieux coup de magie. Enfin, si comme je le crois, d'après les us et coutumes de votre esprit, vous n'avez pas l'intention de réaliser vous-même votre livre en drame, voulez-vous me permettre l'audace *d'essayer d'y penser?* Il y aurait là, sûrement, un succès et un effet énormes. Resterait la question de la censure. Mais justement, j'ai reçu tout à l'heure une nouvelle visite de MM. Boulet et Émile Taigny. Ils vous demandent de leur continuer le traité Koning pour *Ruy Blas*, et ils ont, me disent-ils, l'assurance que l'interdit sur votre théâtre va être levé. Il est bien possible, en effet, que le résultat des élections décide, ou plutôt contraigne le gouvernement dont nous jouissons à tenter une voie plus libérale. M. Boulet a tenu à s'inscrire le premier et vous demande, non un engagement, mais une prise de date. Voulez-vous avoir la bonté de me répondre un mot à ce sujet? Il me reste tout juste la place de vous embrasser et de vous remercier encore.

Votre

PAUL M.

Émile Allix vous envoie l'article, excellent, de J. Levallois. J'ai remis pour vous 100 francs à M. Luthereau, 100 francs à Glatigny.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 4 juin.

Puisque vous parlez de l'Europe à propos de *L'Homme qui Rit*, je vous envoie deux extraits, l'un d'Angleterre, l'autre d'Allemagne, qui viennent confirmer ce que dit *Le Rappel.*

Vous me parlez du succès énorme du *Rappel;* je le vois dans l'immense retentissement anglais. Un mot curieux du *Times;* il dit : « *Le Rappel*, qui succède à *La Lanterne* et au *Figaro*, etc... » Ainsi *Le Figaro* lui semble disparu de Paris.

Si quelqu'un peut, chose prodigieusement difficile, mettre au théâtre *L'Homme qui Rit*, ce sera vous, mon doux et puissant poëte. Donc essayez, et faites-moi cet honneur. Vous semble-t-il juste de me réserver une part que je pourrais partager avec Charles?

Je remercie d'avance Mme Sand. (Ce qui va suivre est rigoureusement *entre nous :* jusqu'à ce jour Mme Sand, très cordiale pour mes œuvres en vers, a été froide et silencieuse pour mes œuvres en prose [*Shakespeare* excepté], mais j'ai foi dans ce grand esprit et dans ce grand cœur.) L'article de M. Levallois est excellent. Je lui écris.

Je vous prie de dire à Auguste et je prie Auguste de vous dire que vous êtes deux admirables et incomparables combattants de l'esprit et du droit. Vive *Le Rappel !*

Autre détail curieux : l'article du *Courrier de l'Europe* est une lettre de Charles. M. Rosal, directeur du *Courrier de l'Europe*, a trouvé cette lettre admirable

et l'a imprimée. A l'heure qu'il est, Charles ne s'en doute pas.

Avez-vous eu la bonté de remercier en mon nom l'auteur des charmantes strophes sur *L'Homme qui Rit*, signées « le tambour Bara ».

Je prends note, comme vous m'y engagez, de la demande du Châtelet pour *Ruy Blas*, mais je ne crois pas qu'on joue *Ruy Blas*. Voilà donc M. Chilly qui revient en suppliant devant vous. C'est bien fait.

Cher ami, cher maître, tous les succès vous sont dus. Vous voir heureux, glorieux, triomphant, c'est une joie dans mon désert.

Et je finis comme j'ai commencé : Bravo *Rappel !*

Je vous embrasse.

J

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 17 juin.

Mon cher grand maître, je vous écris sur le papier d'Auguste, car nous sommes ensemble, encore un peu cachés par un dernier reste de précaution[1]; mais le danger est esquivé maintenant, et les mandats d'amener qu'il y a dû avoir le premier jour contre nous ne sont plus possible à exécuter. S'ils avaient tenu, je m'en serais consolé d'avance. J'avais dit, *fortunatam ad insulam!* Nous avions fait notre devoir, nous avions

1. Le 10 juin la police avait envahi les bureaux du *Rappel*, perquisitionné pendant trois heures et arrêté un des rédacteurs, M. E. Laferrière. Des mandats d'amener avaient été lancés contre P. Meurice, A. Vacquerie et A. Arnould. Résolus à ne pas interrompre la publication du *Rappel* et à rester à Paris, Meurice et Vacquerie s'étaient contentés de ne pas rentrer chez eux et avaient été demander asile à un de leurs amis, M. Robelin, qui habitait Neuilly.

bien gagné notre récompense. Mais je crois qu'il va falloir s'y remettre au devoir. J'ai cru un moment que nous étions tués. J'étais très content. Pendant trois jours, Laferrière étant pincé, Auguste, Arnould et moi étant fortement cherchés, je suis venu à Paris, — pas aux bureaux du *Rappel*, mais tout près — faire tranquillement le journal, apporter nos articles, revoir les articles des autres. Ils ont tant ragé qu'ils ont donné l'ordre à l'imprimeur de nous refuser ses presses. Pour le coup, nous étions morts et d'une mort assez belle, homologuée par M. le Président Benoît-Champy. C'est alors que j'ai fait ce rêve de l'Ile Fortunée : vivre avec vous, vous entendre, vous voir chaque jour, quelle joie! Mais voilà que nous ne sommes plus du tout proscrits, voilà que les imprimeurs et les administrateurs reparaissent. Il va falloir retourner à la tâche et à la lutte. Enfin! malgré la petite réaction du quart d'heure, il me semble que la fin approche. Donc espérons et combattons.

Vous comprenez, maintenant, pourquoi j'ai tardé à répondre à votre bonne lettre. Merci pour *L'Homme qui Rit*, merci de votre confiance, la mienne en a besoin, car la tentative est rude, si elle n'est pas impossible. Votre part, je ne vous en ai pas parlé; elle est de droit, elle sera ce que vous voudrez. — Je ne sais plus si j'avais encore à vous répondre sur quelques points, je n'ai pas votre lettre sous les yeux n'étant pas rentré chez moi depuis six jours, à cause des visites à grandes redingotes qui me sont venues. Heureusement on n'a pas fait de perquisition, on n'aurait pas trouvé grand'chose du fameux bouleversement comploté, mais on aurait bouleversé mes chères lettres.

De toute mon âme,

Votre PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 20 juin 1869.

Je réponds à la lettre de vous deux par une lettre à vous deux. Quoi! en cas d'incident violent, ce serait à Guernesey que vous viendriez! Rien n'est égoïste comme un vieux bonhomme solitaire. Voilà que je vais me mettre à désirer des catastrophes! Elles commencent, du reste. Voilà les amendes. Je tiens prêts mes *Trois Chevaux*, renfort à votre magnifique attelage qui n'en a pas besoin. *Le Rappel*, je crois, retrouvera tout son succès. Seulement, il importe qu'il ne se fasse pas trop attendre. Vous avez cette admirable ressource d'être aussi puissant dans la campagne littéraire que dans la campagne politique.

Pour l'homme qui rit, cher Meurice, je crois qu'il faudrait ne montrer son visage que trois fois, représentation de la Green-Box, Cave pénale, Chambre des Lords, et trouver moyen de le masquer le reste du temps. Je vous livre cela. Mais qui sait mieux que vous ce qu'il faut?

Je vous serre dans mes vieux bras.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 8 juillet 1869.

Mon cher grand maître, nous avons repris, Auguste et moi, cette existence violente et dévorante qui ne

nous laisse ni trêve ni rêve [1]. Ne croyez pas que nous ne faisons que ce que nous signons, il faut tout revoir et presque tout refaire. Victor nous a envoyé deux beaux articles, mais Charles nous abandonne. Il y a aussi à s'occuper de l'administration, qui nous seconde peu. J'aï dû refaire le traité d'annonces, qui nous donnera quelque 300.000 francs par an, minimum assuré. Nous tirons de 50.000 à 60.000 exemplaires, nous n'avons rien perdu de notre influence et de notre succès. Mais quel dur métier! Enfin, il me semble que nous servons à quelque chose, et que cet affreux empire se lézarde fortement. Il se défend tant qu'il peut. Depuis notre réapparition, nouveau procès. Le récidiviste Laferrière va en avoir pour une bonne somme et pas mal de prison. Nous appelons donc le renfort généreusement promis des *Trois Chevaux*. Si vous voulez bien nous l'envoyer, nous pourrons annoncer notre numéro de sauvetage dès le lendemain de nos condamnations.

Ce que vous me dites sur les apparitions de Gwynplaine dans le drame, cadre tout à fait au plan que j'entrevois. Quand cette session sera finie, je compte prendre un mois ou six semaines de littérature, et me mettre à *L'Homme qui Rit*. Mais quand? et surtout comment la session finira-t-elle? Avez-vous reçu un article de Camille Pelletan sur *L'Homme qui Rit?* Nous allons le reproduire dans *Le Rappel*. Il est composé, et chaque fois la place nous manque.

Je vous envoie deux exemplaires de *Césara*, un pour vous, un pour Mme Drouet à qui ce livre n'a pas déplu. J'ai complété et achevé la dernière partie, où il y avait un peu trop d'improvisation et de hâte.

1. *Le Rappel* avait reparu le 29 juin.

Vous, que faites-vous? Voilà ce qui est important.

Faites attention que l'action va bientôt vous reprendre aussi, mettez les chefs-d'œuvre doubles.

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon cher grand maître,

Je vous écris vraiment très malade, et pour le journal je n'ai plus du tout la force d'écrire. Cette suspension de dix-sept jours où, au lieu de me reposer, j'ai dû venir tous les jours à Paris, en me cachant, pour reprendre en sous-œuvre et reconstruire notre maison démolie, ce dernier effort m'a épuisé! Depuis huit jours je ne vais plus du tout. Et juste à ce moment-là voilà que notre pauvre Auguste a un article incriminé et va être certainement condamné à trois mois au moins. Avoir toute la responsabilité du *Rappel*, sans lui, sans son conseil et son aide, cela me paraît impossible, tiraillés surtout comme nous le sommes. Rochefort m'a fait savoir par Victor qu'il n'était pas content de la façon dont *Le Rappel* était mené matériellement et politiquement. Il ne serait même pas éloigné de fonder avec Charles et Victor un autre journal, *Le Combat*. Nous aimerions mieux, Auguste et moi, qu'ils prissent *Le Rappel*, qui est tout fondé et qui n'a pas trop mal réussi. Pour moi, non seulement je consens, mais je demande à m'en retirer. J'aime beaucoup Rochefort, je trouve que son talent d'aventure a été très utile et peut l'être encore. Mais quand nous avons créé *Le Rappel*, j'ai entendu être votre soldat et non

le sien. C'est mon devoir, mon bonheur et mon honneur de vous servir, parce que j'ai en vous une foi absolue, et qu'en combattant avec vous je combats pour tous. Vous êtes loin malheureusement, mais je n'ai pas relu sur épreuve ou sur copie un seul numéro du *Rappel*, que je n'aie pensé à vous et ne me sois mis à votre point de vue. Dans tout ce premier mois, du 3 mai au 10 juin, que de fois nous nous sommes dit, Auguste et moi, que la force des choses semblait faire croire que *Le Rappel* avait été fondé uniquement pour Rochefort. Il me semble pourtant que nous avons dépensé pour son élection autant de zèle, d'ardeur, de dévouement que s'il s'était agi de vous-même. Aujourd'hui, Rochefort n'est plus si directement et si immédiatement en cause. *Le Rappel* ne s'est séparé de la gauche qu'à la dernière extrémité, nous avons voulu croire en elle, en son action, en son influence le plus longtemps possible. Maintenant même que nous avons si nettement marqué la divergence et la rupture entre la gauche et nous, je serais plutôt d'avis de l'épurer et de la réduire, que de l'abandonner et de la condamner. Bancel, Pelletan, Esquiros, Gambetta, Jules Favre lui-même sont encore des forces auxquelles il ne faudrait pas, selon moi, si aisément renoncer. Faire reposer toute la situation sur le seul Rochefort, je vous avoue que nous trouvons cela un peu exagéré. Ceux que j'ai nommés ont été, relativement, indécis et faibles. Il leur a manqué un chef, ou plutôt comme on dit du Docteur dans *L'Homme qui Rit*, une âme. Ils vous accepteraient tous pour cette âme ou ce chef, ils n'auraient pas accepté Rochefort. Faut-il que nous rompions absolument avec eux? Si c'est votre sentiment, c'est que c'est juste et que ce doit être ainsi. Mais nous voudrions bien avoir votre mot d'ordre direct. Vous savez que vos lettres écrites

à nous ne sont écrites que pour nous. Guidez-nous donc, ô notre lumière ! Tout cela m'attriste et m'accable.

Si nous sommes ainsi divisés — et entre nous, en famille, — la veille de la victoire, que sera-ce le lendemain ?

Je vous embrasse et je vous aime de toutes les forces qui me restent.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 1er août.

Mon doux et admirable ami, je reçois votre lettre. Il faut, je le vois, que j'aille immédiatement à Bruxelles. Quand vous recevrez cette lettre, je serai en route. Vous pouvez annoncer dans *Le Rappel* que je suis à Bruxelles.

Vous avez fait une superbe campagne. Vous avez dit, avant Gambetta, et en deux mots, ce qu'il a indiqué, plutôt que dit, en trois colonnes. Vous avez dit : *Il faut de la gauche dégager la Montagne.* C'est ce qu'il faut en effet. Et, comme programme immédiat, je conseillerais ceci :

Demander la dissolution de la Chambre et *l'abolition du serment.* Au point de vue de la liberté de la presse, faire de la candidature de Rochefort un principe.

C'est hardi et difficile, et il faudrait bien de la prudence, mais vous pouvez tout.

Le Rappel est excellent et charmant. Dites-le à tous de ma part.

Ne soyez pas triste, vous qui êtes si fort. Il est impossible que tout ne s'arrange pas entre de si vrais et de si tendres amis. Et puis j'espère vous voir, n'est-ce pas?

Ayez un peu de ma joie.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 8 août.

Je suis arrivé hier soir, j'ai trouvé Charles qui m'a dit que tout était arrangé et qu'il n'y avait plus l'ombre d'une ombre entre eux et vous, et j'en suis très heureux. La mer, très en colère ces jours-ci, s'est apaisée deux fois pour me laisser passer, le 5 et le 7 août, et la voilà qui se remet en fureur. Quelle joie d'être près de vous! Tâchez de venir tous les deux!

Tuus, ex imo, dulcissime !

Victor Hugo à Paul Meurice.

24 août.

Je suis absolument de votre avis quant à la Ligue internationale des Travailleurs. Je ne suis pas communiste, certes, mais je suis socialiste, d'un socialisme qui va au delà des questions du ventre, et qui est le bon. Il serait utile de diriger toutes ces âmes vaillantes dans cette voie. Nous en causerons. Le plus tôt possible sera le mieux.

En même temps que votre lettre, j'ai reçu du Congrès de Lausanne une dépêche électrique m'offrant la prési-

dence honoraire du Congrès. J'ai répondu télégramme pour télégramme :

« J'accepte. Je suis du fond du cœur avec les travailleurs. Fraternité ! »

Je ne pourrai y être, mais je leur écrirai probablement une lettre[1]. Il serait bon que nous eussions causé auparavant. Cela presse. Et puis j'ai tant envie et besoin de vous voir !

Nous aurons aussi à causer de *L'Homme qui Rit.* Je sais l'embarras financier que vous donne l'arrangement Lacroix. Mais peut-être faut-il en prendre son parti, et renoncer à la publication morcelée ainsi. Au point où le livre est arrivé (3e volume) le drame va se précipiter, et peut-être la publication quotidienne, en saisissant vivement le lecteur, ferait-elle encore hausser la vente du *Rappel.* Publié par tronçons, le livre est pour *Le Rappel* un boulet ; publié de suite, il serait, je crois, une locomotive. Les deux derniers volumes sont action et drame d'un bout à l'autre. Une annonce plusieurs fois répétée dans plusieurs numéros successifs, avertirait le public que « *L'Homme qui Rit*, morcelé jusqu'à ce jour, vu l'abondance des matières politiques, va désormais être publié jusqu'à la fin sans solution de continuité ». Vous déciderez de tout cela. Je ne propose même pas, et vous disposez. Vous êtes en tout les meilleurs juges, et ce que vous faites, vous deux qui voyez si juste, est toujours bien fait. Donc décidez souverainement.

A bientôt, je vous serre dans mes bras.

1. Sur la vive insistance de Paul Meurice, Victor Hugo se décida cependant à aller à Lausanne. Il prononça les discours d'ouverture et de clôture du Congrès. Paul Meurice l'accompagna et rendit compte des séances dans une série d'articles publiés par *Le Rappel.*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Moi aussi, mon cher grand maître, j'ai bien envie et besoin de vous voir! Mais la copie de Charles nous manque, Rochefort ne nous donne qu'une chronique par semaine, il y a donc cinq premiers-Paris à faire par semaine. Or, celui de nous deux Auguste qui fait un article ne peut pas faire le journal. J'appelle faire le journal, tout voir et revoir, défaire et refaire, choisir et classer. C'est cela qui est le dur métier, et qui nous use et nous tue. Il faut absolument que nous avisions. J'aurais voulu ne pas introduire dans la rédaction régulière Félix Pyat qui est dangereux et Louis Ulbach qui n'est pas très bien vu. Nous nous y décidons pourtant. Cela organisé, je partirai, j'irai vers vous chercher un peu de ravitaillement et de force. J'ai tant de choses à vous dire, tant de questions à vous faire. La situation devient très grave. Vous savez que Bonaparte est réellement malade. Il y aussi d'autres points délicats et difficiles dont vous avez bien dit un mot à Barbieux, mais sur lesquels je voudrais avoir toute votre lumière.

Ce que vous me dites de la publication de *L'Homme qui Rit* est très juste. Le deuxième volume, la Galerie des portraits, admettait à la rigueur cet intervalle. Mais il faut que nous publiions le troisième et le quatrième volume, comme nous avons publié le premier, presque sans interruption. Et cependant, je voudrais atteindre avec *L'Homme qui Rit* le renouvellement d'octobre, qui peut nous fonder plus solidement dans l'abonnement. Ceci rentre dans le côté administration et affaire qui nous cause aussi bien du souci. L'affaire est à la fois admirablement lancée par le succès et stu-

pidement engagée par la mise en œuvre. Nous sommes volés sur le papier, sur la vente, sur l'abonnement. Le journal est si vivace qu'il résiste à tout. Il faudra pourtant prendre un parti, et délivrer l'âme du *Rappel* « prise dans ce corps mal fait ». C'est ce dont nous aurons à causer encore.

Et puis de la Ligue des Travailleurs. Et puis de tout et du reste.

De toute mon âme, votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 31 août.

Je vous admire tous les deux. D'une main vous écrivez pour le *Rappel* des pages charmantes et puissantes, de l'autre vous menez tout.

Vous faites face aux difficultés, vous faites face aux hostilités. Le journal n'a pas déchu un jour de sa hauteur. Quand vous viendrez, vous trouverez vos deux chambres place des Barricades. Elles vous attendent. Si, après les choses urgentes, nous avons du temps de reste, peut-être vous consulterai-je sur une chose où votre avis, comme toujours, serait pour moi décisif. Le palais de l'esprit, *Le Rappel*, a donc une écurie imbalayable? Ce serait dommage qu'il fallût rester en proie à ces êtres. Ils ne peuvent rien contre le succès, ils peuvent quelque chose contre le *produit*.

Je regrette comme vous que les deux annexions dont vous parlez aient été nécessaires. En somme, vous faites pour le mieux, et vous faites si bien!

Moi, je vous approuve en tout.

Et vous êtes si fécond et si puissant qu'à travers tout cela, vous trouverez, j'en suis sûr, le temps de nous faire de beaux drames comme *Les Messieurs de Bois-Doré* et de beaux romans comme *Césara*.

Tout notre goum vous aime, vous appelle, vous attend, et vous embrasse.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Veules, samedi.

Quel immense effet a dû faire votre discours de clôture! Il est superbe et a fièrement retenti à Paris. Que je suis heureux de vous avoir exhorté à ce voyage[1]. Quel grand et bel hiver vous allez nous donner! Achevez tous ces monstres à coups de flèche et de foudre, — de loin — comme il vous convient.

Je suis venu à Veules deux ou trois jours pour faire achever le travail de terrassement que je n'avais pu que commencer. Je serai à Paris lundi soir, et Auguste ira prendre à son tour quelques jours de vacances, dont il a aussi grand besoin. Nous irons ensuite tous deux à Bruxelles pour la lecture promise et attendue[2]. Mais, cher maître, je vous serais obligé de ne nous appeler que le dernier jour précédant votre départ, et de ne pas nous donner ce rendez-vous avant le dernier terme que vous m'avez vous-même indiqué, c'est-à-dire avant le 10. Je voudrais que le congé d'Auguste se prolongeât le plus tard possible. Il a besoin pour cet hiver de toutes ses forces.

Je vous embrasse et vous aime de tout mon cœur.

1. Voyage à Lausanne.
2. *Torquemada*.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon cher grand maître,

Je reçois une lettre d'Auguste qui est encore bien fatigué et qui voudrait prendre jusqu'au bout ses vacances de quinze jours. Est-ce que vous partez décidément le 15? Peut-être devriez-vous retarder d'une dizaine de jours votre retour à Guernesey et ne partir qu'après le 26. Je crois que la manifestation[1] est à peu près avortée, à cause du manque d'entente, comme toujours. Cependant, il y a tant d'imprévu dans les coups du peuple! L'article de Charles n'en a pas moins fait un effet immense.

Ayez la bonté de m'écrire la date fixe de votre départ. Si vous ne restiez pas au delà du 15, Vacquerie s'arrangerait pour revenir mercredi, et nous pourrions être jeudi à Bruxelles dans l'après-midi, c'est-à-dire, je crois, vers deux heures. Vous pourriez alors nous lire votre acte. Quelle joie! quelle fête! Mais c'est aussi *Torquemada* qu'Auguste voudrait bien connaître. Et moi donc! Est-ce qu'il n'y aura pas moyen que nous goûtions au rayon de miel?

Lacroix vous a écrit hier ou vous écrira aujourd'hui. Il vous prie de vous entendre avec M... Il voudrait bien que vous lui promissiez votre théâtre. J'ai ajourné la question.

Votre

PAUL M.

1. Manifestation projetée pour protester contre un décret de Napoléon III qui, au lieu de convoquer le Corps législatif pour la date constitutionnelle du 26 octobre, le convoquait seulement pour la date illégale du 29 novembre.

Je reçois l'article de Victor. Excellent! mais raide! Nous allons! Je prie Victor de vouloir bien m'indiquer pour l'*Almanach*[1] l'article qu'il veut choisir. Il faut qu'il le cherche le plus accessible à tous et le plus général possible. J'ai choisi pour Charles la *Visite à Barbès* qui donne lieu à insérer la réponse.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Mardi, 11 octobre 1869.

En même temps que votre lettre, je recevais et je lisais votre charmant et lumineux article combinant si magistralement la fermeté avec la prudence. *Maintenir le nécessaire et déconseiller l'inutile*, telle est en effet la haute et vraie politique. L'abolition du serment a une bien autre portée que la manifestation, telle qu'on pourrait la faire aujourd'hui. Elle est manquée d'avance, la gauche et la presse refusant d'entrer en ligne. C'est donc sur le serment qu'il faut insister.

Vous êtes charmants et bons tous les deux. Si Auguste veut un jour de plus, je ne vous attendrai que le 15. Que de conseils j'ai à vous demander!

Merci de m'avoir inscrit pour 50 francs dans le secours aux victimes d'Aubin. Victor désigne pour l'*Almanach* « La Vendetta »; c'est, je crois, un excellent choix. Croyez-vous utile que je voie l'épreuve des *Trois Chevaux?*

Donc le 15 je vous aurai. J'en suis d'avance épanoui.

Rien de M. Lacroix.

1. *Almanach du Rappel.*

Victor Hugo à Paul Meurice.

13 octobre.

La situation devenait grave. Un coup de police était à craindre. Votre article d'une si haute portée, avait commencé l'éclaircissement nécessaire; l'appel que m'a fait *Le Siècle*[1] m'a permis de dissiper tout à fait le malentendu.

Ne rien demander au peuple pour l'instant, demander tout aux représentants, voilà, selon moi, la conduite que la crise, compliquée des chassepots latents, commande.

Voici, à mon sens, l'ordre à observer :

1° Sommer les représentants de la gauche de faire une déclaration d'annulation de leur serment. Nous avons plusieurs asiles, la gauche en est un, servons-nous-en. L'outil cassera, je le crois.

Alors nous nous tournerons vers le peuple.

Mais avant de nous adresser au peuple, laissons passer le 26 octobre.

Il faut un 26 octobre tranquille, sans manifestation, sans démonstration, sans provocation.

Le 26 octobre passé, nous aviserons, et nous aurons devant nous les élections, c'est-à-dire le 15 décembre.

Votre idée est haute et me frappe. Les députés n'ont

1. M. Louis Jourdan avait publié le 12 octobre dans *Le Siècle*, un article commençant ainsi : « En ce moment deux hommes placés aux pôles extrêmes du monde politique encourent la plus lourde responsabilité que puisse porter une conscience humaine. L'un d'eux est assis sur le trône, c'est Napoléon III, l'autre, c'est Victor Hugo. » — Victor Hugo répondit à Louis Jourdan qu'il désapprouvait l'insurrection, mais qu'il conseillait aux représentants de la gauche de se déclarer déliés du serment.

pas voulu déchirer le serment; ce qu'ils n'ont pas osé, Paris l'osera. Paris va, par quatre votes sur quatre proscrits, abolir le serment.

Nous causerons de l'article de Charles. Avec quelques retouches il sera excellent, je crois, dans une huitaine de jours, comme adjuration suprême à la gauche. Il y a de la menace dans cet éloge et de la sévérité dans cette politesse.

Ma lettre au *Siècle* va, je crois, rendre un service. Et puis nous causerons. Je reste probablement jusqu'au 26 à Bruxelles.

Je vous embrasse tendrement.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche.

Cette mise en demeure de la gauche, si généreuse et si fière, n'a pas été comprise par ces poltrons ni par ces pointus de la presse démocratique. C'est égal! vous avez fait là un noble appel et Charles a écrit une page admirable. La gauche doit décider demain son timide manifeste[1]. Le mieux serait donc peut-être de ne pas insister sur cette abolition du serment par eux et par leur moyen.

Auguste est d'avis, comme moi, qu'il vaut mieux poser l'autre question, l'appel au peuple par les élections, avant le 26. Le peuple ne descendra pas dans la rue si on lui montre un autre terrain meilleur où il puisse

1. On avait demandé aux membres de la gauche si, malgré le décret les convoquant le 29 novembre, ils se rendraient le 26 octobre au Corps législatif. Le manifeste donnait les raisons de leur abstention.

se reformer et prendre sa revanche. J'ai vu Delescluze. Il revient dans *Le Réveil* d'aujourd'hui sur sa boutade d'avant-hier. Désormais nous marchons d'accord. Jourdan est disposé, quant à lui, à agir avec nous. Je le revois demain. Mais on ne peut causer de tout cela par lettre. Je partirai probablement pour Bruxelles mardi ou mercredi. Auguste juge impossible qu'en ce moment nous quittions tous deux le journal, et il ne viendrait pas avec moi.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

15 octobre.

Cher Meurice, le numéro d'aujourd'hui a grand succès ici; l'article de Charles complète ma lettre. Charles en fait un que vous recevrez demain, très utile, en ce qu'il explique le côté absolument pratique de mon conseil à la gauche, et pose le dilemme où le serment déchiré placerait le gouvernement. Je vous l'annonce, et je crois que vous en serez content.

Une fois la gauche épuisée, nous nous adresserons au peuple, et votre idée arrive admirablement. Elle complète et couronne la politique révolutionnaire du *Rappel*. En attendant, l'écueil du 26 est tourné. C'est le grand point.

Je vous attends, je vous espère, je vous embrasse.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon cher grand maître,

Je reçois l'article de Charles : *Le Serment.* Il est très haut et très beau, il complétera l'article alerte et terrible d'avant-garde que vous lirez dans *Le Rappel* d'aujourd'hui.

Mais rien à faire avec cette gauche, je vous l'avais bien dit! Auguste l'a exécutée de main de maître, Charles l'achève en lui montrant ce qu'elle aurait dû faire. N'en parlons plus. Elle s'est suicidée.

Nous ne pouvons pas faire attendre plus longtemps le second article de Pyat, retardé depuis trois jours. L'article de Charles passera jeudi matin.

Je partirai pour Bruxelles jeudi ou vendredi matin. J'arriverai à 2 heures. Est-ce que vous auriez la bonté de m'attendre pour nous lire ce drame[1] que j'ai tant envie de connaître? Je ne pourrai malheureusement rester à Bruxelles presque que quelques heures.

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Je joins mon acclamation de lecteur à celles de vos auditeurs d'hier. Ce second acte est le plus prodigieux

1. *Torquemada.*

de tous. Comme tableau, comme pensée, comme beauté suprême de forme, il est complet, il est nécessaire.

Nécessaire aussi en ce sens qu'avec ce second acte et par ce second acte le drame arrive juste à son heure. Il faut le publier au commencement de décembre, au moment où vont s'ouvrir à la fois le concile œcuménique de Rome et le libre concile de Naples. Alors, c'est vous encore qui, dans cette grande occurrence, direz par *Torquemada* le mot vrai, le mot juste, le mot suprême, au monde du dogme en même temps qu'au monde de la pensée. Cette minute est due à votre génie, votre génie se doit aussi à cette minute. Vous avez là de quoi payer, et richement. Sans compter que le succès moral devant la critique et le succès matériel de la vente seront décuplés par l'opportunité.

J'ai réfléchi depuis avant-hier, — je ne pense qu'à *Torquemada*, — je trouve qu'il serait mieux de lire la pièce au Théâtre-Français. Il est certain que la censure, dans les conditions absolues où *Torquemada* lui sera présenté, refusera la représentation. Il importe donc que la lecture soit aussi solennelle et aussi sérieuse que possible. Un directeur, et surtout Raphaël Félix, semble toujours plus ou moins au public un homme d'affaires, qui fait une affaire. Le comité du Théâtre-Français laisse intacts l'intérêt d'art et la question littéraire.

Il faut que cette lecture ait un grand succès d'émotion et d'admiration. Elle l'aura, elle ne peut pas ne pas l'avoir. Voulez-vous seulement me permettre, puisque vous êtes si bon et si indulgent pour moi, la licence et la hardiesse d'une observation. Elle ne porte pas sur l'œuvre elle-même, que je trouve parfaite et accomplie, et où je ne voudrais pas changer, retrancher ou ajouter un mot. Mais vous savez mieux que moi qu'au théâtre

l'œuvre et l'effet de l'œuvre ne sont pas tout à fait la même chose. Au théâtre, il faut compter avec le spectateur, avec l'acteur, enfin avec l'optique particulière à la scène. Mon observation n'a trait d'ailleurs qu'au dernier acte. Je viens de le relire en relisant tout le drame. Dans le dernier acte ne croyez pas que je méconnaisse l'admirable effet de simplicité et de rapidité que vous avez conçu. C'est concis et effrayant comme l'éclair de la hache qui tombe. Mais j'ai peur justement que cette brièveté ne surprenne, je veux dire, ne prenne en sursaut, ne prenne au dépourvu le public. Dans *La Légende des Siècles*, dans le poëme, vous feriez le récit et le tableau de cette bannière qui apparaît, grandit, monte et approche, des deux enfants éperdus, de la sinistre procession qui entoure et enserre les deux oiseaux comme un filet, et ce serait splendide. Au théâtre, la bannière pourra être gauchement portée, les porte-bannières seront des comparses, les deux enfants ne seront pas des acteurs de premier ordre, et il faudrait qu'ils le fussent. Il me semble donc qu'il serait bon, non seulement que les deux files des pénitents entrassent en scène, mais que Torquemada lui-même, le héros, le *Deus* de la machine, parût, dût-il ne pas dire un mot, mais se borner à faire à deux inquisiteurs un signe. Alors, l'esprit a le temps de s'habituer, de comprendre, et de frémir devant ce démon du ciel, arrachant les pauvres amoureux à leur paradis terrestre.

C'est très beau aussi, — dans le livre, — que Torquemada, apprenant le sacrilège de la croix arrachée pour le sauver, se parle à lui-même, et ne dise pas un mot au couple qu'il juge irrémédiablement perdu. Mais, à la scène, ce sera plus froid, et, s'il leur adressait quelques-unes de ses paroles entrecoupées, ce serait plus drama-

tique et plus émouvant que l'*a parte*, d'autant qu'il peut toujours finir en les rassurant lugubrement. *Je vous sauve. Autrement... soyez tranquille!* Enfin, puisque je me suis mis à abuser, dernier *desideratum*. La figure du roi est si puissamment posée, lubrique et tyrannique, sans frein, sans règle, éperdument, qu'on regrette de ne pas la voir, en action, au dernier acte, dans la péripétie suprême, ne fût-ce que dans une courte scène, dans le rugissement du tigre mettant sa griffe sur sa proie. Vous avez une si magnifique maîtrise d'évocation réelle et superbe, vous faites vos créations si vivantes et si belles qu'on veut les revoir, qu'on les attend, qu'on les exige jusqu'à la fin, et qu'il y a déception et mécontentement quand elles ne reviennent pas. Le couple monstrueux de ce roi et de cette reine, aussi inouïs qu'Alphonse d'Este et Lucrèce, ne font que passer ensemble dans la sublime scène de la convoitise. La jalousie annoncée d'Isabelle est comme espérée à la fin, et on s'étonne que le marquis n'y ait pas recours. Le tout vaincu, broyé par un de ces éclats de foudre et de sceptre dont vous avez armé le Ferdinand. Je ne sais pas du tout par quel secret vous faites sortir des situations tout ce qu'elles contiennent de passion et de terreur. Parce que le marquis, parce qu'Isabelle elle-même seraient anéantis par la furie amoureuse du maître, la souveraine grandeur de Torquemada resterait au moins aussi tranquillement supérieure et invincible, — tant que ses protégés n'ont affaire *qu'au roi*. Mais quand c'est à Dieu !...

Je vous soumets humblement et timidement mes rêves, — non sur ce qui est et ce qui est accompli, — mais sur ce, qu'affamé par vous-même, je voudrais de plus dans cette œuvre unique, incomparable. Je vous écris tout ça vite, au hasard, et sans avoir le temps de

me développer et de m'expliquer. Je n'ai rien dit à Vacquerie. Je lui remettrai, aujourd'hui seulement, le manuscrit complet. Il est bien possible que son jugement si net, si sûr donne tort à mon impression. En ce cas, j'aurai été stupide. Mais vous me pardonnerez une fois de plus, sachant à quel point de toute mon âme, de tout mon cœur, de toute ma vie, je suis

Votre

PAUL M.

Je suis allé deux fois chez Lacroix à 6 h. 1/2 et à 10 h. sans le trouver. Il dînait en ville. J'y retourne aujourd'hui.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 23 octobre.

Vous êtes un admirable esprit, et pour que je vous résiste, il faut que je sois terriblement convaincu, car ma pente est de vous céder en tout. Eh bien, non, écoutez-moi, mon doux et patient ami, le cinquième acte, soyez-en sûr, est absolument ce qu'il doit être. Il faut cette chose douce et sombre après l'éclair sinistre du quatrième acte, il faut ce clair de lune après cette fournaise. Le père et les amants doivent respirer et espérer ensemble, tout en tremblant. Isabelle doit rester la momie avare; le roi ne doit pas reparaître. Aucun choc entre lui et Torquemada n'est possible après le choc définitif qui l'a brisé au quatrième acte. Quant à Torquemada, une seule chose est plus grande que lui, c'est son fantôme, et ce fantôme c'est la bannière à tête de mort montrant et prenant les amants. Cet acte a tou-

jours dominé toute l'œuvre dans mon esprit pendant l'incubation et pendant l'exécution. En y réfléchissant je suis sûr que vous me donnerez raison.

Quant au théâtre, s'il y a succès, cet acte le couronnera, et d'éclatant, le fera profond. S'il y a chute, la pièce sera tombée avant le cinquième acte, et il subira la tempête comme le reste, quitte à se relever ensuite avec tout le drame. Je vous écris ceci en hâte et sans développer, mais je suis convaincu, et en creusant mes raisons avec votre puissance qui voit le fond de tout, j'ai la ferme espérance que vous comprendrez que ce que je dis là est vrai. Quant au Théâtre-Français, ce que vous ferez sera bien fait. Littérairement, je me moque du Théâtre-Français. La littérature est où nous sommes. Vous étiez hier à la Porte-Saint-Martin, j'y étais avant hier. Du reste tenez conseil tous les deux, et décidez souverainement.

Cher Meurice, je vous aime comme un frère et comme un fils. Vous êtes la lumière, ne vous découragez pas de me conseiller. Tout mon vieux cœur est à vous. Si l'on pouvait paraître en même temps que le concile, ce serait excellent, en effet. Comme vous voyez tout!

Je pars lundi pour Guernesey. Le gros temps me retient encore un jour ou deux. Si M. Lacroix comprend et conclut, il faudra qu'il mène rondement l'impression. On peut m'envoyer à Hauteville-House trois ou quatre feuilles par jour; elles seront renvoyées corrigées le jour même.

Et je vous serre dans mes bras.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi 30.

Mon cher grand maître,

Tout ce que vous me dites est absolument juste, grand et profond. *Torquemada*, je vous le répète, est, à mon humble avis, votre œuvre la plus idéale peut-être et la plus accomplie. Je ne vous ai parlé qu'au point de vue scénique de la représentation et du succès. J'ai une si ardente passion du succès pour vous, pour votre pensée et pour votre œuvre, que je me préoccupe, plus qu'il ne faudrait sans doute, des moyens et des conditions de la réussite devant un public déshabitué de la grande poésie et de la grande idée. Vous, cela vous est à peu près égal, vous ne regardez que l'art absolu. Vous avez cent fois raison, et j'ai cent fois tort. Pardonnez-moi.

J'ai vu hier soir Raphaël Félix. Je me suis arrangé pour le rencontrer hors de chez lui, sur un terrain neutre, à une première représentation de l'Ambigu, et nous avons, pendant un acte, causé au foyer. Raphaël Félix est très entêté. Il vous a demandé *Ruy Blas*, il tient à *Ruy Blas*, et pour cette année il ne veut entendre qu'à *Ruy Blas*. Il croit — et avec raison — pour *Ruy Blas* à un immense succès, et *Torquemada* pour lui c'est l'inconnu. J'y ai usé ma plus belle diplomatie. Je lui ai dit que si on lui refusait *Torquemada*, ce serait une raison pour lui accorder *Ruy Blas*. Il répond qu'il est sûr d'avoir *Ruy Blas* et que l'affaire de *Torquemada* lui serait une complication. Pas moyen de le faire sortir de là, — et j'ai pensé qu'il ne fallait pas insister plus que de raison.

Il ne faut pas songer à Chilly, plus difficile encore pour d'autres motifs. Reste donc la lecture au Théâtre-

Français. Auguste n'y voit pas d'inconvénients. J'aurais seulement à exiger de Thierry, en la lui *accordant*, qu'il s'engageât à envoyer tout de suite le drame à la censure, et je suppose bien qu'en le menaçant de la Porte-Saint-Martin, il y consentirait. Si vous voulez vous opposer ensuite à la représentation, vous n'aurez, par exemple, qu'à vouloir Beauvallet, le seul en effet, qui puisse jouer *Torquemada*, et qu'ils ne laisseront plus jamais jouer rue Richelieu.

J'ai vu aussi M. Lacroix. Il refuse, comme je le prévoyais, la juste réparation que vous réclamez de lui. La condition de ne vendre le volume de vers que 2 francs, rend, dit-il, pour lui l'affaire impossible. Il éditerait plus volontiers *Torquemada*, — tout de suite — séparément, au prix de 5 francs; mais alors il vous demande de compléter l'ouvrage, comme volume de librairie, par une pièce ou deux du *Théâtre en liberté*, qu'il pourrait vendre ensemble dans un temps donné, qu'il vous laisse libre de fixer. Autrement cet animal s'oppose à ce que vous éditiez *Torquemada* dans une autre maison que la sienne, vu que vous lui devez la première chose que vous publierez. A moins qu'il ne vous plaise de résilier son traité et de lui rembourser les 40.000 francs, ce qui serait, je crois, pour lui, d'une extrême suavité, vu qu'il me paraît fort gêné et qu'il avait l'air assez inquiet de sa fin de mois.

Voilà les choses, résumées d'après un entretien fort long.

Et je vous prie de m'en écrire le plus tôt possible et avant votre départ. Je pense d'ailleurs que vous ne partirez pas tout de suite par ce froid et par ce vent.

Je vous aime et vous embrasse de toute mon âme.

Votre

PAUL M.

Victor a envoyé un article très beau, très intéressant, très réussi.

J'ai vu aussi Paul Foucher. Il a été très confus. Il n'est pas méchant du tout, mais un peu étourdi. Il a promis qu'il ferait grande attention à l'avenir à ses *lapsus* et à ses oublis, et je crois qu'il tiendra parole, car il serait très affligé de ne plus travailler au *Rappel* pour toutes sortes de raisons.

Victor Hugo à Paul Meurice.

In haste, dimanche 30 octobre.

Raphaël et Chilly étant impossibles, je crois qu'il serait imprudent de se jeter dans cette gueule de loup qu'est Thierry. Cher doux ami, vu ces bizarres complications, le mieux est d'attendre un peu avant de prendre une décision. Rien ne presse absolument. Mettez *Torquemada* sous clef, et avisons le public purement et simplement, en déclarant que les théâtres me sont fermés vu l'interdiction flagrante de mon répertoire, c'est peut-être la vraie solution. M. Lacroix publierait, et plus tard je pourrais lui donner une comédie, *La Grand'mère*, un acte, pour compléter le volume.

Tout ceci est à examiner. Soyez assez bon pour dire à M. Lacroix qu'il est trop tard pour défaire un traité gâté par lui et violé par lui; que si tout était à refaire, et s'il pouvait me rendre *L'Homme qui Rit*, je lui rendrais avec bien de l'empressement ses *deux cent mille francs*. Aujourd'hui puisque c'est commencé, il faut finir. J'ai les trois volumes de poésie qu'il me demande avec instance dans le traité, je vais examiner s'il me convient de les lui donner. Ce serait quatre-vingt mille francs qu'il me redevrait.

Je reviens à Thierry. *Torquemada* serait diffamé d'avance, colporté en détail, peut-être permis, avec toute la police pour le siffler et le faire tomber, trahi à coup sûr. La publication pure et simple et la constatation de théâtre fermé pour moi, pour mon répertoire interdit, n'êtes-vous pas d'avis que cela vaudrait mieux.

Voici les élections, un hourvari énorme; ajourner *Torquemada* a plus d'avantages que d'inconvénients. Quant à l'idée de Pyat pour la nomination des insermentés, elle a plus d'inconvénients que d'avantages[1]. On peut ainsi nous compromettre. S'il s'agissait d'élections générales, on aurait pour soi la France en fermentation, et la bataille serait bonne. Mais une élection partielle offre trop peu de marge, et je crois qu'il serait politique de ne pas s'avancer légèrement sur ce terrain qui ne déplaît peut-être pas à l'empire. Il y a là une souricière. Encore ici votre opinion fera loi pour moi.

Voilà donc mon pauvre Antony Deschamps mort. J'en suis tout triste.

Je vous embrasse. A vous profondément.

Le temps s'améliore un peu. Je pars demain. Je pense être à Guernesey jeudi

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 3 novembre, matin.

A moins de très gros temps, je partirai sans doute aujourd'hui mercredi. En ce cas, je serais à Guernesey samedi 6. Tout en maintenant votre ligne, vous feriez

1. Félix Pyat avait proposé de porter aux élections partielles du 21 novembre quatre candidats qui ne prêteraient pas serment.

bien, je crois, de mettre en relief les inconvénients et les impossibilités du vote pour les insermentés, lequel aboutira à quatre députés bonapartistes. Grande faute. Il serait excellent, en outre, de punir *Le Réveil* de sa haine et de ses perfidies en le laissant seul, obligé de porter *quatre fois* l'idole de sa petite chapelle, ou d'en choisir trois autres; grand et comique embarras. Quant à moi, je suis décidé à ne me laisser imposer mon devoir par personne, et un vote équivoque ne me satisferait pas et ne m'autoriserait pas. Il importe, selon nous, que *Le Rappel* ne se laisse pas entraîner sur une pente où est embusqué l'empire, heureux et ravi de tout finir d'un coup. (On me dit que votre *reporter*, Jacques Bonhomme, s'appelle Vésinier. En ce cas, je dois vous dire qu'il m'a jadis très violemment attaqué dans *La Rive gauche* et *L'Espiègle*, ce qui me serait égal s'il ne faisait pas vos comptes rendus des réunions électorales. Ainsi la correspondance parisienne de *L'Étoile belge* d'aujourd'hui dit que dans la réunion de Belleville, *tous les membres de la réunion*, *moins un*, *se sont prononcés contre les candidatures insermentées.* On ne s'en douterait pas en lisant les candidatures de *Jacques Bonhomme.* Il faut *écouter* le peuple, mais non le faire parler. Prenez garde. Il peut vous faire glisser où vous ne voudriez pas aller.)

Et Rochefort! l'abandonner! est-ce possible? est-ce juste? Vous l'aviez admirablement, vous, cher Meurice, dégagé du serment, mais j'entends dire qu'il va le reprêter de nouveau, si ce n'est déjà fait. L'abandonner pourtant, cela ne se peut, il me semble du moins. Jugez-en.

En somme, la question étant circonscrite à des élections partielles (s'il s'agissait d'élections générales ce serait autre chose), je prévois un avortement. *Le Réveil*

aboutissant à un coup d'épée dans l'eau, peu importe. Mais *Le Rappel*, selon moi, doit soigneusement lui laisser tout l'honneur de ce ratage. Au reste, vous êtes là tous deux juges excellents de tout, et sur qui s'en reposerait-on si ce n'est sur vous?

4 heures. — Nous partons, écrivez-moi à Guernesey. A bientôt, à toujours. O mon admirable ami, je vous envoie le plus profond de mon cœur et de mon esprit.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche 14.

Le lendemain de la première représentation du *Chevalier de Maison-Rouge*, vendredi matin, Raphaël Félix est venu chez moi pour causer de *Ruy Blas*. Il ne croit pas à un succès pour le *Chevalier*. La pièce est longue et froide, et la première représentation a été terne et triste. Raphaël voudrait donc monter *Ruy Blas* tout de suite pour que la pièce pût être prête au commencement de janvier. Le temps et le moment sont excellents. Reste la question de la distribution. Il est vrai qu'elle se résume en ceci : qui jouera Ruy Blas ? Nous n'en avions pas reparlé, Auguste et moi. J'ai tenu à le consulter pour confronter nos opinions, et j'ai ajourné Raphaël au soir. Auguste est d'avis qu'il vaut mieux ne pas jouer *Ruy Blas* que de le voir mal joué, et de l'exposer désarmé aux ennemis de toutes sortes. Si le rôle est bien tenu, le drame est si fort que le triomphe est certain. Mais il ne faut pas, selon Vacquerie, laisser de prétexte à la malveillance. Il n'y aurait de possible que Lafontaine et après lui Berton. Mais Lafontaine est bloqué aux Français, et Berton à l'Odéon.

Raphaël Félix m'a reparlé alors de Mélingue pour Ruy Blas. Mais Mélingue m'avait dit cent fois qu'il n'oserait jamais jouer Ruy Blas, que c'était au-dessus de lui, qu'il y avait, outre la splendeur du rôle, le souvenir de Frédérick, et surtout qu'il n'avait pas les qualités de cette grande création. Je ne peux pas m'empêcher de trouver qu'il a raison : Mélingue n'est pas amoureux, il n'a pas la passion, il n'a pas la pensée. Mais voilà aussi ce qu'il faut se dire : excepté Frédérick qui avait le génie, quel acteur a eu ces dons-là! Mélingue est plus qu'accepté, il est aimé; il aurait du moins, pour tenir ce rôle écrasant, de l'autorité. Seulement, quand, séance tenante, je lui ai reparlé vendredi soir, de laisser don César et de prendre Ruy Blas, il m'a obstinément et absolument dit : non, non et non ! Il était sûr de lui dans don César et très inquiet de lui dans Ruy Blas. Je l'ai quitté dans ces dispositions négatives. Mais j'ai reçu tout à l'heure la lettre ci-jointe de Raphaël Félix. Lisez et jugez. Je n'ose pas prendre sur moi la responsabilité de vous conseiller ici, je vous ai dit le pour et le contre, c'est à vous de décider. Raphaël Félix vous supplie seulement de vouloir bien lui répondre le plus tôt possible, car il n'y aurait pas un moment à perdre, et il faut que les cent représentations, plus que probables, certaines, arrivent en bonne saison.

J'ai revu Lacroix pour *Torquemada*. Du moment que vous lui fourniriez de quoi compléter ce qu'il appelle un volume de librairie normal, il éditerait avec empressement *Torquemada*. Il le publierait même d'abord séparément si vous le désiriez. Il est tout prêt aussi à prendre et à *payer* un ou deux autres volumes du *Théâtre en liberté*. Mais vraiment je frémis de vous voir dans ses pattes. Si je trouvais quelqu'un qui se subs-

tituât à lui en le remboursant, accepteriez-vous la substitution ?

Quel désarroi dans ces élections ! Comme il est heureux que vous n'y soyez pas mêlé, et que nous nous en soyons tirés aussi ! Rochefort fait des sottises et perd du terrain. Il sera pourtant nommé, je crois. Mais que sa situation sera difficile ! Ledru-Rollin s'est fait aussi grand tort en ne venant pas[1]. Tout ça raffermirait presque l'empire, si c'était possible. Mais ce n'est plus possible heureusement. Donc attendons. Finissez-vous *Les Châtiments*[2] ? Finissez-les, je vous en prie, et publiez-les. Là le succès et l'effet sont dans vos seules mains, et seront immenses.

Je vous embrasse et vous aime de toutes mes forces.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 17 novembre.

Je suis charmé du *Rappel* qui a merveilleusement laissé patauger *Le Réveil* dans toute cette bagarre, et, quant à moi, je suis ravi que mon nom n'y ait pas été prononcé. Vous avez tous les deux été, comme toujours, d'admirables pilotes. Aussi, vais-je vous soumettre l'autre côté de ma question : le côté littéraire.

1° *Ruy Blas*. Faut-il le laisser jouer ? Il sera évidemment mal joué. Grâce aux journaux, que l'immense

1. Ledru-Rollin avait écrit aux électeurs de la 3e circonscription que, refusant de se soumettre à la formalité du serment, il renonçait à rentrer en France et retirait sa candidature.

2. Le tome II des *Châtiments* publié depuis sous le titre *Les Années funestes*.

succès du *Rappel* inquiète et ruine, une coalition s'est faite contre moi, je n'ai plus que de la haine à attendre. On ne demande plus *Ruy Blas*. Ce sera donc moi qui l'offrirai. A qui? à des ennemis. Dans tous les cas, et avant tout traité, n'est-il pas nécessaire que M. Raphaël Félix s'assure qu'on le laissera jouer *Ruy Blas*, sans que la censure y ôte une virgule, ce que je ne puis tolérer. S'il y a refus, M. Raphaël ne jouerait pas *Ruy Blas* de force. Alors pourquoi perdre son temps à un traité sans but? Éclairez-moi. Jugez. Décidez.

2° *Torquemada*. Il faut, n'est-ce pas? le tenir rigoureusement sous clef et que rien n'en transpire jusqu'à la publication. N'est-ce pas votre avis?

3° Le tome II des *Châtiments*. Oui, ce serait bon, mais Lacroix recule. Si vous trouviez un éditeur voulant se substituer à lui, le rembourser et faire la publication de ces *Châtiments* sur une immense échelle (toujours avec le prix de 2 francs), je crois que ce serait une admirable affaire. Ici encore vous êtes ma providence.

Voici un article qui a fait grand effet en Angleterre. Peut-être jugerez-vous utile de le reproduire en tout ou en partie. M. Swinburne est celui que Louis Blanc qualifiait dernièrement dans *Le Temps : le premier poëte anglais actuel.*

Et je vous serre dans mes bras.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche 21.

Mon cher grand maître,

1° *Ruy Blas* est rendu par le ministère, rendu sur la demande du seul Raphaël Félix, et on n'en ôtera pas

une virgule. Cela étant, nous sommes absolument d'avis, Auguste et moi, que vous ne pouvez plus, vous, le refuser; ce serait du plus mauvais effet. Pour vos pièces, non plus que pour vos autres œuvres, vous ne pouvez prononcer, au détriment du public, l'exil volontaire.

2° Mélingue s'est décidé à prendre le rôle de Ruy Blas. Il en tremble de peur et de joie, mais il est décidé. Il vous écrira. Il a son rôle dans sa loge, dans sa chambre, il l'emporte partout. Je crois qu'il y sera meilleur que Berton, qui a toujours échoué à la Porte-Saint-Martin. Mélingue est aimé au boulevard. Il a l'autorité qu'il faut pour ce grand rôle. Il écoutera nos avis. Je crois à son succès.

J'ai demandé hier et obtenu Beauvallet pour don Salluste. Il y sera superbe. Quant à don César, ce serait ou Brindeau ou Lacressonnière. Moi, j'hésite. Au reste, vous connaissez Brindeau et vous pourrez décider en connaissance de cause.

Écrivez-nous donc poste pour poste. *Ruy Blas* passerait le 15 janvier. Il n'y a pas de temps à perdre. Le succès d'enthousiasme et d'argent est assuré.

Pour *Torquemada* vous avez raison : attendre.

Pour *Les Châtiments*, L., qui a un pied en Belgique, était le seul qui pût risquer la chose. Je ne trouverais à lui substituer un autre éditeur que pour le *Théâtre en liberté*.

Merci de ce que vous me dites pour *Le Rappel*. Oui, il a été excellent que votre nom n'ait pas été prononcé dans cette première affaire *préparatoire*. Les ennemis en voulant vous nuire, vous ont admirablement servi. Tout notre mérite est d'avoir pris la balle au bond.

Eh bien, voilà que Rochefort nous quitte. Je l'excuse, je le comprends presque pour le fait. Mais il se com-

porte vilainement dans la forme. Cela m'a chagriné pour lui. Pas une visite, pas un mot, pas un signe. C'est triste. Il ne faut pas se dissimuler que son départ va faire du tort au *Rappel.* La vente montait de 3 ou 4 mille quand il y avait une chronique de lui. Ceux qui vont acheter son journal (*La Marseillaise*) dans les premiers temps n'achèteront probablement plus *Le Rappel.* J'ai écrit à Rogeard, mais je ne sais pas si Rochefort ne l'a pas déjà accaparé. Il nous faudrait, pour garder intact et même pour augmenter notre chiffre de tirage, quelque chose signé de vous. J'ai relu *Napoléon le Petit.* Il y faudrait d'énormes coupures. Et les citations du livre, quand l'occasion s'en présente, portent bien davantage et sont d'un effet énorme, doublé, décuplé par l'opportunité. Les nouveaux *Châtiments* seraient bien mieux notre affaire. Là les lignes de points seraient excellentes et laisseraient au volume tout son attrait de fruit défendu. *Le Crime du Deux-Décembre* pourrait-il aussi être publié en feuilleton? Ce serait un grand coup porté, c'est-à-dire mieux qu'un coup paré. A un centime et demi par numéro vendu, ce qui est tout notre bénéfice, vous toucheriez de 6 à 800 francs par feuilleton. Et la propriété vous resterait intacte. Nous vous enverrions Barbieux pour tout régler. Tendez-nous cette main secourable.

Adjuva nos, domine.

Votre

PAUL M.

Charles a fait deux articles admirables. Victor nous en envoie un aujourd'hui, *Les Parias*, qui est superbe. Mais il faut en ce moment donner plus qu'assez, plus que beaucoup, il faut donner trop.

Le moment est peut-être venu aussi de fonder comme diversion *Le Petit Rappel* à un sou. Je vous en écrirai un autre jour.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 25 novembre 1869.

Mon cher grand maître, je n'ai pas encore votre réponse, je ne l'aurai que ce soir ou demain matin. Je vous écris pourtant les nouveaux incidents de la question *Ruy Blas.* D'abord le seul effet de la nouvelle a été énorme. Vous croyez qu'on ne reparlait plus de *Ruy Blas;* de très graves événements nous en avaient distraits nous-mêmes; mais à la seule annonce de la résurrection possible de ce grand drame, on se passionne à nouveau pour le drame et sur la distribution. C'est dans le monde du public et des théâtres le grandissime événement. On regrette universellement Mélingue dans don César; Lia Félix, avec son grand talent, ne paraît pas assez jolie pour jouer la Reine. Vous trouverez sous ce pli une lettre très charmante de Mlle Léonide Leblanc qui, après avoir eu les deux derniers grands rôles à la Porte-Saint-Martin, se trouve heureuse et fière de jouer Casilda. Berton, pris à l'Odéon par son engagement, est au désespoir et a dû vous écrire.

Mme Marie Laurent et M. Boulet, directeur de la Gaîté, sont venus pour vous demander *Marie Tudor.* M. Boulet ferait tous les engagements que vous voudriez, il vous donnerait tous les droits d'auteur et toutes les primes possibles. Ils partiraient pour Guernesey si vous leur disiez seulement : peut-être. J'ai ré-

pondu que probablement vous ne voudriez pas laisser jouer *Marie Tudor* un mois ou six semaines après *Ruy Blas.* Mais ils font de telles instances que je dois vous communiquer au moins leur requête si parfaite, et vous prie de répondre à Mme Laurent et à M. Boulet. Vous voyez si on vous demande encore votre répertoire. J'ai vu aussi Chilly et Duquesnel qui ont offert leur démission en apprenant que *Ruy Blas* avait été accordé à d'autres qu'à eux. Je vous dis que tous les théâtres sont sens dessus dessous.

Charles a fait un splendide article, réponse à Rochefort[1], que vous recevrez en même temps que cette lettre. Michelet m'en parlait hier avec admiration, et cette admiration est le cri de tous. Pardon Charles! tout le monde croit et dit que l'article est de vous, rien de plus doux et de plus embêtant, passez-moi le mot. Notre tirage est de nouveau dans les 50.000. Mais *La Marseillaise*, qui paraît le 2 décembre, va nous faire tort. E. Lockroy va vous écrire pour *Le Peti Rappel.* Ce sera peut-être une grande œuvre, une bonne action, une superbe affaire. Nous vous demanderons de publier *Le Dernier jour d'un Condamné* en feuilleton. Lockroy, qui serait en nom rédacteur en chef (il vient de refuser à Rochefort d'aller avec lui au double de ses appointements), vous demandera une réponse à sa

1. Rochefort avait déclaré dans une réunion électorale que Charles Hugo « l'avait supplié d'être le parrain de son fils Georges ». Charles Hugo répondit : « Il me semble que cela s'est fait plus simplement. » Je vous ai dit : « Voulez-vous être le parrain de mon fils. » Vous m'avez répondu : « De grand cœur, et si vous ne me l'aviez pas offert, je vous l'aurais demandé. » Et Charles Hugo ajoutait : « C'est au moment où vous quittez *Le Rappel*, cet autre enfant dont vous êtes aussi le parrain, que je sens plus que jamais ma main dans la vôtre. On se verra d'un peu plus loin, mais on combattra d'aussi près. Vous nous dites adieu et nous vous répondons courage. »

lettre, pour arborer votre pavillon. Là pourra se faire le meilleur de notre besogne, l'éducation du peuple souverain.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche.

J'ai vos lettres, toutes; les deux de la semaine passée avaient été retardées pour timbre insuffisant (détail local, infirmité de la poste guernesiaise). Je réponds vite à tout.

1° *Ruy Blas.* A moins que vous ne soyez décidément d'avis, comme Saint-Victor, d'attendre Fechter et d'ajourner à l'automne, je dirais ceci :

Distribution : Ruy Blas, Mélingue. — Salluste, Beauvallet. — Don César, Brindeau. — La Reine, Lia Félix. — Casilda, Léonide Leblanc, etc... (le reste pour le mieux). On joue immédiatement, une fois le traité Raphaël Félix communiqué à votre appréciation, et approuvé par vous.

2° *Petit Rappel.* J'écrirai à notre cher et charmant Lockroy la lettre qu'il me demandera. Mais, hélas, ni pour le petit, ni pour le grand *Rappel*, je ne vois moyen de publier les nouveaux *Châtiments*, plus impossibles encore que les anciens; ni l'*Histoire du Crime de Décembre*, plus *coupable*, c'est-à-dire plus susceptible encore d'être coupée que *Napoléon le Petit.*

Je lis ce que vous me dites de Rochefort. Je lui avais écrit une lettre de félicitation. C'est égal, je ne la regrette pas; que tous les bons procédés soient de notre côté, j'aime cela. — Je n'ai pas reçu de lettre de Mme Laurent pour *Marie Tudor*, mais j'en ai reçu une de la

Gaîté (Tanguy) me demandant ardemment *Marion de Lorme.* La sagesse est, je crois, d'attendre. Mais que de peines je vais encore vous donner! Il importe que *Ruy Blas* soit très sérieusement et très soigneusement répété, et vous deux allez encore là, comme toujours, être mes providences.

Je suis à vous du plus profond de mon vieux cœur.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi 30.

Mon cher grand maître,

Je suis un peu inquiet. Je vous ai écrit il y a eu dimanche huit jours, Raphaël Félix vous a écrit de son côté. Je vous ai écrit de nouveau jeudi. Pas de réponse. J'attends avec une bien vive impatience le courrier de ce soir.

Les choses d'ailleurs ont marché toutes seules en l'absence d'avis de vous. Auguste et moi, nous avons pensé que *Ruy Blas*, drame sans spectacle sur cette grande scène de la Porte-Saint-Martin, et sans un don César curieux comme Mélingue, tout en ayant un succès sûrement énorme, ne serait peut-être pas l'événement capital qu'il doit être. Nous avions écrit à Fechter pour qu'il vint jouer *Ruy Blas* (vous voyez qu'en réalité Raphaël Félix fait bien les choses). Mais Fechter part le 20 décembre pour l'Amérique où il va rester six mois. Nous avons donc pris sur nous d'ajourner *Ruy Blas.* Mais il y a un drame de vous, saisissant, poignant, à spectacle, et qui en ce moment peut être joué à la Porte-Saint-Martin aussi bien qu'il le sera jamais, c'est *Le Roi s'amuse.* Beauvallet sera

un très beau et très puissant Triboulet, Mélingue un François Ier superbe. Mme Lia Félix, dans le rôle de Blanche, pourra déployer ses qualités vraies de drame et d'énergie, Mlle Léonide Leblanc sera une ravissante Maguelonne, Lacressonnière sera un Saint-Vallier excellent d'aspect et de tournure. Raphaël Félix qui vraiment veut, je crois, en tout vous complaire, accepte pour l'instant la substitution. Je crois à un immense succès. Et *Ruy Blas*, la perle, le chef-d'œuvre, est réservé pour un second coup plus décisif encore, s'il était possible. Autant la distribution de *Ruy Blas* était discutable et contestée, autant celle du *Roi s'amuse* est acceptée et acclamée par tous vos amis et par tous ceux qui sont au courant des choses du théâtre. Auguste vous conseille énergiquement avec moi cette combinaison. Donc, répondez-moi, je vous en prie, poste pour poste. *Le Roi s'amuse* demande plus de temps que *Ruy Blas* pour les décors et les costumes et il s'agit d'arriver le 15 janvier. Vous avez cent cinquante représentations à 6.000 francs assurées, et 80 ou 100.000 fr. de droits d'auteur.

Votre

Paul M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 2 décembre, commencement de la 19e année.

Je n'ai pas reçu votre lettre de jeudi. Vous devez avoir la mienne en ce moment. Vous êtes d'admirables amis, et je ratifie d'avance tout ce que vous ferez. Pourtant mon objection sur la censure possible *au dernier moment* veut être résolue aussi bien pour *Le Roi*

s'amuse que pour *Ruy Blas*, et il faut que M. Raphaël s'explique et prenne un engagement là-dessus. Vous êtes certainement de mon avis. Je ne puis accepter aucune mutilation. Je suis homme politique en même temps qu'homme littéraire. Je remets le tout en vos mains.

Je vous prie de dire à Auguste qu'il a écrit une magnifique page sur la Bérésina, et je prie Auguste de vous dire que vous avez fait un merveilleux article sur le spectacle impérial.

O mon doux ami, que je vous aime!

Nota. — Grâce à la coalition contre moi, on ne demande plus *Ruy Blas*, mais on ne demande pas du tout *Le Roi s'amuse.* N'y a-t-il pas inconvénient à donner ce qu'on ne demande pas?

Décidez, maîtres et juges!

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 2 décembre 1869.

La combinaison du *Roi s'amuse* ne peut se faire, à notre grandissime regret. Beauvallet n'a plus, à ce qu'il paraît, la force de jouer tous les soirs, cent fois de suite peut-être, ce formidable rôle. Mélingue, qui jouera avec joie don César ou Alphonse d'Este, ne se voit pas dans François I[er]. Enfin la censure, ou plutôt le gouvernement, semble disposé à se retrancher, pour *Le Roi s'amuse*, derrière l'interdiction prononcée sous le gouvernement de Juillet.

Cela dit, Raphaël Félix demande à revenir à *Ruy Blas*. L'avis de Vacquerie et de Saint-Victor est qu'il vaudrait mieux ajourner la représentation à la rentrée

de 1870, en octobre. Cependant, pesez encore ces deux raisons : 1° *Ruy Blas* est annoncé, attendu, et quand il vous est rendu et que c'est vous qui le refusez ou l'ajournez, c'est à vous que l'impatience du public pourra s'en prendre de l'exil, cette fois volontaire, de vos œuvres.

2° Au point de vue de l'argent, il se peut encore que le printemps prochain ne soit pas mauvais pour le théâtre, mais à l'automne de 1870 où les choses politiques en seront-elles ?

Je crois maintenant vous avoir dit impartialement toutes les raisons pour et contre. Décidez. Je n'ose pas engager ma responsabilité sur un point si difficile, surtout quand vous pouvez prononcer vous-même en connaissance de cause. Je vous demande seulement de vouloir bien, pour Raphaël Félix qui a vraiment besoin d'être fixé, envoyer votre *oui* ou votre *non* tout de suite.

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 7 décembre.

Quatre lignes au galop. Pardonnez-moi, j'ai été pris toute la journée.

Le Rappel vous apprendra que Charles a un procès pour son admirable article *Les Deux Parias*. Il est cité pour vendredi 10. Nous l'exhortons vivement à venir, quitte à repartir ensuite. Son absence aurait l'air d'une désertion[1].

1. Charles Hugo vint à Paris; il fut défendu par Gambetta et condamné à quatre mois de prison et 1.000 francs d'amende.

M. Raphaël Félix attend avec anxiété votre arrêt qui arrivera sans doute ce soir. Si, comme je le crois, vous êtes de notre avis, et si vous décidez qu'il vaut mieux ajourner *Ruy Blas*, Raphaël déclare qu'il ira à Guernesey. Il se prétend ruiné. Notez que nous lui reprochons maintenant de n'avoir pas démenti les bruits malveillants et mensongers du *Figaro* et du *Gaulois* touchant les prétentions léonines et impossibles que vous auriez eues pour les représentations de *Ruy Blas*, quand, au contraire, vous avez été, je trouve, trop généreux et trop facile en acceptant les conditions de M. Sardou. Notez encore que M. Raphaël Félix ne veut pas, en attendant *Ruy Blas*, monter *Lucrèce Borgia*, qui est un drame du terroir, un drame à spectacle, et qui ne serait pas mal monté avec Mme Marie Laurent, Lucrèce; Mélingue, Alphonse d'Este; et Taillade, Gennaro. Tous ces acteurs sont libres et possibles. Mais Raphaël Félix s'entête à *Ruy Blas*, qu'il vaut mieux décidément retarder, je vous assure.

Ma lettre perdue d'il y a aujourd'hui huit jours, contenait des choses assez graves. Je vous parlais du *Rappel*, du grand et du petit, etc... Je vous en écrirai jeudi.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., jeudi 9 décembre.

Donc c'est Charles qui arrache à l'empire son masque de liberté, et à la loi d'oppression son faux nez de tolérance. C'est un honneur pour Charles. C'est un honneur pour *Le Rappel*. Pour Charles, il y a deux conduites à tenir, toutes deux bonnes. Je ne puis les dire ici, cette

lettre devant évidemment être ouverte. Du reste, vous êtes tous des consciences et des lumières, et Charles a la voix du droit et de la vérité en lui. Je suis donc tranquille.

Venons à *Ruy Blas*, c'est-à-dire à M. Raphaël Félix. J'ignorais les petites turpitudes des journaux de l'empire. M. Félix eut dû répondre. Il ne l'a pas fait. S'il en est temps encore, et si vous n'avez rien conclu, suspendez l'affaire. Il faut que M. Félix s'explique. Du reste, je suis de votre avis, la distribution subie par moi ne vaudrait rien. *Ruy Blas* n'est pas jouable ainsi. Ce motif est suffisant pour expliquer au public l'ajournement. Je vous envoie, au sujet du traité, copie de la *lettre-offre* de M. Félix. Il serait utile peut-être de la publier. Il n'y a eu encore aucun pourparler pour ce traité; il n'y a qu'une offre de M. Félix. C'est bon à dire.

A vous. *Ex intimo.*

La publication de la lettre pourrait être précédée et suivie de quelques lignes disant à peu près ceci (modifiez si vous voulez) :

RUY BLAS.

« Le 15 août M. Raphaël Félix adressait à Victor Hugo la lettre que voici : (*ici la lettre.*)

« Victor Hugo s'est borné à répondre à M. Raphaël Félix qu'avant tout il fallait que l'interdit jeté sur *Ruy Blas* fût levé, et qu'il ne consentirait, lui auteur, à aucune mutilation de la censure. L'affaire en est là. *Il n'y a eu encore aucun pourparler sur le traité offert par M. Félix.*

« Ce qui pourrait empêcher ou ajourner *Ruy Blas*, c'est la difficulté de distribuer convenablement les rôles. »

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., jeudi, *in haste*, 16 décembre.

Grosse tempête. Poste en retard. Le packet repart. Je vous écris vite deux lignes. *Lucrèce Borgia* bien joué à la place de *Ruy Blas* mal joué, c'est parfait, et tout ce que vous avez fait est bien, j'approuve tout des deux mains, y compris le traité offert par M. Raphaël Félix que je suis prêt à signer, *mais restreint seulement à Lucrèce Borgia*, car je ne peux engager tout mon répertoire, et il faut *voir venir* l'avenir. Vous êtes, à coup sûr, de mon avis.

Charles ayant fait, il y a plusieurs années, sa rentrée à Paris, n'est pas dans la situation de Victor qui a droit à se refuser à toute forme de retour en France; je suis donc de votre avis sur la prison. Sa position du reste en deviendra superbe. Lui-même doit préférer ces quatre mois à l'exil indéfini. Je lui écrirai dans ce sens-là.

Le Rappel est de plus en plus vaillant et beau. Prenez mon applaudissement et partagez-le avec notre cher Auguste qui fait *merveille*. Je vous embrasse, doux et admirable ami.

Pardonnez-moi mon griffonnage illisible, j'écris avec une épingle et il fait nuit.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 23 décembre 1869.

Je vois par votre lettre reçue mardi que Charles ne vous avait pas encore écrit au sujet du numéro excep-

tionnel que nous voulons faire, et qui sera intitulé *Les Soldats.* Ce sera là, réunis, tous les articles publiés dans *Le Rappel* sur ce sujet qui atteint l'empire dans ses œuvres vives. Ce numéro (qui aura pour commentaires des actes, à savoir la souscription, et le procès et la condamnation de Charles) contiendra des articles de Michelet, de Pyat, de Charles, de Victor, de Louis Mie, etc... Je voudrais que, par une lettre adressée soit à Charles, soit à ses avocats, vous fussiez le chorège de ce chœur et le moteur de cette idée. Notre numéro, tiré à 100.000, paraîtrait le 1er janvier. Il faudrait donc que votre lettre nous arrivât le jeudi 30, au plus tard. Il faut compter avec les lenteurs voulues de la poste. Nous avons été les derniers à publier votre magnifique lettre sur Peabody[1]. Notre grand tirage nous force à nous imprimer de grand matin, avant l'arrivée du courrier, et les journaux du soir ont tous cet avantage sur nous. Ayez la bonté de penser à cela pour vos envois.

On répète *Lucrèce Borgia* à force. Les décors et les costumes seront superbes. Il y a une attente énorme, il y aura un énorme succès.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 24 décembre.

Voici ma lettre à Charles. Lisez-la. N'hésitez pas à y couper tout ce que vous voudrez, et à y mettre où bon vous semblera des lignes de points. Il ne faut pas

1. Lettre à M. le colonel Berton, président du Comité américain de Londres.

qu'on vous fasse la niche de me faire un procès à travers *Le Rappel*. Je ne puis accepter de juges de la main de celui dont je suis juge. Cela ferait une complication. Donc soyez prudents, ô cher triumvirat du *Rappel*.

J'ai cru utile de mettre en relief l'esprit voltairien et révolutionnaire de l'ancienne armée sortie de la République. Cependant vous êtes juge de l'à-propos. Si tout ce que je dis de l'armée d'autrefois vous semblait avoir des inconvénients, supprimez, et remplacez par des points. Cela écourtera la lettre, mais ce n'est qu'un inconvénient secondaire.

Je vous serre tous les trois dans mes bras.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Hauteville-House, 28 décembre.

Vous êtes doublement maître. Maître en littérature, maître en politique. Je viens de lire votre manifeste (c'en est un) sur le suffrage universel; tout y est : le mal sondé, le remède indiqué. Et quel charmant et noble style!

Ce qui fait et fera toujours du *Rappel* le journal chef, comme disent les Anglais, c'est cette qualité, le style. La qualité littéraire, c'est la puissance politique. Cela est vrai de l'orateur, et vrai du journaliste. Félicitez de ma part ce vif et robuste esprit, si littéraire lui aussi, qui a nom Édouard Lockroy.

Merci des bonnes nouvelles de *Lucrèce Borgia*. *Sub umbra alarum tuarum.* J'avais dessiné en 1833 le décor du cinquième acte; il était très beau, j'ai l'effronterie de le déclarer. La table doit être sur le côté, à gauche. L'aspect de la salle du festin doit être éblouissant, or, lu-

mière, couronnes de fleurs sur toutes les têtes, y compris les hommes, ce qui leur va très bien. Au fond une immense porte dorée à deux battants qui occupe tout le théâtre, et, en s'ouvrant, montre l'énorme sépulcre avec la croix d'argent, les cierges et les cercueils. Je recommande cette fin sinistre. Qui joue Gubetta?

Fin d'année, mais pas de fin à l'amitié. Je vous embrasse, je vous aime profondément.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi.

Mon cher grand maître,

Nous sommes un peu inquiets, nous n'avons rien reçu de vous pour notre numéro exceptionnel qui devait paraître hier, ni vers des nouveaux *Châtiments*, ni lettre sur le Plébiscite. Votre envoi a-t-il été intercepté, retardé, perdu? J'espère encore le recevoir par le courrier de ce soir ou de demain, mais je n'ai pas voulu tarder plus longtemps à vous avertir. Nous avons une espèce de Manifeste de Garibaldi à l'armée, une lettre de Lamennais, une lettre d'Edgar Quinet, etc...

Mais nous renoncerions à notre numéro si nous n'avions rien de vous.

Votre

PAUL M.

1870

Reprise de *Lucrèce Borgia*. — Catastrophe du *Normandy*. — Le Plébiscite. — Projet de publication du tome II des *Châtiments* et des *Quatre Vents de l'Esprit*. — La déclaration de guerre. — Victor Hugo à Bruxelles. — Retour de Victor Hugo en France.



1870

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon cher grand maître,

Votre superbe lettre à Charles a produit un immense effet. La pièce à *L'Obéissance passive*, quoique tronquée, a complété le grand succès de ce numéro vraiment d'exception. S'il pouvait être lu dans toutes les casernes et dans toutes les chambrées, je répondrais bien de la prochaine insurrection!

Les répétitions de *Lucrèce Borgia* vont leur train. Je crois que Mélingue sera superbe. Mme Laurent manquera peut-être de race; mais elle est peut-être la seule qui ait la force physique d'aller au bout de ce rôle écrasant. Taillade aura au moins la figure fatale et tragique qu'il faut pour Gennaro. Au refus de M. Brindeau, le rôle de Gubetta sera joué par un jeune homme qui le jouera dix fois mieux. Ce jeune homme se nomme Charly. Il a une bonne voix et une bonne intelligence. Je transmets vos indications pour le

décor de la fin à Cambon, qui est le plus habile peintre.

Je vous embrasse et je vous aime de toute mon âme.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 6 janvier.

Je suis ravi du succès du numéro *Les Soldats;* ma page finale vous est arrivée trop tard. Du reste ma lettre est très bien ainsi. Quel dommage qu'on soit si loin! que de choses on se dirait!

J'ai reçu une lettre de Mme Jane Essler. Elle me demande le rôle de Jane dans *Marie Tudor*. Je lui réponds la lettre que voici. Vous savez que les choses ne sont plus entières, et que je ne puis rien promettre. Voulez-vous lire cette lettre, et, si vous l'approuvez, la lui envoyer.

Félicitez Mme Laurent et M. Mélingue; les échos de Paris me reviennent déjà pleins d'applaudissements pour eux. *Vale et ama nos.*

Les complices de Troppmann rendent momentanément le mot *complice* dangereux. Peut-être faut-il supprimer le *vieux complice* adressé par Lucrèce à Gubetta. Faites pour le mieux, doux et cher maître.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Les répétitions de *Lucrèce Borgia* se joignant aux répétitions du *Rappel*, je ne sais pas où je trouve le temps de respirer. Pardonnez-moi donc de ne pas

vous avoir écrit plus tôt. En ce moment encore, il est une heure trois quarts, et Mme Laurent m'attend à deux heures pour parler avec moi de son rôle. Elle sera bien, Mme Laurent, elle dit juste, mais sans inflexion, sans variation, elle ne sera pas superbe. Et pour ce rôle superbe, c'est ce qu'il faudrait. Ah! mon cher grand maître, que c'est beau, *Lucrèce Borgia!* Le second acte est incomparable. D'un bout à l'autre, c'est d'une puissance tragique et d'une beauté de forme inouïes!

Il n'est pas possible de ne pas dire : « mon vieux complice ». C'est trop connu et trop attendu. Ce qui sera plus dangereux peut-être pour ce public pourri par l'Empire et par *Le Figaro*, c'est la répétition des mots « ma tante » au dernier acte. Le premier « Ah! vous êtes ma tante » est nécessaire. Le mot, après l'allusion à Mudarra, est nécessaire encore. Si vous pouvez et si vous voulez nous envoyer des variantes (ainsi Lucrèce au lieu de répéter : « Sa tante! » pourrait dire : « Comment! ») ou des suppressions pour les autres, nous croyons, Auguste et moi, que cela vaudrait mieux.

Faute de vous écrire directement, nous vous écrivons par *Le Rappel*. Que dites-vous de cette condamnation de Charles[1]? Que dites-vous de cet effroyable assassinat de Victor Noir? Rochefort a montré décidément qu'il n'était pas l'homme de ces grandes situations. Le 12, il avait Paris dans la main. Il s'est évanoui devant un commissaire de police. Ah! si vous étiez là!

Je vous aime de tout mon cœur.

Votre

PAUL M.

1. Charles Hugo venait d'être condamné de nouveau à 4 mois de prison et 1.000 francs d'amende pour un article intitulé *L'autre prolétaire*.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 19 janvier.

La féroce scène d'Auteuil pouvait et devait être le coup de grâce de l'empire. Le 12, une formidable occasion a été perdue. La retrouvera-t-on? On pouvait en finir d'un seul élan. Le sens révolutionnaire a manqué. Il y a eu des influences funestes. Rochefort a en lui l'étoffe d'un paladin populaire, mais il a fait la faute d'écouter M. Delescluze, le vrai responsable du fiasco.

Doux ami et maître, vous me parlez admirablement de *Lucrèce Borgia*. Voulez-vous, avec Auguste et Charles, vous substituer à moi? J'abdique en vos mains. Faites les suppressions et les variantes que vous jugerez utiles. Je ne lis pas *Le Figaro* et je ne puis juger de la portée de ses perfidies. Faites à vous trois ce que vous trouverez à propos, ce sera nécessairement mieux que ce que je ferais ici à tâtons.

Que de peines je vous donne! Avez-vous pu expédier les sept elzévirs (par Hetzel) aux sept amis, vous compris?

Et pardonnez-moi et aimez-moi. Je serre vos chères mains dans les miennes.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 3 février.

Grand! grand succès! Mais l'atmosphère est singulièrement changée depuis la reprise d'*Hernani*. Ce n'est plus le vent littéraire qui souffle; c'est le vent politique. Les allusions du second acte ont été saisies avec une espèce de fureur et de violence que personne

ne prévoyait. Le serment, c'était tout simple. Mais la « Rose d'or »? mais la « vieille fille de joie espagnole »? L'effet prodigieux du drame à cet acte a été, non pas amoindri, mais troublé par cette passion ardente et vibrante à côté. Les acteurs, Mélingue le premier, en ont été plus qu'émus. Il disait : « Qu'est-ce que vous voulez faire auprès de l'Océan? » C'était une vraie houle de colère et de joie. Par exemple, au dernier acte, que nous craignions un peu à cause des « blagues » du *Figaro* et du *Gaulois*[1], comme il n'y avait plus lieu à aucun déchaînement politique, le public a été vaincu, terrassé, terrifié, par cette situation inouïe. L'effet a été immense, invincible. En somme, c'est un triomphe, un grand et magnifique triomphe.

Mon cher grand maître, vous me pardonnez de ne pas vous avoir écrit tous ces temps-ci. Depuis trois semaines vous voyez que je n'écris pas non plus dans *Le Rappel*. J'étais tout aux répétitions et à la mise en scène de *Lucrèce*. Auguste n'y est venu que les derniers jours.

Je vous écrirai plus longuement dimanche.

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche.

Eh bien, mon cher grand maître, le succès pas du tout diminué, mais inquiété, à la première, par la

1. Extrait du *Figaro* du 24 janvier : « A la Porte-Saint-Martin on termine les décors de *Lucrèce Borgia*, dite *Madame Troppmann*. Si le public n'avalait pas le poison avec l'enthousiasme exigé par le maître, M. Félix ne serait pas pris au dépourvu. Il reviendrait au *Bossu*, cette providence de M. Marc Fournier, puis à *Patrie*. »

tempête politique, s'est affirmé, ces trois derniers soirs, éclatant, immense, unique. Hier à la fin de la pièce, j'étais dans le cabinet de M. Raphaël Félix, l'acclamation du public était telle que nous nous sommes précipités croyant à un accident, à un incendie. C'était effrayant. On fait comme recette tout ce qu'il est possible de faire. Vous ne pouvez pas savoir comme je suis content, comme j'ai la poitrine allégée. Cette fois, je portais la responsabilité de cette reprise absolument seul. Vacquerie y était radicalement opposé, et il m'a fait une scène en sortant d'une des dernières répétitions : il me prédisait un échec complet. Raphaël Félix n'a monté *Lucrèce* que parce qu'il ne pouvait faire autrement. Charles avait foi comme moi dans la puissance irrésistible du drame, mais il se défiait de la distribution. Jugez quel chagrin c'eut été pour moi si je m'étais trompé! Mais non! le public est chaque soir littéralement subjugué; *Lucrèce Borgia* dans son ensemble est certainement mieux jouée et montée qu'*Hernani*, et tout votre magnifique théâtre a bien plus victorieusement repris sa place hors ligne par *Lucrèce Borgia* qu'il ne l'eût fait par le succès prévu et certain de *Ruy Blas*. Vacquerie a dû vous écrire que *Le Roi s'amuse* aussi était lâché par les griffes de la censure. Mon cher grand maître, que je suis heureux! Émile Allix vous enverra tous les articles. Nous les reproduisons d'ailleurs dans *Le Rappel*.

Votre

PAUL M.

La recette d'aujourd'hui dimanche sera de 7.300 ou 400, le maximum du maximum.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., lundi, 14 février.

La poste me joue toutes sortes de tours. Aussi je me renseigne. J'ai écrit à Auguste, à Paul Foucher, et à Saint-Victor. Ont-ils reçu mes lettres? Je vous ai envoyé : 1° Ma réponse à George Sand[1]; 2° Un message à tous deux; 3° Une lettre en contenant quatre autres, dont une à Rochefort. Tout cela vous est-il parvenu?

Une tempête de neige incomparable et épouvantable nous couvre de nuit depuis deux jours.

Je vois avec plaisir que la tempête parisienne a peu entamé *Lucrèce Borgia.*

Je vous embrasse, doux et intrépide ami.

Trouveriez-vous utile de publier ceci :

« Aux renseignements que nous avons publiés sur le cabinet noir, nous pourrons ajouter ce détail :

« M. Victor Hugo, qui reçoit en moyenne huit ou dix lettres de France par jour, *n'en a pas reçu une seule* depuis le mercredi 9 février. Très peu de journaux lui sont parvenus. »

Paul Meurice à Victor Hugo.

Les recettes de *Lucrèce Borgia* font toujours florès. Le total exact des vingt-neuf premières est de 168.750 fr. 25.

1. Réponse à la superbe lettre écrite par George Sand à propos de la reprise de *Lucrèce Borgia.*

Nous y avons ajouté 5.000 pour faire atteindre 6.000 à la moyenne. C'est égal, vous voyez que c'est magnifique. Et ce qui vaut mieux encore, c'est que le drame fait toujours un effet immense. Les petites places viennent encore plus que les grandes. Il faut voir ça un dimanche! On n'ose pas applaudir pendant les scènes, tant on est saisi; mais comme on se dédommage après! Les acteurs sont rappelés deux fois. Et ce sont des trépignements et des cris! Chose étrange! *Hernani*, dont la première soirée avait été plus littéraire, a eu surtout un succès d'opposition. *Lucrèce Borgia*, dont la première représentation a été toute politique, est un succès littéraire et dramatique. C'est la réaction du grand art. La presse a été obligée de le reconnaître. Et vous voyez que *Le Rappel*, loin de nuire au triomphe, y a contribué! L'article de Mme Sand a donné le *la*. *Le Figaro* et *Le Gaulois* sont les seuls qui aient essayé de faire du tort à la pièce, et ils n'ont fait de tort qu'à eux-mêmes. Que je suis content, et même un peu fier de tous ces résultats! Aussi, pour me récompenser, je me redis les vers splendides que vous nous avez adressés (car maintenant je les sais par cœur), et je suis bien, bien heureux!

Tous les directeurs, fort amorcés, demandent avec larmes vos pièces. Boulet, le directeur de la Gaîté, offre d'engager pour *Marie Tudor*, Mme Fargueil, Lafontaine et sa femme. Vous allez voir arriver un de ces jours à Guernesey Blum, ambassadeur de Roqueplan. Ils vont vous supplier de sauver le beau théâtre du Châtelet. Ils voudraient *Torquemada*. Malgré la splendeur du spectacle, nous ne croyons pas que *Torquemada* serait à sa place au Châtelet, nous ne le voyons qu'à l'Odéon. Mais Blum alors vous demandera de faire pour eux, cet été, quelque drame historique à

large brosse comme les *Chroniques* de Shakespeare, quelque épisode de la Révolution, par exemple, qui, signé de vous, attirerait Paris, la France et l'Europe et ferait quinze cent mille francs de recettes. Mais vos œuvres commencées vous laisseront-elles le temps de celle-là? J'aurais bien proposé *Eviradnus* ou *L'Homme qui Rit.* Seulement c'est un drame de vous qu'ils veulent et qu'ils ont bien raison de vouloir.

A propos de *Torquemada*, vous recevrez aussi probablement une lettre de M. Lacroix. L'autre jour, il m'a abordé au Vaudeville, me demandant quand vous lui livreriez son volume, et disant qu'il allait, si vous ne vous décidiez, faire régler par les tribunaux les délais et les termes de cette livraison. Je lui ai dit de s'adresser à vous directement. Je ne sais s'il osera le faire. Si vous aviez un volume de vers prêt, vous devriez le livrer à ce monsieur. Un volume de vers est toujours ce qui se vend le moins, quelle que soit la beauté du livre : voyez *La Légende des Siècles.*

Après l'éclatant succès de *Lucrèce Borgia*, un volume de vers, en avril où mai, serait admirablement accueilli, et vous libérerait envers Lacroix.

Je vous embrasse, je vous remercie, je vous aime.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 6 mars.

Vos lettres sont pour moi des lumières. Vos conseils font loi. C'est pourquoi j'aurai à vous écrire longuement.

1° Ne pensez-vous pas qu'avant de donner des

pièces nouvelles il convient d'épuiser les reprises de mon répertoire? Autrement, ne serais-je pas le premier à diminuer par la curiosité des pièces nouvelles la curiosité des pièces anciennes? En d'autres termes je m'amuserais à m'éclipser moi-même. Qu'en pensez-vous?

2° Les nouveaux *Châtiments* complétés feront un volume assez considérable pour qu'on puisse le coter 3 francs (au lieu de 2 qui semblaient trop peu à M. Lacroix.) En ce cas, conviendrait-il à M. Lacroix, auquel la chose avait déjà agréé? S'il ne lui convient pas, soyez assez bon pour lui dire que je suis prêt à exécuter le traité. Je vous enverrai copie des articles et vous verrez les droits qu'ils me donnent.

3° *L'Homme qui Rit*, ce me semble, conviendrait très bien au Châtelet, il y a là des spectacles prodigieux, la tempête de neige, le naufrage, la Green Box, la Cave pénale, la Chambre des Lords, etc... Du reste, l'idée d'un grand drame révolutionnaire me sourit beaucoup. Cela pourrait venir après.

Oui, vous avez raison, tout est votre œuvre, c'est vous qui avez voulu, et c'est vous qui avez réussi; mes succès sont vos succès.

Je vous aime passionnément, mon admirable confrère, doux et cher maître, ami, frère, *tuus sum!*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon cher grand maître,

Comment m'acquitter? Vous m'envoyez cette adorable lettre, vous nous envoyez ces admirables vers[1].

1. « A Juvénal ».

Qu'est-ce que j'ai fait pour de telles récompenses?. Vous servir, c'est déjà, non seulement le devoir, mais l'honneur. Je sais bien qu'en vous servant, je sers mieux que d'aucune autre façon le progrès, la civilisation, l'humanité. Le peu que je fais pour vous vaut cent fois tout ce que je ferais par moi-même. Ah! si je croyais en allant vous rejoindre vous être plus utile qu'ici, comme je partirais vite! Ce serait, avec l'honneur, le bonheur. Quel rêve! Mais vous voyez par l'événement de *Lucrèce Borgia* que ma présence vous est nécessaire ici.

Cher maître, comme votre pensée a repris possession puissamment de ce théâtre; vous êtes rentré là comme chez vous.

Dimanche encore, j'entendais cette acclamation immense de tout ce peuple criant: « Vive Victor Hugo! » La sentez-vous là-bas? Oui, oui, on vous aime. Mais personne plus que

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Hauteville-House, 20 mars.

Je vous écris oppressé. Il y a ici une catastrophe. Un packet s'est perdu (ci-joint les détails). L'île est en deuil, les pavillons sont en berne, les maisons fermées. C'est la première fois qu'un packet se perd depuis quarante ans qu'il y a entre l'Angleterre et l'archipel un va-et-vient de steamers. Le capitaine est mort stoïquement. Il s'appelait Harvey. Une large face vermeille, des favoris blancs, des yeux bons et braves.

Il y a trois ans, en juillet 1867, j'étais sur son bateau. La flotte anglaise était à Shurness pour le vice-roi d'Égypte et la reine Victoria. Quelques ladies qui étaient à bord du *Normandy* avec moi et qui souhaitaient voir la flotte, me prièrent d'en exprimer le désir. C'était un détour de deux heures. Il fallait contourner l'île de Whigt. Elles me disaient : « Dites au capitaine que vous en avez envie. — Mais, mesdames, leur répondis-je, un navire français ne ferait pas cela pour moi. » Le capitaine Harvey entendit. Il s'écria : « *Ce qu'un navire français ne ferait pas pour Victor Hugo, un navire anglais doit le faire.* » Et il mit le cap sur Shurness, me montrant la flotte pendant que la reine la montrait au khédive. Cet aimable homme était un héros, et vient de mourir superbement. Il a sauvé tous ceux qu'il a pu; et il est resté pour mourir.

Je vous dis tout cela. Je suis triste. Triste aussi du coup qui frappe notre grand Frédérick-Lemaître. J'aimais beaucoup son fils, mon Maffio. Voulez-vous transmettre ce mot au père.

Cher doux ami, je n'ai pas reçu de lettre de vous cette semaine. Cette fois c'est l'Océan qui s'est chargé de l'intercepter.

La malle poste de jeudi est au fond de la mer. Si vous m'avez écrit redites-moi votre lettre.

A vous *ex imo.*

Victor Hugo à Paul Meurice.

Hauteville-House, 22 masr.

Lucrèce Borgia faisant 4.000 à la cinquantième, je trouve cela superbe. Remerciez Mme Sand de sa

douce et noble lettre et mettez à ses pieds mon admiration et mon respect.

On m'écrit pour me demander quelle impression a produite sur moi la mort de Montalembert. Je réponds : Aucune. Indifférence absolue. — Mais voici qui m'a navré. Dans le steamer *Normandy*, sombré en pleine mer il y a quatre jours, il y avait un pauvre charpentier avec sa femme; des gens d'ici, de la paroisse Saint-Sauveur. Ils revenaient de Londres où le mari était allé pour une tumeur qu'il avait au bras. Tout à coup, dans la nuit noire, le bateau coupé en deux s'enfonce. Il ne restait plus qu'un canot déjà plein de gens qui allaient casser l'amarre et se sauver. Le mari crie : « Attendez-nous, nous allons descendre. » On lui répond du canot : « Il n'y a plus de place que pour une femme. Que votre femme descende. » — « Va, ma femme, » dit le mari. Et la femme répond : « *Nenni, je n'irai pas. Il n'y a pas de place pour toi. Je mourrons ensemble.* »

Ce *nenni* est adorable. Cet héroïsme qui parle patois serre le cœur. *Un doux nenni avec un doux sourire* devant le tombeau.

Et la pauvre femme a jeté ses bras autour du cou de son mari, et tous deux sont morts.

Et je pleure en vous écrivant cela, et je songe à mon admirable gendre Charles Vacquerie.

Pardon, cher Meurice, de vous envoyer mes tristesses. Je travaille cependant. Votre campagne pour *les souffrants* est excellente, vous avez eu là une belle idée. Vous seriez bien embarrassé d'en avoir d'autres. Je vous griffonne tout ceci à la hâte, et je vous serre dans mes bras.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 22 avril.

Votre exquise lettre a été lue, les larmes aux yeux, par nous deux ici qui vous aimons. Oui, j'espère que le bonheur me sera donné d'être près de vous ou de vous avoir près de moi. Mon égoïsme préférerait votre exil à mon Paris. On serait bien plus ensemble.

Voici une pièce longue pour votre numéro payeur d'amende. Toutes les pièces longues sont dangereuses, celle-ci l'est énormément, à deux points de vue : procès du gouvernement, procès de la famille (pire). C'est pour cela que j'ai remplacé le vrai titre qui est tout crûment : *Saint-Arnaud* pour celui-ci : *Justice faite.* Je crains que les coupures auxquelles vous serez contraint n'énervent la pièce. Si, tout bien considéré, elle vous paraissait trop périlleuse, renvoyez-la-moi. Je vous en enverrais une autre, plus courte, qui est sur les événements immédiats (Aubin-les-Mines) et que je crois sans danger. Enfin faites pour le mieux, mais ne greffons pas un procès sur un procès.

Doux ami, mon Charles a été triste de ce qui lui a semblé une froideur du *Rappel.* J'essaie le pansement. Voulez-vous être assez bon pour insérer ces lignes, ou quelque chose qui leur ressemble[1].

1. Extrait du *Rappel* du 22 avril : « Notre excellent collaborateur Charles Hugo, condamné en trois fois à quatorze mois d'emprisonnement, a préféré, on le sait, l'exil où l'on peut combattre à la prison où il faut se taire. Il va profiter des loisirs qui lui sont faits pour mettre la dernière main au livre dont nous avons publié quelques fragments, et qui sera une sorte d'histoire de la proscription. Il n'en continuera pas moins, et très activement, sa collaboration au *Rappel*, si remarquée du public, et aussi de la 6e Chambre. »

J'eusse voulu faire charger cette lettre, ce qui est une demi-garantie contre l'ouverture en cabinet noir; mais c'est dimanche, c'est Pâques, la poste est fermée; je sens que vous êtes pressé, *je risque le paquet.*

Soyez énormément prudents, mes intrépides amis.

Cher Meurice, Charles va venir à Hauteville. Vous devriez bien y venir aussi, et Auguste, ne fût-ce que quinze jours. Cela me ferait toute une fête autour de moi.

A vous, à vous, à vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

J'ai reçu ces vers splendides, — un des chefs-d'œuvre du chef-d'œuvre des *Châtiments.* — Je les avais entendus déjà, lus par vous à Jersey, ils étaient restés dans ma mémoire, et je retrouvais en les relisant la profonde impression qu'ils m'avaient causée. Comme vous êtes bon de nous faire de tels cadeaux! Quel soutien, quel solide ami vous êtes, mon cher maître bien-aimé! Je suis à vous inexprimablement.

Nous voudrions bien que vous disiez votre mot sur la crise de ce moment, sur le Plébiscite, sur ce grave renouvellement de bail où va s'engager la France. Sous quelle forme, où, comment parlerez-vous? En protestant, en niant, en vous indignant? Je ne sais. Mais vous qui, dans tous les moments graves de l'histoire, aurez dit votre mot, ineffaçable, — est-ce que vous vous tairez aujourd'hui?

Votre

Paul M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 29 avril.

J'y songeais, vous m'avez décidé. J'ai écrit la page désirée par vous sur le Plébiscite. Je crois que vous serez content. Vous verrez que j'ai trouvé moyen d'être d'accord avec vous sans me déjuger le moins du monde. C'est que la vérité est une. Les imprimeurs d'ici sont lents, et je n'aurai l'épreuve que demain samedi 30. Pas de poste avant lundi 2 mai, vous recevrez donc la chose mardi 3 au soir. Je trouve bon du reste que cela paraisse après le hourvari des meetings, au dernier moment, et le plus près possible du vote. Soyez prudent et faites des coupures; faites-en aussi au *Saint-Arnaud.* Comme je suis content que ces vers vous contentent! mais je les crois bien dangereux, surtout au point de vue d'un procès de la famille. Avisez. *Cavete, consules!*

Ce que vous me dites pour *Ruy Blas* est parfaitement juste. Le projet de traité me paraît très bon. Chilly vaut à peu près Thierry, mais la jeunesse est là. Donc faites pour le mieux. Je dis de vous ce que les Anglais disent de leur roi : *Can do not wrong.*

Charles va venir. Si vous pouviez venir un mois, puis Auguste un mois, quel bonheur! Songez à cela, *dulcissime!*

Paul Meurice à Victor Hugo.

Vous n'avez décidément pas été assigné directement[1]. Toute réflexion faite, ils n'ont pas osé faire appeler Victor Hugo par l'huissier de leur sixième chambre. Vous avez été seulement condamné, sous le pseudonyme du bon Barbieux, à un an de prison et à 5,000 francs d'amende. Ce qui est notre plus jolie condamnation. Vous allez bien !

Jules Favre a été très bien. Il ne vous a pas défendu. Il a dit : « Victor Hugo est le grand homme du XIX[e] siècle; il n'appartient qu'à la justice de l'histoire. »

Nous ne nous défendons pas non plus. Nous faisons bien, n'est-ce pas ? Cependant quand la chose viendra en appel, je vous demande la permission de dire brièvement leur fait à ces drôles.

Il va falloir plus que jamais faire notre numéro exceptionnel à cinquante centimes. Le sieur Ollivier a osé toucher à des lignes signées de vous. Nous hésitons un peu maintenant devant ce terrible et foudroyant *Saint-Arnaud.* Vous aviez eu la bonté de me parler d'une pièce moins agressive, sur Aubin. Peut-être vaudrait-il mieux en ce moment nous en tenir à celle-là. Nous avons encore trois petits procès sur les bras !

J'ai encore à toucher pour vous depuis le 10, vos droits d'auteur du mois d'avril. Je n'ai pas encore pu aller chez Guyot. Nous avons au *Rappel* en ce moment

1. *Le Rappel* venait d'être assigné pour avoir publié la déclaration de Victor Hugo sur le plébiscite. Le parquet ne poursuivit pas l'auteur et ne s'en prit qu'au gérant qui fut condamné à un an de prison et 5.000 francs d'amende.

beaucoup de malades. Auguste et moi, nous faisons presque seuls le journal. C'est vraiment écrasant.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 16 mai.

J'ignore les conditions économiques du *Rappel.* Dans le cas où ce serait un Bourdilliat quelconque, qui, empochant les bénéfices, acquitterait les amendes, rien de plus juste, et je n'aurais pas à m'en mêler. La bonne affaire qu'il fait le couvre et le compense, et au delà. Vous savez ce qu'il en est, cher Meurice, conseillez moi. Si vous trouvez bon que je paie ma part de l'amende, je mettrai 2.500 à votre disposition.

Mais je pourrais faire mieux, et j'ai une grande affaire dans l'esprit. Il s'agirait de mon *Histoire du Deux-Décembre* et du tome II des *Châtiments;* cela vaudrait mieux que 2.500 francs. Il faudrait pourtant que d'autres journaux en profitassent, et que *Le Rappel* ne fût pas isolé, cela est utile. J'ai un plan pratique, je crois, où tout le monde, moi aussi, parbleu! aurait sa bonne part d'une grande combinaison politique d'abord, et subsidiairement financière; mais cela ne peut se mettre dans une lettre sur laquelle Vandal ouvre un œil et Piétri l'autre. L'empire louche du côté de nos correspondances et lit ce que nous écrivons. A propos, comment s'appelle l'avocat dit impérial qui a bavardé contre moi? est-ce encore cet Aulois, surnommé si bien par vous *Ohloie!*

Je pense que vous êtes, ainsi qu'Auguste, de mon avis sur le danger du *Saint-Arnaud*. J'aurai probablement une lettre de vous demain mardi.

Mardi 17. — Cette lettre a été retardée. La poste arrive, et ne m'apporte rien de vous. J'espère un mot, pour demain.

Je vous envoie toute ma bonne vieille tendresse.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Jeudi, 19 mai.

Cher Meurice, envoyez-moi le *Saint-Arnaud* (décidément terrible, vu la persécution flagrante) ou mettez-le sous sept clefs comme *Torquemada* de façon qu'il n'en puisse rien transpirer. Je vous envoie en place ceci que les 7 ou 8 millions de *oui* m'ont fait jaillir du cerveau. C'est de la colère hautaine, mais sans danger. Vous pouvez, je crois, tout publier (pourtant ne vous gênez pas pour couper). Je suis content de ce cri d'indignation; j'espère que vous le serez aussi et que vous penserez que votre numéro exceptionnel, en publiant ceci à la place du *Saint-Arnaud*, n'aura rien perdu ni en quantité, ni en qualité.

Que vous êtes admirables, tous les deux, vous et Vacquerie.

Ex imo.

Ceci fera aussi partie du tome II des *Châtiments*.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 20 mai.

Ecce iterum. — Le plébiscite m'a piqué la veine, et le sang sort. En voici encore. Ces vers sont une sorte d'épilogue de la pièce *Turba* que je vous ai envoyée hier. Il faut les placer après les derniers vers « Entendre ce tombeau, etc. » et les séparer par une étoile.

C'est après ces vers qu'il faut reporter la signature.

Cher Meurice, voulez-vous être assez bon aussi pour modifier ces vers :

Ainsi s'envole l'aigle, ainsi plane le cygne,
Ainsi le lion sort de l'antre des serpents.

comme ceci :

Ainsi fuit la colombe, ainsi plane le cygne,
Ainsi l'aigle s'en va du marais des serpents.

Paul Foucher dans *L'Indépendance belge*, fait, avec une persévérance imperturbable, contre *Le Rappel* (et contre moi, cela va sans dire) la conspiration du silence. Tous nos procès ne valent pas une ligne. Cela ne fait pas grand'chose, mais il y a là une intention. Dans le reste du journal on parle volontiers du *Rappel.* Je crois Paul Foucher beau-frère de Ponsard.

Je crois qu'il est bon d'accentuer la confiance en l'avenir à la suite de *Turba*. Auguste a-t-il reçu une lettre où je lui envoyais (il y a un mois) un message du prétendant (fils du roi de Rome) à moi adressé?

Je vous embrasse.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche 22.

C'est étonnant! quelle grandeur, quelle force, quelle puissance inouïe dans ces vers si simples, si beaux, si justes! Ils vont faire un fier effet. Aucun danger pour vous, pour nous. Mais pour eux, fichtre! C'est comme la foudre, ces vers-là. Ça vient de haut, et Jupiter n'a pas peur d'y toucher. Mais ceux sur qui elle éclate en bas!

Je comprends à demi-mot votre dessein pour les deux volumes. *Le Rappel* fera tout ce que vous voudrez, comme vous le voudrez. Je vous l'ai dit cent fois, vous servir, c'est servir la liberté, la civilisation, l'humanité, et notre vraie gloire et notre grand honneur sera de l'avoir compris. Donc, *Le Rappel* volontiers s'efface et se met seulement au rang des autres journaux. Mais les autres journaux seront-ils aussi intelligents? *Le Réveil* et *L'Avenir national* se refuseront, c'est certain. Il y a trois journaux républicains à fort tirage : *Le Siècle*, *La Marseillaise*, *Le Rappel.* Si chacun donnait un centime par exemplaire, ça ferait de 12 à 15.000 francs par jour. Mais d'une part, Rochefort est bien grisé de sa popularité, et d'autre part la publication dans *La Marseillaise*, très visée par le pouvoir, très haïe dans la moyenne libérale et démocratique, double le danger et du côté de l'autorité et du côté du public. *Le Siècle* diminue, au contraire, par sa modération et sa modestie connues, la valeur et la vigueur de cette publication redoutable et nécessaire. Cependant, c'est là qu'il faudrait frapper; voulez-vous

m'autoriser à le faire? *La Cloche*, qui n'est pas mal faite, n'a jamais pu arriver qu'à 5 ou 6.000 de tirage. Elle a tout intérêt à accepter la combinaison, et elle l'accepterait avec enthousiasme; mais si *Le Siècle*, pour une raison ou pour une autre, se dérobait, le partage avec *La Cloche* seule serait une mauvaise affaire à tous les points de vue; il ne faudrait l'accepter que venant en tiers avec *Le Siècle*. Voyez. Si c'est utile, je suis prêt à partir pour Guernesey afin d'en conférer avec vous. Mais je voudrais avoir tout préparé ici pour que nous puissions savoir sur quoi et sur qui compter. Ayez donc la bonté de compléter vos indications et de rectifier mes vues si je suis à côté.

Non, non, vous n'avez pas à vous occuper de cette amende. Il ferait beau voir que nous vous fissions payer notre gloire. Merci néanmoins de votre offre généreuse et cordiale. Merci, surtout pour nous, — et pour tous! — de cette splendide *Turba*.

J'ai touché pour vous ce qui restait du mois d'avril. Vous pouvez faire traite sur moi de 6.000 francs. Avec les 19.000 de mars, les 13.000 d'avril, ça fera pour cette reprise de *Lucrèce Borgia* plus de 40.000 francs. Ce denier du Saint Père Alexandre VI est joli.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 26 mai.

C'est moi qui suis heureux quand vous êtes content, cher Meurice. Quels admirables amis vous êtes tous les deux! Je rabâche, mais comment me passer de dire

cela? Je crois que *Turba* est précisément ce qu'il fallait et je suis ravi de vous donner du moins cela, puisque vous refusez magnanimement mon or.

Vous brûlez, et vous devinez ma pensée à propos des *Châtiments* tome II. Cependant outre l'insertion du *possible* dans quatre ou *trois* journaux (*au moins*) je me demande, et ce serait là peut-être une grosse affaire, s'il n'y aurait pas moyen de donner *publiquement* en prime aux abonnés des bons pour le volume entier, inédit et interdit, à prendre en Belgique. Il y a là une chose à mûrir. Il faudrait évidemment en causer, et ce serait d'abord un immense *gain* pour moi si vous veniez à Hauteville-House. Vous avoir, c'est être riche. Vous occuperiez au rez-de-chaussée la chambre de Vacquerie. Charles y sera. Jugez quelle joie dans le goum! Et si Vacquerie venait! comme on ficherait les petits plats dans les grands! Mais d'abord, il faudrait que je me libérasse de M. Lacroix. Je lui dois mon premier livre. Or voici : j'ai une œuvre prête à être lancée à la mer. Voici le titre.

V. H.

—

LES QUATRE VENTS DE L'ESPRIT

Deux volumes de poésie donnant mes quatre aspects. Chaque volume contient deux divisions. Ainsi :

Tome Ier { I. Le livre satirique.
II. Le livre dramatique.

Tome II { III. Le livre lyrique.
IV. Le livre épique.

Le livre satirique a pour titre : *Le Siècle.*

Le livre dramatique (contenant une comédie, 1 acte et un drame 2 actes) : *L'Amour.*

Le livre lyrique : *La Destinée.*

Le livre épique : *La Révolution.*

Je donnerais cela à M. Lacroix. Comme il y a deux volumes, il me redevrait 40.000 francs. Mais je lui proposerais ceci : qu'il garde ses 40.000 francs, et qu'il réduise son exploitation à six ans (dont le sixième sans faculté de réimprimer). De cette façon il aurait les deux volumes sans bourse délier, et nous serions à plus bref délai délivrés l'un de l'autre, ce qui nous plairait à tous les deux. Cette affaire terminée, nous ferions ce qui nous plairait pour *Les Châtiments. Les Quatre Vents de l'Esprit* pourraient paraître fort bien en septembre. Puis le tome II des *Châtiments.* Que dites-vous de ces combinaisons? Il faut se dégager de M. Lacroix. Si vous êtes de mon avis sur ces divers points, vous serez assez bon pour le voir. Après quoi, la chose arrangée, vous nous arriveriez!!! — Le plus tôt serait le mieux.

Mais que votre lettre est donc bonne, tendre et exquise, et que je vous aime!

Je vous dis tout cela *in haste* et à la diable. Mais vous comprenez si bien tout!

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 12 juin.

Cher Meurice, vous avez reçu ma lettre contenant la quittance de la *Nationale* signée. Voulez-vous encore

me rendre le service de faire jeter à la poste, affranchies, ces deux lettres? Je n'ai plus que ce profil. Suffit-il à l'affranchissement? D'un peuple? — Non. — A propos de peuple, *Turba* a fait un assez bon chemin, ce me semble. Bon nombre de journaux belges l'ont reproduite, ainsi que *Le Courrier de l'Europe*, *Le Phare de la Loire*, etc... Vous avez vu sans doute l'entrefilet enthousiaste signé de *toute la rédaction* (*Phare de la Loire*). Je vous signale cette chaude cordialité d'Évariste Mangin pour *Le Rappel*. Charles me dit que le X du *Figaro* a traité *Turba* de *rapsodie*, et a déclaré ne rien comprendre aux grenadiers *pensifs* de Sambre-et-Meuse. Quelque dédain que méritent *Le Figaro* et ce X, ne pourrait-on dire aux critiques des *Gourdins Réunis* qu'un soldat *pensif* est le contraire d'un soldat *passif*, que sous la République les soldats pensent et que sous l'empire les soldats fusillent, ce qui distingue les hommes de Sambre-et-Meuse des hommes de Mentana. Cette nuance naturellement doit échapper au *Figaro*, mais elle n'échappe pas aux consciences honnêtes. Si vous trouvez cela bon à dire, dites-le. Sinon, mettez que je n'ai rien dit.

Une bonne note à Paul[1]. Vous avez vu en quels termes enthousiastes il a parlé de *Turba* et constaté le succès du numéro exceptionnel du *Rappel*.

L'autre jour, une grande dame irlandaise catholique, de passage à Guernesey, est venue à Hauteville-House. Elle quête pour le denier de Saint-Pierre, et m'a gracieusement présenté une liste de souscriptions en tête de laquelle elle avait écrit :

Qui donne aux pauvres prête à Dieu.

Victor Hugo.

1. Paul Foucher.

J'ai pris une plume et j'ai continué la strophe ainsi :

Pour le pape et sa tirelire
Mon vers se modifie un peu :
Qui donne aux riches prête à rire.

Et cela écrit, je lui ai pourtant donné une guinée. — *Mais c'est pour vos pauvres, Madame*, lui ai-je dit.

Nous sommes ici en plein été, en plein Éden, en pleine nursery. Je passe mon temps à jouer sur l'herbe avec petit Georges et petite Jeanne. Que n'êtes-vous là? Viendrez-vous? Quand viendrez-vous? Nous nous vengeons de votre absence en parlant de vous. Vous êtes présent aux repas, aux promenades, aux jeux dans le jardin. Mais venez! soyez-y présent tout à fait.

Tuus.

Charles, moi, ces dames, les enfants, tout le goum vous appelle et vous embrasse.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 1er juillet.

Doux et admirable ami, quelle tristesse si je dois renoncer à vous voir ici! Ici ayant tous mes manuscrits sous la main, je pourrais vous consulter, ainsi qu'Auguste, sur plus d'une chose importante. D'un autre côté, je sens que *Le Rappel* vit par vous, et c'est là un bien grand intérêt. Enfin, je compte sur quelque incident et je ne désespère pas de vous avoir dans ma masure d'exilé. Charles est depuis douze jours à Jersey, et va revenir.

Que je vous remercie de m'avoir inscrit pour

100 francs dans votre souscription pour une tombe à Barbès. Vous jetez ça et là dans *Le Rappel* des pages de haute politique et de charmant style. Grâce à vous, grâce à ce groupe rare, *Le Rappel* est le premier journal littéraire en même temps que le premier journal populaire.

To do troyo.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Vous m'écrivez : « *Ayant ici tous mes manuscrits sous la main*, je pourrais vous consulter sur plus d'une chose importante. » Tous vos manuscrits! Ça, vous comprenez, c'est irrésistiblement exquis et extrêmement canaille! Je n'ai plus qu'une idée, filer vers toutes ces sirènes que vous me montrez dans votre île, splendidement belles et vierges! Je manœuvre en ce sens auprès d'Auguste et du *Rappel* avec une passion frénétique. Tout m'a contrarié jusqu'ici. La menace de la guerre d'abord, mais ça s'éloigne. Et puis, nous avons eu notre guerre intérieure. L'amère bêtise de Barbieux nous avait mis sur le dos deux actionnaires grincheux qui ont contesté le droit des actions des rédacteurs-fondateurs. Il a fallu perdre quinze jours en pourparlers, et pour des disputeurs assommants. Enfin, nous nous en sommes tirés et nos actions sont reconnues et légitimées. Autre chose; mais ici le désir immodéré que vos manuscrits ont cruellement allumé en moi a fait tourner l'obstacle en moyen. La même bêtise amère du bon Barbieux a fait que *Le Rappel* ayant gagné 100.000 francs dans sa première année, ne touche pas un sou vaillant de ses bénéfices. *Panis* nous les doit,

ces 100.000 francs, et Panis va faire faillite. J'avais pu sonder le gouffre de ce Panis, et j'avais vu qu'on n'en pouvait attendre que des naufrages. J'ai donc commencé par obtenir la résiliation du traité qui lui donnait l'administration du *Rappel.* Et puis il avait acheté 35.000 fr. soixante-dix actions du *Rappel.* J'a pris ses 70 actions en remboursement. On lui a extirpé, non sans peine, 5.000 francs argent. Ci, 40.000 francs. Il restait 60.000 francs et, pour les payer, zéro. Ici mon astuce éclate, et votre intérêt commence. Votre Lacroix, je vous l'ai dit, est aussi en déconfiture. Il a fait avec notre Panis toutes sortes de spéculations désespérées et stupides, dont la belle combinaison de *L'Homme qui Rit.* Il a souscrit au dit Panis 80.000 francs de billets, que Panis a passés à un sieur Beauvais. Lacroix n'a pas payé, Panis n'a pas payé. Beauvais les tient tous deux et, ne pouvant payer lui-même d'autres billets, va les mettre en faillite ensemble. Voyez pour vous le résultat : on mettrait en vente chez un notaire, au dernier offrant et enchérisseur, le volume que vous devez à Lacroix. C'est ce qui va arriver à Michelet pour son *Histoire de France.* J'ai fait d'une pierre deux coups. Lacroix cède à Panis, qui cède au *Rappel*, pour 40.000 francs, le volume que vous devez. Le traité double est fait, signé et en règle. Panis ne nous doit plus que 20.000 francs que l'on éteint par une retenue quotidienne sur la vente du journal qui se fait toujours dans sa boutique. Et *Le Rappel* est, à l'heure qu'il est, propriétaire des *Quatre Vents de l'Esprit* ou du tome II des *Châtiments.* Un de ceux que vous voudrez dans ce sérail de manuscrits. Telle est l'habileté ou la scélératesse de la passion. Je compte sur Charles, mon co-propriétaire, pour être mon vieux complice et collaborateur en cette occurrence. Abuse-

rons-nous de nos droits, hein! Charles? Oh! oui, abusons-en! Donc, je vais enjôler si doucement Auguste que, s'il n'y a pas de guerre, je compte voguer dans dix ou quinze jours vers l'île des Sirènes.

Et je vous aime.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 16 juillet.

Vous êtes une providence. Tout ce que vous avez fait là est admirable. Il y a un danger, c'est que tous les journaux ne se coalisent contre un livre publié par la librairie du *Rappel.* Mais vous êtes inépuisable en bons résultats, et vous saurez parer à ce danger-là comme à tout, et je ne serais pas surpris qu'au lieu d'une coalition contre, vous ne parvinssiez à faire une coalition pour. Donc tout est bien. Venez que je vous embrasse.

Les Quatre Vents de l'Esprit sont tout prêts. Je n'ai rien fait de mieux, et je serai là tout entier. Et nous parlerons de tout le reste. Je vous lirai ce que vous voudrez. Vous voir transporte ici tout le monde de joie. Cher Meurice, on vous aime bien.

Charles vous a envoyé un article qui n'a pas paru encore dans *Le Rappel.* L'avez-vous reçu?

17 juillet. — La nouvelle arrive ici que la guerre est déclarée. Je crois à l'écrasement de la Prusse; mais les complications peuvent aller de choc en choc jusqu'à

la révolution. Vous avez fait sur ces questions-là de bien beaux articles.

A vous profondément. Arrivez-nous! arrivez-nous!

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 7 août.

Cher Meurice, vous souhaitez, c'est fait. Voici ce que je vous enverrai pour votre numéro d'exception du 15 août :

Le 14 juillet dernier, presque au même moment où la guerre éclatait entre la France et la Prusse par l'intrigue de Bismarck démasquée et entre la raison humaine et la superstition par l'infaillibilité du pape proclamée, j'ai planté dans mon jardin de Hauteville House, en présence de quelques amis, dont plusieurs proscrits, un gland que j'ai appelé le *Chêne des États-Unis d'Europe.* A ce sujet, j'ai fait une chose en vers que je réservais pour *Les Quatre Vents de l'Esprit* et que je vous donnerai pour *Le Rappel.* Il y a quarante et une strophes de quatre vers chaque. Cela fait cent soixante-quatre vers. Grâce au blanc entre les strophes, cela tiendra à peu près autant de place que *Turba.*

Je doute qu'ils osent supprimer *Le Rappel.* S'ils le faisaient, vous pourriez publier sur-le-champ (puisque le titre est déposé) *Le Combat*, avec ces vers en tête qui seraient une bonne préface.

En ce cas-là, vous publieriez le premier numéro du *Combat pas comme numéro d'exception.* La chose affichée et annoncée, vous auriez, je crois, d'emblée, un grand tirage. Mais je ne crois pas que *Le Rappel* soit

supprimé, ni suspendu. Ils y regarderont à deux fois. Qu'y gagneraient-ils? Le lendemain, ils auraient affaire au *Combat.*

Au moment où je ferme cette lettre, le bruit arrive d'un grave échec des Français devant Wissembourg. Je me défie des exagérations anglo-prussiennes. Je vais faire copier les vers et vous les recevrez par un prochain courrier. Ils ont pour titre :

En plantant le gland du chêne
des États-Unis d'Europe.

En présence de ces tueries royales et impériales, rien n'est plus à propos. — Je vous ai écrit par Auguste, il y a deux jours.

A bientôt, le fond de mon cœur est avec vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Le Rappel n'est pas supprimé, mais la publication en est interdite jusqu'à nouvel ordre, de par l'état de siège, signé de *Baraguay d'Hilliers*, contresigné Piétri, sabre et casse-tête.

Mon cher grand maître, venez à Bruxelles. Soyez là, soyez prêt.

Lockroy arrive de Metz. Il croit la défaite de l'armée impériale certaine. Le misérable n'ose plus sortir de ses appartements. Il serait tué par la population et par l'armée.

Cette force brute, qui est l'empire, ne devait et ne pouvait être vaincue que par une force brutale supérieure.

La vraie France n'est pas là. C'est la pensée, c'est la Révolution, c'est vous. Venez, venez, venez.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 10 août.

Votre lettre indirecte, et sans adresse m'arrive. Je suis de votre avis. Le devoir peut d'un moment à l'autre devenir urgent. Dès hier, Charles et moi avions pris le parti provisoire que voici : Charles est allé se poster en observation à Jersey, qui communique avec Paris par le télégraphe; de là il se renseigne, et me renseigne. Pendant ce temps-là, moi, je mets en ordre et replace, dans les trois malles où ils étaient, mes manuscrits que j'en avais tirés cet été. Vous ne vous figurez pas quel chaos de papiers. L'opération de la rentrée des manuscrits *au casernement* est longue et difficile, mais il serait impossible de laisser tout cela épars derrière moi, au cas où je serais forcé de partir brusquement. Ce qu'il y a là de choses est énorme. Enfin je m'y suis mis, et ce travail ne me retarde pas, puisqu'il coïncide avec le temps d'arrêt de la guerre annoncé aujourd'hui par les journaux anglais. Une fois les manuscrits relégués dans les trois malles, et les dites malles déposées en lieu sûr, je vais être libre. Alors deux partis à prendre, (s'il y a lieu à rentrer en France et si la situation s'accentue, comme je le crois, dans le sens révolutionnaire) : ou je rentrerais d'ici par Granville, ce qui serait le plus court, mais il faudrait un passeport; ou j'irais à Bruxelles. Mais de là pour gagner Paris, il y aura peut-être des difficultés; certains mouvements militaires possibles peuvent couper les communications de Paris avec toute la frontière nord. Nous nous concerterons, Charles et moi. Donnez-moi votre avis.

Cher vaillant ami, comme vous menez intrépidement *Le Rappel !* Il va sans dire que je ne vous envoie pas ce dont je vous avais parlé. Un numéro d'exception n'aurait aucune raison d'être dans cette fièvre.

Continuez de me renseigner le plus sûrement possible. A bientôt, j'espère, et à toujours.

Votre

V. H.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 19 août.

Cher Meurice, je vous envoie ce télégramme : « Je rentre comme garde national de Paris. J'arriverai le 21 août. »

Mais on m'affirme que vous ne le recevrez pas, c'est pourquoi je vous écris en même temps. Votre lettre, arrivée à Guernesey après mon départ, m'est parvenue ici aujourd'hui à 2 heures. Nous sommes allés, Charles, M. Duverdier et moi, à la Chancellerie. J'ai déclaré que je ne reconnaissais pas l'empire français, que je subissais comme contraint et forcé la formalité abusive du passeport, et j'ai dit mon nom. Là-dessus on a appelé le ministre, qui était absent. Son suppléant immédiat, rosette à la boutonnière, est venu à sa place. Très poli. — M'a demandé la permission de *saluer avant tout le grand poëte du siècle.* J'ai répondu courtoisement à l'homme du monde et j'ai renouvelé fermement ma protestation au fonctionnaire, en le sommant de me délivrer un passeport. Il hésitait. J'ai dit : « Je ne veux rien être en France qu'un garde national de plus. » Il a salué. Charles a dit : « *Et moi aussi.* »

Duverdier a dit : « *Et moi aussi.* » Il nous a promis des passeports, mais m'a demandé la permission de ne nous les envoyer que le soir.

Nous en sommes là.

Vous m'approuvez, n'est-ce pas? Je veux rentrer en France, rentrer à Paris, publiquement, simplement, comme garde national, avec mes deux fils à mes côtés. Je me ferai inscrire sur l'arrondissement où je logerai, et j'irai au rempart, mon fusil sur l'épaule.

Tout cela sans préjudice de tout le reste du devoir. Je ne veux aucune part du pouvoir, mais je veux part entière au danger.

Je ne crois pas qu'on ose me refuser un passeport. Ce retard pourtant m'oblige à ne fixer mon départ qu'à dimanche matin 29 août. Nous partirons à 9 heures de Bruxelles et nous serons à Paris à 2 h. 35. Ne pensez-vous point qu'il faut annoncer mon retour, mais pas l'heure?

Nous amenons une vaillante voyageuse, deux même, car Alice veut accompagner Charles. Nous laissons ici les enfants. Charles est d'avis de nous loger tous les quatre à l'Hôtel du Louvre. Nous voudrions ne pas nous séparer. Vous nous renseignerez et nous dirigerez.

Mon doux et intrépide ami, quel bonheur de faire son devoir à côté de vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mon cher grand maître,

Votre idée est très belle, très grande, très simple, digne de vous en tout point. Mais nous croyons, *tous*

trois, que le moment n'est pas venu de l'exécuter. Quand Victor Hugo reviendra à Paris, il faut qu'il agisse. Aujourd'hui vous piétineriez sur place, vous attendriez, vous useriez pour ainsi dire votre présence. On s'habituerait à vous savoir là, comme on y sait Ledru-Rollin ou Schœlcher. Si encore la gauche faisait quelque chose! si elle demandait la déchéance à la Chambre d'abord, — qui refuserait — au peuple ensuite! Mais non, ils attendent que les Prussiens soient là. Rien à faire en ce moment. Vous êtes à Bruxelles, c'est tout ce qu'il faut. Un télégramme, et, avec ou sans passeport, en cinq heures vous êtes à Paris. Pour la France, pour la République, pour vous, pour nous, pour tous, réservez-vous. Et puis, l'heure venue, nous ferons ce que vous avez dit : nous nous en irons ensemble aux forts détachés. Mais aujourd'hui, il n'y a ni garde nationale, ni fusils, et il n'y a pas encore de danger.

Autre chose, nous vous demandons de ne pas descendre à l'Hôtel du Louvre. Félix Pyat y a couché une nuit, y a consommé un verre d'eau, y a dépensé 8 fr. 50. Il a été accusé d'avoir fait des orgies, et il a dû publier dans *Le Rappel* sa note, — à laquelle on n'a pas cru[1]. J'ai loué depuis le 15 juillet un petit appartement contigu au mien. Il n'est pas encore meublé, mais je connais la simplicité de vos goûts. Il y a un lit, une table, des chaises, et « ce qu'il faut pour écrire ». Vous

1. Le journal *Le Pays* avait affirmé en parlant de Félix Pyat, que « ce millionnaire avait mangé à l'Hôtel du Louvre des asperges de la grosseur de la Colonne de Juillet et s'y hébergeait sur le pied de 150 francs par jour ». Félix Pyat répondit qu'il était arrivé à l'Hôtel du Louvre le 22 septembre à 10 heures du soir, qu'il en était reparti le lendemain à 6 heures du matin et que sa dépense était ainsi répartie : Bougies, 2 fr.; Logement, 4 fr. 50; Service 1 fr. 50. — Total, 8 francs.

serez là chez vous, vous aurez votre entrée et votre clef sans passer par chez moi. Vous aurez votre chambre et votre cabinet, avec un petit jardin à vous seul. Et quelle joie, quel bonheur de vous donner à mon tour l'hospitalité! Mme Drouet pourrait se loger dans un hôtel du voisinage. Mais nous lui déconseillons à elle-même l'Hôtel du Louvre.

C'est égal! je suis heureux de vous savoir si près! Mais que cette pauvre France est malade, cher grand guérisseur!

Votre

PAUL M.

On nous dit que les journaux suspendus pourront reparaître lundi. Nous n'y tenons pas. Que dire? N'importe! Le journal sera prêt aussi quand il le faudra.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 21 août.

Nos lettres se sont croisées et montrent à quel point nous sommes d'accord. Cher Meurice, ce que vous écriviez, Charles l'écrivait. C'est convenu. Nous attendons votre : *Venez.*

Que vous êtes bon et charmant de m'avoir trouvé ce coin à côté de vous! Merci de cela comme de tout! Votre vie côtoie la mienne pour la charmer et la garder. Vous êtes admirable. Notre amie vous remercie avec effusion d'avoir pensé à elle et désire que l'hôtel où elle logera soit le plus près possible. Nous arriverons quand vous nous ferez signe.

Est-ce qu'un de vous trois ne pourrait pas se déta-

cher et venir causer? Pour *Le Rappel* reparaissant cela ne serait peut-être pas inutile.

Vous savez qu'un matelas, une table et des chaises me suffisent. Si Paris est assiégé, coucher sur la même paille que le peuple me serait doux.

Du reste, l'*Internationale* me paraît, hélas, une cause de paralysie. Et puis Trochu, Thiers, Chabaud la Tour, voilà trois têtes dans le bonnet orléaniste. Paris à cette heure est sous ce bonnet. Quant à moi, mourir sur le rempart de Paris, après avoir vécu sur l'écueil de Guernesey, serait mon ambition. Mais, comme je vous l'ai écrit hier, je ne souhaite pas du tout à la République l'épouvantable héritage immédiat de l'Empire. Bonaparte aurait fait les crimes, et on attribuerait à la République les désastres.

Nous causerons de tout cela.

Que l'un de vous tâche de venir. Cher doux ami, je suis à vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche, 21 août.

Mon cher grand maître, un mot en réponse à votre belle et généreuse lettre apportée hier soir par M. Louis Koch. Vous avez reçu, j'espère, ce matin, ma première lettre qui donne absolument et presque dans les mêmes termes les raisons de la lettre de Charles à Victor. Oui, il faut que vous n'arriviez, que vous ne rentriez à Paris qu'au moment utile, c'est-à-dire au moment du danger. Vous avez dit : « Je ne rentrerai qu'avec la liberté. » Vous rentrerez avec le danger, c'est

plus beau encore. Charles se méprend en un point, je vous ai écrit il y a quinze jours : Venez, venez, au moins à Londres ou à Bruxelles. Je n'aurais pas voulu vous voir arriver à Paris, et je pensais bien que vous n'y arriveriez qu'à bon escient. A ce moment-là, cependant, on pouvait espérer que la gauche proclamerait la déchéance. Elle ne l'a pas fait et n'ose pas encore le faire. Il faut attendre. Que vous soyez à cinq heures au lieu d'être à cinq jours de Paris, c'est là l'essentiel. Vous êtes mieux au courant des événements que nous à qui on cache ou on déguise la vérité. Envoyez-nous seulement, quand vous devrez arriver, un télégramme à mots couverts. Nous vous attendrons.

Je ne sais si, dans ma précipitation, je vous ai dit hier que ma femme se joignait à moi pour vous offrir ce petit appartement à côté de nous. Elle a commencé déjà à le préparer, tout heureuse et fière de l'espérance d'un tel hôte. Vous ai-je dit aussi que vous seriez là chez vous, que vous pourriez vous passer de nous, si c'est votre plaisir, que vous aurez votre entrée, votre clef, comme votre chambre, votre cabinet et votre jardin. Ne nous faites pas le chagrin de nous refuser. Il y a tout près, rue Laffitte, une maison meublée où Mme Drouet serait très bien. Je pourrais m'occuper, si elle le souhaite, de lui trouver un logement meublé dans ce quartier, à la fois central et retiré, qui a été le vôtre et le sien.

Et je vous embrasse comme je vous aime, de toute mon âme.

J'ai encore à vous quelques trois mille francs. Détail utile.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 22 août.

J'ai votre douce et vaillante lettre. Deux sortes de dangers ou de devoirs peuvent m'appeler à Paris : 1° La situation extérieure, l'approche de l'ennemi; étant plus renseigné que vous, j'en suis juge. 2° La situation intérieure, l'utilité dont je pourrais être au cas d'une révolution populaire (j'y crois peu en ce moment); ici, c'est vous qui êtes renseigné et qui êtes juge. Pour le premier cas je viendrai sans votre appel; pour le second, je l'attendrai. Vous me direz : venez, j'accourrai.

Les trois mille francs que vous avez à moi me seront bien précieux.

Du reste, un temps d'arrêt se dessine et Paris ne sera vraiment menacé qu'après la perte d'une grande bataille au plateau de Châlons. J'espère qu'on la gagnera. J'y voudrais être.

Bien tendrement à vous, à bientôt.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 26 août 1870.

Cher Meurice, nous sommes aux aguets; les proscrits sont en conférence; la situation, de claire qu'elle était, devient obscure. Du dehors, pas de nouvelles, les deux maréchaux, Mac-Mahon et Bazaine, jaloux peut-être l'un de l'autre, se cherchant sans se trouver et Mac-Mahon remettant en selle l'empereur. Quant aux Prus-

siens, marche timide, progrès lents; peur de la souricière qu'on leur a ouverte; en somme, rien encore de décisif. Du dedans, mauvais indices; l'impératrice rentrant en scène, la droite relevant la tête, Baroche, Rouher et Persigny reparus, Trochu raillé par les journaux bonapartistes et diminué. Là aussi, une jalousie probable, Palikao hait Trochu. Les journaux républicains ne reparaissent pas. On va jusqu'à parler d'un coup d'État probable.

Il est clair qu'une bataille suprême, victoire ou défaite, Iéna ou Rosbach, fera la lumière. La France a droit à la victoire, l'empire a droit à la chute. Qui Dieu va-t-il choisir?

Je ne prendrai mon parti qu'après la lumière faite. En cas d'un Rosbach, je serai tout de suite à Paris, car le danger pourra être immense, et je me sens à la fois européen et parisien. Couvrir Paris de sa poitrine sera le devoir de tous. En cas de victoire bonapartiste et de coup d'État, je rallierai ma famille à Hauteville-House, c'est-à-dire que je vous y offre l'hospitalité ainsi qu'à Auguste.

En attendant... Nous attendons.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 1er septembre.

On me dit de ne pas m'user, de me garder pour un moment suprême, mais ce moment suprême viendra-t-il? Votre belle et douce lettre m'arrive et m'émeut jusqu'à l'attendrissement[1]. Vous terminez par une

1. Cette lettre n'a pas été retrouvée.

question. Je ne puis confier ma réponse à la poste, mais Jules Claretie vous la portera de vive voix. Il est ici depuis hier, il a déjeuné et dîné avec moi; en rentrant à Paris il vous dira ce que j'ai dit. J'aime, et vous aimez aussi, ce jeune esprit où il y a tant de cœur. Il vous répétera les paroles. Vous verrez à quel point je suis prêt, mais je ne veux aller à Paris que pour un seul cas et pour une seule œuvre, héroïque celle-là : *Paris appelant la Révolution au secours;* alors j'arrive. Sinon, je reste.

Certes j'ai foi au résultat final. Je n'ai jamais cru à la France plus qu'en ce moment. Elle fera son œuvre, la République continentale, puis s'y dissoudra. Il ne peut sortir de cette guerre que la fin des guerres, et de cet affreux choc des monarchies que les États-Unis d'Europe.

Vous les verrez. Je ne les verrai pas. Pourquoi? C'est parce que je les ai prédits. J'ai, le premier, le 17 juillet 1851, prononcé (au milieu des huées) ce mot : *les États-Unis d'Europe.* Donc, j'en serai exclu. Jamais les Moïses ne virent les Chanaans.

En ce moment-ci, être démocrate c'est être patriote. Défendre Paris, c'est défendre le monde. *Homo sum*, je défends Paris.

Votre lettre m'a fait venir les larmes aux yeux. Comme vous m'aimez! et comme je vous aime!

Charles, Claretie et Frédérix partent en ce moment pour Virton. On se bat tout près de là, à Carignan. Ils vont voir, de la bataille, ce qu'ils pourront.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bruxelles, 4 septembre 1870.

Je reçois vos deux lettres[1] ce matin et à trois heures le télégramme d'Émile Allix.

Je voulais partir sur-le-champ. Mais la voie directe est en ce moment entravée. Les convois n'y circulent que précédés d'escadrons, pistolet au poing, et à chaque instant on est arrêté par des rails coupés qu'il faut rétablir.

Quant à la voie indirecte, par Lille, le départ est fait aujourd'hui. En outre, il faut coucher à Lille. En partant demain nous ne pourrions arriver qu'après-demain. Si demain le départ est possible par la voie directe, nous le tenterons. S'il est impossible, attendez-nous après-demain. Nous vous serrons dans nos bras. Le péril est immense, mais le devoir est égal au péril. J'accours, à bientôt.

O et præsidium et dulce decus meum !

Nous arriverons six. Charles et Alice, Mme Drouet et moi, plus deux servantes.

Victor Hugo rentra à Paris le 5 septembre à 10 heures du soir. Une foule considérable l'attendait à la gare du Nord et le reconduisit jusqu'à l'avenue Frochot où habitait Paul Meurice et où Victor Hugo demeura pendant toute a durée du siège de Paris.

1. Ces lettres n'ont pas été retrouvées.

1871-1878

Victor Hugo à Bordeaux. — Mort de Charles Hugo. — Victor Hugo à Vianden. — *Actes et Paroles.* — Installation de Victor Hugo rue La Rochefoucauld. — Offre d'une candidature algérienne. — Reprise de *Marion de Lorme.* — Projet de représentations du *Roi s'amuse* à la Porte-Saint-Martin. — Séjour de Victor Hugo à Guernesey. — Installation avenue d'Eylau.

1871-1878

Victor Hugo à Paul Meurice.

Bordeaux[1], 18 février 1871.

Cher Meurice, voici ma première minute de loisir, elle est pour vous, pour Mme Meurice, pour Auguste Vacquerie. Ah! que vous me manquez tous! Vous manquez à mon cœur, vous manquez à ma conscience, vous manquez à mon esprit. Jamais je n'ai eu plus besoin de vous qu'en ce moment où je ne vous ai plus.

Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Le caprice prussien est impossible à prévoir aussi bien qu'à limiter. Enfin, nous voilà ici. Rude voyage. Victor vous l'a décrit et vous l'a conté. Arrivés à Bordeaux le 14 à 2 heures, pas de logis, tous les hôtels pleins; à 10 heures du soir nous ne savions pas encore où nous coucherions. Enfin nous sommes sous des toits et même chez des hôtes sympathiques.

Maintenant, de vous à moi, la situation est épou-

1. Victor Hugo était parti, avec ses deux fils, pour l'Assemblée de Bordeaux dont il était membre.

vantable. L'Assemblée est *une Chambre introuvable;* nous y sommes dans la proportion de 50 contre 700. C'est 1815 combiné avec 1851 (hélas! les mêmes chiffres un peu intervertis). Ils ont débuté par refuser d'entendre Garibaldi, qui s'en est allé. Nous pensons, Louis Blanc, Schœlcher et moi, que nous finirons, nous aussi, par là.

Il n'y aura peut-être de ressource devant les affreux coups de majorité imminents, qu'une démission en masse de la gauche, motivée. Cela resterait dans le flanc de l'Assemblée et la blesserait peut-être à mort. Nous avons réunion de la gauche tous les soirs. Nous faisons, Louis Blanc et moi, d'énormes efforts pour la grouper. Beaucoup d'entente et une forte discipline nous permettraient peut-être de lutter. Mais obtiendrons-nous cette entente? Pas un journal pour nous. Nous sommes en l'air. Aucun point d'appui. *Le Rappel,* publié ici, rendrait d'immenses services. Un de vous devrait venir. Pour juger cette situation, il faut la voir. A Paris vous ne vous en doutez pas.

Que je suis loin de ces charmants jours de votre hospitalité. J'avais des bombes au-dessus de la tête, mais j'étais près de votre cœur.

19 février.

J'ajoute quelques lignes en hâte. Vous savez que le peuple de Bordeaux m'a fait, le lendemain de mon arrivée, une ovation magnifique. Cinquante mille hommes dans la Grande Place ont crié : « *Vive Victor Hugo!* » Le lendemain, l'Assemblée a fait garder militairement la Grande Place par de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. Comme j'avais crié : « *Vive la République!* » et que le peuple avait multiplié ce

cri par cinquante mille bouches, l'Assemblée a tremblé. Elle s'est déclarée insultée et menacée. Cependant je n'ai pas soulevé d'incident. Je me réserve pour le jour décisif.

C'est l'avis de la réunion de la gauche, où siègent Louis Blanc, Schœlcher, Joigneaux, Martin-Bernard, Langlois, Lockroy, Gent, Brisson, etc., et qui m'a nommé son président. Hier, on a agité des questions très graves : le futur traité Thiers-Bismarck, l'intolérance inouïe de l'Assemblée, le cas probable d'une démission en masse. On croit l'Assemblée capable de ne vouloir entendre aucun orateur de la gauche sur le traité de paix. Il va sans dire que je remplirai là les suprêmes devoirs.

Ce matin, le président du Cercle national de Bordeaux est venu mettre ses salons à ma disposition. La sympathie de la ville pour moi est énorme. Je suis populaire dans la rue et impopulaire dans l'Assemblée. C'est bon.

Et je vous serre dans mes bras.

Victor Hugo à Paul Meurice.

14 mars 1871.

Chers amis, je n'y vois pas, j'écris à travers les larmes; j'entends d'ici les sanglots d'Alice. J'ai le cœur brisé. Charles est mort.

Hier matin, nous avions déjeuné gaîment ensemble, avec Louis Blanc et Victor. Je donnais le soir un dîner d'adieu à divers amis, au restaurant Lanta, à huit heures. Charles prend un fiacre pour s'y faire conduire, avec ordre de descendre d'abord à un café qu'il in-

dique. Il était seul dans la voiture. Arrivé au café, le cocher ouvre la portière et trouve Charles mort. Il avait eu une congestion foudroyante suivie d'hémorragie. On nous a rapporté ce pauvre cadavre, que j'ai couvert de baisers.

Depuis quelques semaines, Charles était souffrant. Sa bronchite, gagnée à faire son service d'artilleur au siège de Paris, s'était aggravée. Nous comptions aller à Arcachon pour le remettre. Il aurait bu de l'eau de pin. Nous nous faisions une joie de passer là en famille une ou deux semaines. Tout cela est évanoui.

Ce grand Charles, si bon, si doux, d'un si haut esprit, d'un si puissant talent, le voilà parti. Je suis accablé.

Je vous ai envoyé une dépêche. Quand ce mot vous arrivera je pense que Victor sera en route pour revenir à Bordeaux .Je veux emporter Charles pour le mettre à Paris avec mon père ou à Villequier avec sa mère.

Aimez-moi.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Vianden (Luxembourg), vendredi 19 juin 1871.

Votre lettre! votre liberté[1]! Nous avons eu un éblouissement de joie. Tout notre petit groupe a brusquement rayonné au milieu du grand deuil où nous sommes, patrie et famille. Oh! oui, venez vite. Nous avons à parler de tout. Victor excursionne, mais reviendra pour vous. Nous allons nous retrouver ensemble dans ce Vianden où, à chaque pas, je pensais

1. Paul Meurice, détenu trois semaines à Versailles après la Commune, venait d'être mis en liberté par une ordonnance de non-lieu.

à vous; mon expulsion[1] ne songeait qu'à votre prison. Quel bonheur de vous revoir.

J'ai beaucoup travaillé. Tout s'est sinistrement agrandi. Je crois que cela fera bien en volume. *Paris combattant* ne suffit plus; le livre s'appellera *L'Année Terrible.* Il commencera par *Turba* et finira, après avoir traversé la chute de l'empire et l'épopée des deux sièges, par la catastrophe actuelle, d'où je ferai sortir une prophétie de lumière.

Oui, notre avis est qu'il serait bon de faire reparaître tout de suite *Le Rappel.* Venez, mon doux et cher conseiller. *Veni, spiritus!* Mme Meurice a été admirable; parbleu! je le crois bien! Je me mets à ses pieds. Que je serais heureux de la voir! Tout notre groupe vous embrasse éperdûment, elle et vous.

Grand esprit, grand cœur, doux frère et doux maître, je vous aime.

Oui, j'ai bien fait de protester et j'ai arrêté net la lâche reculade du gouvernement belge. Il admet maintenant les vaincus. Aussi j'ai écrit de lui (dans ma lettre finale) : *Il m'a expulsé, mais il m'a obéi.* Avez-vous lu cette lettre? Que de choses à vous dire!

Je vous embrasse, je vous embrasse. Arrivez!

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi, 12 août 1871.

Mon cher maître,

Je vous serais obligé de m'envoyer le plus tôt pos-

1. Victor Hugo avait été expulsé de Belgique pour avoir écrit qu'il ouvrait sa maison aux proscrits de la Commune.

sible, d'abord la Conclusion [1], puis la Lettre [2]. Auguste, très frappé de l'idée de cette publication, voudrait, pour l'intelligence et la vue de l'ensemble, que chaque pièce ou au moins chaque fascicule de faits, fût encadré dans quelques lignes explicatives, telles que celles dont vous avez accompagné l'incident belge. La Conclusion viendrait résumer et éclairer ensuite cet ensemble. Il pense qu'ayant devant les yeux votre conclusion, vous devriez faire vous-même ce petit travail nécessaire, parlant de vous d'ailleurs, si vous le préférez, à la troisième personne. La chose serait censée écrite par l'éditeur. Cet éditeur, le mieux serait, il nous semble, que ce fût simplement un dépositaire principal; vous éviteriez ainsi, pour une publication dont le bon marché est la condition première, tous les frais inutiles d'intermédiaire. Vous donneriez vous-même les bons à tirer, et seriez sûr ainsi des chiffres du tirage. L'imprimeur, pour cela, devrait être Claye, le texte du volume ayant besoin d'être net et soigné. Il faudrait, je crois, pour plus de clarté matérielle, prendre deux caractères : le 9 pour vos discours, lettres, etc.... et le 8 pour l'analyse et les citations, documents, etc....

Mon cher grand maître, ne tardez pas à nous envoyer : 1° votre discours dans le 11e bureau, je crois; 2° la Conclusion; 3° la Lettre. Il est utile, pour la division des pages et des lignes, et pour la justification, d'avoir la totalité du volume. De plus, on dit que l'état de siège sera levé le 20; *Le Rappel* reparaîtrait aussitôt, il serait bon que la publication du volume ne fût pas retardée au delà du 1er septembre.

1. Pour le livre *Actes et Paroles*, cette conclusion résumait les événements auxquels Victor Hugo avait pris part entre le 5 septembre 1870, jour de son retour en France, et le 2 juillet 1871, date des élections législatives.

2. Aux rédacteurs du *Rappel*.

D'après votre autorisation, j'ai donné à lire à Auguste : *Expulsé de Belgique.* Il est dans l'admiration. Moi, j'ai relu et relu : acte, pensée et forme, c'est superbe. Maintenant êtes-vous toujours d'avis que nous devions commencer par la publication de cette pièce? Il faudrait, en tout cas, laisser en blanc les noms des accusés qui comparaissent en ce moment devant le conseil de guerre. Auguste ne connaît pas *A qui la faute?* Mais si vous pensiez à une chose d'une vue plus générale, c'est cela que je vous demanderais.

Dimanche, 13.

Une visite a interrompu ma lettre hier et m'a empêché de la mettre à la poste. Je reçois aujourd'hui votre lettre du 10. Le speech de Bordeaux est excellent et prépare on ne peut mieux votre discours. Envoyez-moi le plus tôt possible les autres allocutions dans les bureaux et surtout la Conclusion qui serait la meilleure annonce du livre *Actes et Paroles.* Je n'ai pas trouvé dans le fascicule belge vos trois lettres finales, et cependant la lettre n'avait pas été décachetée, ou du moins il n'y avait aucune apparence qu'elle l'eût été. Et puis pourquoi aurait-on retenu cette dernière page? Voyez donc si vous ne l'auriez pas laissée par mégarde sur votre table. Il est très important que nous ayons cette note de vous sur Kerwyn et Anspach[1] ? Ayez la bonté de la rétablir, si elle s'est décidément égarée. Cela rentre dans ce système de rapide récit explicatif qui nous semble nécessaire

1. M. Kerwyn de Letenhove, fils du ministre de l'Intérieur, avait pris part à l'agression dirigée contre la maison de Victor Hugo dans la nuit du 27 mai. M. Anspach était le bourgmestre de Bruxelles.

pour que le livre ne soit pas un simple dossier de documents, mais ce qu'il doit être : un livre qui appartiendra aussi bien à l'histoire littéraire qu'à l'histoire politique. L'état de siège ne sera pas levé avant le 20, peut-être pas avant la fin du mois? La présentation du projet de loi vous avertira plusieurs jours à l'avance. Si vous pouviez revenir par Metz, comme vous le projetiez, une page de votre livre qui serait sur Metz et sur Strasbourg, serait d'une portée incalculable.

Ma femme attend vos ordres pour l'appartement. Quelle joie de pouvoir vous dire à bientôt!

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Vianden, 15 août.

Nous sommes dans l'admiration des plans envoyés par Mme Meurice. Qu'elle est bonne, qu'elle est charmante! Alice étudie les dits logis et va écrire à Mme Meurice. Je vous envoie ci-inclus la note finale sur Kerwyn et Anspach qui devra clore l'incident belge. Je suis de votre avis et de l'avis d'Auguste, je relierai tout ce faisceau par de petits en-tête sobres qui feront le jour et mettront le fil dans la main du lecteur; mais je ferais bien mieux cela sur le texte même. Pourrai-je avoir les épreuves en placards?

Oui, Claye serait l'imprimeur. Tous les détails que vous me donnez sur la fabrication et l'exploitation sont excellents et vont au but. Je vous enverrai prochainement le complément du recueil. Je suis de votre avis aussi sur *Expulsé de Belgique.* Il vaut mieux ne

pas publier que de tronquer, et tronquer serait nécessaire. Je vous envoie en place *A qui la faute?* Voulez-vous être assez bon pour me renvoyer les vers *Expulsé de Belgique* pour ne pas donner à Mme Drouet la peine de les copier deux fois. Je suis tout à fait d'avis d'adopter pour *Actes et Paroles* les deux caractères que vous indiquez.

Ces deux dames, par ordre des médecins, vont faire une petite saison d'eaux d'une quinzaine de jours à Mondorf ou à Contrexéville. Cela sera bien aussi pour ma sciatique. Vous voyez le profond et intime accord de nos esprits, je songeais à visiter Metz et Strasbourg, plus Thionville, héroïquement défendu par mon père, lâchement livré avec Metz par Bazaine. Il y aura lieu, en effet, à une page terrible et pathétique.

L'Indépendance annonce que l'état de siège ne va pas encore être levé. C'est égal. *A bientôt.* Oui, ce mot est doux.

O frère et maître, je vous aime.

Aujourd'hui 15 août, les cloches nous assourdissent à cause de cette bête de fête.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Mondorf, 13 septembre.

En principe je suis un peu opposé aux notes. A partir des *Orientales* qui en exigeaient, je n'en ai plus guère mis à mes œuvres. Pourtant, cette fois-ci, comme toujours, je suis de votre avis et de l'avis d'Auguste, il faut des notes à *Actes et Paroles.* La première serait ma lettre *Aux femmes de Guernesey* et la page *Aux*

Allemands (préface de *Paris-Guide*); on y mettrait aussi tout ce que vous indiquez, cela dégagerait la ligne logique et droite du livre. Donc vous avez raison. On ne mettrait dans le texte que mes deux chiffres du 13 février et du 2 juillet — 214.000 et 55.000 — et l'on mettrait dans les notes la liste entière des représentants de Paris nommés en février, n'est-ce pas? Je tiens à n'avoir pas l'air de me poser en premier représentant de Paris, et il est bien, qu'au moins dans les notes, les 216.000 voix de Louis Blanc soient constatées.

La lettre que Garibaldi m'a écrite à propos de ma démission et qui est dans *Le Rappel* (avril) devra être dans le texte et pourra clore la section Bordeaux.

Tout ce que vous faites pour l'appartement est excellent et je le ratifie. Nous n'avons pas reçu le télégramme annoncé. Je vous écris aujourd'hui en hâte, nous excursionnons. Je vous envoie une pièce importante, mon speech et ma déclaration pour les représentants d'Alsace et de Lorraine.

Demain une plus longue lettre. Merci pour tout et pour tous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Samedi, 16 septembre 1871.

Vous voulez bien me dire que ce que je fais pour l'appartement est excellent et que vous le ratifiez; hélas! la force des choses ne le ratifie pas. De toutes les difficultés et nécessités de cette location, — lesquelles ne sont pas minces, — la plus grosse, et qui est à peu près invincible, était de ne louer que pour six mois. Les propriétaires calculaient tout de suite que pour six

mois de loyer de 1.500 francs vous pouviez clouer vos tableaux et vos tentures dans leurs beaux papiers veloutés, salir leurs belles portes blanc et or et leur faire pour 1.000 francs de réparations. Au dernier moment, ils refusaient tous avec une touchante unanimité. La rue de Calais a dit *non* tout de suite. La rue de Saint-Pétersbourg a dit *non* quand il a fallu terminer, et voulait bien que vous ne restiez que six mois, mais à la condition de garantir un an. La solution était celle-ci : trouver une fin de bail de six mois. Ma femme s'est remise en campagne. Elle a cherché dans les quartiers qu'elle n'avait pas vus, autour du Louvre, sur les quais que vous aimez. Mais les appartements de quatre chambres à coucher sont beaucoup plus chers que dans le centre. Enfin, elle avait trouvé encore rue de Saint-Pétersbourg, au n° 53, qui fait le coin de la rue et de l'ancien boulevard extérieur, un appartement au premier qui convenait comme distribution, qui avait une fin de bail d'un an, et que le locataire, après mille difficultés, avait consenti à risquer pour six mois. Il ne fallait plus que le consentement de la propriétaire, qui était à Laval; mais on allait lui envoyer un télégramme et une lettre, et la chose pouvait être considérée comme faite. J'ai été sur le point de vous télégraphier. Et, sur ce, ma femme est partie pour Veules mercredi matin. La réponse de la propriétaire n'est arrivée que jeudi, elle était négative. Je crois que c'était à cause de votre nom. Le Dubuffle n'est pas isolé parmi la gent propriétaire grande lectrice du *Figaro*, du *Gaulois* et de *La Liberté*. Le guet-apens nocturne de Bruxelles[1], les menaces de tous leurs carreaux

1. Dans la nuit du 27 au 28 mai, la maison de Victor Hugo, à Bruxelles, avait été attaquée par une foule poussant des cris de mort et cassant les vitres à coups de pierres.

cassés. Bref, refus de la dame de Laval. Et j'étais seul à Paris! Auguste à Villequier, ma femme à Veules! Jeudi et vendredi j'ai vu à mon tour des appartements. Quand ils étaient possibles, la condition des six mois faisait tout rompre. Enfin, aujourd'hui, ayant reçu vos lettres qui répétaient : pas de télégramme! pas de télégramme! et qui annonçaient le retour de Mme Charles, je suis retourné bravement chez un locataire fin de bail dont ma femme avait vu l'appartement rue de La Rochefoucauld, 66. Ce locataire est un Allemand de Francfort qui va quitter la France. C'est un riche banquier, M. Rodolphe Brach, et il est votre grand admirateur. Son appartement est de 6.000 francs. Il le laissait au premier jour, la dernière année de 4.500. Quand il a su que c'était pour vous, et que vous ne vouliez pas mettre plus de 3.000, 3.500, à votre location, il l'a laissé à 4.000. Mais 4.000 et un an, cela dépassait trop mon mandat et j'avais dit non. Ce matin, ne sachant plus où donner de la tête, je suis donc retourné chez M. Brach, je lui ai démontré qu'il allait perdre un terme, j'ai été éloquent et « en considération de M. Victor Hugo » il s'est rabattu à 3.500, mais pour un an, comme vous l'a dit mon télégramme. Seulement son appartement vous convient cent fois mieux que ces superbes affreux appartements bourgeois et cossus, pour lesquels Auguste m'avait bien chargé de vous dire que nous étions *sans aucun enthousiasme.* La maison de la rue de La Rochefoucauld est une ancienne maison du champi de Mlle de Lavallière. Votre appartement est au premier, — non sur la rue — mais entre cour et jardin. Quatre chambres à coucher. Aucune pièce n'est commandée par les autres. Un salon, qui est presque une galerie, une salle de bains, etc... La cour est vaste et claire. Et le jardin — c'est le plus

curieux — est un véritable petit parc, avec pièce d'eau, pelouse, etc... dont on ne voit pas le bout, il va jusqu'à la rue Bréda. On n'en a malheureusement pas la jouissance, il appartient au rez-de-chaussée, mais enfin on en a la vue. De plus, l'appartement est d'un quart d'heure plus central que la barrière Clichy. Enfin, si vous ne vous y plaisez pas, ou si vous achetez une maison, vous pourrez le céder, pour les derniers six mois, au locataire, votre successeur, qui s'y installerait au mois d'octobre 72. Seulement, vous aurez alors à laisser l'écriteau, et à subir les visites des chercheurs d'appartement qui ne seront plus moi. Voilà. Pardonnez-moi cet abus de pouvoir, mais je ne dirai pas : j'ai fait pour le mieux, je dirai : Je ne pouvais faire autrement.

Et c'est assez parler dépenses, — il est temps que je vous parle recettes, vous allez pouvoir gagner 100.000 francs de droits d'auteur cet hiver. L'Odéon vous demande *Ruy Blas*, et la Comédie-Française *Marion de Lorme*. Pour l'Odéon, je vous ai déjà écrit, vous ne m'avez pas répondu, mais vous ne m'avez pas répondu *non*, ce qui fait que j'ai laissé aller les choses, et que les choses sont allées toutes seules. Chilly a l'engagement de Lafontaine pour Ruy Blas, de Mme Lafontaine pour la Reine, de Mélingue pour don César, et il a la parole de Geffroy pour don Salluste. Je vous dirai comment il a été forcé, par les circonstances, de les retenir d'avance. Mais rien n'est fait, bien entendu, sans votre consentement ou votre ratification. Chilly va vous écrire. Il vous priera, — vu les frais excessifs d'engagements extraordinaires qui vont à près de 1.000 francs par soirée, — de vous contenter de 10 % sur la recette brute, au lieu de 12. Pour prime j'ai demandé, selon votre désir, la salle *tout entière*, moins les services, le jour de la première représenta-

tion, pour que vous puissiez l'offrir gratis aux étudiants Un nombre de places vous sera aussi réservé à la deuxième et à la troisième. Ayez la bonté de m'écrire même avant d'avoir reçu la lettre de Chilly, au cas où vous auriez à demander autre chose. Je le ferais ajouter à la lettre. Vous feriez bien de stipuler, par exemple, que les acteurs de la création nouvelle ne pourront être remplacés que lorsque les acteurs remplaçants seront agréés par vous.

Passons à la Comédie-Française. J'ai reçu jeudi la visite de M. Léon Guillard. J'étais à la recherche des appartements. Il a laissé un mot me demandant un rendez-vous. Il est revenu chez moi hier vendredi. C'était tout simplement pour me demander un autre rendez-vous au nom de M. Perrin qui désirait reprendre *Marion de Lorme* ou *Angelo*. Il a fait quelque diplomatie pour m'insinuer d'aller au Théâtre-Français, « je demeurais un peu loin »! J'ai répondu avec grandeur que *Le Rappel* était le voisin de la Comédie-Française, et que si M. Perrin voulait prendre la peine d'y venir, j'y serais aujourd'hui samedi de 5 à 6 heures. Mon Guillard a été d'un penaud! Mais il a répondu que c'était bien, et que M. Perrin viendrait au *Rappel*. Je vais de ce pas aller l'y attendre, et je vous écrirai en deux mots, tout à l'heure, ce qui en aura été de l'entrevue.

Dimanche.

M. Perrin est venu au *Rappel*. Il y est resté jusqu'à 6 h. 1/2. Ce qui fait que ma lettre n'a pu partir hier. Il a été cent fois mieux que ne l'a jamais été Thierry. Il ne veut pas que le Théâtre-Français reste dans la voie réaliste et bourgeoise où on l'a tenu depuis vingt

ans. Il vous demande *tout* votre répertoire. Il commencerait, bien entendu, par donner à chaque reprise la série de représentations qu'elle doit avoir; mais il ne laisserait plus démonter la pièce comme on l'a fait pour *Hernani*. Il la jouerait, — comme à la création autant que possible — aussi souvent et plus souvent que *Le Misanthrope* ou *Tartuffe*. Il aurait grande envie de *Ruy Blas*, mais il ne pourrait le monter comme on le monte à l'Odéon. Il monterait alors *Marion de Lorme* ainsi distribué : Marion, Mme Favart; Didier, Bressant; Saverny, Delaunay; Langeli, Coquelin; Louis XIII, Febvre. L'an prochain il jouerait *Angelo*. Il a été convenu que ce qu'il m'a dit il allait vous l'écrire; parce que les écrits restent et parce qu'il m'a semblé qu'il devait faire vers vous tous les pas. Mais je dois dire que je l'ai trouvé plein d'ardeur et d'enthousiasme, et je crois qu'il fera tout pour vous attirer et pour vous retenir.

Mon cher grand maître, j'ai reçu vos deux envois d'*Actes et Paroles*, celui d'hier et celui d'aujourd'hui. Le discours pour les députés alsaciens est bien beau! — Oui, certes, ce volume sera d'un grand, grand intérêt.

Je vous embrasse et je vous aime.

Il y aurait dans l'appartement beaucoup de choses appropriées au local et que M. Brach voudrait bien vous céder, à perte, comme de juste. Vous pourriez à votre tour, d'ailleurs, les céder au locataire qui vous succéderait. Victor devrait bien venir régler tout cela.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 30 septembre 1872.

Cher Meurice, la question est très complexe. Je l'ai retournée sous toutes ses faces avec Lockroy et avec Victor que vous verrez presque au moment même où vous recevrez cette lettre. Je suis d'avis de décliner l'offre[1]. *Un échec serait grave*, et ce serait courir un gros risque pour une petite éventualité, car l'Assemblée n'a plus que quelques mois, et mon rôle, si j'ai un rôle, n'est plus dans cette Assemblée-ci. Pourtant Victor et Lockroy m'ont fait des objections, ils vous les diront, nous nous sommes provisoirement arrêtés à un moyen terme. La *réponse immédiate* n'est pas possible. Ce serait une forte imprudence. Lockroy et Victor vous diront ce que nous croyons expédient et sage en ce moment.

Mais j'espère que vous viendrez et que vous me ferez cadeau de votre congé. Je vous offre, ainsi qu'à Mme Meurice, le premier étage de Hauteville-House. Vous me conseilleriez; jamais ma vieille sagesse n'a eu plus besoin de vous consulter; jamais mon vieux cœur n'a eu plus besoin de vous voir.

Donc, à bientôt, — A tout de suite.

1. La lettre suivante venait d'être adressée à Victor Hugo par M. Ch. Bertholon, ancien représentant du peuple :

« Cher et illustre maître,

« La candidature d'Alger m'est offerte par un groupe d'amis. J'apprends que votre nom est aussi mis en avant. Si vous acceptez je m'empresse de me retirer, heureux de voir donner à notre Algérie, trop abandonnée, un si éloquent défenseur. »

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 30 septembre.

Cher Meurice, je vous ai écrit aujourd'hui. Lockroy vient de partir, et depuis son départ tout vient de changer d'aspect. A peine Lockroy était-il parti que j'ai reçu de Crémieux un télégramme ainsi conçu :

« Crémieux à Victor Hugo.

« Accepterez-vous la candidature algérienne? Serez-vous mon adversaire? Amitié. »

Ceci m'a décidé. Je refuse d'être l'adversaire de Crémieux. Je lui ai immédiatement écrit la lettre dont je vous envoie copie[1]. Vous pouvez publier tous ces faits dans *Le Rappel.* Crémieux a été mon avocat et mon ami. Jamais je ne lui ferai concurrence. Je trouve cette solution excellente.

Et je vous attends à Hauteville-House, ô mon ami.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 1er octobre.

Cher Meurice, d'abord, voyez, vous et Vacquerie, votre toute-puissance sur moi. Du moment où M. Gef-

1. « Mon cher Crémieux, jamais vous ne me trouverez sur votre chemin que pour vous aimer, vous aider et vous applaudir. Du moment où vous êtes sur les rangs, c'est à vous que la nomination est due. Vous êtes un des fondateurs de la République de 1848, vous êtes un des fondateurs de la République de 1870, et vous êtes mon ami. Entre Crémieux et Victor Hugo, je vote pour Crémieux. »

froy devient difficile, je n'insiste plus, et je donne le rôle de Louis XIII à M. Bressant. Vous pouvez en informer M. Perrin.

Cela dit, je passe en Algérie. Je n'ai lu qu'aujourd'hui la très belle lettre écrite au nom des électeurs. Or, c'est hier que j'ai reçu le télégramme de Crémieux, et il a suffi de lire ma réponse pour voir qu'elle est de celles sur lesquelles on ne revient pas. Vous le comprenez, n'est-ce pas? Je n'en suis pas moins très touché de la lettre algérienne, et je pense qu'à la suite du télégramme de Crémieux et de ma réponse, il faudrait publier quelque chose comme la note que voici[1]. Vacquerie et vous, lisez cette note, ajoutez ou retranchez, ce que vous ferez sera admirablement fait.

Lockroy est parti hier soir et Victor est parti ce matin. Cette lettre vous arrivera pêle-mêle avec eux.

Maintenant, cher frère et cher maître, je vous attends et je vous demande vos quinze jours. *Exaudi me.*

Il fait un temps superbe.

Paul Meurice à Victor Hugo.

14 octobre 1872.

Mon cher grand maître,

J'ai un peu tardé à vous écrire. Victor, qui avait à chercher un appartement, ne m'a rendu ma liberté que

1. Note publiée dans *Le Rappel* du 6 octobre 1872 :

« Victor Hugo avait reçu, le 1er octobre, la dépêche électrique de son ancien ami Crémieux, auquel il avait envoyé immédiatement, dans les termes qu'on a lus, sa renonciation.

« Cette renonciation, dont on a pu apprécier les honorables motifs, est, cela va sans dire, irrévocable, et même l'appel si éloquent et si élevé des électeurs d'Alger ne saurait, on le comprend, changer la détermination de Victor Hugo. »

le 10. J'étais absolument forcé, pour mon roman[1], d'aller à Orléans et à Chinon, ce que j'ai fait hier et avant-hier.

Je suis très content que vous ayez renoncé à Geffroy pour le rôle de Louis XIII et que vous ayez donné le rôle à Bressant. Geffroy, vous le savez, avait mis, pour accepter le rôle, cette condition que son engagement ne rencontrerait aucune objection de la part de ses camarades. Ils n'ont pas fait la moindre opposition. Seulement, il paraît qu'il y a quelque quinze ans, Menjaud, sociétaire retraité, a dû venir faire une création à la Comédie-Française dans des conditions exactement pareilles à celles qui se présentent aujourd'hui. Quelqu'un, un sociétaire en titre, s'est opposé si nettement à la rentrée de Menjaud qu'il a fallu y renoncer. Ce sociétaire en titre était Geffroy. Or, un des camarades de Geffroy lui a rappelé en riant ce souvenir. Il n'en a pas fallu davantage. Geffroy, qui est vraiment trop susceptible, a écrit à M. Perrin qu'il considérait ce *remember* comme une protestation, et qu'en conséquence il se retirait. M. Perrin m'a montré la lettre, dont il vous enverra copie. — Bressant jouera Louis XIII peut-être moins bien que Geffroy, mais il sera mieux dans l'harmonie de l'ensemble.

J'ajoute qu'il est tout à fait nécessaire que vous assistiez aux répétitions, sinon aux premières, du moins à celles du dernier mois. Vacquerie ne veut décidément pas remettre le pied au Théâtre-Français ; il y a parti pris absolu de sa part ; il m'a dit qu'il se tiendrait pour offensé si on lui en reparlait. Donc, il faut absolument que vous reveniez, mon cher maître, — *Marion* sera jouée en janvier, — que vous reveniez

1. *Le Bon La Hire*, qui paraissait en feuilleton dans *Le Peuple souverain.*

en décembre. Vous aurez sans doute alors terminé ce que vous faites en ce moment. Votre présence est bien nécessaire.

Vous me demandez d'aller passer quinze jours près de vous avec des instances si bonnes et si tendres, que j'en suis pénétré de reconnaissance. Oui, j'aurais voulu aller passer à Guernesey ces deux semaines. J'avais suspendu *Le Bon La Hire* dans cette intention. Mais j'espérais alors que Victor serait de retour au plus tard à la fin de septembre. Maintenant nous voilà au 14, et il faut reprendre le roman le 20. Victor est souffrant, et Vacquerie ne peut conduire, seul, les deux journaux. Je dois donc renoncer, hélas! à cette douce joie! D'ailleurs, à quoi vous serais-je bon en ce moment? Il n'y a pas de manuscrit à aller chercher, pas de commission à aller faire. Si encore je savais vous ramener à Paris? Il se peut que plus tard j'aie à faire le voyage, et vous savez que si je peux vous servir à quelque chose, je partirai tout de suite, en décembre aussi bien qu'en octobre.

Vous avez vu que Duquesnel remonte *Ruy Blas*, il compte jouer avant la Toussaint. Il m'a dit que vous aviez accepté Mlle Broisat pour la Reine, et je crois en effet, vous l'avoir entendu dire. Je lui ai fortement conseillé d'ajouter à la reprise l'attrait de l'*Allocution*. Il m'a répondu : « Certainement! » Mais il n'en fera rien.

Je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur.

Je rouvre ma lettre. Ritt et son associé Larochelle viennent de venir. Ils vous supplient de prendre une décision pour le rôle de Triboulet. L'option est entre Coquelin et Dumaine. Vous seul pouvez et devez porter

le jugement. Les directeurs vous le demandent avec instance. Ils disent qu'il n'est que temps. Ils ont commandé les décors. Ils ont engagé Berton père, accepté pour François Ier.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 12 janvier 1873.

Et d'abord, merci pour Lanvin; merci *ex imo.* Vous savez comme cette brave famille Lanvin me tient au cœur.

Ensuite, hélas! non! nous ne revenons pas. Mon travail me commande impérieusement l'achèvement immédiat[1]. Quand vous verrez ce que je fais, peut-être, ô mon doux juge, m'approuverez-vous.

Troisièmement, oui, je suis de votre avis, il faut faire, mais bien vite, l'édition spéciale de *Marion de Lorme.* Voici une correction. Voulez-vous vous charger de l'indiquer. Au cinquième acte, au lieu de :

Mais voici l'heure où le bourreau vient.
Lui, que vous oubliez, de vous il se souvient.

Mettre :

Mais voici l'affreux instant. Voyez!
Le bourreau se souvient de vous qui l'oubliez.

Le vers est plus beau et plus franc ainsi.

Quatrièmement. J'aurai environ 1.500 francs à tirer sur vous vers le 17 ou le 20; mais je pense que l'Institut aidant ce sera possible. Enfin, et par-dessus tout, j'ai

1. Victor Hugo achevait *Quatre-vingt-treize.*

un tas de souhaits, de tendresses, et d'embrassements à vous transmettre ainsi qu'à Mme Meurice de la part de notre chère hôtesse de la rue Pigalle. Elle vous admire et vous adore. Dame! votre *locataire.* C'est triomphant!

Suy tode tuyo.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Dimanche.

Mon cher grand maître,

Les répétitions de *Marion de Lorme* vont vite et vont, je crois, assez bien. L'édition nouvelle s'imprime. La représentation ira du 2 au 5 février. J'ai bien des renseignements et des avis à vous demander.

Pour le volume d'abord. Il faut, n'est-ce pas, écrire *Marion de Lorme*, comme dans les premières éditions, et non *Delorme*, comme dans l'édition Hetzel? Autre chose : nous rétablissons à la scène les quatre vers... *Et ton amour m'a fait une virginité*, et les vers... *offre de son sein nu.* Je les rétablis aussi dans le livre. Je citerai les huit vers qu'on disait autrefois à la note II; et le vers isolé à la note I. Je mettrai à la note I : *Édition de 1831;* aux notes II et III : *Édition de 1836.* Maintenant, ne voudrez-vous pas ajouter une note IV, *Édition de 1873*, sur la reprise actuelle, où tous les passages autrefois supprimés sont rétablis; ce serait une occasion pour vous de dire quelques mots de Mlle Favart et de Mounet-Sully, et de nommer au moins les autres, Got, Bressant, Delaunay, Maubant, Febvre. Je crois cette note indispensable, ne fût-ce que pour expliquer et compléter les notes précédentes. Les

acteurs répètent tous avec un soin et une ardeur qui donnent déjà un ensemble excellent, et, si vous étiez là aux dernières répétitions, je répondrais bien d'un effet immense. Voici les quelques questions que j'ai à vous faire :

Premier acte : Scène de Marion et de Saverny; Marion lit le titre du livre :

La Guirlande d'amour à Marion de Lorme.

M. Perrin voudrait que ce fût lu avec amertume. Mlle Favart voudrait lire avec indifférence, pour rejoindre :

C'est fort galant, bonsoir.

Acte III. — La tirade de Chimène doit être jouée, n'est-ce pas? non comme si c'était Chimène qui parlait, c'est-à-dire avec des nuances de pudeur et les yeux baissés, mais franchement, s'adressant de Marion à Didier, sans être, bien entendu, invraisemblable pour Laffemas.

J'arrive au cinquième acte, qui est celui qui nous arrête le plus. D'abord, l'entrée simultanée de Marion et de Laffemas est très difficile à mettre en scène. Ils ne peuvent pas rester collés tous deux devant la porte de la prison. Marion recule-t-elle épouvantée quand elle voit Laffemas? Mais elle ne sait pas encore qu'il a l'ordre qui révoque la grâce.

Avant le vers : *Fut-ce pour te sauver*, voyez-vous un temps, une hésitation, une sorte de première tentation à laquelle Marion résisterait et qui préparerait et détacherait ces quatre vers superbes qui sont toute la pièce?

Il paraît qu'on ne disait pas le : *Venez!* On le dira.

Mais comment faut-il le dire? Comme un cri de désespoir, je crois.

Dans la scène de Didier et de Saverny, tout ce que dit sur la mort Didier doit être dit, ce me semble, sans mélancolie, avec une sorte de complaisance et de joie amères.

Scène de Marion et de Didier.

C'est une chose, ami, vraiment bien douloureuse
Que je ne puisse pas obtenir un seul mot
De vous! — Enfin, on dit ce qu'on a. — Non plutôt,
Poignardez-moi. — Voyons, mes larmes sont taries...

Non, plutôt poignardez-moi! C'est, n'est-ce pas, *poignardez-moi, plutôt que de vous taire ainsi.* Et non pas, *poignardez-moi plutôt que de parler et de me dire : Vous êtes Marion!* Dans ce dernier sens cela escompterait l'effet qui va suivre. Mlle Favart cherchait là une transition. Je crois que l'effet est de ne pas avoir de transition, de crier avec désespoir : *Poignardez-moi plutôt!* Et puis de passer brusquement à ce sourire douloureux : *Voyons, mes larmes sont taries.*

La plus grosse question est dans l'admirable explosion : *Marie ou Marion?*

Mounet-Sully, qui est un raisonneur, à force de vouloir y mettre tout, manque, je crois, l'effet qui est aussi simple que grand.

Il met un long temps entre Marie — ou Marion? Il dit *Marie* presque tendrement, comme il a pu le dire autrefois, et *Marion* gravement et sévèrement, mais sans aucun éclat, et sans se lever. Sa raison est que c'est plus vrai et que ce seul mot : *Marion* dit simplement et tranquillement suffit à terrasser Marion. C'est peut-être juste, mais non pas selon la vérité dramatique ou plutôt théâtrale. Il l'a essayé ainsi, et M. Perrin

et tous ses camarades, Delaunay, Got, etc..., invoqués tour à tour, ont dit : Pas d'effet! Je ne me rappelle pas Bocage, mais Beauvallet se levait certainement à ce moment-là. La grande explosion ne commence qu'au vers :

Madame, on n'entre pas ici facilement!

Mais il nous semble à tous que par le mot : *Marie ou Marion?* Didier doit s'arracher lui-même à cette contrainte, à cette froideur, qui ne se sont traduites jusque-là que par des mots énigmatiques, entrecoupés, et comme égarés. Il nous semble qu'il ne faut pas trop appuyer sur *Marie*, et qu'il faut mettre l'accent et la force sur : *ou Marion.* Il nous semble enfin qu'il faut que Didier se lève sur : *ou Marion* pour que le nom foudroyant tombe de haut sur Marion et la renverse « épouvantée à terre », comme dit l'indication du texte. Veuillez, je vous en prie, bien préciser vos indications sur ce point, pour que Mounet-Sully, qui est plein de bonnes intentions, cherche et joue avec conviction.

Dernière question : je crois que tout le passage de Didier : *Viens, pauvre femme*, jusqu'à : *Je te pardonne*, où Didier interpelle et invoque à tout instant la foule, doit être dit tout le temps à voix haute et à tous, il est fait et calculé pour être entendu de tous. Je crois, au contraire, que le dernier adieu : *Non, laisse-moi mourir!* est une sorte de testament du cœur qui doit être dit à voix basse par Didier, amenant Marion sur le devant du théâtre pour n'être entendu que d'elle. Même le dernier mot : *Oh! laisse-moi mourir*, doit être dit, ce me semble, avec passion, mais sans éclat de voix.

Enfin, n'est-ce pas votre avis, qu'au premier coup de neuf heures, Didier se détache de Marion, et que Marion le laisse aller sans qu'ils s'embrassent encore.

Ils se sont déjà embrassés plusieurs fois. Maintenant, c'est fini. Didier n'a plus qu'à être homme pour mourir. Il fait signe à tous d'écouter l'heure. Les neuf coups — ou les huit coups — sonnent dans l'immobilité tragique de tous. Je vois là un effet théâtral superbe. Mais il ne faut pas qu'un adieu, un baiser à Marion l'affaiblisse. C'est l'indication du livre qui donne ce grand effet. Dites-moi si je me trompe en demandant qu'on le réalise ainsi.

Pardonnez-moi cette longue lettre — qui ne sera peut-être pas la dernière. Mais songez à la lourde responsabilité que je porte là tout seul.

Mounet-Sully est dans le ravissement d'une lettre qu'il a reçue de vous et qu'il montre à tout le monde. C'est vraiment un bon et charmant garçon.

Mlle Favart a été bien souvent tentée de partir pour Guernesey, mais sa maladie de l'automne dernier a été une maladie du larynx. Elle a peur que le voyage et surtout la traversée ne fasse mal à sa voix, déjà un peu altérée. Elle m'a chargé de vous transmettre toutes *ses tendresses respectueuses*. A mon observation sur le dernier mot, elle a ajouté : *Tout mon amour d'ailleurs*. Je dois citer historiquement le texte.

Je vous embrasse et je vous aime.

Vous ne viendrez donc pas? Quel chagrin! — Si je vous approuverai? Oh! je vous admire! Vous voulez donner tout ce que vous avez reçu. C'est bien beau et bien grand. Mais que c'est dur pour nous — et pour vous!

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 22 janvier 1873.

Cher ami, 1° Il faut imprimer *Marion de Lorme* (Delorme est une faute). 2° Je vais songer à la note que vous désirez, et que je trouve en effet nécessaire, pour la reprise actuelle. 3° Mlle Favart a raison, il faut qu'elle dise le vers

La Guirlande d'amour, — à Marion de Lorme.

avec indifférence. Toute autre expression nuirait à l'explosion indignée de Didier, plus tard.

4° Vous avez raison, la tirade de Chimène doit être jouée. C'est une supplication de Marion à Didier pour qu'il *songe à sa défense*. 5° Suivre exactement les indications de l'édition princeps Renduel 1831, page 157. Il n'y a plus de difficultés. Tout est expliqué. Sur le refus du guichetier et sur l'arrivée de Laffemas, Marion recule, stupéfaite. Laffemas, au moment d'entrer, tourne la tête, la voit, et va à elle. Cela s'est toujours fait le plus simplement du monde. 6° Oui, il y a un temps avant le *fut-ce pour te sauver*, mais ce n'est pas une âme qui hésite, c'est au contraire une âme qui prend son élan pour s'élancer dans un refus héroïque.

7° Mme Dorval a toujours dit le : *Venez !* Elle le disait *terrible*. Elle y était superbe. Elle cédait comme la foudre tombe.

8° Vous avez raison, les vers de Didier sur la mort doivent être dits avec une *joie amère*. Il a l'appétit du tombeau.

Hé ! c'est toujours la mort ! n'en demandez pas tant !

9° Vous avez encore raison pour le *non, plutôt poignardez-moi*. C'est *plutôt que de vous taire*. Marion ne s'attend pas au *Marie ou Marion?* Il ne faut pas prévoir, et par conséquent affaiblir, ce coup de tonnerre.

10° Je viens d'écrire *coup de tonnerre*, ce qui vous donne encore raison pour la manière de dire *Marie ou Marion?* C'est tout le drame faisant explosion en ces deux mots. Donc, ce cri doit être formidable. Il éclate comme un jet de lave hors de la poitrine de Didier. La salle doit trembler à ce cri qui fait crouler Marion foudroyée et qui lui fait dire :

Didier, soyez clément!

Ce seul mot *Marion* lui a tout expliqué. Cette scène jouée ainsi avait un effet immense que vous vous rappelez peut-être. Beauvallet tonnait admirablement le *Marie ou Marion*. M. Mounet-Sully peut et doit y être superbe.

11° Vous avez encore et toujours raison pour les paroles finales : *Viens, pauvre femme*, à voix haute. Et *Oh! laisse-moi mourir*, avec la voix intime. Enfin, non, à partir du moment où la cloche sonne, plus d'embrassements, ni d'adieu. Suivre l'indication du livre.

Remerciez et félicitez mes vaillants artistes de ma part. Je livrerai la bataille, ils la gagneront. Dites à la belle et superbe Mme Favart que *Booz aime Ruth.—D'amour*.

Permettez-moi de vous offrir un exemplaire unique de *Marion de Lorme*[1]. Mme Drouet l'avait, elle vous le donne à travers moi. Vous le recevrez par la poste en même temps que cette lettre. Vous y verrez écrit à la main, page 181, le vrai texte de la variante que je

1. Cet exemplaire a été donné à la *Maison de Victor Hugo*.

vous ai envoyée de mémoire et de travers. Le bonhomme sur la couverture est de moi. Les chiffres et les marques sont de Mme Dorval.

Je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 2 février.

Je commence par un cri : Venez! venez! venez! Venez en février, venez en mars, venez en avril. Venez toujours. Hauteville-House vous ouvre sa grande porte, et si Mme Meurice me fait la grâce charmante de venir, vous aurez tout le premier étage à vous deux. Venez!

Maintenant je réponds : 1° Vous avez compté sans le dimanche anglais, cette réponse ne peut partir que demain lundi 3.

2° Voici l'épreuve corrigée. Elle m'a plu ainsi.

3° Voici la note IV, note finale, désirée par vous.

4° Oui, il faut mettre en tête de l'ancienne préface : *Préface de 1831*.

5° Le beau talent de M. Mounet-Sully est fait pour tout comprendre et pour tout rendre. *Marie ou Marion* est un premier coup de foudre. Après quoi, un temps. Les huit vers qui suivent, et le :

A qui vous êtes-vous prostituée?

sont un deuxième coup de foudre. Ne pas les mêler. De même le pardon a deux cris :

« Viens! ah! viens dans mes bras! »
(*Embrassement éperdu*).
« Je vais mourir, je t'aime! »

Deuxième explosion du cœur brisé.

M. Mounet-Sully comprendra tout cela, et aura un grand succès. Félicitez et remerciez mes vaillants auxiliaires. Mettez-moi aux pieds et aux genoux, — hélas! que ne puis-je ajouter, dans les bras, de ma belle et superbe Marion.

Et puis, ô mon doux ami, je finis comme j'ai commencé. Venez! venez! venez! venez!

Vous remercier est impossible. Trop d'huile étouffe le feu, et trop de reconnaissance le remerciement.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 11 février.

Doux ami, que vous êtes bon. Je reçois votre télégramme. Vous avez toutes les bontés et toutes les délicatesses. Merci, *ex imo.* Avant-hier Mlle Favart m'a envoyé à midi, me demandant un encouragement, un télégramme. Je lui ai répondu ce vers :

Je vois d'ici Stella briller dans Marion.

J'en avais fait deux :

A Mademoiselle Favart.

Bel astre, son lever m'envoie un pur rayon.
Je vois d'ici Stella briller dans Marion.

Mais j'ai eu peur de livrer deux vers à défigurer au bureau télégraphique anglais qui avait remplacé *Marion* par *Maison.* Je n'ai envoyé que la moitié du distique. Est-elle arrivée saine et sauve?

La poste part, je ferme cette lettre en hâte. Je vous serre dans mes bras.

Ces dames vous envoient toutes leurs tendresses, car Mme Chenay aussi se mêle de vous aimer. Qui ne vous aimerait? Félicitations et remerciements à la belle victorieuse, Mlle Favart et à tous les vainqueurs.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Marion de Lorme ne baisse pas. On a fait hier mercredi 7.432 francs. La recette n'a jamais été au-dessous de 7.100, et la moyenne est de 7.300. C'est magnifique.

Je vous envoie les recettes du mois de février, les onze premières représentations. J'avais calculé sur treize, ne tenant pas compte du mois plus court. Mais vous voyez qu'il y a encore 11.440 francs de droits d'auteur, sur lesquels il faut déduire les 2 % de l'agence. Avec les quelques droits de province, j'ai touché pour vous, de février, 11.789 francs.

Voici d'ailleurs, ci-joint, votre compte total, sauf erreur ou omission, comme disent les caissiers eux-mêmes. J'ai encore à vous *onze mille francs* que je vous serais reconnaissant de faire toucher le plus tôt possible, étant un caissier sans caisse. Il va être six heures, et je n'ai que le temps de vous envoyer tous ces chiffres.

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

Dimanche, 24 mars.

Je vous envoie copie d'une lettre de MM. Ritt et Larochelle. Je ne veux pas leur répondre sans avoir votre

avis et l'avis d'Auguste et de Victor. Il me semble que ces messieurs veulent m'engager au delà de ma promesse. J'ai promis *Le Roi s'amuse* à la condition *sine quâ non* qu'on me donnât l'acteur. Dumaine a un vrai talent, mais, de l'aveu de ces messieurs, il est impossible vu sa corpulence. Ce sont eux-mêmes qui l'ont dit. Coquelin? on ne l'a pas.

Les costumes et les décors ne pressent pas puisque le théâtre est loin d'être bâti. Ces messieurs en hâtant costumes et décors vont inutilement trop vite, et me font l'effet de vouloir me forcer la main. Or, n'est-ce point votre avis? Sans Triboulet, point de *Roi s'amuse.* Je ne refuserais certes pas un dédommagement. Je crois savoir qu'ils ont une actrice, eh bien! ils pourraient en avoir deux, Mlle Desclée, je suppose, et jouer *Marie Tudor* ou *Angelo* s'ils tiennent absolument à moi. Mais, à leur place, je n'y tiendrais pas du tout. Je jouerais une pièce nouvelle, de vous, par exemple, et j'ajournerais *Le Roi s'amuse.*

O mon doux ami, jugez et décidez; avant de dire ce que je pense, j'attends votre avis. *Esto lex nostra.*

Votre

V. H.

Une charmante femme ici vous appelle à grands cris. Oh! si vous veniez et si Mme Meurice nous faisait la grâce de vous accompagner, mai sonnerait de joie toutes les clochettes bleues de mon jardin.

Cher ami, adoucissez toute cette lettre à MM. Ritt et Larochelle, et ne leur en dites que ce que vous trouverez juste. Faites-leur remarquer que manquer *Le Roi s'amuse* serait aussi fâcheux pour eux que pour moi. Ajourner est sans péril.

Paul Meurice à Victor Hugo.

31 mars 1873.

Je n'ai pu voir qu'hier Ritt, qui était absent, voilà pourquoi j'ai un peu tardé à vous répondre. Vous avez peut-être lu dans *Le Rappel* et dans *Le Peuple souverain* les notes démentant *Le Figaro* et *Le Rappel* lui-même [1]. Je craignais comme vous, d'après la lettre de Ritt et la note du *Figaro*, que les directeurs n'eussent, en effet, quelque arrière-pensée de vous forcer la main. Mais il n'en est rien, je m'empresse de vous le dire. Ritt m'a déclaré : qu'il ne vous considérait pas comme engagé, puisque vous n'aviez pas encore arrêté la distribution des rôles; il a pris la Porte-Saint-Martin pour rouvrir par *Le Roi s'amuse*, et il sera désespéré si la pièce lui est retirée, mais il ne veut exercer aucune pression sur vous; les maquettes et les dessins sont prêts, mais les 2 ou 3.000 francs qu'ils coûtent seront le moindre de ses chagrins, et il attendra votre décision pour commander décors et costumes. — Je le crois, et je l'ai éprouvé sincère et honnête. — Il trouverait plus de difficultés encore à monter en ce moment *Marie Tudor* ou *Angelo* qu'à monter *Le Roi s'amuse*.

1. Extrait du *Rappel* du 29 mars 1873 : « Nous aurions fort à faire si nous nous croyions obligés de démentir ou de rectifier les bruits divers et contradictoires qu'on met chaque jour en circulation au sujet de la distribution des rôles de *Le Roi s'amuse*.

« Tantôt c'est Mélingue, tantôt c'est Paulin Ménier, tantôt celui-ci, tantôt celui-là qui doit jouer Triboulet. Hier encore un journal « bien informé » donnait la distribution complète de la pièce.

« La vérité est que ce journal en sait plus long que l'auteur et que les directeurs. A l'heure qu'il est aucun rôle n'est donné à personne, et la seule chose arrêtée, c'est que *Le Roi s'amuse* inaugurera la nouvelle Porte-Saint-Martin.

Mlle Favart ne sera libre qu'en avril 74; Mlle Fargueil est retenue au Vaudeville; Mlle Desclée était entrée en pourparlers avec la Porte-Saint-Martin pour obtenir un engagement qui lui permît d'en imposer un pareil au Gymnase, et la voilà liée pour plusieurs années.

J'arrive à la question de ce rôle quasi surhumain de Triboulet. Je crois encore, à l'heure qu'il est, que Coquelin le jouera. M. Perrin fera du moins son possible pour cela. L'engagement que M. Dumaine vient de signer à la Porte-Saint-Martin le confirmera dans son bon vouloir, voici comment : un de ses rêves est de reprendre *Les Burgraves*. Il a déjà Maubant, et il m'avait dit qu'il guignait Dumaine qui dit bien le vers et auquel il trouve beaucoup de talent. Mais Dumaine est maintenant engagé à la Porte-Saint-Martin pour cinq ans, au prix, fort rare, de 40.000 francs pour dix mois. Ritt peut donc dire aujourd'hui à M. Perrin : Prêtez-moi Coquelin pour Triboulet, je vous prêterai en temps et lieu Dumaine pour *Les Burgraves*.

Autre question : S'il y avait une impossibilité quelconque, si le Théâtre-Français avait absolument besoin de Coquelin au mois d'octobre, faut-il que vous renonciez à faire jouer *Le Roi s'amuse?* Je viens de voir Dumaine dans un mélodrame qu'il joue, *Cartouche.* Il a la souplesse de la jeunesse sous sa grosse enveloppe. Cartouche se déguise en vieux commandeur voûté, cassé. Dumaine était méconnaissable. Nous causions hier soir avec Vacquerie; il me disait que le nom de Coquelin serait meilleur sur l'affiche, à cause du déplacement d'un acteur du Théâtre-Français, mais qu'il croyait que Dumaine jouerait au moins aussi bien. Il faut bien penser qu'après avoir eu vingt ans de comédies *réalistes* de Dumas fils et d'Augier, les acteurs de votre théâtre n'existent plus. Il faut que votre théâtre

même les refasse. *Hernani*, *Lucrèce Borgia*, *Ruy Blas*, *Marion de Lorme* ont été des succès éclatants, joués insuffisamment. La génération présente n'a pas vu les grands acteurs de 1830 et elle se contente de ceux qu'elle a. Il est bien important que vous plantiez le drapeau de la Révolution au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Vous savez que Frédérick-Lemaître jouerait, non pas Saint-Vallier, où la voix lui manquerait peut-être, mais Saltabadil, où il serait charmant de fantaisie canaille. Vous auriez là une série de cent représentations assurées avec une moyenne de 5 à 6.000 francs, quel que soit l'acteur qui joue Triboulet, pourvu qu'il soit, bien entendu, aimé du public, et qu'il ne soit pas trop au-dessous du rôle. Mais vous n'en trouverez pas, et on n'en trouvera probablement jamais qui l'égale.

Marion de Lorme se soutient admirablement : 7.000, 6.700, 6.300, 6.200. Pour une fin de carrière, c'est assez joli. Aussi, j'en veux un peu à M. Perrin d'avoir fichu *Dalila* au milieu de ce succès absolument unique. Vous n'en avez pas moins 18 ou 19.000 francs de droits d'auteur à toucher pour les dix-sept représentations de mars, et qui, avec les 4.000 francs que j'ai encore à vous, feront 21 ou 22.000 francs, que je vous serais obligé de tirer sur moi à partir du 11 avril.

M'échapper vers vous, vous voir, connaître quelque chose de ce que vous faites, ah! je le souhaite assez ardemment! Je remercie avec effusion Mme Drouet de vouloir bien aussi y penser un peu. Mais voilà qu'à l'absence de Victor s'ajoute pour un mois l'absence de Lockroy. Vacquerie ne me laissera jamais aller. Si j'avais une raison, ou au moins un prétexte.

Mais vous ne pensez à rien publier de sitôt, n'est-ce pas?

Votre PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 9 avril.

Vous savez tout arranger admirablement. Le Théâtre-Français prêtant Coquelin pour *Le Roi s'amuse* et la Porte-Saint-Martin prêtant Dumaine pour *Les Burgraves*, cela résoudrait la difficulté. Il serait bon que ce fût la conclusion. Chose excellente aussi que Frédérick-Lemaître dans Saltabadil. Je crois, sauf votre avis, qui est toujours ma loi, que sur ces bases on pourrait terminer avec MM. Ritt et Larochelle.

Cher Meurice, que je voudrais donc vous avoir ici, ne fût-ce que huit jours! Victor y viendra bientôt, j'espère, se refaire et achever sa convalescence dans nos fleurs. Tâchez donc de venir avec lui. Ces dames vous prient à mains jointes. *Ad te clamo!*

J'espère finir d'ici à deux mois ce que je fais. Je tâche de n'être pas trop au-dessous de ce que je lis. Ce que je lis, c'est vous.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Marion de Lorme se soutient merveilleusement de 6.200 à 6.600, *Dalila* n'y fait rien du tout. La moyenne des vingt-huit premières représentations dépasse de onze cents francs par jour celle du *Lion amoureux*, qui avait été, jusqu'ici, le plus grand succès d'argent de la Comédie-Française.

On ne joue plus, pourtant, *Marion* que trois fois par se-

maine, pour accumuler et concentrer, dit-on, la location; je trouve ce calcul assez faux. Cela fait — avec la semaine sainte — qu'on n'aura joué qu'une dizaine de fois en avril.

J'ai vu hier M. Perrin. Il a consulté individuellement et un par un les membres du comité sur la question de savoir si on pouvait prêter Coquelin pour Triboulet. Ils s'y sont tous fort énergiquement opposés; Got le premier, qui a été cependant prêté à M. Augier. Mais ç'a été contre l'avis unanime du comité, et malgré sa protestation collective, sur un *ordre* de Bonaparte. M. Perrin va pourtant consulter maintenant le comité en assemblée, et le fera mardi prochain à la première réunion, ne voulant pas porter seul la responsabilité d'une décision. Il est, en principe, de l'avis des sociétaires, mais il affirme qu'en fait, il leur conseillera de vous céder, *à vous*, et qu'il voterait en ce sens. Il prévoit d'ailleurs les objections et une majorité opposante très accentuée. Cela étant, il ne mettrait pas la question aux voix, pour qu'il ne soit pas dit que le Théâtre-Français vous ait refusé quelque chose. Il m'écrirait le résultat de la *consultation*, me demandant s'il doit procéder au vote dans la réunion suivante. Question de forme et de procédé, mais j'ai bien vu qu'au fond le Théâtre-Français fait le chien du jardinier, et ne pouvant pas ou ne voulant pas jouer *Le Roi s'amuse*, aimerait bien qu'un autre ne le jouât pas. Il faut donc, je crois, que dès à présent vous preniez une décision, sans compter davantage sur Coquelin.

Dumaine est aimé du public de la Porte-Saint-Martin, il est très souple et se grime à merveille. Il dit bien le vers. Pesez tout cela. L'avis de M. Perrin et celui de Vacquerie, c'est aussi, je pense, celui de Victor, c'est le mien... Faute de mieux, bien entendu, faute

d'un Frédérick, mais Frédérick vous ne pouvez plus l'avoir que dans Saltabadil, et vous l'avez. Il accepte le rôle avec reconnaissance, a-t-il dit. Ayez donc la bonté, mon cher maître, de prendre une résolution et de me l'envoyer le plus tôt possible. Ritt et Larochelle vous en supplient. Nous voilà au 1er mai. Il n'y a pas un clou, pas un fil au théâtre. Ce n'est pas trop de trois mois pour préparer la première *répétition.*

Mme Cornélie a lu, dimanche dernier, au théâtre de la Renaissance, *Alsace et Lorraine* avec un effet immense. On avait grand peur que cette lecture ne fût interdite, et si les bons généraux de l'état de siège avaient connu la pièce, ils l'auraient certainement défendue. Voilà pourquoi nous n'avons pas osé la publier dans *Le Rappel*, voilà pourquoi j'ai supprimé huit vers dans *Le Peuple souverain.* Rien n'a été supprimé à la matinée, et le succès a été inouï. C'étaient des trépignements et des bravos sans fin. Mme Cornélie a un peu trop usé pourtant des notes basses et de la voix sourde. Mais le cri est si sublime qu'il a tout emporté. On voudrait redire *Alsace et Lorraine* une seconde fois, et on nous a priés de ne pas attirer l'attention de Ladmirault de ce côté. Il faudrait pouvoir faire redire aussi ces vers à une représentation que nous allons tâcher d'organiser à l'Odéon au bénéfice de cette pauvre Mme Glatigny. Elle avait une petite fortune de 10.000 francs dont il ne reste plus miette. Elle ne sait même pas si le propriétaire et les créanciers lui laisseront quelques meubles. J'ai vu à l'enterrement le secrétaire de Charles Blanc, M. Lafenestre. Il m'a promis qu'on ferait au ministère tout ce qu'on pourrait. Mais il a ajouté qu'une lettre de vous à Jules Simon serait toute-puissante. Vous ne demandez jamais rien pour vous (je le disais encore tout à l'heure à Ritt qui croit qu'un mot de

vous à M. Thiers obtiendrait Coquelin tout de suite), mais je sais que vous demandez de tout cœur pour les autres, quand ils souffrent. Écrivez donc à Jules Simon cette lettre qui donnera à cette pauvre femme un morceau de pain.

Voilà Lockroy en prison jusqu'au 15 mai, ce qui me retient en prison à Paris jusque-là.

Mais vous, dans six semaines, quand ce grand livre sera terminé, si Victor est trop faible encore pour faire le voyage de Guernesey, ne ferez-vous pas le voyage de Paris ?

Je vous embrasse et je vous aime.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 30 avril.

Comme toujours votre avis fait loi pour moi. Donc, j'accepte Dumaine. Vous pouvez, quand vous vous rencontrerez avec MM. Ritt et Larochelle, le leur dire. Il n'y a pas d'ailleurs autre chose à faire. Dumaine a un vrai talent, et je suis convaincu qu'il se fera accepter par le public dans Triboulet, comme il est accepté par moi. Frédérick jouera Saltabadil. Qui jouera Blanche ? Mme Judith Mendès me recommande M. Marc pour le rôle de Saint-Vallier. Quel est votre avis ?

J'ai écrit à Jules Simon pour Mme A. Glatigny. Je vous envoie copie de ma lettre. Vous pouvez la montrer à Mme Glatigny.

Merci pour toutes les choses bonnes, charmantes et utiles que vous m'écrivez. Je vous envoie tout mon mon vieux cœur.

O dulcissime !

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 9 juin 1873.

Ce matin, à midi et demi, j'ai écrit la dernière ligne du livre *Quatre-vingt-treize.* Je l'ai écrite avec la plume qui vous écrit en ce moment. Ce premier ouvrage est un commencement d'un grand tout. Ne sachant pas si j'aurai le temps de faire toute l'immense épopée entrevue par moi, j'ai toujours voulu peindre cette première fresque. Le reste suivra. *Deo volente.* Cela sera intitulé : *Quatre-vingt-treize.*

Premier récit : *La guerre civile.*

C'est la Vendée — cela aura, je crois, deux volumes.

Si vous étiez ici, mon doux et admirable ami, je vous en lirais. Vous viendrez, j'espère.

Je tiens à vous annoncer mon accouchement. De là cette lettre écourtée. Je vous écrirai bientôt plus longuement.

A bientôt, et ici j'espère. *Amate, ama nos.*

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., 25 octobre 1878.

Cher ami, vous me comblez. Vous avez pris une peine inouïe et vous m'envoyez le résultat de vos travaux[1].

1. Victor Hugo venait d'être malade; il avait été passer quelques mois à Guernesey. Son médecin lui ayant conseillé de quitter son appartement de la rue de Clichy et d'habiter un quartier éloigné du centre, Paul Meurice avait loué pour lui l'hôtel de l'avenue d'Eylau et il en surveillait l'aménagement.

Je suis confus et charmé, tout cela est excellent et admirable. Je croyais recevoir aujourd'hui le complément, mais la poste anglaise a *raté;* pas une lettre, pas un journal. Lockroy est parti ce matin. Vous l'aurez demain; moi, la semaine prochaine. Nous nous suivrons de près. Je veux voter au Sénat et à l'Académie pour empêcher l'archevêque de Paris de passer au Sénat et M. Taine de passer à l'Académie. Nous aurons bien des choses à faire cet hiver, sans compter *Toute la Lyre*.

Ces dames vous adorent, je vous embrasse passionnément.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Mardi, 29 octobre 1878.

Fichtre! ne vous avisez pas, mon cher maître, d'arriver avant le mercredi 6, au plus tôt! Vous avez dit, et on m'a écrit, que vous comptiez partir le mardi 5 par Cherbourg pour être le 6 à Paris. Je me suis réglé là-dessus, et d'ailleurs la force des choses ne m'aurait pas permis de faire autrement. Avant le 6, vous ne trouveriez ni lit, ni cuisine, ni cuisinière. Les lits, qui avaient grand besoin de réparations, sont chez l'ébéniste; on refait les fourneaux de la cuisine et on ne les livrera que le 5; enfin Rosalie, qui a dû donner quinze jours à ses anciens maîtres, ne peut venir que le 5. Et encore, arrivant le 6, vous n'aurez prête que votre chambre et celle de Mme Drouet, plus un petit salon dont on ferait la salle à manger provisoire. Les peintres seront encore, je pense, dans la vraie salle à manger,

dont on a démoli le mur et dont on refait le parquet. Vous ne pouvez pas penser à recevoir avant le 15 novembre. J'ai eu beau faire, — on travaille du matin au soir, et le soir au gaz, et le dimanche, — mais en dix ou douze jours on ne peut pas faire un déménagement et un emménagement comme le vôtre. L'idéal serait que vous ne reveniez que samedi ou dimanche, vous n'auriez pas l'odeur de la peinture, et tout serait à peu près installé. Vous savez que le Sénat ne nommera les trois manquants que du 20 au 30 novembre, et que l'Académie n'a pas encore de jour d'élection désigné. Mais en tout cas, pour l'amour de Dieu, ne revenez pas avant mercredi. J'ai été toute la journée avenue d'Eylau et l'heure me presse. Je vous écrirai de nouveau demain.

Votre

PAUL M.

Paul Meurice à Victor Hugo.

Jeudi, 31 octobre 1878.

Mon cher maître,

Il y a eu aujourd'hui deuxième séance au Sénat. Il n'y a pas été dit un mot de l'élection des sénateurs. Je lis ce soir dans *Le Français*, qui est naturellement bien informé, que le choix des candidats n'est pas arrêté et que l'entente n'est pas faite; l'élection ne peut avoir lieu que dans la seconde quinzaine de novembre. Votre présence n'est donc pas urgente. Et, d'un autre côté, voilà que les fêtes de la Toussaint et des Morts tombant un

vendredi et un samedi nous occasionnent un retard de près de trois jours. C'est une tradition parisienne qu'aucun ouvrier ne travaille le jour de la Toussaint.

Si vous persistez à vouloir partir mardi, Vacquerie en ce cas vous prie de lui faire l'honneur de venir passer ces deux ou trois jours chez lui. Mme Ernest Lefèvre est encore à Villequier; Mme Drouet aurait la chambre de Catherine, et vous auriez celle d'Ernest Lefèvre. Mais il vaudrait cent fois mieux arriver chez vous et me donner ce répit de deux ou trois jours. Je suis désolé d'avoir à vous le demander, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'éviter. Mais — ce n'est pas de ma faute, — il y avait vraiment trop à faire, et ces trois jours de fête ont dérangé tous les calculs.

Ayez donc la bonté de patienter un peu encore. Le temps se remet au beau. Guernesey est plus beau que Paris en ce moment, et vous prendriez votre nouveau logement en grippe si vous y arriviez dans ce chaos.

Mille pardons encore avec mille tendresses de

Votre

PAUL M.

Victor Hugo à Paul Meurice.

H.-H., dimanche, 3 novembre 1878.

Je vous écris quatre lignes en hâte pour vous rassurer. Cher ami, nous ne serons pas à Paris avant la semaine qui suivra celle qui commence demain. Les ouvriers ont donc encore huit bons jours avant d'être gênés par nous. Dites-le-leur, je vous prie. Dites à notre cher Vacquerie que nous sommes bien touchés de sa propo-

sition; nous n'irons pas chez lui, mais ce sera dans notre cœur comme si nous y étions allés.

Tout va bien ici. Tout vous aime. Vos charmantes filles sont la conversation perpétuelle de Jeanne. Moi, ma foi, je les embrasse, si vous le permettez, et je vous embrasse aussi sans votre permission.

TABLE

1851-1855

1856-1861

1862-1865

B — 7342. — Impr. MOTTEROZ et MARTINET, 7, rue Saint-Benoît, Paris.



